This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Digitized by Google

Fr 9032.52

TRANSFERRED
TO
HARVARD COLLEGE
LIBRARY

Digitized by Google

B & Sept 1916

Digitized by Google

Digitized by Google

46

L'ABBÉ CAMILLE ARTIGES

PORTRAITS LIMOUSINS

ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

AVEC

UNE PRÉFACE DE JEAN VAUDON

des Antiquaires de Normandie

Monseigneur Berteaud	J. Combet
Vicomte d'Ussel	Les Troubadours
Marche et Bombal	J. Roux
Comte de Seilhac	A. Lestourgie
Comte de Cosnac	De Veyrières
Baluze	Marmontel

TULLE
JEAN MAZEYRIE
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
15, place Municipale, 15

PARIS
BRAY ET RETAUX
ÉDITEURS
82, rue Bonaparte, 82

MDCCCLXXXIV

Digitized by Google

145
9

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

PORTRAITS
LIMOUSINS

ÉTUDES
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

Digitized by Google

DU MÊME AUTEUR

LE FILLEUL DE SAINT LOUIS

TRAGÉDIE

En cinq actes & en vers

Digitized by Google

2502
46
n.s

L'ABBÉ CAMILLE ARTIGES

PORTRAITS LIMOUSINS

ÉTUDES D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

AVEC

UNE PRÉFACE DE JEAN VAUDON

des Antiquaires de Normandie

Monseigneur Berteaud	J. Combet
Vicomte d'Ussel	Les Troubadours
Marche et Bombal	J. Roux
Comte de Seilhac	A. Lestourgie
Comte de Cosnac	De Veyrières
Baluze	Marmontel

TULLE
JEAN MAZEYRIE
IMPRIMEUR-ÉDITEUR
15, place Municipale, 15

PARIS
BRAY ET RETAUX
ÉDITEURS
82, rue Bonaparte, 82

MDCCCLXXXIV

Digitized by Google

Fr 9032.52

F

HARVARD COLLEGE
Aug 20, 1929
LIBRARY

Transferred from the
Law School Library.

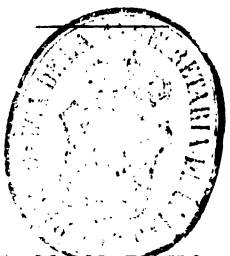
Digitized by Google

A MA MÈRE

A SA GRANDEUR

Mgr H.-C.-D. DENÉCHAU

ÉVÊQUE DE TULLE



A MON PAYS

Digitized by Google

Digitized by Google

A Monsieur l'Abbé C. Arliges.

C'EST *par un* Rembrandt, *Monsieur l'Abbé, que vous ouvrez votre galerie.*

Le portrait de l'Evêque de Tulle *m'a fait songer tout de suite au* Doreur, — *une tête d'homme dans un cadre où le maître hollandais a emprisonné un rayon de lumière.*

La figure de Monseigneur Berteaud *étincelle plus encore qu'elle ne rayonne.*

A quel foyer l'ardent orateur qui était tout ensemble théologien profond et poète souvent exquis, a-t-il allumé sa triple flamme? Vous le racontez à souhait. Personne avant vous, que je sache du moins, n'avait d'une main plus sûre révélé cette filiation intellectuelle qui remonte du Bienheureux Prosper d'Aquitaine *à* saint Augustin. *Vous déroulez anneau par anneau cette*

Digitized by Google

chaîne des Pères et des Docteurs dont lui-même était un diamant.

Toutefois, en remuant à la suite de votre illustre évêque toute cette bibliothèque patristique, n'avez-vous pas soulevé comme une poussière d'or qui vous a un peu... ébloui?... Que Monseigneur Berteaud *soit un maître de la langue, en d'autres termes un écrivain parfait comme serait* Fénelon, Châteaubriand, Gerbet, Vitet *ou* Louis Veuillot, *je renonce, en dépit de votre enthousiasme, d'ordinaire si contagieux, à vous suivre jusque-là. Vous l'avez bien senti vous-même, et, le mot à peine lâché, vous étiez tenté de le reprendre* : « Il y avait du prophète en l'Evêque de Tulle : quoi d'étonnant que la phrase s'en ressentît ! qu'il y eût des heurts et des embarras, des entraves de mots et des liens de syllabes, que la ligne des périodes fût brisée comme la flamme de l'éclair qui sillonne la nue de ses zigzags... » *Cela est dit à merveille et nous sommes d'accord.*

Là où j'ai plaisir à vous louer sans réserve, c'est quand vous nous montrez dans votre évêque l'artiste épris des mots. — « Il les aimait pour leur transparence, pour leur lumière ou leur profondeur... Il les enchâssait dans sa phrase comme les diamants dans l'or... » Joubert *eût applaudi et aussi* Sainte-Beuve.

Il me paraît encore qu'on ne pouvait mieux peindre que vous ne l'avez fait Monseigneur Berteaud *en chaire.* — « Au début, sa voix avait de légers tremblements, des intonations, des murmures et même des cris et des silences qui lui donnaient tout le charme d'un prélude. Il cherchait

Digitized by Google

la mélodie du moment, celle qui lui montait de son cœur sans doute, mais aussi de l'auditoire, ce *grand frère* de l'orateur. » *Et le reste qui est original et charmant.*

Original, votre livre l'est tout entier. Vous puisez l'eau à votre puits. Vous buvez dans votre verre. Ces élans, ces soudainetés, ce coup d'ongle et ce coup d'aile sont bien à vous.

J'admire avec quelle souplesse vous passez de la théologie à la philosophie de l'histoire, à l'histoire elle-même, voire à l'érudition. Entre deux syllogismes ou des textes poudreux, vous esquissez un paysage ou bien vous peignez la tête blanche du docte Baluze.

Encore bien que vous l'ayez un peu... rudoyé à propos des origines apostoliques de votre Église, il me semble que le modeste tonsuré ne vous en voudrait pas trop, même qu'il s'égayerait de cette verdeur qui est dans votre pensée et de cette verve qui est dans votre style. Je l'entends !... Il vient de lire les Caractères *de son illustre contemporain,* La Bruyère, *et il vous compare en souriant à ces enfants* « drus et forts d'un bon lait qu'ils ont sucé et qui battent leur nourrice. »

La deuxième galerie dont vous voulez bien nous faire les honneurs, est tout entière consacrée aux poètes de votre pays limousin.

Quoi donc, Monsieur l'Abbé !... vous aimez la poésie et vous n'en faites pas mystère !... Tous les grands

Digitized by Google

esprits et d'abord les maîtres de la pensée l'ont aimée comme vous. Rappelez-vous Aristote, — *je pourrais remonter jusqu'au déluge :* — « La poésie, *dit-il,* est quelque chose de plus philosophique et de plus sérieux que l'histoire. » Descartes, *dans ce même discours où il pose en quelque sorte les fondements de la logique moderne, fait écho à l'ancêtre grec :* « La poésie a des délicatesses et des douceurs très ravissantes... J'étais amoureux de poésie. » Fénelon *enchérit encore :* « La poésie est plus sérieuse que le vulgaire ne le croit. » *Et le mélodieux penseur ajoute :* « La religion a consacré la poésie à son usage, dès l'origine du genre humain. »

Aristote, Descartes *et* Fénelon... *Vous êtes en noble compagnie, Monsieur l'Abbé. Je ne vous plains pas.*

Vous avez écrit sur vos troubadours des pages qui sentent bon les fleurs. Je les ai respirées. Entre toutes, celles que vous avez consacrées à ce doux poète au nom biblique, saint Israël. *Avec vous je pleure son œuvre perdue et je voudrais espérer qu'un jour prochain quelque* Maï *la découvrira sous la lettre d'un antiphonaire.*

Hélas ! dans quel naufrage a-t-elle sombré l'épopée de Georges de Lastours, *le chevalier de fer au cœur de cire?... Cette* Jérusalem délivrée, *écrite quatre cents ans avant l'immortel poème du* Torquato Tasso, *on dirait pourtant que vous l'avez lue, et, à vous écouter, rhapsode charmeur, j'ai cru l'entendre moi-même.*

Vous avez également ressuscité la poétique dynastie

Digitized by Google

des Ventadour : Ebles le Chanteur, *la* vicomtesse Marie, Bernard *et* Bertrand.

N'est-ce pas moi qui vous accompagnais le jour où le vieux donjon découpait sa silhouette noire sur le fond d'or du soir tombant ? Oui, j'étais à l'une des fenêtres, près de vous, quand Bernard, *en toque et justaucorps de page, traversa la cour. Je l'ai vu entrer dans la grande salle du château. Je l'ai vu rougir dès le premier vers,*

Quan vei la laudeta mover...

et je vous ai cité, — vous rappelez-vous ? — cette belle parole d'un ancien (1) *:* Illi ex alto suffusus est rubor, « la rougeur lui sortait du fond de l'âme, » *d'un fonds exquis de pudeur charmante ; et, quand vous m'apprenez qu'il est mort, le cher poète du rossignol, des roses et de la rosée, sous la robe blanche de* Cîteaux, *parmi les moines de* Dalon, *je n'en suis pas surpris :* adeo illi ex alto suffusus est rubor !...

Vous l'avouerai-je ? Les vigoureux sirventes *de* Bertrand de Born *ne me font pas oublier les gracieux* cansos *de* Bernard de Ventadour. *J'admire la force. J'aime la grâce,*

...La grâce plus belle encor que la beauté.

J'aime la grâce. Voilà pourquoi sans doute le talent de M. l'abbé Joseph Roux *m'est sympathique. Voilà pourquoi les* Rimes limousines *de* M. Auguste Lestourgie

(1) Sénèque. *Lettres à Lucilius.*

Digitized by Google

et les Sonnets de M. de Veyrières *me plaisent. Voilà pourquoi enfin, cher maître en* « gay sçavoir », *vos Portraits Limousins m'ont charmé.*

E a Di sia !

JEAN VAUDON.

Paris, ce 23 avril 1884.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS

RECONNAISSONS d'abord que le titre de ce livre manque de précision. PORTRAITS *Limousins,* c'est trop dire. Ces Études ne s'étendent pas à toute l'antique province; elles se bornent à sa partie méridionale, le *Bas*-Limousin, resserré aujourd'hui dans les limites du département de la Corrèze. De plus, ce titre recommandera peu l'œuvre dans le monde littéraire. N'importe! nous le gardons, parce qu'il dit ce que nous sommes et ce que nous avons voulu faire.

Ce coin de terre française, — qui est centre aussi et cœur, d'une certaine manière au moins, — a vu naître des hommes recommandables dans les lettres et les sciences,

Digitized by Google

dans les arts et à la guerre. Ils sont cependant des inconnus chez eux. Nous avons cru utile d'en grouper un petit nombre dans une sorte de galerie littéraire, pour les faire connaître, et, s'il se peut, les faire apprécier. Encore c'eût été peu, à notre avis, de dessiner des personnalités, même brillantes, si nous n'avions vu en elles la Patrie, comme on voit l'édifice dans les colonnes qui le soutiennent.

Nous étions tenu à un choix.

Quelle pensée a présidé à ce choix ? Nous nous sommes attaché, *de préférence*, aux personnages qui, sans être toujours les plus illustres, ont aimé leur pays et ont traduit cet amour dans des œuvres propres à l'honorer. C'est ainsi que nous avons omis M. l'abbé de Féletz, nature d'élite pourtant, esprit fin et pur, bien digne d'être goûté. Tout au contraire, nous avons crayonné, de profil, cette figure des plus modestes, cet historien de mérite médiocre, M. Combet, dont la vie fut un long dévoûment aux études d'histoire locale.

De plus, nous n'avons pas cru devoir écarter les contemporains. Ils avaient leur place marquée dans ce livre : c'est assez, aujourd'hui, dans les habitudes de la Critique. Nous en avons parlé dans la plénitude de notre liberté de jugement et d'appréciation. Nous aurions brisé notre plume, mille fois, plutôt que d'obéir à quelque coterie, ou de céder à de vulgaires considérations. Nous reprochera-t-on d'avoir excédé parfois la mesure dans l'éloge ? Cet excès, nous semble-t-il, est plus dans les mots que dans l'idée et se corrige de lui-même. Il tient à l'allure et à la rapidité du *feuilleton,* forme première des *Portraits*. En

Digitized by Google

tout cas, la pensée fut sincère toujours et libre : c'est ce que nous tenons à dire.

Toute aile fléchit dans l'azur, toute œuvre dégénère de son idéal. — Recueillir les parties hautes de notre histoire, les plus pittoresques tout ensemble et les plus dignes d'intérêt ; rassembler en un même bouquet les fleurs de nos campagnes et les fleurs de nos poètes, le paysage champêtre et la critique descriptive ; montrer quelle théologie et quelle philosophie ont rempli le cerveau limousin ; — adapter une forme exacte à une pensée choisie, dans une harmonie agréable ; — écrire d'un style bref et rapide, car on n'a plus le temps de lire les longs ouvrages : style plein et nourri, avec ces rapprochements d'idées qui fixent l'esprit autant qu'ils l'élargissent ; style de tradition, puisé aux bonnes sources, comportant néanmoins le nerf et le mouvement propres à la langue du XIXe siècle ; style de labeur et d'inspiration tout à la fois, qui faisait dire à M. S. de Sacy : « Un mot coûte plus à qui sait et à qui veut écrire que cent pages aux autres ; » et à M. Vaudon : « Bien écrire, n'est-ce pas tisser la trame d'une page, sans qu'il y manque, je ne dis pas un fil, mais un point : *callida junctura ?* » c'est où nous tendions.

Que nous ayons atteint le but, nous n'avons pas la fatuité de le croire. Du moins, nous y avons dépensé toutes nos forces. Si nous n'avons pas mieux fait, c'est que nous ne savions ni ne pouvions mieux faire. Cela, dit très simplement, nous vaudra quelque indulgence. D'autre part, l'intime assurance d'une tâche consciencieusement remplie

Digitized by Google

nous donne, à cette heure toujours anxieuse de publicité, confiance et repos.

Un mot encore et le dernier, pour clore ces réflexions que nous aurions voulu faire plus courtes.

Ces pages ont obtenu, dans les colonnes du *Limousin et Quercy*, les sympathies de nos compatriotes et l'approbation de nos amis. A eux tous et à chacun nous dédions ce livre, et nous les réunissons dans un même sentiment d'affectueuse gratitude.

Nous devons à M. Jean Vaudon un spécial hommage. Il a bien voulu, de la même plume qui donne de si remarquables articles à nos grandes *Revues* bibliographiques (1), écrire la préface de cette œuvre modeste. La critique la plus juste et la plus sage s'est faite, pour nous, indulgente. On ne s'y trompera pas. Mais nous aurions préféré qu'elle déchirât, d'une main hardie, les deux ou trois pages, prises çà et là dans ce livre, où la plume est allée trop la bride sur le cou et que nous condamnons nous-même.

Une autre dette nous tient au cœur. Nous sommes redevable de son concours à l'homme excellent qui a pris à sa charge d'éditer les *Portraits Limousins* (2).

(1) M. Jean Vaudon écrit dans le *Polybiblion* et la *Bibliographie catholique*. Il signe, le plus souvent, d'un nom de guerre, que nous ne nous permettrons pas de dévoiler, mais le style porte sa signature. Il a publié : AVANT MALHERBE, *classiques pour tous*; BALLANCHE, etc.

(2) Montaigne fut moins heureux que nous : « En mon climat de « Gascongne, on tient pour drôlerie de me voir imprimé!... D'au- « tant que la cognoissance qu'on prend de moi s'éloigne de mon « giste, j'en vaux d'autant mieux. *J'achette les imprimeurs en Guienne,* « *ailleurs ils m'achettent.* »

Digitized by Google

Avec un désintéressement parfait, sans le moindre espoir d'un succès de librairie quelconque, M. Mazeyrie a consacré à cette publication ses meilleurs soins. Nous le prions d'accepter nos publics remercîments.

Que Dieu daigne bénir cette première œuvre ! Nous y avons travaillé sous son regard, nous efforçant de tenir haut l'idéal littéraire et moral, nous inspirant avant tout de ce que sa divine bonté met dans l'âme de pureté, de lumière, d'élévation.

C. A.

Biarritz, le 15 mai 1884.

Digitized by Google

ERRATA

P. 193, ligne 8, *On a fait,* lisez *On fait.*
195, — 21, *dix et quarante-quatre,* lisez *neuf et quarante-trois.*
— 322, — 22, *ab intestat,*... il en aurait, lisez *intestat,*... il aurait.
— 359, — 10, Fr. Joseph Beaupoil de Saint-Aulaire (1643-1742) a appartenu *aussi* à l'Académie française. Il serait malaisé de dire à quel titre.

Digitized by Google

Ire PARTIE

RELIGION ET PHILOSOPHIE

Digitized by Google

Digitized by Google

MONSEIGNEUR BERTEAUD[1]

« C'est la Tradition vivante de l'Eglise parlée avec la poésie du Ciel. »

(Pie IX.)

C'est par ce nom, vraiment chaud de vie et lumineux de souvenirs, que nous voulons ouvrir cette galerie de *Portraits Limousins*. Sans doute, nous n'avons pas retrouvé le pinceau à jamais perdu de Raphaël, — ce pinceau qu'il nous faudrait pour rendre l'idéale figure de l'Évêque de Tulle. — Nous n'avons rien de ce talent, suave et pur, qui attachait de si beaux rayons sur la face humaine ! Il aurait aimé, lui, à peindre cette figure d'évêque ; il l'eût mise quelque part dans la *Transfiguration* ou la *Dispute du Saint Sacrement*. Mais où est Sanzio et son génie ?

Faut-il donc briser cette humble palette que Dieu nous a mise aux doigts ? ou imiter ce peintre de l'Antiquité grecque qui, au désespoir de ne pouvoir exprimer la *douleur paternelle*, dans son *Sacrifice d'Iphigénie*, couvre

(1) *Œuvres pastorales*.

Digitized by Google

d'un voile funèbre la tête intraduisible d'Agamemnon ; — faut-il jeter une draperie sur un cadre vide de son portrait ?

A Dieu ne plaise ! Nous savons tout ce qui nous manque d'autorité et de puissance d'âme, nous le savons ; mais nous savons aussi qu'un esprit, si humble qu'il soit, trouve des ressources infinies dans les chaudes inspirations du cœur. On nous croira, en disant ce que fut pour nous cet évêque. Il fut un père selon les magnifiques générations sacerdotales ; il nous vit grandir sous la rosée de ses bénédictions ; bientôt il nous éleva, de degré en degré, à l'honneur du sacerdoce ; il donna sa forme éternelle à notre âme : gages d'un amour et d'une gratitude sans bornes !

Et puis, quel vide son nom absent ne laisserait-il pas dans ces pages, que nous entreprenons d'écrire en l'honneur de notre terre Limousine ! N'est-il pas notre gloire la plus pure, la plus éclatante, la moins contestée ? N'est-il pas le premier Limousin, le plus grand par le génie ? Qui aima son doux pays comme lui ? qui s'y attacha d'âme, comme lui, au point d'en faire son petit univers ?

A tous ces titres nous parlerons de Mgr Berteaud. Nous en parlerons peut-être avec chaleur... Que voulez-vous ! nous ne concevons pas qu'il en puisse être autrement. Mais qu'on ne s'y trompe pas : nous ne trahirons aucun des droits de l'histoire. Sa mémoire est trop radieuse pour souffrir d'une pleine sincérité. On ne cherche pas à taire qu'il y a des taches dans le soleil. A quoi visons-nous du reste ? A saisir, pendant qu'il en est temps, quelques lignes de sa physionomie, à esquisser un *portrait littéraire*, et

Digitized by Google

pas plus. L'angle charmant et gracieux, le côté idéal et artistique, le vol de l'âme surtout, voilà ce qui nous attire aujourd'hui, — telles sont les divines choses que nous voudrions laisser tomber en gouttes de lumière sur ces pages. — Nous attendons qu'une plume, plus habile et plus autorisée, nous donne sa vie d'Évêque dans une large biographie. Pour nous, encore une fois, c'est un simple portrait que nous voulons tracer, — un de ces portraits crayonnés à la hâte dans une chapelle ardente, esquisse pieuse et filiale, mouillée de larmes, chaude de tous les sentiments qui font battre le cœur devant les impitoyables coups de la mort.

Nous disons bien « impitoyables. » Il semble, en effet, que la mort ait frappé doublement l'Évêque de Tulle. D'ordinaire, elle n'est pas si rude aux grands hommes : elle épargne la meilleure partie d'eux-mêmes, leurs œuvres ; mais ici, non ! Sans doute, il restera de lui un souvenir impérissable, et les semences divines qu'il a jetées, lesquelles fructifieront éternellement... Nous voulons dire qu'il n'a pas élevé de monument d'airain (on ne peut donner ce nom aux quelques *Lettres pastorales* qu'il nous a laissées), ce monument qui éternise la gloire, dont il se moquait, du reste, comme d'un fruit de cendre ; — peut-être aussi en était-il incapable. Nature de flamme, il devait donner de sa chaleur, de sa lumière, et s'éteindre. Du moins, c'est ainsi qu'il a passé parmi nous, sillonnant sa route d'une longue traînée lumineuse. Malheureusement notre destinée veut que rien ne s'évanouisse plus vite que ce qui est exquis, rayons ou parfums. — Hâtons-nous donc

Digitized by Google

d'en retenir la clarté tandis que le ciel Limousin en est encore tout resplendissant.

I

Sa naissance fut-elle signalée par un de ces prodiges qui, depuis l'Étoile de Bethléem, ont si souvent annoncé la bienvenue au monde des Saints? Fut-il, comme saint Dominique, prédestiné dès le sein de sa mère, à secouer sur le monde une torche enflammée? Nous ne savons. — Il naquit à Limoges le 30 novembre 1798, jour de la fête de saint André, ce pêcheur de Tibériade dont il devait porter les filets dans son blason d'évêque. Au baptême il reçut les noms heureux de JEAN-BAPTISTE-PIERRE-LÉONARD.

Il sortait d'humble souche. Ses parents n'avaient, pour toute fortune et toute noblesse, que la vertu de leur foyer et leur foi chrétienne. Il était de ceux dont il dira un jour :

« La classe des pauvres est la plus nombreuse dans les sociétés. Les dons primitifs que Dieu fait à la race humaine, doivent y abonder. Dans les chaumières, sous le toit des artisans, les belles natures existent en foule. Mais la rouille de la pauvreté ronge tous ces diamants enfouis. L'Eglise n'est jamais lasse d'explorer la région obscure des trésors; et quand elle a vu briller, à travers les ombres, quelque parcelle radieuse, tombée de la main de Dieu, elle s'abaisse avec amour et la relève. Combien de saints et savants prêtres, de docteurs sublimes, quelle légion de grands évêques et de papes illustres sont venus de la terre de pauvreté! »

Il vint donc, lui aussi, en terre de pauvreté. Il en conserva

Digitized by Google

le parfum toute sa vie. Il fallait le voir s'entourer des pauvres et des petits, leur réserver ses plus touchantes caresses ! Sa mère, — car il faut toujours rechercher la mère au début d'une vie, — l'éleva à la double mamelle de sa tendresse et de sa foi. A dix ans, c'était le prédestiné de l'autel dont il a fait ce portrait :

« Les mères vous offriront leurs fils, écrivait-il à ses prêtres, pour que vous lisiez sur leur front les beaux horoscopes. Si les abeilles n'ont pas voltigé sur la lèvre de ces enfants, si l'aile des colombes n'a pas rasé la boucle de leurs cheveux, les signes ne vous manqueront pas néanmoins pour discerner les jeunes élus. A la limpidité de leur œil, à la pureté de leurs traits, devant une piété enfantine et le goût des saintes cérémonies, s'ils sont doux et affables envers tout le monde, si leur âme, ouverte sans effort à la compassion, s'attendrit au récit des infortunes, au seul aspect des malheureux, si leur intelligence neuve, avide d'apprendre, se déploie brillante et vive, pouvez-vous douter un instant? »

Comment douter, en effet, que le doux enfant dont nous parlons ne soit du nombre de ces élus ? — A peine âgé de seize ans, il entre au séminaire et se fait remarquer tout de suite par sa merveilleuse aptitude aux abstractions philosophiques. Il ne fait pourtant que traverser la métaphysique pour arriver à la science reine de son esprit, la théologie. Nous n'avons pas à nous arrêter à ces jeunes années ; rappelons seulement un succès d'école. Dès cette époque, — où l'erreur gallicane avait encore tant de prise en France, — il argumente, dans un débat demeuré célèbre, en faveur du Magistère infaillible de Pierre. Il y déploie cette énergie et cette science qu'il apportera, un demi-siècle plus tard, au Concile du Vatican. Déjà,

Digitized by Google

sous l'écolier, perçait le Père du Concile; dans cette fleur d'intelligence se développait un fruit d'or.

Mgr du Bourg le prend à ces fortes études pour lui confier une chaire de philosophie au petit-séminaire du Dorat, qu'on venait de fonder (1819). Il est jeune sans doute, il n'est pas l'aîné d'âge de ses élèves, mais qu'importe! son talent est mûr, sa parole sûre, sa science étendue. Son âme naturellement grande, élevée, appelle à soi et grandit tout ce qu'elle approche, hommes et idées. Dès lors son idéal nous apparaît, c'est la Beauté! Pour lui, comme pour Platon, comme pour le poète,

Le Beau, c'est vers le Bien un chemin radieux!...

« Poésie, philosophie, théologie! s'écrie-t-il, il n'y a que des esprits étroits, irréfléchis, peu sensés, qui puissent croire que ces trois divines choses ne s'accordent pas ensemble. » Il n'entend pas limiter Dieu entre deux propositions d'argument. Il déclare que « le fini ne peut avoir la prétention de rapetisser l'infini, qu'il faut louer Dieu autrement que par un froid et mesquin langage d'école. » Sa philosophie est une science d'âme ayant ses contemplations et sa poésie. Il lui faut des fleurs et de l'aménité en métaphysique.

On devine quelle flamme il allumait aux veines de ses disciples. Comme tous ces jeunes hommes s'égayaient et s'envolaient dans les joies de l'intelligence! Comme tous se prenaient à cette séduction toute nimbée de grâce et de génie! Et ils n'étaient pas les seuls sous le charme du jeune maître de philosophie. Tous ceux qui l'approchaient étaient

Digitized by Google

gagnés. — On lui fit les ouvertures les plus brillantes, particulièrement Mgr de Pins, son évêque, qui voulut se l'attacher et l'emmener en son nouveau diocèse de Lyon. Il déclina toutes les offres et resta à Limoges, où M. Labiche de Reignefort se démit en sa faveur de son canonicat (1827).

Chanoine, l'abbé Berteaud entre, tout de suite, dans la voie de son talent et de sa vocation ; il se fait missionnaire.

Il faut se rapporter à cette date de 1828, où la jeune France, — cette France qui avait trente ans, et qui avait été baptisée dans le sang des échafauds, — applaudissait aux formes rajeunies de l'Art et de la langue. Quel vent de feu battait les tempes de cette génération, nous n'avons pas à le dire ici. Mais il faut reconnaître que le naturel triomphait sur les ruines du factice, du beau convenu, des mythologies radoteuses, — que l'Inspiration ouvrait ses ailes dans le ciel de l'âme. Allez ! il faisait beau ! Nous sourions aujourd'hui à ce souvenir ; ce n'en était pas moins une de ces agitations d'où l'Art, semblable à ce paralytique que l'on plongeait dans les eaux bouillonnantes de Siloé, pouvait sortir jeune et radieux. Il n'en fut rien, ou à peu près, nous le savons. Quand même, le vent qui soufflait, encore une fois, pouvait nous emporter jusqu'aux étoiles, — *et sic itur ad astra* ! — Allons ! ne soyons pas ingrats !

Au milieu de ce mouvement, l'éloquence sacrée vivait toujours du même fond, également appauvri d'idées et de style, qu'elle retournait depuis deux siècles. Elle ne man-

Digitized by Google

quait pas d'un certain brillant sous ses bandelettes de momie ; elle n'en était pas, pour cela, moins froide, moins engoncée, moins vide de sang et de nerfs. Elle avait odeur de parchemin et non d'âme. Il y avait eu, nous le savons, même en dehors du génie, — qui brise, lui, toutes les entraves qu'on lui jette sous les pieds, — il y avait eu le P. Brydaine dont la voix sonore avait fait éclater les loques de la période, cette honte de la chaire chrétienne. Il y avait eu l'évêque d'Hermopolis, simple et vigoureux de pensée : ses *Conférences* toutefois ne dépassèrent pas en prédication évangélique, le niveau du *Génie du Christianisme* en apologie. Il y avait eu le P. Rauzan et ses missionnaires, plus sincères ceux-là, plus chauds, plus émus, qui rencontrèrent parfois, sur leur route ardente, la véritable éloquence. Nous ne pouvons voir là cette restauration que de bons esprits appelaient de leurs vœux. Laissez faire ! l'idée chrétienne, qui a inspiré le mouvement dont nous parlons, ne demande pas mieux que de le suivre. L'abbé Berteaud parut le premier, devançant de quelques années les orateurs de Notre-Dame. Dès le début, il jeta aux foules chrétiennes une parole affranchie ; il revêtit de formes nouvelles la vieille doctrine catholique, — *non nova, sed novè ;* — il brisa résolûment avec les petites règles de rhétorique. Il crut assez faire en mettant une grande science théologique au service de son âme. Il ne s'inspira d'aucun traité du *sublime*, et il le rencontra rayant de ses éclairs tout son ciel.

Nous n'entendons pas dire qu'il eut, tout de suite, la fougue, l'élan, l'onction suave, les merveilles de l'improvisa-

Digitized by Google

tion, qui firent de lui l'orateur incomparable que l'on sait. Il régla d'abord et détermina la marche de son discours ; il mûrit ses idées dans la méditation ; il gouverna sa parole selon les secrets de l'à-propos. Il perdra plus tard en mesure, en concentration, ce qu'il gagnera en force, en plénitude, en magnificence... Tel qu'il est, l'abbé Berteaud en chaire, c'est du moins la liberté ! la liberté éclose parmi les épines de l'artificiel et du convenu ! la liberté du cœur et de l'esprit parlant enfin leur naturelle parole ! C'est le triomphe de la simplicité et du naturel ; c'est la goutte de poésie qui tombe toujours des lèvres sincères et donne au discours une saveur divine. Quelle affluence aussi autour de sa chaire ! On se dispute cette éloquence reine, selon un mot de Mgr de Tournefort : il est appelé dans les plus grandes églises, à Bordeaux, à Toulouse, à Montpellier, — où l'évêque lui remet des lettres de vicaire général, — à Montauban, à Sens, à Nantes, etc., etc. A Paris, les hommes les plus éminents à divers titres se réunissent pour l'entendre, et proclament l'éclat de cette éloquence. L'un d'eux s'écriera : « La parole de Mgr Berteaud a soufflé sur mon âme et lui a rendu la vie ! » Combien d'autres âmes, de Dieu seul connues, pourraient faire le même aveu ! — C'est au milieu de ces triomphes qu'on songea à lui offrir une chaire en Sorbonne. La Providence réservait ce diamant pour la chaîne glorieuse des évêques de France : elle en fit un évêque.

Digitized by Google

II

Evêque, l'abbé Berteaud grandit de cent coudées. La grandeur, il l'avait déjà en naturel apanage; il était grand de toute manière, — excepté de taille : une ironie de la nature! — et ce titre d'honneur qu'on lui donnera ne sera pas chez lui une formule d'étiquette, mais la véritable appellation de son âme. D'où il pourra dire à ses prêtres, car il les avait magnifiquement devancés : « Elevons-nous, montons jusqu'à ce que chacun de nous devienne grand à étonner le monde. » — L'épiscopat vint y ajouter ses surhumaines proportions; les ruisseaux d'huile sainte inondant sa tête, assouplirent en quelque sorte et fortifièrent en lui tous les dons d'une nature exquise, particulièrement ce don de parler aux hommes, qu'il possédait déjà, mais qui se transforma soudain comme s'il fût sorti, la tête brûlante, d'un nouveau Cénacle.

Sacré, le 21 septembre 1842, dans la cathédrale de Limoges, il fit, le 26, son entrée triomphale dans son diocèse. Son entrée triomphale, disons-nous : on va le voir. — Bénissons la bienheureuse nécessité où il se trouva de raconter lui-même ce triomphe, lorsqu'il voulut répandre ses remerciements.

« Alors nous prîmes notre chemin vers vous, N. T. C. F. Les bruits de la fête religieuse, que notre douce ville natale avait célébrée à l'occasion d'un de ses fils, se prolongeaient encore.... Nous

Digitized by Google

atteignîmes le seuil de la terre qui nous appartient. Les volées triomphantes des cloches nous saluaient à notre passage ; les pasteurs et les peuples nous souriaient.

Masseret fut la première station bénite par nous. Uzerche envoya ses jeunes hommes pour nous dire d'entrer, gracieux message. Seilhac nous paya son tribut de respect.... Cependant nous approchions de Tulle, notre bien-aimée. Le Dieu qui voulait là un évêque voulut que son entrée fût éclairée d'un doux soleil ; les nuages de la veille et du matin avaient fui devant un million de flèches d'or. C'était beau, ce peuple frémissant d'attente, ce clergé tout filial, ces magistrats, nobles chefs du département et de la cité, ces guerriers aux mâles visages, et les petits enfants, fleurs écloses à demi, et leurs mères, et les riches et les pauvres ; tous enfin. Nos mains se levaient pour bénir ; tous s'inclinaient comme disant : Cette bénédiction fait du bien. Nous entrâmes fendant les flots de la foule. Enfin nous pûmes toucher l'autel et la chaire.

Eh bien ! N. T. C. F., malgré l'éclat de cet accueil, malgré les roses effeuillées et les branches vertes tressées en arc, malgré les bruits de l'airain et les accords des mélodies triomphales, nous ne nous sommes pas départi un instant de cette conviction austère, que nous ne sommes venu ici que pour servir. »

Il ne manque à ce tableau que celui-là même qui en est l'âme et la lumière. Il n'y avait pas que le soleil du bon Dieu, allez ! à resplendir dans la nue ; il y avait, en ce coin de terre Limousine, des rayonnements aussi, — le doux éclat du génie, l'auréole d'un front transfiguré sous la touche de l'Esprit-Saint, la grâce divine surabondant dans un vase d'élection, le cantique et l'allégresse des cœurs unis, le bonheur de la terre empruntant quelque chose de la joie des Cieux... Il y avait la pluie d'or de ses discours, largesses royales qu'il dépensait sans compter, — rosée de son cœur, flot de gratitude, sourires épanouis, parfums du Christ, que sais-je ! toutes choses qui ravissaient et faisaient

Digitized by Google

dire à un témoin, M. Octave Lacroix : « Voilà un spectacle capable de réjouir le Ciel même. » — Mais cela nous manque : cherchons-en le souvenir, du moins, dans la *Lettre pastorale* que nous venons de citer.

Cueillons d'abord cette violette d'humilité : « Dieu, en élevant aux sommets du pouvoir l'humble prêtre, a démontré qu'il ne méprisait aucun des siens. »

Il se proclame le serviteur de tous : « L'évêque est à vous, N. T. C. F., comme le Saint-Père, à l'Eglise universelle. Dès l'instant où notre élection fut décrétée, vous prîtes possession de nous. A présent nous devons nous consumer à vos usages... Les évêques vous servent à la lettre comme ces esclaves qui portent, dans la nuit, des lampes devant les pieds de leurs seigneurs. »

Ecoutez ce mot qui, dans sa brièveté d'oracle, dit des choses infinies : « Admirable pouvoir (de l'épiscopat), qui se résout dans le travail et dans l'amour ! » Travail et amour, que voilà bien sa vie ! Il en avait pris le symbole en ces filets qu'il portait dans ses armes d'évêque avec cette devise : *In verbo autem tuo laxabo rete*. Il travailla, en effet, de jour et de nuit ; confiant en la parole du Maître, il jeta ses filets et fit une pêche aussi merveilleuse que celle de Pierre et d'André. — Nous aimons à le voir ainsi, cet évêque, déployant au soleil les mailles d'or de son amour, enlaçant les âmes, les captivant avec une force et une douceur infinies (1).

(1) Il s'est lui-même servi de cette image quelque part, avec beaucoup de grâce.

Je vois les Apôtres, princes de la foi, marcher à travers un

Digitized by Google

III

Il n'y a pas que ce symbole à ouvrir sa fleur bleue sur la tête de l'Évêque de Tulle. — Un étonnant penseur, qui a passé presque inconnu à son siècle, mais dont le cerveau germait des idées très hautes, très métaphysiques, Delsarte, a écrit de belles pages sur le signe de Dieu, imprimé sur toutes créatures, à savoir le sceau et le reflet de la Trinité-Sainte. La Trinité-Sainte, tel est l'archétype universel; tout part de là et tout y revient. Seulement, l'éclat de cette réverbération se mesure à la perfection du type que Dieu veut produire.

Eh bien! Delsarte aurait reconnu, en cet évêque, le théologien, l'orateur, le poète; il aurait constaté en lui trois discours : le Verbe, l'Eglise, l'Eucharistie. Il aurait vu cela avec l'évidence d'un rayon de soleil s'épanouissant sur un diamant — et il aurait bien vu. Certes, nous ne voulons pas subtiliser à propos d'un génie qui a, de premier aspect, sa grandeur et sa beauté; mais ce triple reflet de l'Essence divine couronne sa tête d'évêque d'une telle lumière qu'il faut bien la voir. Ouvrez, si vous le voulez, ce mince volume d'*Œuvres pastorales*, — pain émietté de son génie, — et à chaque page, à chaque ligne, pour ainsi

monde divisé, épars; les âmes, semblables à ces poissons que les torrents entraînent, étaient emportées aux abîmes; eux, pêcheurs transfigurés, en guise de mailles du filet, ont sur les lèvres une savante parole qu'ils jettent sans cesse. »

Digitized by Google

dire, vous serez frappé de la justesse de cette observation. C'est avec une grande raison que Mgr Duquesnay a dit : « Si vous réunissez un théologien sublime, un orateur merveilleux, un poète plein de grâce, vous aurez l'Evêque de Tulle. »

C'est sous ce reflet très réel de la Beauté incréée, sous ce triangle mystique qu'il convient d'étudier Mgr Berteaud.

IV

Mgr Berteaud fut, d'abord et avant tout, théologien. Il naquit théologien, peut-être comme on naît poète. Il avait cet angle de son cerveau si singulièrement ouvert que tout le reste en parut absorbé. C'est par tous ses pores que la sacrée théologie l'envahissait ; il en respirait les effluves sur toutes les fleurs de la terre, et à tous les vents du ciel. Il n'entra jamais dans sa tête radieuse que de la théologie... non qu'il ignorât la philosophie, et l'histoire, et toutes les sciences, mais elles n'étaient là que par usurpation et par intrusion. Il n'avait pas l'esprit, comme le cœur, hospitalier. — Il ne possédait pas que la science que l'on puise à pleine tête dans les livres ; il avait reçu ce don ineffable, la faculté première du génie, qu'on nomme l'intuition, et qui paraissait être chez lui un œil ouvert sur le monde surnaturel.

C'était un Voyant, comme les Pères, un scrutateur illu-

Digitized by Google

miné des arcanes de la doctrine. Il *voyait* encore où les Ecritures étaient muettes, où la Tradition se taisait. Il reconnaissait, à certains signes, la vérité qui se cachait.

De prime-saut, avec ses instincts d'aigle, il se plaça au point culminant du dogme, et n'en descendit pas. Stylite de la théologie, il se tint en face de son soleil, le Verbe, sans jamais reposer ses ardentes contemplations. Le Verbe! voilà le mot de son intelligence, le point solaire d'où lui viendra toute lumière. Autour de ce point, centre du monde et centre de son âme, gravitera tout l'ensemble de sa doctrine. Ce n'est pas qu'il ait bâti quelque système, lui, l'ennemi-né des systèmes, mais par le seul fait de sa contemplation, il fit l'unité dans son esprit. L'Unité! quelle chose et rare et précieuse! C'est tout le génie. Elle fut tout le génie de l'Evêque de Tulle, le caractère propre de son esprit, le signe qui l'isole dans le cortège des grands hommes, la goutte d'infini qui agita son âme d'évêque... Unité sans égale peut-être depuis le jour où Moïse emporta le nom de Dieu comme une armure et s'en revêtit.

Nous voudrions ici résumer la doctrine de Mgr Berteaud. Malheureusement, la pensée et l'expression sont si bien liées dans sa bouche qu'on ne peut les séparer sans en rompre toute l'harmonie. Que faire? Nous sommes réduit à donner quelques phrases détachées, extraites de ses *Œuvres pastorales*. — Ce ne sera plus que le reflet d'une perle, mais qui aura du moins le mérite d'être une vraie perle.

Digitized by Google

V

L'alpha et l'oméga de cet esprit, disons-nous, c'est le Verbe, — le Verbe, Fils de Dieu, sommet de toutes choses, foyer de toute vie, centre où tout aboutit.

Ecoutons-le parler, et recueillons de ces mots qui tombent de sa bouche avec des clartés d'étoile.

« Le Verbe est l'image substantielle de Dieu : Dieu lui-même, les archétypes des êtres résident en lui ; qui le connaît, connaît l'Essence infinie. L'humanité dont il est couvert, n'est qu'un gracieux nuage pour adoucir ses dards de feu. Les nues diaphanes consolent l'œil infirme ; elles n'ensevelissent pas le soleil... »

« Tout comme le Verbe raconte son Père de toute éternité dans le Ciel, toujours éloquent et toujours véridique, Jésus-Christ le raconte dans son Eglise sur la terre... »

« Voilà l'heure de l'éclosion de la chair attendue. Jésus, par son côté humain, est un jeune Hébreu ; par son côté divin, il est le Verbe fils de l'Eternel. La chair du Christ est une lyre récitant des mélodies célestes ; elle est la page immaculée où le mystère saint et le miracle de l'amour ont été écrits en caractères inimitables : cette chair toute ruisselante de Dieu a un rôle à remplir... »

« Le fait de l'Incarnation est un fait généralisateur ; l'ensemble entier des créatures en reçoit des décorations incomparables. Toutes les choses créées sont résumées en quelque sorte dans l'Humanité. En prenant la nature de l'homme, Dieu s'est associé spéciálement l'univers. La création, dans ses détails les plus lointains, est honorée de l'union divine... »

« Dans J.-C., l'humanité est réellement élevée au plus haut degré

Digitized by Google

où elle puisse atteindre. Le lien qui la fixe dans cette gloire est infrangible. Elle réfléchit tout ce qu'elle peut réfléchir des perfections divines : sagesse, science, sainteté et force. — Nous pouvons donc, nous aussi, nous approcher de Dieu, le réfléchir, l'imiter... Oh ! que cela doit mener loin ceux qui le veulent !... »

« Voilà donc J.-C. si grand que seul il est tout ; il remplit tout ; il est en tous, démontré par les peuples, par le genre humain. Tout le proclame, le représente, le dit. Toutes les vertus sont des fragments du Verbe ; tous les vices en sont les parodies. Les péchés l'appellent à leur délivrance ; les souffrances, à leur guérison ; les passions crucifiées l'invoquent. Le genre humain, semblable à un grand malade couché sur la terre, par l'organe de ceux qui savent et l'organe de ceux qui ignorent, l'espère, en médecin sublime, le rêve, le prophétise, l'attend... »

« Le Seigneur J.-C., Verbe incarné, entré dans le monde par le droit du libre amour, y demeurera jusqu'à la consommation. Dès les premiers instants, la race humaine, mise en rapport avec lui par la foi, revêt les habitudes célestes. Douce et sublime société de Dieu avec l'homme ! »

N'est-ce point là une grande théologie ? Simples extraits sans doute, perles détachées qui n'ont leur valeur que par l'ensemble, mais enfin il y tombe le plus pur rayon du génie, la plus douce lumière qui se soit jamais échappée des cieux. Quel poème peut être comparé à ce poème du Verbe ?... Nous, nous devons nous limiter ; mais, lui, n'en finissait pas. Le Verbe est « le céleste illuminateur, le cantique incorruptible de tout, l'harmonie et le fondement des êtres, etc., etc. » A chaque mot qui ouvrait ses lèvres, résonnait le nom béni ; il ne savait que redire ce nom, comme saint Paul, qui s'en glorifie. On raconte qu'un peintre passa dix-huit cents heures devant le tableau de la

Digitized by Google

Transfiguration de Raphaël. Mgr Berteaud fit bien mieux; il passa sa vie à poursuivre, dans son idéal enflammé, la figure toujours ancienne et toujours nouvelle du Fils de Dieu. — Qu'on nous vante la poésie de la nature, les cieux étoilés, les mers profondes, les montagnes sereines, les plaines fleuries, nul n'y est plus sensible ! Qu'on nous parle d'enthousiasme, d'inspiration, des extases de l'Art, de ces hauteurs que les Anciens appelaient divines, — ils disaient le *divin* Homère, — nous les comprenons, même comme les seules jouissances réelles et profondes de la vie. Mais le Verbe, Dieu de Dieu, lumière de lumière, archétype des êtres, source de toute beauté, jette de telles fulgurations dans l'âme qui le contemple, qu'elle n'a plus, comme les Anges, qu'à se voiler la face.

Vous comprenez maintenant que le nom du Verbe ait rempli toute cette intelligence, y ait ruisselé de son flot de miel, lui ait donné sa force et son rayon. Vous comprenez toute cette théologie, lyrique et suave, comme chez les Saints, — car le génie emporte quelques-uns des privilèges de la sainteté. Certes, si la grandeur des actions humaines se mesure à l'inspiration qui les fait naître; si l'on doit estimer heureux, comme le proclamait hier à l'Académie M. Pasteur, celui qui porte en soi un idéal de beauté et lui obéit, l'Évêque de Tulle avait de la joie et de la grandeur jusqu'au prodige. Ce n'est pas tout. L'âme se teint en quelque manière des couleurs de l'idéal poursuivi, comme à regarder le soleil couchant le visage s'illumine d'or. L'Évêque de Tulle, à force de contempler le Verbe, en était tout transfiguré; il s'était formé à sa ressem-

Digitized by Google

blance, de telle sorte qu'on a pu dire, avant nous, qu'il était devenu sa vivante *copie*.

VI

Le Verbe! tel était donc le premier discours de l'Évêque de Tulle. Mais le Verbe incarné se continue dans l'Église, — qui est son corps et sa plénitude, comme Il est lui-même la plénitude de toutes choses, — et se communique aux hommes, en sa substance divine et humaine, dans l'Eucharistie.

« L'Eglise a été créée pour aider à l'œuvre par excellence de Dieu, la déification des âmes, la construction de cet homme parfait qui a pour chef mystique le Verbe incarné. Cette œuvre est le grand et suprême souci de Dieu : le reste est un espace orné dans lequel s'accomplit le travail... »

« N'hésitez pas, parce que des paroles sont la seule garantie de l'Église ; songez que ce sont des paroles de Dieu. Dieu n'a que des paroles pour faire tout ce qu'il fait. Avec une parole il a fait les étoiles, avec une autre il a posé la terre. Une parole encore a chargé des grains de sable de retenir la mer. Quoi d'étonnant si avec une parole, il donne la durée à l'Eglise, bien plus précieuse pour lui que les étoiles, la terre et la mer ? Rien n'est fort comme l'Eglise. Un guerrier serait moins fou d'entreprendre le siège du soleil... »

« Il faut vous expliquer cette raison de la durée de l'Eglise. L'Eglise c'est le corps mystique de J.-C. ; or, ce corps est immortel. La tête d'abord... L'alliance de Dieu et de l'homme en

Digitized by Google

J.-C., cette substance prodigieuse où il y a avec Dieu, l'âme humaine et le limon unis dans une seule personne, la personne du Verbe, ça ne doit être ni dissous ni brisé. La tête de l'Eglise est donc toujours florissante ; la vie, la beauté ne s'y altèrent pas ; les temps s'écoulent, elle ne cesse pas de verser la grâce, la vérité, la force... »

« L'Eglise embrasse tous les temps, non-seulement le présent et l'avenir, mais encore le passé. Noble vigne, elle est épanouie dans tous les lieux et dans tous les âges. Adam et Eve pénitents furent ses premiers ceps ; le doux Abel germa sur son tronc. L'Eglise est sauvée, en la personne de Noé et des siens, des eaux vengeresses qui noient les multitudes de Satan. Au sortir de l'arche, elle s'abrite sous la tente, elle traverse les siècles, et, après mille faits qui attestent la providence de Dieu sur ses destinées, elle rencontre enfin, sous la forme humaine, le Verbe de Dieu, principe glorieux de sa vie, fondement inébranlable de son existence... »

« L'Eglise est donc vraiment catholique ; elle a la charge de l'humanité tout entière. Les personnes sont à elle ; les nations, les grandes existences, tout est remis à sa sollicitude. Ce rôle n'est pas trop vaste ; l'Eglise est douée d'une essence divine qui y suffit parfaitement... En dehors de l'Eglise il n'y a pas d'humanité, il n'y a pas cette grande création de Dieu qui l'évoque à lui pour en être vu et aimé, comme il s'aime et se voit. J'aperçois des fragments épars, se heurtant les uns les autres ; une vie naturelle troublée les agite confusément, ils forment entre eux des accords douteux et temporaires ; ils ne savent pas où ils vont après leur scène d'un jour... Il faudra bien qu'ils reçoivent leur ornement un jour. Ils auront celui que confère la justice ; la justice est chargée de décorer ceux qui ne se laissent pas transfigurer par l'amour... »

L'Église est encore :

« La sœur jumelle de Dieu ; — le premier-né du monde ; — la cause de toutes les œuvres de Dieu ; la raison d'être de l'univers ; — la dépositaire des trésors célestes ; — les brillants éléments où se construit le corps mystique du Christ ; — le corps glorieux que

Digitized by Google

Jésus-Christ remplit de son âme infinie ; — la société des dieux en fleur ; — l'œuvre de prédilection de Dieu, au-dessus du Ciel même, etc... »

Car le grand évêque n'en tarit pas. Les expressions les plus diaphanes, les plus colorées d'azur, les plus baignées d'amour, se pressent sur ses lèvres. Certes, notre mère l'Église a trouvé le cœur enflammé des Saints pour l'aimer, la bouche d'or des Pères pour l'exalter, où trouva-t-elle jamais une parole qui lui tissa ainsi son vêtement de lumière ?

Écoutez-le parler de l'Eucharistie :

« L'Église s'amplifie par la chair du Christ ; cette divine chair est un aliment puissant qui hâte sa croissance. — Elle est au Ciel impassible et glorieuse ; elle est, en même temps, sous un voile de neige dans les greniers de l'autel. Froment lumineux, mets harmonieux, *cœna lucis*, *cibus psallens*, elle nourrit les âmes. »

« Un liquide paraît, il se balance ; il a les odeurs du sang de la vigne : gracieuse erreur ! c'est le pur sang du Christ. Je vois une tranche de fleur de froment dont l'eau et le feu lient la succulente poussière : déception des sens !... Où paraît le pain, où paraît le vin, aux deux endroits frappés du feu de nos paroles, intégralement tout le Christ, un Dieu, un Homme-Dieu ! »

« O beau froment, ô magnifique grappe, que vous êtes heureux d'avoir été choisis, entre toutes les plantes, entre tous les arbres, à l'exclusion des diamants mêmes et de la lumière, pour être ainsi posés sur des plats d'or, exprimés dans des coupes d'or et devenir, avec deux souffles articulés, le corps, le sang, l'âme et la divinité de N.-S. J.-C. ! »

Il savourait avec délices le mot de saint Ambroise : « *Occultas Verbi medullas*, moelles cachées du Verbe »

Digitized by Google

et cette parole de Tertullien : « *Caro corpore et sanguine Christi vescitur ut et anima Deo saginetur,* » qu'il traduisait hardiment : « Notre âme s'engraisse de Dieu ! »

VII

Nous ne nous lasserions pas d'égrener ces perles !... On peut se demander maintenant à quelle source de lumière a puisé l'Évêque de Tulle ? Quels sont, dans le cercle illustre des Pères et des Docteurs, ses ancêtres intellectuels ? De fait, nous nous sommes posé ces questions, et nous avons voulu les approfondir, en compulsant, par un long travail, les textes et en comparant les doctrines. Ce qui nous frappe, tout d'abord, c'est son immense lecture des Pères. Il les lisait tous ; il était dans le commerce assidu d'un grand nombre. On a peine à concevoir jusqu'à quel point cet esprit, si vif et si original, aimait à orner son discours de leurs paroles brillantes, à l'étayer de leurs doctrines profondes. On dirait un géant éprouvant le besoin de s'appuyer contre une colonne. En cela sa prodigieuse mémoire le servait bien. Il ne retenait pas que le sens de ses lectures, mais aussi les mots et des pages entières. Il était devenu la bibliothèque vivante de la Tradition.

Cependant il faisait un choix ; — il le fallait bien n'ayant qu'une pauvre vie d'homme à dépenser.

En première ligne, il mettait saint Augustin. — Ces

Digitized by Google

deux grands esprits, à notre humble sentiment, n'avaient que fort peu de rapports et ne se réunissaient que par les contrastes. Quoi qu'il en soit, notre Evêque se livrait à une étude assidue du grand Docteur. Il l'aimait pour sa science profonde du Verbe incarné ; il se délectait dans sa vaste synthèse de la doctrine catholique. Il le cite à tout propos ; il invoque son autorité dans toutes les questions difficiles. Le dirons-nous, en passant par sa bouche, la phrase de saint Augustin perd de sa rudesse africaine, s'assouplit, s'embellit et se fleurit. Il n'y a à cela rien d'étonnant si l'on se rend compte du mot très juste d'un penseur : « Comprendre, c'est égaler. »

Saint Augustin était dans l'amitié de saint Léon le Grand. Tous les deux, et un troisième que nous allons nommer, versèrent de leur mutuelle sympathie dans le sein de l'Evêque de Tulle. Saint Léon fut le premier pontife romain que Dieu décora de la splendeur du génie. Il avait le geste et l'accent vraiment papal ; son éloquence, grave et digne, respirait son souverain. Chaque année, au jour anniversaire de son élection, il prononçait un discours — *De Natali ipsius* — où il rendait des actions de grâces à son peuple, et se plaignait en même temps de l'immensité du fardeau. Quand notre évêque voulut, lui aussi, remercier ses diocésains, dans cette première *Lettre pastorale*, dont nous avons parlé, il s'inspira de son cœur sans doute, mais aussi des discours du saint pape et lui emprunta l'expression de ses propres sentiments. — Nous pourrions relever de nombreuses lignes de ressemblance dans leur vénération pour les apôtres Pierre et Paul, dans

Digitized by Google

leur amour du troupeau confié à leur soin, dans leur attachement à leur ville épiscopale... Retenons seulement qu'on retrouvait, en l'Évêque de Tulle, la grandeur et la majesté du pontife qui arrêta le roi des Huns sur les bords du Mincio.

Ce tiers, que nous avons mis en communauté d'amitié avec saint Léon et saint Augustin, et qui était là comme un rosier odorant entre deux cèdres, c'est le bienheureux Prosper d'Aquitaine. Mgr Berteaud lisait avec passion ce poète au rythme pur et harmonieux. Il avait repris, pour son compte, ce vaste poème que le saint docteur écrivit sur la grâce — *De Ingratis*, — poème qui est malheureusement resté à l'état d'ébauche.

S'il est une question théologique qui alluma la tête de l'Évêque de Tulle, et plut au besoin d'idéal qui le tourmentait, c'est assurément le progrès dans le dogme, c'est-à-dire une manifestation de plus en plus large des vérités révélées. Il n'entendait pas circonscrire la foi dans un cercle de fer et condamner le génie à une pure contemplation. Il voulait et appliquait le progrès, de toutes ses forces, dans le sens très large et très beau de l'enseignement catholique. Cette doctrine, il la tenait surtout de saint Vincent, le moine de Lérins. Il avait aspiré le souffle du *Communitorium*, ce livre d'or, — *Aureum plane opusculum*, dit Baronius. — Il aimait à relire ce chapitre XXII, où saint Vincent, sur les paroles de l'Apôtre : « *O Timothee, depositum custodi* » s'écrie :

« *O Timothee, o sacerdos, o tractator, o doctor!...* O Timothée,

Digitized by Google

ô prêtre, ô prédicateur, ô docteur! si la faveur divine vous a rendu capable par le génie, par l'application, par le savoir, soyez le Béséléel du tabernacle spirituel : taillez les pierres précieuses du dogme divin ; enchâssez-les fidèlement ; embellissez-les sagement ; donnez-leur du lustre, de la grâce et de la beauté... et s'il y a des nouveautés dans votre style, qu'il n'y en ait point dans votre doctrine. »

Et l'Évêque de Tulle à son tour :

« Les Pères, les Docteurs, lignée glorieuse, ont eu la conscience profonde de ce devoir imposé par Dieu au génie. Vous ne les voyez pas s'arrêter, la paupière abaissée en face des formules redoutables du dogme. Les cieux pleins d'étoiles, tant explorés par l'œil des astronomes, n'ont pas essuyé des regards ardents et curieux comme le ciel de la foi. »

Saint Bernard vient ensuite en ce cercle brillant. — L'Évêque de Tulle avait bu dans ses livres la douceur du nom de Jésus. Le traité des *Considérations* était son livre de chevet. Il ruminait dans son repos cette éloquence dont les mères éloignaient leurs fils, de peur qu'elle ne les enlaçât dans ses filets d'or ; il vénérait le théologien de Marie, et le défenseur des privilèges du Siège romain. Leur imagination à tous deux, pure et enflammée, se représentait le Christ sous les formes d'une beauté gracieuse, resplendissant et parfumé, même sous les ruisseaux de sang de la crucifixion. — Comparez ces deux morceaux d'éloquence, et, peut-être, nous saurez-vous gré de vous les offrir ici :

« Comme la rose dont le froid de la nuit a froissé la parure, s'épanouit tout à coup aux rayons du soleil, étale ses feuilles

Digitized by Google

empourprées et témoigne, pour ainsi dire, de toute sa joie, le très-bon Jésus, fleur délicieuse du Ciel, fermé par le péché comme par une nuit de frimas, s'ouvre aux rayons de la charité, et resplendit dans la pourpre de son sang... Voyez notre rosier précieux, Jésus sanglant ! Comme il fleurit sa fleur de rose ! Tout son corps n'est qu'un bouquet de roses empourprées. Regardez ses deux mains : chacune ne porte-t-elle pas sa rose ? Et ses deux pieds et son côté ouvert, ne sont-ils pas décorés de leur rose, roses de l'infini amour !... »

Vous venez d'entendre saint Bernard, écoutez l'Évêque de Tulle :

« La vigne ainsi dépouillée, frappée par le fer, se tient droite, et, regardant le ciel, elle pleure pendant trois jours. Bientôt la Providence la console ; elle sèche ses larmes ; ses pampres épaississent ; elle est ornée de touffes vertes ; elle est plus belle qu'autrefois... Jésus-Christ est attaché à la croix comme une vigne à l'arbre. On le frappe à la tête, à la poitrine, aux pieds et aux mains ; le fer de la lance visite son côté. Son sang très-divin coulait comme des larmes. Mais après trois jours, il ressuscite. La noble vigne a reverdi sous les coups ; ses branches glorieuses dépassent la Judée ; elle atteint le rivage des mers et la cime des monts ; les grands cèdres sont couverts de son ombre... »

Nommons encore Tertullien, auquel on l'a comparé pour l'accent de l'éloquence, pour les formes de la pensée, hardies, impétueuses, brisant les règles et rompant avec les usages. Il est certain que notre Évêque en recherchait les sentences en style de fer, les mots vigoureux comme ceux-ci : « La créature humaine, sœur de son Christ, *Christi sui sororem* ; — le philosophe, cet animal de gloire, *philosophus gloriæ animal.* »

Et saint Ambroise, qui portait au cœur la douceur et

Digitized by Google

la force de son nom, l'auteur de l'*Héxaéméron*, ce livre où Mgr Berteaud respirait tous les parfums, écoutait toutes les voix qui remontent de la nature vers Dieu, son créateur. Il en citait souvent cette parole : « Gardons, par la pensée, ce qui est beau, gracieux et bon, afin que notre âme s'irradie et s'embellisse. »

Et saint Pierre Damien venu, lui aussi, en terre de pauvreté, lui qui allumait de si beaux désirs dans les prunelles de l'Evêque de Tulle, par ces nobles paroles : « Nous donc qui portons la ressemblance des étoiles, nous qui, messagers de l'Annonciation, remplissons la dignité des anges, voyons et resplendissons, annonçons au peuple les paroles de vie, non-seulement de la voix, mais aussi par nos mœurs. » — Et saint Hilaire de Poitiers, le docteur de l'Incarnation, le rude adversaire des hérésies, l'évêque qui sortit de sa solitude comme le glaive sort du fourreau, selon le mot retourné de Châteaubriand. — Et saint Grégoire le Grand... — Parmi les Pères grecs, saint Grégoire de Nazianze, l'abeille athénienne, dont il avait dérobé, avec le miel, la grâce et la poésie ; saint Jean Chrysostome, avec lequel on l'a comparé si souvent pour le flot d'or de l'éloquence..., etc. — Nous n'en finirions pas ; il nous faudrait dérouler toute la chaîne des Pères.

Cependant, si on veut lui trouver des ancêtres intellectuels, c'est saint Denis l'Aréopagite qu'il faut choisir : saint Denis tel que nous l'a révélé Mgr Darboy. Ils ont connu pareillement la dévorante soif de la lumière et de l'infini. Leur idéal, vivant et substantiel, les emporta tous deux dans la même extase divine. Ils n'ont usé leurs

Digitized by Google

regards qu'à une seule vision, pour ainsi dire, mais quelle prunelle d'aigle fixa jamais le soleil comme ces deux hommes ont fixé l'objet de leur contemplation! Ils ont parlé tous deux le langage de la métaphysique avec le plus pur accent de la poésie. On peut dire de tous deux le mot d'E. Hello sur saint Denis : « L'âme de saint Denis a la forme d'un sanctuaire; elle est le temple de l'Unité. »

Si on veut lui trouver des ancêtres intellectuels, disons-nous, parce que, malgré ces analogies, il est seul sur la montagne de son esprit, seul, comme tout ce qui est grand et fort, aigle et lion. Il ne relève d'aucune école, ancienne ou moderne ; de même, personne ne peut s'établir son disciple. Il a son rang parmi les Pères, selon un mot de Pie IX, que nous avons mis en épigraphe. Il égale les plus grands par le charme de la parole; il ne lui a manqué que d'être plus près de la source pour les égaler en doctrine. — Père ou Docteur, il mérite d'être illustre dans l'Église de Dieu.

VIII

Cette brillante théologie, venant de cette source, étonna le Siècle qui cria son étonnement par la bouche de Cousin, de Michelet et d'autres. On n'avait pas encore vu de si beaux rayons, de si belles couleurs d'arc-en-ciel, irisant

Digitized by Google

le ciel de la foi ; on ne s'imaginait pas une telle grandeur dans le dogme catholique, une poésie si pure dans son histoire, des devoirs si saints dans sa morale. « Cet évêque et moi, disait Michelet, nous étions sur une même mer de glace, une seule fente nous séparait qui allait jusqu'au centre du monde. » Cette ligne infranchissable, c'est Dieu qui donne de la franchir ! Mais Mgr Berteaud eut l'honneur d'amener Michelet et son siècle sur le bord de cette ligne.

Il n'y avait pas chez le grand Evêque, qu'une pensée haute et magnifique, telle que nous nous sommes appliqué à la faire connaître ; il y avait de plus ce qui fait vivre la pensée, le signe d'un nom et la marque pour la postérité, à savoir, le style et l'expression. Son style, — il serait plus exact de dire sa parole, car il ne pratiqua jamais le style *livrier,* — portait cette empreinte supérieure qui a fait dire : « Il n'y a pas un homme par siècle qui ait un style. » Lui, il avait une parole qui n'était pas un écho, la parole qui le traduisait et qui était bien, cette fois, selon le mot de Buffon, tout l'homme.

Il disait lui-même : « La langue doit être un char harmonieux, aux ailes de flamme, au vol tranquille et pur, apportant les saintes maximes aux oreilles toujours réjouies, jamais troublées. » Voilà bien sa langue, en effet, cette langue qu'il s'était créée, qui s'est éteinte avec lui, d'une si puissante originalité que nul ne peut la lui emprunter sans se couvrir d'un suprême ridicule, langue étincelante d'images, parce que l'image seule, en condensant dans sa perle mille rayons, pouvait suffire à l'abon-

Digitized by Google

dance de sa pensée. Génie oriental, au reste, il prodiguait naturellement et sans effort, les riches comparaisons, les mots éclatants : « Des hommes qui n'ont que des pensées communes, de plates cervelles, dit excellemment Joubert, ne doivent employer que les mots les premiers venus. Les expressions brillantes sont le naturel de ceux qui ont la mémoire ornée, le cœur ému, l'esprit éclairé et l'œil perçant, » et qui eut jamais ces nobles qualités au même degré que l'Évêque de Tulle (1)?

Qu'on lui reproche après cela les excès et les exubérances de sa phrase, — toutes choses qu'on reprochait de même à Tertullien, cet autre génie incorrect, — nous le passons aux maîtres de rhétorique. Mais si l'on a le cœur de se dire qu'une question d'art est indépendante des petits procédés mécaniques, qu'elle doit être prise de bien plus haut, à savoir de l'énergie du sentiment et de la magnificence de la pensée, que plus il y a d'âme répandue dans une œuvre, plus elle vaut, il faudra bien reconnaître en Mgr Berteaud un des plus grands esprits des temps modernes.

Ce n'est pas que l'expression ne lui fût quelquefois rebelle, mais encore ici, il faut voir l'homme qu'il était. Ce silence avait, et au delà, la sublimité de son discours; Il disait la pensée intérieure avec une grande majesté. On conçoit d'ailleurs cette faiblesse du génie; la langue de-

(1) Il disait lui-même : « Tous les chrétiens sont appelés à avoir de grandes idées... Les métaphores hardies, les analogies charmantes, les traits de lumière qui vont de l'éternité à la goutte d'eau scintillante et au brin d'herbe murmurant, doivent leur être familiers. »

Digitized by Google

meure impuissante à traduire, sous le fini de ses formes, l'infini de la pensée (1); c'est un vase trop plein pour le flot qui y ruisselle, comme il le dit lui-même en beaux termes :

« Il y est le Verbe : cela vous explique les gênes qu'endurent les phrases des prophètes, les hardiesses qui l'emportent, les élans qui brisent sa syntaxe et foulent ses règles. Tout comme la chair avait de la peine à retenir voilées les magnificences du Verbe, de même la parole est impuissante à retenir, dans ses formules finies, la grandeur du Verbe qu'elle recèle ; elle est brisée, déchirée de toutes parts. Chair ou parole sont des vases trop étroits pour contenir l'Infini. »

Il y avait du prophète en l'Évêque de Tulle : quoi d'étonnant que la phrase s'en ressentît ! qu'il y eût des heurts et des embarras, des entraves de mots et des liens de syllabes, que la ligne des périodes fût brisée comme la flamme de l'éclair qui sillonne la nue de ses zigzags... Et que nous importe ! si un coin d'infini nous est ouvert par cette difficulté même.

Ce n'en était pas moins, hâtons-nous de le dire, un maître de la langue, un dompteur de mots. — Si l'on veut connaître la puissance d'expression dont il était doué, il faut l'écouter traduire les saints Pères. Ne craignez pas que l'idée, sous sa nouvelle forme, soit amoindrie, allez ! elle

(1) Saint Augustin éprouvait, de même, cette difficulté du génie. Il s'attristait de ce que sa langue ne pouvait suffire à son cœur : « *Contristor linguam meam cordi meo non potuisse sufficere.* » Il ajoutait : « La conception illumine mon esprit avec la rapidité de l'éclair, mais le langage ne lui ressemble point : il est lent et tardif, et tandis qu'il se déroule, déjà l'idée est rentrée dans son mystère. » (De Catechizandis rudibus, c. 2.)

Digitized by Google

a changé de vêtement, et c'est tout ; et quel vêtement ! Il l'a faite sienne, cette idée, par ce je ne sais quoi qui est sans doute le coup de griffe du lion sur sa proie. Le plus souvent, il s'attache au sens seul et garde la liberté de ses allures ; parfois il traduit à la lettre. Alors même quelle magnificence !

« *Sermone ditans guttura :* Enrichissez nos gorges de discours. — *Ossa sophismatum abroditis :* Qu'ils demeurent à leurs festins, rongeant les os de leurs sophismes. — *Disperdat labia dolosa et linguam magniloquiam :* Levez-vous, ô Pierre, battez les lèvres menteuses, la langue diseuse de grands mots. »

Pourquoi le taire ? il les aimait les mots. Il les aimait pour leur transparence, pour leur lumière ou leur profondeur. Il avait savouré ce suc dont Joubert a dit : « Quand une fois il a goûté au suc des mots, l'esprit ne peut plus s'en passer : il y boit la pensée. » Il les enchâssait dans sa phrase comme les diamants dans l'or. Il en appréciait les beautés propres, ces beautés connues des seuls poètes et des fins artistes. Il fallait le voir s'enfonçant dans ses lectures, plongeant dans leurs eaux, pour ainsi dire, en sortir ruisselant et la main chargée d'une moisson de perles, — ces perles qu'il élève au-dessus de sa tête, dans la lumière et le rejaillissement de leurs feux. Qu'il était beau ainsi ! Comme il resplendissait lui-même ! Comme sa tête si fine, si expressive, si vraiment rayonnante, se balançait dans la joie ! Comme il savourait, au fond de son génie, le suc mystérieux ! Comme il souriait et s'épanouissait devant la noble trouvaille !... Il convoquait ses amis, ses familiers, ses visiteurs ; il leur montrait sa conquête ; il les invitait à

Digitized by Google

se réjouir avec lui; — ou bien il montait dans sa chaire épiscopale et en faisait un splendide commentaire.

Égrenons encore quelques-uns de ces mots :

« Le Verbe est la lumière qui insulte la nuit : *Verbum insultatorium;* le rayon formateur des âmes : *radius formativus.* — L'Eucharistie est le festin de lumière, l'aliment chanteur : *Cœna lucis, cibus psalleus.* — O croix, ô théologienne, dresse-toi ici enseigne : *O crux, ô theologa !* — La civilisation céleste est descendue dans le sein de Marie : *Civilisatio cœlestis descendit in Mariam.* — Le Pape, c'est le veilleur immense : *Pervigil immensus.* — Les impies sont des collecteurs de nuit : *Collectores noctis*, etc., etc. »

Il n'en fallait pas plus pour l'emporter dans un rêve infini !... Il avait cette *faiblesse*, si l'on veut, de l'enthousiasme, — le plus beau mot de notre langue cependant, puisqu'il exprime le dieu intérieur qui agite le génie.

IX

C'est cet enthousiasme qui faisait de lui l'orateur et le poète que nous allons voir. L'Évêque de Tulle, comme saint Jean-Baptiste, dont il portait le nom prédestiné, n'était qu'une voix, mais une voix éclatante, infatigable, toujours prête et toujours magnifique. Sa vie, qui fut pleine de jours, il la consacra tout entière à ce ministère de la parole. Il en rompait le pain avec allégresse; il ne se lassait pas. Il abandonnait tout autre labeur pour celui-là. Ainsi, il se refusait au travail de la plume. — Ce travail

Digitized by Google

avec ses lenteurs et ses lourdeurs, dont se plaignent les meilleurs maîtres, répugnait à son esprit ; il y éprouvait les gênes d'un aigle qu'on mettrait aux fers. Non, à coup sûr, qu'il ne pût s'assouplir au nombre, aux finesses, au déroulement de la phrase, ou qu'il ignorât aucun des secrets de l'art d'écrire, — nous pourrions citer de lui des pages du plus grand style ; — mais l'ampleur de la pensée, son abondance toujours renouvelée, débordait par dessus le cadre des feuillets dans des fuites sans fin. Qu'arrivait-il alors ? Il rejetait la plume d'un mouvement violent, et il montait, éloquent, inspiré, dans sa chaire d'évêque ; il prêchait, il enseignait son peuple, de la voix et du geste, par l'exemple, par toute sa personne.

« Nous prêcherons, N. T. C. F., avec une religieuse ardeur. Nous ne sommes placé roi spirituel sur la montagne de Sion que pour proclamer le précepte de Dieu. Nous ne dirons pas qu'il nous est impossible de gouverner et de prêcher en même temps ; nos pères pouvaient l'un et l'autre, les Grégoire, les Ambroise, les Augustin. Si quelque empêchement nous interdisait ce double travail, sans hésiter, nous nous réserverions la charge d'enseigner, laissant l'autre à des délégués... Notre lèvre va s'user aux prédications véridiques, voilà sa destinée ! »

Noble destinée assurément ! Ce qui n'empêchera pas des esprits chagrins de parler de son inaptitude aux affaires. Ils ne savent pas, comme le disait Châteaubriand, que pour être habile aux affaires, il n'est pas nécessaire d'acquérir des facultés, il suffit d'en perdre. Ils trouvent cet évêque inactif parce qu'il ne remua pas de pierres et n'agita pas de réformes. Allons donc ! quelle âme fut jamais plus vivante et plus agissante que la sienne ! Dès le début, il se

Digitized by Google

trace sa voie ; il y marche intrépide et s'y maintient avec la persistance d'un vœu. Parler de Jésus-Christ devient la respiration de sa poitrine et le murmure de ses lèvres. Et il n'en parle pas seulement, croyez-le bien, du haut de la chaire, dans la nécessité pour ainsi dire, d'une fonction ; mais le long des chemins, dans les salons, aux tables hospitalières, devant les petits pâtres et les grands du monde, partout et toujours, revenait et résonnait le cantique de sa pensée, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Doux cantique vraiment ! où chaque fibre de son être, organisé comme une harpe, faisait sa note. L'Esprit-Saint frappait lui-même ces cordes harmonieuses et en tirait son infinie musique, — comme des Prophètes de la Bible. Et ce n'est pas sans intention que nous rappelons les Prophètes. L'Évêque de Tulle sortait de leur collège : il avait reçu ce don de prophétie dont parle saint Paul : « Parmi les dons spirituels, ambitionnez les meilleurs, et, avant tout, le don de prophétie, c'est-à-dire, comme l'Apôtre l'explique lui-même, le don de parler aux hommes, pour les élever, les exhorter, les consoler. » — Impossible d'en douter ! il en portait jusqu'aux caractères les plus saillants, et l'aiguillon qui le pressait de parler, et l'inspiration qui illumine la tête, et la divine spontanéité, cette faculté de source jaillissante. — Jamais parole d'orateur ne reçut moins d'apprêts. C'était l'improvisateur dans toute sa verve, dans ses entraînements et ses heureuses rencontres ; avec cela la magnificence toujours de l'expression, l'éclat, l'originalité, la hauteur des pensées. Qui ne l'a entendu, — même en ce siècle des Berryer, des Montalem-

Digitized by Google

bert, des Lacordaire, — ne peut s'imaginer ces merveilles de la parole, gerbes d'étincelles, floraison instantanée, perles et diamants se multipliant sous ses doigts, miracle de l'éloquence et de la poésie réunies.

En entrant au lieu saint, il allait droit à l'autel. Il était peu curieux d'ornementation. Il se prosternait comme les séraphins qui voient Dieu dans les tabernacles. Il se recueillait. Il se levait ensuite très beau, très épiscopal; il promenait son regard, grave et profond, sur l'auditoire, et ouvrait son discours. Au début, sa voix avait de légers tremblements, des intonations, des murmures et même des cris et des silences qui lui donnaient tout le charme d'un prélude. Il cherchait la mélodie du moment, celle qui lui montait, de son cœur sans doute, mais aussi de l'auditoire, ce *grand frère* de l'orateur. Un verset de la liturgie, une strophe du cantique que l'on venait de chanter, ou plus simplement un groupe d'enfants, un nourrisson aux bras de sa mère, un rayon de soleil se jouant dans les vitraux, il n'en fallait pas davantage pour lui donner son essor.

« En sortant tout à l'heure du *sacrarium* (la sacristie), j'ai rencontré un groupe de petits agenouillés, attendant ma bénédiction d'évêque; et je me disais : Oh! la gracieuse rencontre! oh! l'aimable introduction dans la vénérable assemblée! Oh! le fortuné chemin pour monter à la chaire! » C'est de la bouche des enfants et des lèvres mouillées de lait que sort la louange parfaite à la face de vos ennemis pour détruire l'ennemi et le vindicatif! *Ex ore infantium*, etc. »

Tout son discours s'en allait ensuite au fil de ce courant, avec ce jaillissement perpétuel qui montrait bien la divine source qu'il y avait en lui. On sentait qu'il ne s'était pas

Digitized by Google

monté à froid une émotion, tant le sentiment, l'idée, la parole, toutes ces choses qui font l'orateur, naissaient à la fois et vivaient de la même flamme. Il se frappait la poitrine, comme le poète du siècle,

Va, frappe-toi le cœur, c'est là qu'est le génie !

ou mieux, comme saint Paulin, le doux poète de Nole, — car, pour le dire en passant, les Pères et les Saints ont toujours mieux rendu les hautes pensées que les esprits les plus vantés de nos jours :

. . . . . FECUNDUM CONCUTE PECTUS
MAGNA MOVENS, —

il se frappait la poitrine, et c'était assez pour que la source vierge, — *acqua vergine*, disait L. Veuillot, — s'en épanchât. Sans doute on pouvait, par endroits, signaler des désordres de phrase, des hardiesses d'expression. On a même vu des maîtres de rhétorique appliquer là-dessus leur coup d'ongle. Ah ! vraiment, c'est bien de rhétorique qu'il s'agit. Laissez donc ! quand le glaive apostolique déchire les ténèbres, que le cri de la foi et de l'amour s'échappe de la poitrine en feu, que tout l'homme, corps et âme, s'épuise dans un suprême élan et semble, comme les héros, mourir de son triomphe, c'est assez, ce nous paraît, pour l'art et pour l'éloquence, même pour la maîtresse éloquence, — le plus beau don que Dieu puisse faire aux pauvres créatures que nous sommes !

Disons toute notre pensée. Ce qui nous enchante en l'Évêque de Tulle, c'est l'homme. — Un homme, c'est beau toujours par quelque côté ! L'homme, le plus noble plaisir

Digitized by Google

de l'homme, a dit Bossuet. Qu'il se montre seulement, qu'il paraisse dans sa beauté morale et il vous emmènera loin. Avec Mgr Berteaud il n'y a pas à s'y tromper : c'est l'homme que nous voyons ; c'est tout lui-même qu'il nous traduit dans sa grâce et sa sincérité. Ses lèvres ne retentissent que des cris du cœur ; son accent donne le diapason de son âme : tout son discours est trempé de sa puissante personnalité, — *vox hominem sonat.* — Voilà comment, sans aucun apprêt d'éloquence, il était l'éloquence même. Son auditoire, — et il en a eu de magnifiques, — se tenait haletant sous le souffle de sa parole. Un reporter du *Times* écrivait à son journal : « Cet évêque manie son auditoire, comme il manierait un instrument à vent. » L'image, pour être saxonne, ne manque pas de justesse. Il en tirait, en effet, des sons, des symphonies intimes, le grand accord des âmes dans une même pensée d'amour...

Et nous voilà réduit à redemander aux échos cette voix à jamais éteinte ! Nous la cherchons en vain dans les fragments qu'on a recueillis de ces discours ; nous n'y retrouvons pas la parole magique qui a charmé nos oreilles ; le *peritus incantator,* l'habile enchanteur n'est plus là. — « Auriez-vous toute sa parole, écrivait de Rome L. Veuillot, ce ne serait pas tout, parce que vous n'auriez pas son action ; et son action elle-même ne vous le donnerait pas tout entier, parce que vous n'auriez pas l'auditoire. » — Il nous en reste, du moins, un impérissable souvenir.

Ne vous étonnez pas si nous parlons poésie à propos d'un orateur : l'orateur et le théologien, jusqu'ici, nous ont caché le poète. C'est le mot de M. Léon Gautier : « Un

Digitized by Google

grand poète et un grand théologien sont montés dans la chaire de vérité, et ces deux ne sont qu'un. »

X

C'était un poète, en effet, et le plus merveilleux poète qui ait jamais ouvert son aile d'azur dans le ciel austère de la théologie. Il est si bien poète, cet évêque, qu'il n'est que cela ; ôtez le poète, son génie ne s'explique plus. Imaginez-vous, si vous le pouvez, Orphée sans lyre et sans voix. Il n'y a qu'un point pour bien voir un portrait ; de même, pour Mgr Berteaud, il faut le regarder sous l'angle poétique, et alors sa belle figure se détache, se colore, s'illumine de tous les rayons que la Providence y a mis.

Assurément, depuis les Pères de l'Église, on n'a rien vu de pareil à cette Muse vêtue d'hermine et couronnée de fleurs mystiques. — De tout temps, on a fait de beaux commentaires des Écritures ; la théologie dominicaine est un incomparable poème. Saint Jérôme dit, dans ses lettres, que saint Hilaire ressemblait à un nouvel Orphée, et qu'il captivait, par ses chants sacrés, les indociles Gaulois. Hildebert, évêque du Mans, remplit des accents de son luth toute la France du XIIe siècle. Mais d'où s'élève un chant d'âme plus plein, plus persévérant, plus passionné que le chant de l'Évêque de Tulle ? — A propos de cet Hildebert, il faut dire qu'il vint à Tulle, en 1107, et qu'il y fut reçu

Digitized by Google

en grand honneur. Nous aimons à penser qu'il y oublia ce luth que devait reprendre, sept siècles plus tard, sur un mode bien plus élevé, notre Évêque. Il n'y a pas qu'un rapport de talent entre ces deux hommes : ils étaient, tous les deux, disciples de saint Augustin; ils aimaient également à parler aux petits et aux humbles dans leur langue, et leurs paroles, selon le mot des *Chroniques*, étaient plus onctueuses que le miel, plus odorantes que les fleurs. — Eh quoi! l'Évêque de Tulle dans les Chroniques? — N'en doutez pas, Mgr Berteaud est de cette lignée d'évêques dont nous parlons; il sort du nombre vulgaire des uniformités modernes; il est d'autre taille que ses contemporains; il faut le reculer de sept siècles pour lui donner sa véritable grandeur. Nous ne sommes pas le premier à reconnaître en lui l'attitude antique, les mœurs primitives. « C'est un évêque du XIIe siècle, » ne cesse de nous répéter M. Paul Meilhac, qui s'y connaît. Mgr Mazenod disait : « Ce n'est pas un évêque de ce temps que je viens de voir, mais une résurrection de saint Basile, de saint Jean Chrysostome, de saint Ambroise. » M. A. Aigueperse n'hésite pas à le montrer une harpe à la main, comme les bardes de la Légende, auxquels il le compare pour la verve intarissable, l'enthousiasme facile, les fières négligences.

Il avait donc âme de poète; il avait été, encore une fois, organisé comme une harpe pour sonner sous les touches de l'Esprit-Saint. Il n'a pas trahi sa vocation. On a dit de lui : « Sa pensée est un chant perpétuel. » Il s'écriait lui-même : « Nous ne disons pas notre foi, nous, nous la chantons. » Et encore : « L'Église a un *Credo* qu'elle

Digitized by Google

chante. » Et il chantait... Sans doute, sa parole était veuve du mètre ; elle ne se pliait pas au moule du vers, non ! Mais nous prenons la question de plus haut ; sans parler d'épopée en prose, — un non-sens, — qui songe à nier aujourd'hui que le don de poésie existe, dans ses profondeurs sacrées, en dehors du rythme et de la cadence ? Il est indépendant des formes qu'il revêt en jaillissant dans la vie et dans l'Art. Raphaël a été un sublime poète, et Mozart aussi. Mgr Berteaud est de cette lignée. Il n'a pas mis le don céleste, tombé en son âme, dans un poème rythmé, qu'importe ! on ne peut douter qu'il n'ait eu le verbe de poésie. — De grâce, écoutez et dites-nous si dans ces quelques gouttes qui perlent à travers nos doigts, il n'y a pas une saveur divine :

« Ses lèvres (du Christ) étaient comme deux lys d'où tombaient des paroles de la vie éternelle, miel divin, lait succulent. »

« Le Fils de Dieu, le Verbe éternel, est aussi créateur ; il est le poète qui révèle à la terre la vérité divine ; il est la lyre harmonieuse qui chante les perfections du Père. »

« Le Verbe est toujours armé de son carquois retentissant ; les syllabes harmonieuses de ce Verbe sont comme des flèches d'or, et le concile va lancer quelqu'une de ces flèches sur le monde, et il y aura une nouvelle effloraison de vertus, de parfums, d'harmonies. »

Il appelle le jour de Notre-Seigneur :

« Le jour étincelant de l'or de la miséricorde. »

Quel charme et quelle vérité dans ces paroles :

« Le Verbe est par sa nature un instrument saint, exprimant dans des notes célestes l'infinie Sagesse. Quand il prit la nature humaine

Digitized by Google

il n'éteignit pas son génie mélodieux, il se munissait d'une lyre ; il allait déclarer magnifiquement sa science de l'harmonie. Orphée et ses hymnes ne sont qu'une fable. Jésus est l'hymne vivant, le chant plénier de la douceur et de la vérité. Le tronc de la forêt, la pierre humide des rocs, le violent animal l'entendent et se transforment, c'est-à-dire qu'il n'y a ni orgueil, ni ignorance, ni mœurs viciées qui ne soient subjugués par la voix du Christ. »

Quel tableau grandiose de l'Église :

« La Jérusalem, notre mère, descendit, la tête toute chargée d'étoiles ; ces étoiles, ce sont les dogmes saints que l'immortel Époux lui donna en joyaux de noces. Le front de l'Épouse est embelli des couleurs de l'Époux ; la face souveraine de celui-ci est vivement retracée par sa face ; pour le connaître, il faut regarder de ce côté : ainsi l'œil va chercher le soleil dans le miroir des lacs. »

Tout le dogme catholique dans un symbole ravissant :

« La foi nous greffe dans le Christ sur la tige de Dieu, le baptême nous transmet de sa sève, la parole nous lance sa lumière, la grâce nous berce de son souffle, l'Église nous cultive de ses mains : nous sommes des dieux en fleur, *deum in flore*... »

Il entend comme Bossuet le rôle des nations :

« Les nations sont désormais le corps de l'Église ; une place leur est assignée dans cet être divin. Les nations restées en dehors servent l'Église à leur manière sans nul doute ; mais quand le service est fini, elles n'ont plus de raison d'être... On entend alors de grands bruits sur la terre : ce sont les nations inutiles qui tombent... »

Il proclame le droit de la France à la défense de l'Église :

« Le prophète l'a vue sous la figure d'un ange. Elle sortait de sa candide nuée ; armée de la faux, elle marche, moissonneuse robuste, vers les herbes vénéneuses : elle délivre les champs sacrés du Verbe. »

Digitized by Google

Quelle noble manière de réclamer une aumône pour le Souverain Pontife !

« Le Verbe incarné refusa de pourvoir lui-même aux besoins de l'être inférieur qu'il s'était approprié. Pendant que d'une main large il alimente l'univers, le voilà rangé sous la commune loi des créatures humaines. Lui qui nourrit tout, a besoin d'être nourri ; il réclame pour son vêtement la toison des troupeaux... Son représentant subit ces mêmes nécessités. »

N'admirez-vous pas cette largeur de parole :

« Par la prière, mode céleste d'union divine, l'homme est un associé sublime : LE FRAGILE HABITANT DE LA TERRE REMUE LES MONDES AVEC SA LÈVRE ET SON CŒUR ! »

C'est une poésie, assurément, que cette pensée qui s'élève, qui s'irradie, qui s'irise de tout ce qu'il y a de plus pur, arômes, rayons ou couleurs. — Vous avez remarqué jusqu'à quel point cette nature — lumineuse de toutes manières, dont nous parlions en commençant — se répand elle-même dans le flot de son expression. Tout regard, simple ou grand, l'enfant au berceau et saint Denis l'Aréopagite, se tourne naturellement vers les rayons du soleil. L'Évêque de Tulle se délectait et se jouait dans la lumière. Il n'y avait pas jusqu'à ces mots de rayon et de lumière qui n'illuminassent sans cesse le pli de ses lèvres. Cette chose impalpable et impondérable, éthérée, qui ne tient pas entre les doigts et à laquelle il faut pour habitacle des parois de cristal ou de diamant ; cette chose qui est la joie et la beauté du monde, — l'ombre de Dieu, — flottait sans cesse devant les yeux de son corps et de son génie. Tout comme Rembrandt, qui

Digitized by Google

a peint ses plus admirables tableaux avec ce seul élément de la lumière, notre Évêque n'avait besoin que d'un *trait lumineux* pour rendre sa pensée. S'il considérait un Saint, il le voyait la tête baignée dans la flamme de l'auréole, les mains épanchant des rayons, les pieds semblables à deux flambeaux. — Jésus-Christ en croix, « c'est la lumière éternelle balancée devant le monde entier. »

A propos des bienheureux apôtres Pierre et Paul, il s'écrie : « Le ciel a moins de splendeurs, aux heures où le soleil jette sa flamme, que la ville des Romains agitant le feu de ces deux *lampes* sur l'Univers. » — L'Eglise « est une reine couronnée d'étoiles. » Pour le remarquer en passant, Hildebert, auquel nous l'avons comparé, ne s'exprimait pas différemment :

> INDUIT ECCLESIAM SCINTILLANS LAUREA STELLIS :
> *Son front est couronné de palmes et d'étoiles.*

L'Eucharistie est « un festin de lumière, *cœna lucis*. » Nous n'en finirions pas de relever ces expressions toujours renouvelées, toujours nouvelles.

Il est un autre caractère de cette poésie que nous voulons vous signaler. Si belle que soit la lumière, l'Homme est encore plus beau. Le seul éclat de son œil est plus ravissant que mille soleils. De plus, le fait de l'Incarnation a singulièrement élevé la race humaine. Comme le dit Tertullien : « En pétrissant notre limon, Dieu entrevoyait les formes de son Christ. » Eh bien ! l'Évêque de Tulle voyait toutes les choses de ce monde

Digitized by Google

à travers le miroir de l'Humanité; il empruntait à l'Homme ses plus nobles images; il en faisait jaillir des magnificences inouïes. Il avait une manière de grandir toutes choses en leur prêtant l'attitude, l'accent, le geste humains.

Rien de beau, au reste, comme le regard qu'il portait sur l'Homme et sur la Création. Ecoutez : « Un fier esprit déployé sur les cimes du front, les lèvres résonnantes de grandes paroles, le beau témoignage éclatant toujours, le fer changé en semeur de fleurs radieuses sur une chair indomptée, tout cela est plus fâcheux qu'utile au plan des destructeurs. » Il admire l'Homme, son front levé vers le ciel, ses deux bras capables d'embrasser le monde, ses pieds vaillants dans le sentier de la Foi. Il prosterne la nature devant son roi : les flots exultent d'orgueil de lui prêter leur dos mobile; la terre féconde déchire son sein pour le nourrir; les campagnes versent leurs fleurs sous ses pieds, les flambeaux célestes se disputent l'honneur de briller à ses yeux... Depuis Tertullien, rien de si élevé n'avait été dit sur l'Homme.

Cet évêque était évidemment dans les vues spéciales de la Providence; elle le réservait à nos temps, où les plus dégradantes théories ont été agitées sur l'Homme, sur son origine, sur sa destinée, par une science affolée d'impiété. Elle en a fait la sublime antithèse de toutes ces doctrines. — Voyez-le montrant au soleil ses titres de noblesse :

« Quelle risée et quel scandale pour l'univers ! L'Église nous montre le premier homme armé du sceptre de Dieu, décoré de son

Digitized by Google

Verbe, ayant entre ses lèvres radieuses le glaive à deux tranchants de la parole; et, pendant que les oiseaux chantent leurs vives allégresses, que les lions solennisent leurs rugissements, que les feuilles et les fleurs murmurent leur infinie musique, l'homme, inspiré au centre de ce concert universel, prophétise !... »

« Voyez la dignité de notre limon : toutes les énergies de l'univers physique sont employées à lui donner des aptitudes illustres : le monde est haletant pour lui... »

Mais voulez-vous connaître quelle estime il fait de l'Homme? descendez avec nous cette échelle que nous appellerons volontiers l'échelle d'or de l'humanité.

Le Souverain Pontife est « le roi des esprits, le prince incomparable de la société des âmes divinisées. — La tête se balance glorieuse; les membres sont là vibrants. — C'est le roc indestructible; le pasteur ininterrompu; le proclamateur du Verbe, le sacrement de son autorité et de sa puissance. — C'est la bouche qui suffit au monde; le meurtrier des ténèbres, la stupeur du monde... etc., etc. »

L'évêque « s'avance dans la mêlée, la lèvre armée des fortes épées de la doctrine et de la prière. — Heureux le peuple qui possède un homme de semblable mission ! Chaque jour, il répandra sur la contrée les vérités comme le soleil y verse ses flots. »

Le chrétien porte en lui « le blason du Christ; il est le candidat de l'éternité. — Il a plus d'être que les non initiés; et ce glorieux surcroît, la miséricorde lui a permis de le prendre dans la sphère substantielle du divin. Tous les régénérés en J.-C. sont faits rois par le signe du Calvaire, et l'onction de l'Esprit-Saint les consacre tous prêtres, si bien que nonobstant cette spéciale servitude de notre ministère, tous les chrétiens se disent à bon droit de race royale et revêtus du sacerdoce. »

Il dit à l'épouse :

« Doux soleil, levez-vous pour éclipser le soleil des cieux ! Il a

Digitized by Google

beau lancer ses rayons d'or qui colorent tout l'univers : il pâlit auprès de la femme dont la vertu luit sous son humble toit. »

Et à l'époux, il dit :

« Vous, portez haut la tête du Christ. « Je veux que vous « sachiez, dit Saint Paul, que la tête de tout homme, c'est le « Christ... » Et que sont ces hommes qui n'ont pas le Christ pour tête ? Ils s'en vont décapités par les chemins, troncs qui marchent, troncs dont la mort, hélas ! est parfaite !... »

Le soldat est pour lui un autre Christ :

« Plus heureux que l'ange, mes enfants, vous pouvez donner du sang. Ah ! soyez fiers de cette supériorité : elle vous rapproche de Jésus-Christ... Oui, votre front peut être ensanglanté, comme le front du Verbe mourant, votre main percée comme sa main, votre cœur ouvert et ruisselant de sang comme l'adorable cœur du Christ. Ah ! s'il vous arrive de tomber, si l'ennemi vous fait de cruelles blessures, prenez ce sang dans vos mains, jetez-le avec amour vers le ciel et criez : « O mon Dieu ! accueillez ces représailles de ma foi ! Vous m'avez donné votre sang, voici le mien : sauvez la France !... »

Et l'enfant, « ce Dieu en fleur », ne l'oublions pas au bas de notre échelle d'or :

« L'enfant c'est une fleur pleine de sourires, pendue à la poitrine des mères pour la décorer. — Ces petits qui vagissent dans leurs langes et qui déplient leurs bras délicats comme des guirlandes de roses, ces frêles et pures enveloppes ne sont pas des êtres de peu : ce sont des seigneurs plus grands que la terre, le soleil et les étoiles, qui doivent leur obéir... — Quand vous voyez un petit enfant sur les bras de sa mère, ouvrant sa lèvre rose, balbutiant des paroles inachevées, saluez avec respect ce mainteneur de l'univers : pour lui, les grandes forces des astres se déploient, c'est pour lui que la scène du monde est agitée... »

Digitized by Google

XI

Voilà donc le poète qu'il était dans le monde surnaturel et divin qu'habitait sa pensée. Il ne manquait pas de charme non plus, ni de grâce dans la peinture du monde matériel. On le haranguait souvent à l'entrée des villages, sous les bois touffus que sillonnent d'un éclair bleu les oiseaux effrayés, tout près des eaux murmurantes. De plus c'était le printemps, le mois d'avril, — *aperilis*, disait-il, qui ouvre le flanc des campagnes, — ou le mois de mai, couronné de fleurs... Il fallait l'entendre, doux interprète de la nature, rassemblant dans sa voix tous ces bruits, tous ces parfums, toutes ces couleurs pour en bénir Dieu. — Il possédait une magnifique entente des choses inférieures. Ce monde était le miroir où il contemplait l'image lointaine du monde invisible, comme dans le visage de l'homme on cherche la pensée.

Il goûtait particulièrement la poésie douce et voilée des campagnes limousines. Tout s'embellissait sur ses pas, tout se colorait, s'éclairait, se fleurissait, se revêtait de charmes. Il réveillait les légendes endormies dans les vallées, il suivait la trace des pas des Saints ; il voyait dans le petit fleuve qui baigne sa ville épiscopale un autre Jourdain ; il mêlait avec une grâce infinie le souvenir pieux au paysage littéraire. Il avait une manière incomparable de prêter une âme à la nature : — une rivière, c'est beau

Digitized by Google

par la pureté des sources, par le frais des ombrages! Mais lisez l'Évêque de Tulle :

« Il y a au bout de mon diocèse une montagne mélancolique : autrefois, elle avait des plis au front et son panache vert frappait au loin la vue; aujourd'hui la montagne a perdu ses forêts, elle est mélancolique; mais elle garde dans ses flancs la goutte d'eau que Dieu lui a donnée pour fertiliser la belle France. C'est là que naît la Vienne; je l'ai vue bien des fois, et chaque fois que mes yeux tombaient sur cette petite rivière, qui a tout au plus un pied de large, je me plaisais à la suivre dans ses capricieux détours; elle s'en va, elle vient ici, là, puis tourne vers un autre point : « Je me hâte, mes sœurs, j'ai de belles destinées et des services à rendre; je vais vers la frontière de la Touraine; je dois porter un jour sur mes eaux les reliques du grand saint Martin : ceux de Poitiers réclameront : leurs droits sont respectables; mais l'Évêque appartient à sa ville, je porterai ces reliques et la Loire les recevra. » Je l'ai vue partir ainsi, cette douce petite rivière, qui, comme le Simoïs dans l'Iliade, le Jourdain dans les Saintes Lettres, a parmi nous sa célébrité. »

Ajoutons seulement cette parole si juste de L. Veuillot, lequel aimait beaucoup notre Évêque : « Ce qu'il dit, il le voit; ce qu'il voit, il l'admire et l'adore. Les choses extérieures enveloppées et transpercées par les rayons du mystère divin, lui apparaissent magnifiques comme il les décrit. »

XII

Ainsi donc s'en allait ce théologien au laurier de poète. — Il faut se garder de lui appliquer les petites mesures à

Digitized by Google

l'usage de l'Opinion. L'Opinion ne voit et n'estime que les œuvres matérielles ; elle préfère l'énorme à l'exquis. Elle ne pardonne même pas au génie, s'il ne laisse des volumes de poids et de vente. L'Opinion a pu saluer de loin l'Évêque de Tulle : elle ne lui a pas rendu justice ! Il était d'ailleurs trop lumière et grandeur pour son regard bas et myope.

C'est le moment de le dire : Mgr Berteaud avait une mission spéciale, qu'on n'a pas assez remarquée peut-être, — à laquelle Mgr Pie a rendu hommage lorsqu'il l'a comparé « à ces beaux génies que le Roi des siècles fait naître pour l'instruction des fidèles et la *gloire* de l'Eglise. »

Mgr Berteaud est venu enseigner la *Beauté !*

Il évident que la notion du Beau, plus ou moins pure, plus ou moins élevée, fait l'honneur des hommes et des siècles. Au fond, le culte du Beau ne peut être que l'amour sincère de la Vérité. — Au XVIIe siècle, Boileau enferma le dogme catholique dans ses barrières d'or ; il déclara qu'il ne pouvait être l'objet de l'Art et de la Poésie, et qu'il n'y fallait toucher qu'entre le parvis et l'autel. Boileau n'aimait pas la vérité. — Rousseau, au siècle suivant, s'y prit d'autre manière : il s'efforça de ramener Dieu et l'Homme à sa mesure afin de pouvoir les mépriser à son aise, comme il se méprisait lui-même. On n'a pas moins torturé cette notion du Beau, de nos jours. L'ancienne notion, — celle de Platon : le Beau c'est la splendeur du vrai, — a été remplacée par celle-ci : l'Art se suffit à lui-même ; il réside dans la fantaisie. Les conséquences ont marché grand train ; on s'est pris de pitié pour les choses

Digitized by Google

dégradées ; on est parti en guerre pour les réhabilitations. Le Beau, — il faut le dire crûment, — ç'a été le laid et le hideux, comme l'Homme ç'a été le singe, par contre Satan ç'a été... Ne blasphémons pas ; constatons. Tout cela se tient plus étroitement qu'on ne pense. Quand Hugo disait : « Le crapaud aux beaux yeux, » il déclarait en même temps le beau sacré ennuyeux.

Eh bien ! l'Évêque de Tulle est venu jeter à ces théories vaines un fier démenti. Il a répondu à Boileau, en déployant à nos yeux éblouis les magnificences du dogme, en montrant qu'il y avait quelque chose au-dessus des formes ingénieuses et des corrections savantes, à savoir la beauté de la vérité et des essences. Quant à l'expression, elle est venue d'elle-même marquée à l'empreinte profonde de la pensée. Il a répondu à Rousseau en emportant l'homme, sur les ailes entre-croisées de son génie, à des hauteurs où le philosophe n'ira pas le prendre. Enfin, l'école de l'art pour l'art avait en lui un adversaire déclaré. — Allons ! se serait écrié notre Évêque, tout est beau dans le plan universel : les ténèbres sont belles, et pourtant elles ne peuvent être l'objet de l'Art. Sachez-le : « Le Beau, c'est la beauté vue avec les yeux de l'âme. » Cherchez-le dans le domaine de l'azur et de l'idéal ; il n'habite pas sur vos fanges, mais sur les sommets lumineux de la vérité.

Telle était sa notion de la Beauté.

Il avait commencé par ordonner sa vie selon ses lignes adorables ; rien de trivial ne la traversait ; il ne regardait toutes choses qu'à travers les transfigurations de la foi. La beauté ! mais elle éclatait en lui et autour de lui comme

Digitized by Google

en son foyer ; il en tirait le rayon du tabernacle de son cœur ; il la jetait, appât céleste, aux âmes avides. Il produisit de la sorte des types incomparables. Le télescope a moins agrandi la voûte du ciel qu'il n'a élargi, lui, les barrières du dogme. Il restaura tout l'enseignement catholique du surnaturel. Il fit cette démonstration, que signale M. L. Gautier et que nous estimons la plus belle du siècle, à savoir que rien n'est plus poétique que la théologie, ni rien plus théologique que la poésie.

Elevons-nous encore et ne craignons pas d'excéder dans l'hommage et l'admiration.

Al. de Vigny a dit que le poète cherche aux étoiles quelle route nous montre le doigt du Seigneur. Sous le tour poétique, la pensée est profonde. L'Évêque de Tulle chercha ce chemin des étoiles, comme un ange de poésie qu'il était. Il éleva haut les âmes ; sa parole était un *sursum* perpétuel ; on eût dit qu'il *angélisait* les corps, que l'état de vie voyagère avait cessé, que tout était déjà au but, embelli et transfiguré. De là le cantique véhément qu'il jetait à tous les échos. — Ce cantique n'est pas nouveau dans l'Église de Dieu : les Prophètes l'ont célébré sous l'inspiration divine ; saint Denis l'Aréopagite, saint Grégoire de Nazianze, saint Paulin de Nole, et d'autres Pères l'ont continué avec enthousiasme ; sainte Thérèse, sainte Catherine de Sienne et les extatiques l'ont rendu en douces modulations ; Catherine Emmerich, — pour en venir à nos temps, — l'a récité dans une épopée suave, le P. Faber l'a jeté en notes ravissantes, et lui, l'Évêque de Tulle, venu le dernier, l'a chanté sur un mode qui ne nous paraît,

Digitized by Google

à nous qui jugeons surtout le génie et le génie laissé à ses propres forces, inférieur à aucun autre.

Mais aussi quel poème !

Le chant que la Trinité, — ce *chœur éternel,* — se dit à Elle-même, et dont la Création semble une mélodie tombée en gouttes de lumière et condensée dans la nature; — le monde invisible aperçu à travers le voile rendu transparent du monde matériel ; — l'énigme de l'Homme et de l'univers expliquée par le décret de l'Incarnation porté dans le Ciel ; — le Fils de Dieu apparu au milieu des temps, faisant filtrer le sang divin aux veines purifiées de l'humanité et appelant à lui toute vertu, toute beauté, toute sainteté ; — l'Église en voyage vers l'éternité, offrant sur sa route le sang parfumé des martyrs, l'holocauste pur des vierges, et le sacrifice perpétuel de son Chef, Jésus-Christ ; — le poème enfin des relations de l'Homme avec Dieu, poème qui n'est pas une rêverie comme les fables d'Homère, ni une vérité sous une fiction comme le *Pèlerinage* du Dante, mais un acte ayant sa réalité de fait, ses mystères aussi à côté de ses révélations, — le tout baigné dans les splendeurs du surnaturel où l'Homme se meut !

Et le long de ce poème immense, les formules révèlent les mystérieuses opérations qu'elles cachent ; les sacrements racontent leur drame profond, — ce drame que Tertullien a tracé en quelques lignes et qui se passe au fond de l'âme (1) ; —les symboles ouvrent leurs portes d'or et nous

(1) « Caro abluitur, ut anima emaculetur, etc. » *(De Resur. carnis.)*

Digitized by Google

introduisent au sein de leurs richesses... Visions ! splendeurs ! harmonies !...

Nous n'entendons pas dire que l'Evêque de Tulle ait chanté ce poème dans toute son ampleur : — l'homme n'y fera jamais que son petit accompagnement — mais enfin il a jeté de ces accords qui ont fait frémir d'enthousiasme les multitudes. Il en a tiré un nom, que chacun s'est plu à lui donner, — un nom beau comme un nom d'ange, le plus beau qu'un homme ait jamais porté, — le nom de CHANTRE DU VERBE ! Ce nom-là, il le gardera dans la postérité ; il le gardera comme la véritable appellation de son génie, comme le gage de sa mission noblement remplie, — pour tout dire, comme le rayon éternel attaché à sa grande figure d'évêque.

XIII

Il faudrait écrire tout un chapitre sous ce titre : Mgr Berteaud au petit séminaire de Servières. Bornons-nous à quelques mots.

Nulle part, peut-être, l'Evêque de Tulle n'était plus lui-même, plus varié de formes, plus éclatant de couleurs, plus magnifique d'aperçus, que dans les fêtes littéraires qui se donnaient en son honneur dans cet excellent collège. Elles ne manquaient pas de grâce assurément, ni même d'élévation. Du moins, c'est ainsi que l'Évêque les

Digitized by Google

jugeait. Personnellement, nous en faisons le plus grand cas : nous y avons puisé le goût des *bonnes lettres*, comme on disait autrefois. — Nous tenons à rendre cet hommage, en passant. — Les élèves des plus hautes classes, constitués en académie, étaient appelés à lire des compositions latines et françaises. Les lectures closes, l'Évêque se levait ; il reprenait un à un tous ces essais, si divers de ton et d'inspiration ; il les expliquait, les commentait, faisait saillir l'idée heureuse pour placer ces paternels éloges, finalement ravissait l'auditoire par l'infinie variété de ses connaissances et les mille merveilles de sa parole. C'est là qu'il déployait sans mesure cette causerie étonnante dont M. O. Lacroix disait : « J'ai entendu Villemain, Thiers, Cousin ; j'ai pu me convaincre que le causeur le plus aimable, le plus entraînant, le plus français, c'est encore l'Évêque de Tulle. » Rien de comparable, en effet, à cette parole ailée et rayonnante, véritable feu d'artifice de la pensée, ravissement de l'esprit.

Là aussi il montrait la paternelle bonté de son cœur. Pas un de ces modestes essais, disons-nous, qu'il ne remarquât et n'applaudît. Il lui arriva un jour de négliger, par mégarde, une copie, — quelques distiques latins d'un élève de troisième. On le lui fit observer dans la soirée. Quel ne fut pas l'étonnement général lorsqu'on vit, le lendemain, l'Évêque se diriger vers la salle d'étude, demander l'auteur des distiques et réparer avec une grande bonté l'oubli de la veille ! — Pourquoi ne le dirions-nous pas ? cet écolier c'était nous-même. Ce souvenir est un des plus doux de notre vie.

Digitized by Google

XIV

Cette étude excède les limites de notre cadre. On s'explique sans peine que nous soyons retenu par le charme de cette physionomie. Ce n'est pas sans motif que ses panégyristes l'ont appelé *Bouche-d'or, charmeur d'oreilles, séducteur d'esprit.*

Nous ne l'avons bien connu que dans le reverdissement de sa vieillesse, alors qu'il était devenu, selon un mot de Mme de Swetchine, un voisin de Dieu. Sa tête se penchait doucement sur sa poitrine ; ses épaules rehaussées comme celles du vieil Atlas, semblaient supporter un monde. Toute sa physionomie respirait l'élévation de son âme. Ses yeux, petits et vifs, avaient la profondeur et la sombreur de l'eau de mer : ils faisaient couler de leur lumière sur tout le corps. Son front, de peu d'ampleur, mais d'une grande finesse de galbe, s'encadrait comme un bandeau dans une chevelure longue négligemment rejetée sur le côté. Sa tête elle-même prenait sur le sommet un développement singulier, presque effrayant. Une naturelle majesté l'entourait. Au concile du Vatican, parmi les Pères réunis de tous les points du monde, il se faisait remarquer par la beauté et la grandeur de ses attitudes. Tout son maintien était très noble, très épiscopal. Il appuyait fortement le pied sur le sol comme un conquérant. Son geste était bref mais la grâce même. Sa voix avait un timbre d'argent,

Digitized by Google

doux et sympathique, si clair qu'il pénétrait sans effort sous les voûtes des cathédrales. Toute sa personne exprimait la décision de la volonté, l'énergie du sentiment, la promptitude de la pensée. Ce qui reluisait en lui, comme une lumière, c'était la bonté : il allait les mains toujours tendues vers les humbles et les petits. La fleur du sourire s'épanouissait sans cesse sur ses lèvres qui en avaient contracté le pli. — Il mettait ainsi, dans les habitudes de son âme, la force et la douceur de son nom, Léonard (*Leonardus*).

Il exerçait l'hospitalité comme les Anciens, qui croyaient recevoir un dieu dans chacun de leurs hôtes. Il faisait distribuer aux pauvres sa mense d'évêque ; lorsque ses serviteurs s'en plaignaient, il les menaçait de faire installer à sa porte une musique suave pour attirer et retenir les membres souffrants de Jésus-Christ. — Comment exprimer l'amour qu'il portait à ses prêtres ? Il disait d'eux : « Ils nous sont unis comme les cordes de la lyre. » Il les défendait comme un père défend ses fils. Après le repas du soir, il donnait à chacun le baiser d'adieu.

Sur ses vieux jours, son caractère avait pris je ne sais quoi de familier, de chaud, de rude même, qui montrait la pointe de son esprit sans détriment pour la bonté du cœur. Nous en disons notre mot parce que le racontage a beaucoup exagéré ce côté de son esprit — charmant au fond. — M. Em. Crauffon raconte, dans son journal, *le Corrézien*, un trait qui nous semble caractéristique :

« Te voilà ! mauvais chrétien !

— Monseigneur !

Digitized by Google

— Mauvais chrétien, te dis-je ; ton journal et toi, et toi encore plus que ton journal !

— Monseigneur, on m'a pourtant élevé...

— Oui ! oui ! je sais bien qui t'a élevé ; je n'en fais pas mon compliment à Massoulier, et puis tu es allé ailleurs : on t'a gâté, ailleurs !

— Mais, Monseigneur !...

— Allons ! allons ! tais-toi ! viens m'embrasser, mauvais drôle ! Dis-moi comment va ton père ? Et puis viens voir un livre imprimé à Tulle, en 1646, par Dalvy ; ce Dalvy était un chrétien ; il imprimait le latin et le grec avec des mots hébreux. Tu ne toucheras pas mon livre, tu pourrais me le voler !... »

Telle était cette vivacité, légèrement singulière et forcée à ses heures, mais où dominait toujours le sentiment paternel.

La Providence, qui le décora de vieillesse et d'honneur, lui ménagea à l'heure dernière les épines de l'épreuve, ces épines qui firent perler des gouttes de sang sous son bandeau d'évêque. — Sur des ordres infiniment dignes de respect, il dut se séparer de son Église et remettre en des mains plus jeunes le fardeau de l'épiscopat. Ce ne fut pas sans déchirement d'âme, on le comprend ; il aurait voulu mourir sur la brèche... mais il fut résigné et s'inclina. La Providence, en le purifiant ainsi de la dernière poussière d'ici-bas, voulut mettre le sceau et comme le dernier trait à la suprême beauté morale de sa vie.

Il s'éteignit, dans la paix des élus, huit mois plus tard, le 2 mai 1879. Il n'avait quitté que depuis quelques jours

Digitized by Google

le palais épiscopal. Sa carrière mortelle avait duré quatre-vingt-un ans; depuis trente-six ans, il était évêque de Tulle.

Nous n'avons pas tout dit sur notre grand Évêque. Nous n'avons parlé ni de ses œuvres de zèle, ni de son amour pour la France, ni de sa foi profonde, etc., etc. : tel n'était pas notre but. Mais nous sentons le devoir de nous en excuser en écrivant notre dernier mot.

XV

Ce dernier mot, — ce mot lapidaire à graver sur le marbre de sa tombe, — où le prendre? Eh bien! après ses titres d'honneur, d'évêque et de Chantre du Verbe, nous voudrions mettre :

IL FUT UNE ABEILLE INTELLIGENTE DE L'INFINI!...

Oui, une abeille! De l'abeille il avait la nature exquise ne prenant du rayon des choses que ce qu'il y a de plus pur, de plus aérien, de moins terrestre ; il en avait l'activité merveilleuse, le vol gracieux, l'incessant murmure, le miel des lèvres, les parfums suaves, la vie dans la lumière. Il fut, comme sainte Cécile, une abeille *industrieuse*, distillant de son nectaire d'or les sucs divins des fleurs de l'Infini. Sa ruche était ce petit diocèse de Tulle, sans renom ni richesse, où les abeilles du bon Dieu se plai-

Digitized by Google

sent cependant, et où notre Évêque fit éclore des sources de miel et d'amour !

O Père saint, béni soit votre passage parmi nous ! éternelle, votre mémoire ! Vous nous avez appris la science du Verbe, la beauté de notre foi, les nobles ascensions de l'âme, toutes choses que nous n'oublierons pas. Et nous, en particulier, qui traçons ces lignes où bat notre cœur, nous rendons grâces à Dieu de vous avoir connu et aimé !...

Nous allons clore ces pages comme nous les avons ouvertes, par un mot de Pie IX. Le grand pape lui avait voué une spéciale tendresse, si bien qu'il lui laissa un jour — doux souvenir de la Cène — reposer sa tête sur son cœur. Une autre fois que Mgr Berteaud lui prêtait le secours de son bras : « *Toulle! Toulle! qui porte le pape!* » s'écria Pie IX. — « *Le pape qui porte le monde!* » répond notre Évêque. — Notre Évêque, en effet, portait un monde !

Digitized by Google

LE VICOMTE PH. D'USSEL[1]

« Dieu est le poète et les hommes ne sont que les acteurs. Ces grandes pièces qui se jouent sur la terre ont été composées dans le ciel. »

(De Balzac.)

Voici un livre que nous présentons peut-être à nos lecteurs, bien qu'il ait quelques années de date. La Critique officielle en a dit son mot, par manière d'acquit et pour le service de ses colonnes; quant à le creuser, ce livre, en suivre le filon et en rapporter une poignée d'or pour la couronne de l'Histoire, elle ne l'a pas tenté. C'est qu'il est réellement trop fort, trop concentré, et, en quelque manière, trop lourd pour la légèreté de l'esprit courant. — De l'histoire romanesque et fantaisiste, à la honne heure! du Michelet, par exemple, on n'en saurait trop prendre : cela n'est pas difficile à porter, cela amuse et tue le temps, en attendant que le temps nous tue. Mais un livre d'histoire, et encore moins un livre sur l'Histoire, une étude savante, ruminée, et vingt fois remise au cer-

(1) *Essai sur l'Esprit public dans l'Histoire.*

Digitized by Google

veau, des parties hautes et métaphysiques de l'Histoire, allons donc ! on s'en soucie comme de la vieille reliure en parchemin qui dort au fond de la bibliothèque.

C'est ainsi que M. d'Ussel a passé devant son pays sans qu'on y ait pris garde, sans qu'une plume se soit trempée dans une goutte de lumière pour attirer sur son œuvre l'attention distraite. — Cette œuvre assurément méritait mieux : elle porte des idées fécondes ; elle présente des parties fermes et bien assises : toutes choses que la Critique doit remarquer et signaler.

Il faut reconnaître cependant que la plupart des questions que ce livre soulève, sont d'une métaphysique austère, plus ou moins aride, et par conséquent dépourvue d'intérêt pour une classe nombreuse de lecteurs. On n'y savoure pas précisément le goût du miel : c'est plutôt une liqueur âpre et rude qui ne convient pas à tous. Quand nous disons que le rayon de miel y manque, nous nous trompons, seulement c'est le miel dans la gueule du lion : il faut le conquérir par la force. — Ainsi de toute pensée : la pensée souffre violence, elle ne se rend que vaincue. Nous entendons la pensée qui s'échappe, brûlante et épurée, du cerveau, comme l'or du creuset. C'est une joie que cette conquête ! Quoi qu'en disent les matériels et les sots, il fait bon s'arracher à la vie des affaires, à la lecture des feuilles quotidiennes, pour suivre une idée dans son vol, ou entrer en communion avec les grands esprits qui honorent l'Humanité. Pour nous, nous voudrions placer, à côté des devoirs supérieurs de la vie, l'amour calme et le goût des bonnes lettres. Nous croyons qu'on y trouverait,

Digitized by Google

comme dans l'amitié, un *remède* pour le temps et pour l'éternité ; rien ne nous semble plus propre à régler le cœur et à élargir toutes les facultés de l'âme. Ce serait toujours un contre-poids contre cet ennui dévorant qui fait le fond de la vie humaine, a dit Bossuet.

Nous voulons donc, malgré les difficultés qu'elle présente, aborder cette étude. — Et puis, il s'agit de la cause sacrée de l'Histoire, de cette cause qui nous intéresse tous et que ce Siècle, à le bien prendre, a embrassée avec courage. Ce sera son honneur, premier et peut-être unique, que cet esprit historique qui le domine ; il n'a vraiment d'attitude que les mains pleines de ces débris et de ces poussières du passé, lesquels s'en allaient à tout vent lorsqu'il s'est mis à les recueillir. — Ce qui fait notre admiration, ce n'est pas tant les deux ou trois grands historiens que tout le monde connaît, que cette foule laborieuse qui peuple nos académies et nos sociétés de province. Il y a là de bons esprits, actifs et généreux, chercheurs infatigables, fouisseurs de chartes et d'archives, qui passent leur vie à ce travail ingrat sans recueillir autre chose, le plus souvent, que l'indifférence de leurs concitoyens. Eh bien ! ce spectacle est assez beau pour racheter à nos yeux bien des outrecuidances d'à côté, toutes ces histoires à systèmes et de parti pris, fatalistes, druidiques, etc. ; — il nous fait oublier la triste erreur de ces hommes qui poussent la pauvre humanité sous leurs pieds pour s'en faire un piédestal.

Tenez ! rien qu'à regarder en notre coin de terre Limousine, nous trouverons de bons et fiers historiens, des hom-

Digitized by Google

mes qui se sont dévoués à cette cause de l'Histoire, de ces chercheurs, dont nous parlons, de vieilles chroniques et de vieux souvenirs. — C'est qu'il s'agit, encore une fois, d'une cause sacrée ; et nous ne disons pas trop, *sacrée*. Ritter appelle l'Histoire « une religion » ; le P. Thomassin la considère comme une partie de la théologie, et, de fait, Bossuet en a tiré une théologie... Religion et théologie, poème de Dieu et drame de l'homme, patrimoine d'honneur et leçon de la vie, l'Histoire est tout cela à la fois. Nous lui devons un culte comme à la mémoire des ancêtres ; nous lui devons de la défendre comme les foyers et comme les autels. Hélas ! c'est bien peu d'une plume ! il y faudrait l'épée du soldat et le sang le plus pur du cœur... Serrons nos rangs, du moins, et faisons bonne garde.

I

M. le vicomte Ph. d'Ussel est un de ces fidèles qui font bonne garde. Il est de bon sang, au reste, et *« boins sans ne poet falir ! »* comme on disait autrefois. Ses aïeux sont célèbres en Limousin : ils jouaient de la lyre des Troubadours et guerroyaient pour leur justice. Lui, il tient la plume de l'Histoire, qui est encore une arme de combat. Nous constaterons ailleurs cette transformation du sang guerrier en sève historique. Rappelons seulement la haute antiquité de cette Maison : « Peu de familles, dit Tardieu, ont actuellement en France une origine aussi illustre. Tous

Digitized by Google

ses généalogistes tombent d'accord pour dire que Guillaume d'Ussel, fondateur de l'abbaye de Bonne-Aygue, en 1157, était fils puîné d'Ebles III, vicomte de Ventadour, et de dame Agnès de Bourbon de Montluçon. » On retrouvera ces noms dans notre Etude sur les Troubadours Limousins. — M. le vicomte Ph. d'Ussel est né à Neuvic (Corrèze) le 9 avril 1841. Entré à l'École polytechnique, il en sortit avec les fonctions d'ingénieur civil qu'il exerce aujourd'hui.

Voilà donc cet ingénieur qui se voue aux méditations de l'Histoire, non pas seulement, croyez-le bien, à ce que l'Histoire a d'ingénieux, — sans jeu de mot, — aux récits, aux descriptions, mais à ce qu'elle a de plus discuté et même de plus discrédité, les principes si connus sous le nom de philosophie de l'Histoire. Pourtant avait-il dans ses intentions de faire de la philosophie historique ? Il ne le dit pas : on n'en trouvera le mot nulle part dans son livre. N'importe ! il n'y a pas à s'y tromper : c'est bien de la philosophie de l'Histoire qu'il nous donne. Seulement il a eu peur de l'enseigne et n'a pas voulu prendre air de philosophe, cet air qui est jugé et dont on se défie. Le procédé n'est pas nouveau : cela nous rappelle justement M. Daunou, — prêtre transfuge, philosophe du XVIIIe siècle, mais homme de son temps pour l'histoire. — M. Daunou donc ayant à traiter, au Collège de France, de ces questions, intitula ses leçons : *les Usages de l'Histoire*. Il ne voulut pas non plus de l'enseigne : lui, philosophe, rejeta le manteau de la philosophie ; lui, sceptique, eut honte des souillures du scepticisme.

Digitized by Google

C'est qu'en vérité, puisqu'il faut le dire pour déblayer notre route, — il n'est pas de songes creux, d'absurdités robustes qu'on ne nous ait donnés, sous un appareil scientifique, pour de la philosophie de l'Histoire. Depuis le fatalisme le plus aveugle, jusqu'à l'empirisme le plus audacieux, on a monté et descendu toute l'échelle des insanités intellectuelles. — Rien de plus désastreux dans un pays où les idées passent tout armées de la spéculation sommeillante dans la rue en feu, où une erreur de tête se transforme si vite en ruine morale. — Le mal n'est pas d'hier ; il remonte à cette bonne vache de philosophie qu'on a appelée la philosophie Cartésienne. Nous mourons du coup de corne qu'elle nous a donné au flanc. Du jour où elle s'est mise à démolir, elle n'a rien laissé subsister, dans l'ordre politique comme dans l'ordre moral : tout est à terre et c'est grande affaire à elle que de reconstruire. Elle ne naquit pas, à coup sûr, avec les instincts d'à présent, et le philosophe qui la mena vaguer dans les prairies du doute et les recherches *a priori,* aurait bien du mal à la reconnaître. Elle n'en traîne pas moins après elle, pour quiconque veut y regarder, un monstrueux produit, l'hydre des temps modernes, le Socialisme.

Dès l'instant, en effet, où le Philosophe jetait dans le limon humain le mot du poète :

Je veux ce que je veux et je m'appelle MOI !

qu'il s'isolait dans le désert de sa personnalité, et évinçait l'idée de Dieu du centre de l'âme pour y substituer l'idée de l'homme, que son orgueil se dressait sur sa queue de

Digitized by Google

serpent pour regarder passer le Créateur de toutes choses, dès cet instant, il mangeait un nouveau fruit de l'arbre de la science du bien et du mal ; il devenait le triste jouet de son propre esprit, — cet esprit que Luther compare à un paysan ivre : si on le relève d'un côté, il retombe de l'autre. — Un homme peut mourir, monstrueuse grenouille, de son MOI dilaté, mais élever sur cette base fragile des principes de foi et de moralité, jamais.

La Philosophie, sentant son impuissance, qu'a-t-elle fait? Elle a joué aux petites ruses, elle si grave, et aux promesses gratuites. Elle a juré ses grands dieux qu'un jour nouveau allait poindre enfin, qu'il fallait seulement avoir quelque patience ; que l'on peut déjà prévoir le temps où la philosophie, où l'évidence ne laissera plus de place à la foi (1) ; que la vérité étant sans doute trouvée, (comme le prêche l'école éclectique), il n'y a qu'à la dégager des livres des philosophes ; qu'après tout on peut lui passer de fuir d'une *fuite* infinie... que sais-je? Voyez-vous cette belle prometteuse! En attendant, la pauvre Humanité peut mourir de faim et de soif de Vérité; mais qu'est-ce que cela fait ? Il ne s'agit pas tant de trouver la Vérité que de discuter à son sujet. Lessing disait : « Si le Tout-Puissant tenait dans une main la vérité et dans l'autre la recherche de la vérité, c'est la recherche que je lui de-

(1) « La mission du Christianisme me semble avoir été d'achever l'éducation de l'humanité et de la rendre capable de connaître la vérité sans figures, *et de l'accepter sans autre titre que sa propre évidence*. Cette mission sublime du christianisme, elle est loin, bien loin d'être accomplie sur la terre. » (Jouffroy.)

Digitized by Google

manderais par préférence. » Voilà qui nous éclaire ; on comprend que la Vérité glisse entre les doigts des philosophes comme l'eau dans un crible.

Ne venez donc pas, Anges de Dieu, nous offrir vos coupes de lumière ; restez dans vos splendeurs étoilées, nous n'avons que faire de vos dons. Que sommes-nous pour voir face à face la Vérité ! La vue de Jéhovah faisait mourir les Hébreux dans le désert ; la vue de la Vérité nous tuerait. Nous discutons : cela nous suffit. On s'agite autour de nos systèmes ; on nous appelle les poètes de la raison humaine, c'est tout ce que nous ambitionnons... Anges divins, présentez vos coupes à vos frères du Ciel !

Comprenez-vous, à cette heure, la vanité de toutes ces philosophies, le but de ces hommes qui se jouent de la lumière pour en disperser les rayons, comme on l'a dit de Voltaire. — Quant à la philosophie historique, — la seule que nous ayons bien en vue, — impossible de se faire un chemin à travers le fouillis des opinions. Tantôt les faits seuls valent en histoire (1) et tantôt les idées seules (2). D'autres fois ni les faits ni les idées ne valent, car tout roule au flot du Hasard. La Philosophie se voile la tête et étreint l'antique *Fatum*, qu'elle trouve encore moyen de dégrader. Le Destin représentait la volonté des dieux, tandis que, pour M. Ferrari, par exemple, ce n'est plus

(1) « On ne croit plus aux idées, on ne croit désormais qu'aux faits.» (Pierre Larousse.)

« Les idées sont invisibles pour l'histoire ; les effets seuls tombent sous sa prise. » (Jouffroy.)

(2) On sait que Montesquieu a cherché les causes de la grandeur et de la décadence des Romains dans la constitution de leur État.

Digitized by Google

que la nécessité des choses (1), — la chouette grise du Hasard battant des ailes dans un abîme de ténèbres : ce qui en tombe, c'est l'Histoire. Les faits de l'histoire perdent alors toute moralité. Cette expérience des siècles, *magistra vitæ*, comme disaient les Anciens, n'est plus que la moquerie sanglante des divinités aveugles.

Qu'on y regarde, et l'on connaîtra le chemin parcouru depuis Vico et Herder, ces deux pères de la philosophie historique. Ils croyaient tous deux à une intervention providentielle ; ils mêlaient du plomb à l'or de cette pensée, mais enfin, ils voulaient que de la face de Dieu descendît toute lumière. Jouffroy les rapproche de Bossuet, et, comme toujours en honnête philosophie, il leur montre qu'ils n'ont fait, à eux trois, que se fourvoyer dans l'erreur : « Ce qui éclate dans tous les trois, dit-il, c'est le mépris de l'humanité. Les faits plient comme l'herbe sous leurs pieds. »

Passons. — Bien que Bacon se soit moqué agréablement de l'alouette qui s'élève dans le rayon de soleil rien que pour le plaisir de monter, tandis que lui, vieux gerfaut de l'expérimentalisme, s'élance sur sa proie et ne redescend qu'avec elle, nous gardons nos préférences pour l'alouette. C'est quelque chose d'avoir un ciel pur sur la tête et de jeter la chanson de l'âme. La philosophie — des philosophes — ne nous a rien donné qui vaille cela.

(1) « La fatalité, dit-il, voilà le principe qui règne sur les pensées des hommes et les choses de ce monde, la déesse de toutes les révolutions républicaines ou dynastiques. »

Digitized by Google

II

Revenons à M. d'Ussel. — Il a donc reculé devant cette enseigne de philosophe ; il intitule son livre simplement : *Essai sur l'Esprit public dans l'Histoire.*

Il entend par *esprit public* « l'idéal que conçoivent les sociétés à l'instar des individus et qui détermine la direction générale de leur vie. » L'idéal est ici un mot de la langue des Arts transporté dans celle de l'Histoire. — Laissons M. d'Ussel nous expliquer son but dans quelques lignes où il se résume :

« Quand nous aurons montré la nature et la variation de cet idéal aux diverses époques de la vie des peuples, et constaté en même temps, au milieu de la mobilité des événements, la fixité de certains caractères et l'évidence de quelques grandes lois, nous aurons bien réellement esquissé l'histoire de cet esprit public qui forme depuis son origine jusqu'à nos jours l'âme même de l'Humanité. »

C'est là un programme : il nous semble même assez fier ! Le concevoir, c'est le fait d'une intelligence rompue à ces méditations ; le bien remplir, ce serait à la fois faire œuvre de génie supérieur, et élever un magnifique monument à l'Histoire.

M. d'Ussel n'hésite pas : il se courbe sur sa tâche ; il creuse jusqu'au tuf ; il remue la poudre du passé pour con-

Digitized by Google

quérir la parcelle d'or, l'idée philosophique qui brille par instant et disparaît. Ce n'est pas petite affaire que cette conquête. Il faut déblayer l'Histoire de la multiplicité des faits; il faut trier sur le volet, passer à chaque instant la pierre de touche sur les poussières brillantes pour reconnaître leur aloi : toutes choses qui réclament une tête large et carrée, un regard d'ensemble, la forte préhension et compréhension qui fait jaillir sous son étreinte l'étincelle, l'aperçu juste, le mot vrai. M. d'Ussel le sent bien ; c'est pour cela qu'il y met cet effort qui honore son talent. — Nous n'entreprendrons pas d'analyser ce livre, d'une pensée forte et concentrée ; il faut le lire dans son ensemble. Si vous aimez les larges vues en histoire, si vous trouvez quelque plaisir à scruter l'âme des sociétés, prenez ce livre d'une main vaillante, vous y recueillerez plaisir et profit. — Nous nous bornerons à en détacher quelques idées, sans prétention autre que d'ouvrir la voie au lecteur.

III

M. d'Ussel regarde les grands hommes comme les vrais pasteurs des peuples : ce sont eux qui conduisent, en ses pâturages, le reste de la famille humaine. Mais ils font plus : ils s'incorporent en quelque sorte dans une société ; leur âme y prend une énergie, une vie nouvelle. — Qu'est-ce que le peuple Juif, sinon la vaste personnification de

Digitized by Google

Moïse ? Pierre le Grand ne devient-il pas, à un certain jour, l'âme qui meut toute la nation russe ? Napoléon ne fait-il pas filtrer de son sang dans les veines de la France, quand il l'emporte, affolée de gloire, sur tous les champs de bataille de l'Europe ? C'est même le propre du génie que cette puissance d'incarnation ; elle seule assure à ses conceptions idéales la réalité des faits et une durée plus ou moins longue.

Voici, au reste, cette genèse : un homme paraît, Lycurgue, par exemple, qui porte au front une idée puissante, l'idée que l'on paie avec son sang. Cette idée, il la sème ; il la réchauffe de toute la flamme divine qui lui brûle le cœur ; il la voit bientôt s'infiltrer dans les masses, y prendre corps et devenir idée universelle ; ce qui était but restreint, particulier, se transforme en but général d'où vont dépendre désormais la vie et la puissance du peuple.

Telle est la base sur laquelle M. d'Ussel, si nous l'avons bien compris, bâtit sa philosophie de l'Histoire. Vraiment on ne nous a donné rien de mieux jusqu'ici. Bien que cette formule ne nous satisfasse pas pleinement, nous l'acceptons ; elle nous offre de lumineux aperçus, des idées fermes et bien assises, et ces choses-là doivent retenir la Critique.

Disons tout de suite, pour n'y plus revenir, le côté faible de cette œuvre.

Ecrite en face du Siècle et pour le Siècle, elle en a pris une teinte attiédie, molle, toute en nuances, qui nous semble jurer avec la sincérité de l'auteur. C'est la teinte du Siècle, nous le savons bien : ce Siècle-ci ne connaît pas

Digitized by Google

les fortes convictions ; il lui faut des vérités édulcorées, un entre-deux qui satisfasse sa conscience, — car il a de la conscience, — sans troubler cette paix intellectuelle qu'il appelle de la tolérance et qui n'est que le signe de sa faiblesse. De là ces amorces de concession qu'on lui jette, cette affectation d'impartialité, toutes ces atténuations qui vont à son tempérament. En voulez-vous un exemple pris au hasard? « *Si l'humanité lui doit* (à Voltaire) *l'inspiration d'utiles réformes, et l'extension du rôle, jusqu'à lui beaucoup trop limité, de la raison dans les choses de ce monde,* elle ne saurait oublier que ce génie railleur lui a inoculé le poison du scepticisme dont le virus court aujourd'hui dans ses veines. » M. d'Ussel n'est rien moins qu'un dévot de Voltaire, mais il cède à son temps, qui voulait cet hommage plus que le jugement de l'historien.

N'insistons pas. Il n'est pas dans nos habitudes de faire de la critique à la loupe ; nous ne sommes pas un épluchеur de mots, ni un épousseteur de petits coins... Ce qui nous gâte autrement cette œuvre, c'est une lacune qui répand de son vide, pour ainsi dire, sur chaque page. L'œuvre est incomplète, inachevée, et par conséquent, au point de vue où nous nous plaçons, manquée. Ceci mérite que nous nous y arrêtions.

M. d'Ussel regarde les grands hommes comme les conducteurs des peuples : c'est bien, et nous y souscrivons encore une fois. Mais ces grands hommes, d'où viennent-ils ? Qui les a commis à cette charge immense de diriger les autres hommes ? Sont-ils d'une nature supérieure, d'une

Digitized by Google

organisation plus divine? Dieu les choisit-il pour ses ministres, ou bien est-ce le Hasard qui les jette pour jouer sa monstrueuse partie de dés? Voilà la question, le sphinx d'Œdipe qui nous arrête sur le chemin de l'Histoire. La réponse, qui la dirait comme elle mérite d'être dite, jetterait une grande parole dans le monde. Quoi qu'il en soit, on ne peut l'éviter ; bien ou mal, il faut la dire : « Il est impossible, dit F. Schlégel, d'arriver à une parfaite appréciation des choses de ce monde, si l'on tient compte du principe qui les règle. » C'est dénaturer la philosophie de l'Histoire que de l'isoler de l'élément surnaturel ; c'est la frapper à la tête et au cœur ; c'est l'abandonner au vent sombre de la fatalité, qui la poussera selon ses caprices.— Voilà le vide que nous signalons. M. d'Ussel ne s'est pas dit, une bonne fois, le mot de Fénelon, ce mot que Donoso Cortès a répété et qui porte, sous sa vulgarité, toute la philosophie historique, le mot que voici : L'homme s'agite et Dieu le mène. Il ne s'est pas dit cette parole de S. Augustin : « L'histoire, c'est la révélation de l'action de Dieu sur l'humanité. » Il n'a pas écrit, comme Salvien, au frontispice de son livre : *De Gubernatione divina*, du gouvernement divin... Nous le regrettons d'autant plus que M. d'Ussel, avec le sens historique, avec la méthode d'observation qu'il apporte à son travail, aurait pu nous donner une œuvre forte, charpentée et cambrée, pleine de toutes manières, rien qu'en y laissant tomber le nom de Dieu, — ce rayon d'éternité dont parle Châteaubriand : « Mettons, dit-il, l'éternité au fond de l'histoire des temps ; rapportons tout à Dieu comme à la cause universelle. »

Digitized by Google

Imaginez-vous de Maistre aux prises avec cette question. L'idée admise de la vocation de certains hommes au rôle que leur assigne M. d'Ussel, il l'aurait poussée, cette idée, devant lui, avec vigueur ; il se serait élevé jusqu'à Dieu vivant et agissant au sein de la famille humaine ; il nous aurait montré la Providence, semblable à la lumière, — son plus noble symbole, — présidant à toutes choses, donnant la rosée aux champs et les bénédictions aux peuples, dirigeant les étoiles du ciel et leurs sœurs terrestres, les nations, vers le lieu de leur repos, se ménageant parmi les hommes des justiciers terribles et des ministres d'amour.

Voilà ce qu'aurait dit de Maistre avec l'éclat de sa parole souveraine. Sans doute, le plan de Dieu nous échappera toujours par quelque endroit. La Vérité ne nous versera jamais que d'avares rayons ; l'Histoire, pas plus que le cœur humain, pas plus que la nature matérielle, ne dira jamais tous ses secrets. La lumière est sur la montagne, qu'importe si un coin de la vallée reste dans l'ombre ! Quand il fait clair sur l'horizon de la foi, je ne fixe point mon œil pétrifié sur un point noir.

Et c'est ce que M. d'Ussel, encore une fois, aurait bien dû nous dire. Qu'on nous comprenne bien toutefois. Le nom de Dieu n'est pas absent de ces pages ; il habite la pensée de ce livre comme l'âme de l'auteur. Mais il n'y est, ce nom illuminateur, qu'en reflets, en lueurs, et nous voudrions qu'il fît tout resplendir de sa lumière, tout éclater de ses feux, qu'il nous poursuivît de ses éclairs. — Nous ne devons pas taire cependant que le noble écrivain

Digitized by Google

pourrait nous répondre qu'il a fait l'œuvre de son génie et non l'œuvre caressée de nos méditations... et il n'aurait pas tort.

IV

Tel qu'il est, ce livre, et malgré la lacune que nous signalons, il a une haute portée philosophique. M. d'Ussel s'y élève à des considérations générales, à des observations qui font trace dans l'Histoire. Il analyse les faits avec une raison froide et sereine ; il observe les mœurs avec exactitude ; il met pour l'ordinaire le sentiment général dans son parti. C'est à ce point simple et de bon sens que cela n'a l'air de rien du tout. Détrompez-vous. On a dit de Bossuet qu'il était le sublime orateur des idées communes ; M. d'Ussel est le philosophe du bon sens. Il a tenté de réconcilier la philosophie avec le sens commun et tous les deux s'en sont bien trouvés.

Lisez ces études sur le peuple Hébreu, les villes grecques, l'empire Romain, le Moyen Age, les temps modernes... Tout y est pris de haut, touché par le sommet, fouillé profondément. On ne peut marquer, avec plus de netteté, certaines lois sociales ni mieux définir les idées générales, religieuses ou guerrières, qui ont, de tout temps, gouverné les Humains. On lui est redevable du mot *idéal*, un mot nouveau dans la langue de l'Histoire, mais qui exprime

Digitized by Google

bien ce je ne sais quoi qui pousse les peuples sur leur route.

Il faut entendre M. d'Ussel exposer ses aperçus sur cet idéal, comment il se forme et comment il se propage; quelle puissance de vie il infuse dans une société et quel avenir il lui ouvre. Voyez ! le peuple Hébreu se resserre autour de son arche et vit de l'attente du Messie annoncé ; — Sparte s'arrache les entrailles plutôt que de renoncer à l'indépendance ; — Athènes contemple des visions d'Art et de beauté ; — Rome est une louve qui se bat les flancs et déchire un à un tous ses ennemis ; — le Moyen Age cherche et conquiert la beauté morale ; — les temps modernes deviennent de plus en plus utilitaires et bourgeois. Une fois cet idéal bien défini dans l'esprit d'une société, elle l'embrasse avec courage, elle s'y porte avec tout l'élan de sa jeunesse, car les sociétés semblent commencer ce jour-là. C'est en ce sens que se développent toutes ses énergies, toutes ses aptitudes, que s'exercent toutes ses puissances. C'est pour ce but que se produisent tous les dévouements, toutes les actions généreuses et sublimes. Il y a plus : tout ce qui se fait en dehors de cette fin n'est qu'un accident. « Les vraies guerres sont immatérielles, dit M. Léon Gautier, et même toute guerre est immatérielle en sa cause, en son essence, en son but. » Rien n'est plus vrai ! L'œuvre d'un homme est marquée au titre de son âme ; l'œuvre d'un peuple est marquée à la forte empreinte de cet idéal, principe qui lui donne vie et mouvement.

D'autre part, il est incontestable que les sociétés ont leurs âges comme nous : « Celui-là serait absurde, dit

Digitized by Google

saint Augustin, qui ne voudrait reconnaître qu'un âge dans le genre humain, lequel a certainement ses âges, tout comme un homme en particulier a les siens. » Toute chose naît pour mourir. La roche Tarpéienne n'était qu'à deux pas du Capitole. C'est à l'apogée de sa gloire et de sa prospérité qu'un peuple laisse apercevoir les signes de sa décadence,

Et monté sur le faîte, il aspire à descendre.

L'idéal obéit à cette loi : il décroît insensiblement et finit par disparaître, ne laissant plus qu'un corps sans âme, un cadavre de nation.

Il demeure évident que s'il se rencontrait une société dans laquelle Dieu eût infusé une vertu particulière, cette société subsisterait selon une loi nouvelle. Tout ce qui est humain est court par quelque endroit ; mais où Dieu réside, l'éternité s'y repose. — Deux peuples ont joui et jouissent d'une sorte de pérennité, à savoir : le peuple Juif et la société chrétienne ; ils se sont passé le flambeau de la Vérité. L'Eglise de Jésus-Christ, si faible en apparence, si persécutée, offre depuis dix-huit cents ans, le spectacle de sa jeunesse toujours renouvelée. Son divin Époux lui a communiqué, à Elle, os de ses os et chair de sa chair, une vie divine qui ne connaîtra point de fin. — Pour aborder de front la question, il faudrait dire que toutes les nations existent pour le Christ et pour l'Eglise. Elles ont une mission à remplir ; cette mission remplie, elles disparaissent. Rappelez-vous les beaux développements que Bossuet donne à cette doctrine.

Digitized by Google

V

Nous avons voulu relire, en effet, à côté de l'œuvre de M. d'Ussel, le célèbre *Discours sur l'Histoire universelle*, ainsi que les *Considérations* de Montesquieu sur les *Causes de la Grandeur des Romains et de leur Décadence*. Ces œuvres, si différentes qu'elles soient de génie et d'inspiration, ont un fond commun par où elles se prêtent non à une comparaison, mais à un rapprochement. — La Critique est tenue de connaître tout ce qui borde son champ.

Bossuet, qui l'ignore ? proclame la loi éternelle qui régit les nations ; la Providence règne dans sa pensée d'une manière continue et vraiment souveraine. C'est en magistrat et en prophète qu'il juge les peuples, et ses arrêts ne seront pas réformés. Quand Jouffroy reproche au grand évêque de rendre Dieu complice de ses idées et d'expliquer l'Histoire comme s'il l'avait faite, il montre bien, ce fétiche de philosophie, qu'il a des yeux pour ne point voir. Le stratégiste qui repasse, le soir, sur le champ de bataille, y retrouve le plan du général tracé en lignes de fer et de feu et il le note. Bossuet n'a pas fait autre chose : il a noté le plan de Dieu. Il a regardé les nations couchées à terre dans le combat de la vie, et il a recherché la trace des conceptions divines. Les lignes et les carrés de Napoléon Ier se

Digitized by Google

retrouvent mieux tracés, encore aujourd'hui, sur le théâtre de la guerre que dans les carnets des généraux et les livres des historiens, et l'on voudrait que le plan de Dieu, — si toutefois on ne le nie pas, — ne laissât aucun vestige sur la face de la terre... — Ne nous attardons pas : l'œuvre de Bossuet sera encore dans toutes les mains que les systèmes des philosophes seront emportés à tous les vents.

M. d'Ussel, lui, va par une autre route. Il s'en tient au seul point de vue humain, déduisant les faits de leurs causes morales, et de ces causes les leçons de la vie. Tandis que Bossuet, tout plein de son sujet, se proclame hérault de Dieu et champion de la vérité révélée, qu'il sépare la lumière des ténèbres, avec cette largeur de bras que Michel-Ange prête à Dieu dans son tableau de la *Création ;* M. d'Ussel recherche cette vérité plus humaine, plus faillible, mais sûre encore, qui s'appuie sur les monuments de l'Histoire. Bossuet, c'est l'évêque et le docteur, sans hésitations dans la pensée comme dans l'expression. M. d'Ussel passe ses idées à l'étamine d'une réflexion profonde ; plein de circonspection, il s'arrête à chaque instant, il a le geste, le tâtonnement, le coup de bâton qui sonde le terrain, car il le sent trembler sous lui. — A les bien écouter, ces deux esprits se renvoient mutuellement de leurs échos.

Si l'on peut opposer M. d'Ussel à Bossuet, comme nous venons de le faire, on constate contrairement qu'il entre de plain-pied dans la manière de Montesquieu : il semble même lui avoir emprunté l'idée de son livre. Les œuvres diffèrent sans doute comme les hommes, mais il y a application de la même méthode. Cette synthèse, ferme et large,

Digitized by Google

que Montesquieu applique à la seule République romaine, M. d'Ussel l'étend à tous les peuples qui ont joué un rôle marquant dans le monde.

Hâtons-nous de le dire, le talent de M. d'Ussel, pour avoir traversé ces œuvres puissantes, n'abdique point. Il prend son bien où il le trouve ; il s'aide de toutes les ressources de la science moderne : il n'en demeure pas moins original et fier. Il se brasse beaucoup de livres avec une simple cueillette d'idées faite au champ de ses lectures. Il y avait ce danger, pour notre historien, de se laisser envahir par ses lectures ; il a su l'éviter, et il garde tout l'honneur comme il porte toute la responsabilité de son œuvre. Nous aimons mieux cela, même avec quelques fléchissements. Nous savons trop qu'on n'a pas de l'esprit et du génie tous les jours ; nous devons en prendre notre parti ; du moins faut-il, bien ou mal, dire la pensée que l'on a. Nous haïssons le masque quand il ne fait pas rire. — M. d'Ussel dit la pensée qui l'agite ; on trouve dans son livre cet air grand et noble, cette pensée personnelle qui caractérisent un homme et un talent ; nous nous plaisons à le constater.

VI

Voulez-vous connaître la vigueur et la netteté de cet esprit, l'ouverture de compas de cet ingénieur dans les aperçus métaphysiques? ouvrez son livre à la page où il

Digitized by Google

traite quelqu'une de ces questions qui se dressent, sphinx effrayants, sur les avenues de l'Histoire, à la question de la guerre, par exemple. — La guerre ! voilà l'énigme éternelle toujours proposée et qui attend toujours son Œdipe. On fait des théories sans nombre, des ligues de paix, des utopies magnifiques... sur le papier, mais de Maistre jette dans la discussion un mot formidable : « La guerre est divine en elle-même, dit-il, puisque c'est une loi du monde. » — Ne touchons pas à ce sujet, sans saluer au moins M. l'abbé Garaude, cet homme excellent, dont le nom devait d'abord orner ces pages. M. l'abbé Garaude a écrit un livre peu lu, parmi nous, mais qui méritait de l'être, un livre plein de sens et d'illusions, hélas ! sur cette grave question. Nous l'avons entendu, grand et beau vieillard, plus qu'octogénaire, plein de flamme encore, éclairé d'intelligence, nous exposer les horreurs du champ de bataille, les incalculables ressources en hommes et en argent consacrées à la destruction, ces choses que tout le monde sait, mais que nul ne dit comme lui... Que de bons esprits se laissent prendre ainsi à ce leurre de paix universelle !

Quant à M. d'Ussel, il porte sur la question un regard autrement ferme et élevé :

« .... Il faut donc admettre, dit-il en se résumant, que l'état de guerre, tout en donnant carrière à de coupables instincts de violence inhérents à la nature humaine, est sans doute nécessaire aussi à la conservation de certaines qualités viriles dont la perte conduirait à la décadence morale. Telles sont par exemple : le courage, l'esprit d'obéissance, de dévouement et de sacrifice. Comment expliquer autrement cette alliance si complète de l'esprit guerrier

Digitized by Google

avec les autres branches de l'esprit public aux grandes époques de la vie des peuples ?

L'autorité qui semble avoir entouré jusqu'à présent dans l'Histoire l'influence de la guerre, dérive en même temps d'un autre grand principe. La guerre représente non-seulement le droit brutal de la force, mais encore le droit moral du sacrifice. La victoire appartient, il est vrai, au peuple qui tue ; mais parce que le peuple qui sait tuer, sait aussi mourir... *Une grande puissance a été donnée dans ce monde au sacrifice.* »

Il y a là trois pages d'une raison supérieure et d'une philosophie sereine, trois pages qu'il faut lire ! C'est un souffle puissant qui emporte la bulle de savon, dorée et brillante, mais sans nulle consistance, de l'Utopie. Depuis Joseph de Maistre, on n'a rien écrit d'aussi serré et d'aussi profond sur ce grand problème. Il n'y manque qu'un mot qu'a dit M. Léon Gautier et qui explique bien des choses : « La Justice et la Miséricorde s'embrassent sur le champ de bataille ! »

VII

Si nous en avions le loisir, nous voudrions extraire de l'*Essai* une sorte de formulaire à l'usage de tous ceux qui aiment et cultivent l'Histoire. Ce formulaire tiendrait dans la main, mais il serait exact et sûr. Les dévots de l'Histoire en feraient leur livre de chevet. — Car cet *Essai*, qu'on ne s'y trompe pas, cette œuvre de nulle prétention, de proportions modestes, qui ne se réclame d'au-

Digitized by Google

cune école, que n'illustre aucun suffrage, n'en est pas moins une œuvre de tête et de raisonnement, caressée et mûrie par la chaleur pénétrante de la réflexion. On sent que l'historien-philosophe y est allé de tout son génie; qu'il est entré dans son sujet l'épée à la main, comme Ingres le demandait de quiconque cherche le triomphe de l'Art. C'est encore un mérite, qui n'est pas mince, par ce temps de productions hâtées, où l'on a si peu souci de faire de son mieux.

Et, s'il nous faut dire un mot du style, constatons qu'il est ferme et clair, châtié et grave. Il revêt, le plus souvent, les formes sévères qui conviennent à la langue philosophique. Il n'est pas, non plus, sans agréments, seulement l'expression vive et pittoresque le cède au mot précis, à la tournure ample et grave.

Nous faisons des vœux pour que M. d'Ussel, qui est encore dans toute la vigueur de l'âge et du talent, ne s'arrête point là, et nous donne bon nombre d'œuvres de cette portée philosophique : — ce qui servira, à la fois, l'honneur de son nom, la cause des saines idées et la gloire de notre pays Limousin.

Nous n'avons pu qu'effleurer, de l'aile de la plume, cette question toujours actuelle de la philosophie de l'Histoire. Qu'il nous soit permis d'y revenir dans une note, en y mettant toute la clarté désirable.

Existe-t-il une philosophie de l'Histoire ?

C'est demander s'il existe une Providence.

Cette philosophie est-elle une science ? l'action providentielle est-elle soumise à des lois fixes, de telle manière que nous puissions en faire l'objet de nos investigations historiques ?

Digitized by Google

Nous n'hésitons pas à l'affirmer avec Mgr de Salinis, dont nous ne faisons guère que résumer le remarquable travail, inséré en appendice dans *La Divinité de l'Eglise.*

Trois conditions sont requises pour constituer une science : Des principes certains, des faits connus, le rapport des principes avec les faits.

Les principes ! la théodicée les fournit ; ils découlent, comme la lumière du soleil, des attributs de Dieu, de sa justice, de sa bonté, de son souverain domaine, de sa providence.— Des faits ! les annalistes les rapportent ; il faut les examiner mûrement, les contrôler selon les règles d'une sévère critique. — Le rapport des principes avec les faits sera l'objet des investigations du génie. Ici, comme en toute science, les lois multiples peuvent et doivent être ramenées à un petit nombre de lois générales. Ballanche a marqué avec beaucoup de lucidité, la loi historique qui régit l'ensemble des destinées humaines ; cette loi n'est, d'après lui, que le développement de deux dogmes générateurs, *la déchéance et la réhabilitation.* En partant de ces données, le génie pourra éclairer d'un jour plus ou moins vif les faits particuliers, et saisir avec plus ou moins de netteté le rapport des événements entre eux et avec le plan providentiel. Il ne devra pas négliger le rôle des grands hommes dont nous a parlé M. d'Ussel, car ils portent avec eux la pensée divine et ils vont où elle les pousse.

Malgré l'évidence de ces principes, il n'est pas de question qui soit plus discutée. Les uns n'y voient qu'une méthode artificielle et commode pour règler les comptes du passé ; ou s'ils admettent l'intervention de la Providence, c'est seulement par endroits et dans les grands moments, pour ne pas manquer de respect à Dieu. Pour d'autres, ce terme ne signifie que les leçons de politique et de morale que l'observation tire de l'histoire.

Quant aux systèmes tout a fait erronés, nous les avons énoncés ainsi : « Tantôt les faits seuls valent en histoire et tantôt les idées seules ; d'autres fois, ni les faits, ni les idées ne valent, car tout roule au flot du hasard. »

De là trois systèmes :

I. Le système athée qui nie l'intervention de Dieu dans les affaires de ce monde. C'est le principe de la philosophie expérimentale de Bacon transporté dans l'Histoire. D'après lui, le monde doit être

Digitized by Google

étudié en dehors de toute cause finale ; à plus forte raison, l'Histoire ne peut être formulée scientifiquement qu'en faisant abstraction de toute intervention divine, en niant même cette intervention. La dernière conséquence de cette doctrine a été tirée par Condillac : « La sensation est la seule réalité. »

Ce système a été mis en honneur par l'école philosophique du XVIIIe siècle ; il a été renouvelé de nos jours dans la *Bible de l'Humanité* de Michelet.

L'école qu'on a appelée *descriptive* tombe dans cette erreur, sous une forme plus ou moins adoucie ; elle ne nie pas l'action providentielle, elle l'écarte des récits de l'Histoire.

II. Le système panthéiste reconnaît pour chef Hégel. Dès que le philosophe eut posé en principe que l'idée est la seule réalité, l'Histoire ne fut plus un récit mais le développement d'une théorie historique. Il y a plus : le véritable historien ne lit pas seulement dans la pensée les phases diverses des progrès de l'Humanité, il y découvre encore le caractère des différents peuples ; il peut ainsi tracer avec assurance les lignes de leur existence, sans entrer dans le détail de leurs annales. Le philosophe se crée en son cerveau un moule où tous les événements, religieux ou sociaux, de quelque nature qu'ils soient, viennent prendre, *à priori*, forme et réalité. — A l'Hégélisme appartiennent ces œuvres qui sont la honte de l'esprit humain : *Origines des Religions, Vie de Jésus*, etc.

III. Le système dualiste ou fataliste, nous avons assez dit en quoi il consistait. Il comprend toutes les théories qui ne voient dans l'Histoire que la lutte de l'Humanité contre une puissance supérieure qui l'enchaîne et l'opprime, que cette puissance s'appelle d'ailleurs destin, fortune, fatalité, nécessité des choses.

MM. Mignet et Thiers ont embrassé ces déplorables principes, dans leur histoire de la Révolution française : — c'est le système, au reste, qui semble prévaloir aujourd'hui.

Digitized by Google

IIe PARTIE

LES HISTORIENS

Digitized by Google

Digitized by Google

M. L'ABBÉ A. MARCHE (1)

ET

M. E. BOMBAL (2)

Historia lux veritatis, magistra vitæ.
(CICÉRON.)

M. d'Ussel a élevé les propylées de l'Histoire ; du moins, son *Essai* y vise, et nous avons vu qu'il formait monument aux bons endroits. — Nous entrons aujourd'hui dans l'Histoire proprement dite. Nous rencontrons d'abord deux chroniqueurs, ou plutôt deux cueilleurs de chroniques, deux noms peu faits pour la gloire, — dont ils n'ont pas souci, — mais dignes de l'estime de leur pays. Ils ont senti, tous les deux, passer sur leur tête le coup de vent historique qui, encore une fois, emporte ce siècle. Ils se sont enamourés de ces choses du passé, pour lesquelles ils donneraient, de même que ce sublime fou d'Aug. Thierry, qui ne s'en repentait pas, les deux yeux de leur tête.

(1) *La Vicomté de Turenne.*
(2) *Histoire d'Argentat.*

Digitized by Google

C'est qu'ils appartiennent à ce corps de travailleurs dont nous avons parlé, esprits généreux qui portent la livrée de l'Histoire et lui vouent leur vie, sans arrière-pensée de gloire, pour le seul plaisir qu'ils ont à servir une cause sainte, à ressusciter un Passé qui ne redescendra pas dans la tombe, — car ils ne recueillent bien souvent que l'indifférence... Nous, du moins, ne leur soyons pas indifférent ! accueillons-les ; gravons leur nom, s'il se peut, sur le marbre, comme le nom des bienfaiteurs publics. Et ce que nous disons là de MM. Marche et Bombal, il faut le dire de quiconque apporte sa pierre au monument de l'histoire locale.

Il s'agit, en effet, d'histoire locale, de monographies sur la ville ou le château que nous connaissons tous. La scène se borne à l'horizon de nos montagnes ; le tableau ne retrace que la vie de nos pères, leurs mœurs et leurs usages, leurs vices et leurs vertus. Les détails en sont minces peut-être, faits sans importance générale, anecdotes de village, généalogies de la roture ; mais, pour Dieu ! ne nous reprochez pas d'abaisser l'Histoire ! Tout cela ce n'est pas peu : ce sont nos parchemins de foyer, l'héritage des ancêtres, nos titres de peuple. Tout cela nous touche de si près que nous y trouvons une religion de famille. La connaissance des lieux, des monuments, la rencontre d'un nom patronymique, nous donnent des sensations à part, inconnues, profondes. On est tenté de croire aux réminiscences de l'âme telles que les rêvait Platon.

Nos deux historiens se sont attachés à cette Vicomté de Turenne, qui est notre *Latium* et qui eut son âge d'or.

Digitized by Google

Mais tandis que l'un, M. Bombal, restreint ses études à une seule ville de la Vicomté, l'autre, M. Marche, étend les siennes aux quatre villes principales et nous donne un aperçu général de l'histoire du pays. — L'Histoire qui les a réunis sur un même terrain, ne nous permet pas de les séparer. Nous en parlerons néanmoins sans confondre ni les œuvres, ni les talents qui ont des mérites divers.

I

M. l'Abbé Adolphe Marche est un enfant de Bort, où il est né en 1833. Il appartient par sa mère aux familles de Bort et de Tournemine. Sa jeunesse fut studieuse. Elève de rhétorique, il prit part à un débat solennel sur l'excellence des fleurs. Le myosotis dont il s'était fait le champion, sortit victorieux de la lutte. La douce fleur fut, le lendemain, tressée en couronne et déposée sur le front de Notre-Dame-du-Roc. Elle est restée, avec ses teintes d'azur, sa modeste parure, la fleur préférée de l'homme et de l'historien.

La vocation historique lui vint de bonne heure, admirablement servie par les circonstances, — dont nous sommes tous, plus ou moins, les fils. Au sortir du séminaire, il est envoyé à Beaulieu pour y exercer les fonctions vicariales. Cette ville était au Moyen Age la tête de la Vicomté; le souvenir des Turenne y est resté vivant au milieu des monuments qu'ils y ont élevés. M. l'abbé Marche reconnut

Digitized by Google

bien vite son terrain. Il se lia avec ces hommes d'intelligence et d'étude, M. de Veyrières, M. Mombrial, et d'autres, comme il y en a dans toutes nos villes limousines. On lui communiqua des papiers de famille; on lui ouvrit les archives publiques et privées; on s'intéressa à ses travaux de ce doux intérêt qui donne des ailes. De plus, il retrouvait là les bords inspirateurs de la Dordogne; il jouissait du paysage qui a valu à cette ville son beau nom. L'église abbatiale surtout dut exercer sur lui une impression profonde. Qui sait si, en parcourant les vastes nefs, en priant au pied des autels, il n'entendit pas, au fond de son esprit, la voix des moines, le murmure des choses d'autrefois? Bientôt la vocation qui dormait en lui s'éveilla et l'emporta, comme toute vocation emporte, jusqu'au dévouement, jusqu'au sacrifice le plus complet.

Les événements continuent à servir cette vocation. — De Beaulieu, M. l'abbé Marche est nommé à la cure de Nespouls. Il apercevait de là, dans le lointain bleuâtre, les tours de Turenne; ces tours exercèrent une sorte de fascination sur son esprit. Lui, qui ne visait d'abord qu'à écrire une notice sur Beaulieu, vit tout à coup son champ s'étendre et son horizon s'élargir. En même temps, les documents affluaient; c'étaient des pièces originales, des chartes importantes, tout un monceau de ces débris de la plume qui ne sont que de la cendre, mais une cendre d'où s'élève dans sa flamme le Phénix de l'Histoire.

C'est ainsi que sans dessein arrêté, sans nulle poussée d'ambition, par le seul fait des circonstances, il écrivit, et il publia, en 1880, l'œuvre excellente qui va nous occuper.

Digitized by Google

II

Nous n'entreprendrons pas de décrire l'antique forteresse des Turenne. Elle se détache, démantelée et sombre, dans le bleu du ciel ; comme un guerrier dans sa tombe, elle garde encore un aspect redoutable. La légende étend sur les origines ses ailes diaphanes : elle raconte, comme de Comborn, qu'un noble Romain, venu au pays Lémovice en compagnie de saint Martial et de saint Zachée, en posa la première pierre. Quoi qu'il en soit, on ne peut douter que, dès les premiers siècles de notre ère, elle n'ait été occupée par des chefs chrétiens. L'un d'eux se défendit vaillamment contre les Visigoths ariens, et ne se rendit que vaincu par la famine (473). Les Francs se précipitent à leur tour sur les belles contrées du Midi. « Il me déplaît, disait Clovis, que les Ariens possèdent la meilleure partie des Gaules. » Après la victoire de Vouillé, il arrive dans le Limousin et y fait reconnaître son autorité. — En 584, Gondowal brûle Brive et ravage les environs. Notre province devient le champ clos où, pendant plus de trois siècles, se vident les querelles sans fin entre le Nord et le Midi. — Les Sarrasins, refoulés à Poitiers, inondent comme une mer nos campagnes. Turenne ferme ses portes et brave leurs assauts ; nous verrons qu'ils ne furent pas plus heureux devant Uzerche. — Plus tard, Pépin le Bref,

Digitized by Google

poussant devant lui l'intrépide duc Vaïffre, ravage la contrée. Turenne, qui gardait sa foi à la race déchue, essaie de résister au terrible carlovingien. Malheureusement il dut se rendre à merci. Pépin se montra bon prince et fin politique : il pardonna au fier seigneur, lui rendit son donjon, et même lui octroya des titres honorifiques. Charlemagne suivit cette politique et s'attacha définitivement cette famille puissante. — Lors des Invasions Normandes, on voyait des processions de moines se diriger vers la forteresse et y mettre en sûreté le corps des Saints. C'est ainsi que les reliques vénérées du B. Martial y furent apportées de Limoges.

Ici se ferment les temps héroïques de Turenne et commence l'histoire. Nous sommes à l'époque où, grâce à l'édit de Quierzi-sur-Oise, se fondent les grands fiefs féodaux (877). Turenne forme un petit royaume qui étend ses limites dans le Limousin, le Quercy et le Périgord. Notre historien nous donne une courte notice des Seigneurs de Turenne. Nous y distinguons :

Rodulphe, le premier dont le nom soit venu jusqu'à nous, père de saint Rodulphe, archevêque de Bourges (830) ; — Adémar des Échelles, dont nous reparlerons (p. 187) ; — Archambaud de Comborn qui fut le Philippe-Auguste de sa dynastie (986). A la mort de son beau-frère, Adémar II, il hérita de la Vicomté. Ce grand fief, ajouté à ceux de Comborn et de Ventadour, qu'il possédait déjà, lui donna une puissance vraiment royale. C'était, par ailleurs, un fin politique et le plus vaillant homme de guerre de son temps.

Digitized by Google

Un siècle plus tard, Urbain II traversa le Limousin en prêchant la croisade. Raymond Ier de Turenne fut un des premiers à prendre la croix ; il entraîna à sa suite la plupart des barons Limousins (Cf. p. 252). Déjà Boson Ier, son père, était mort en Palestine, pèlerin du saint Tombeau (1074). Quatre autres Raymond, ses successeurs, s'engagèrent dans différentes croisades. Tant qu'on entendit en France le cri de guerre : *Dieu le veut !* il y eut un vicomte de Turenne pour y répondre. Raymond VI combattait aux côtés de saint Louis en Palestine, et recevait du saint roi des marques spéciales d'estime.

Dans les premières années du XIVe siècle, Marguerite Ire porta la Vicomté dans la maison de Comminges par son mariage avec Bernard Ier de Comminges. — Cinquante ans plus tard, la Vicomté passa de la même manière dans les mains de Guillaume Roger de Beaufort. — Enfin, en 1444, toujours par une alliance, dans la maison de La Tour.

Si glorieux que soit son passé, Turenne reçoit un nouvel éclat de son union avec les comtes d'Auvergne ; on sait qu'ils comptent saint Géraud parmi leurs ancêtres. — Nous ne pouvons nous attarder, mais à dater de cette époque, les puissants Seigneurs s'élèvent aux plus hautes dignités du royaume : ils gouvernent des provinces, assistent au conseil des rois, sont envoyés en ambassade, commandent des armées. Henri Ier est fait maréchal de France par Henri IV et remplit le Midi du bruit de son nom et aussi de son apostasie. Le second de ses fils, Henri de Turenne, honora son pays par ses brillants faits d'ar-

Digitized by Google

mes. Quand il tomba frappé par un boulet à Salzbach, ce fut une grande désolation dans le Limousin.

Cette noble famille, dit Marvaud, paya de sa ruine sa gloire militaire. Déjà le maréchal de Turenne équipait des régiments à ses frais. Charles-Godefroy de La Tour, duc de Bouillon, après s'être couvert de gloire sur les bords du Rhin, en 1734, se vit réduit, pour acquitter ses engagements, à céder la Vicomté au Roi. Il ne s'en réserva que le nom pour lui et sa descendance (1737). Turenne fut le dernier des grands fiefs réuni à la couronne. — Avec Charles-Godefroy s'éteignit la ligne directe des Turenne ; une branche cadette subsiste encore, et son dernier représentant s'intitule : Étienne Guy, comte de Turenne d'Aynac.

III

Telle est, dans ses lignes abrégées, l'histoire de Turenne. La partie anecdotique et détaillée nous manque encore ; M. Marche ne nous l'a pas donnée. Il se réserve pour un second volume. Dès aujourd'hui cependant, il détache de la pénombre historique une grande figure, une figure d'évêque et de saint et lui donne tout le relief, tout le coloris, lui verse tous les rayons que Dieu lui a mis aux doigts.

En cette même année 800, où Charlemagne était couronné empereur d'Occident dans l'église de Saint-Pierre de Rome, naissait au château de Turenne un enfant prédes-

Digitized by Google

tiné. On le nomma Rodulphe, du nom de son père. Sa mère Aigua l'éleva avec un soin pieux ; elle fondait sur son premier-né les plus hautes espérances... Arrivé à l'âge d'homme, Rodulphe se sépara du monde, et se fit moine dans l'abbaye de Solignac. Il fut bientôt appelé lui-même à gouverner plusieurs abbayes. En 842, il était promu au siège de Bourges. Temps malheureux où éclatent des guerres sans fin entre les faibles descendants de Charlemagne, où les Normands remontent les fleuves et ravagent la France, où Gothescalc de Mayence et Scot Erigène professent leurs erreurs... L'Évêque suffit à tout ; il exerce son double ministère religieux et civilisateur : il pacifie les barons et réforme les abbayes ; il refuse d'autoriser le divorce de Lothaire et combat les fauteurs d'hérésie. Sa mort arriva le 11 des calendes de juillet 886. Son nom fut inscrit aux sacrés diptyques avec le titre de *Père de la patrie*.

Son œuvre principale, l'œuvre à laquelle il dépensa le plus son âme d'évêque et de Lémovice, ce fut la fondation de l'abbaye bénédictine de Beaulieu. — Vers l'année 855, le saint pontife frappait à la porte de l'abbaye de Solignac et réclamait, — pieux souvenir du divin Maître, — douze religieux et un abbé. Il les emmena non loin du donjon de Turenne, sur les bords de la Dordogne, en un lieu couvert d'arbres touffus, d'où son nom *Vellinus* (voilé) mais qu'il changea, lui, en celui de *Bellilocus* (Beaulieu) à cause de la beauté du site et des vertus qui allaient germer sur ce sol. Il y éleva un monastère qu'il dota richement : « Je choisis, disait-il dans son contrat testamen-

Digitized by Google

taire, et fais héritier N.-S. J.-C. de mes biens, qui sont au territoire du Limousin, dans la vicairie d'Arnac, sur le fleuve de la Dordogne... »

Ayant réglé et ordonné toutes choses dans le monastère, dit Armand Valest, le saint Évêque entreprit le pèlerinage de Rome. Il traita, avec le Pape Léon IV, de nombreuses affaires concernant l'Eglise de France. Il rapporta à son retour les reliques précieuses de sainte Perpétue et de sainte Félicité, trésor inestimable dont il enrichit son bien-aimé monastère.

Mais voici que les premières assises ne suffisent plus. La chapelle surtout ne peut contenir le chœur de plus en plus nombreux des moines. Le Saint trace alors le plan d'un nouveau monastère et d'une vaste église abbatiale. Il voulut en poser lui-même la première pierre ; il n'en vit pas l'achèvement, mais il l'assura par ses prières et l'abandon de son patrimoine, qui était considérable. — L'œuvre portait le sceau des œuvres éternelles ; elle prospéra tout de suite par la sainteté des moines et les largesses des fidèles. Les Seigneurs de Turenne donnent l'exemple de la générosité. Princes et Évêques ambitionnent l'honneur de s'inscrire dans le cartulaire de l'abbaye. Pépin II, duc d'Aquitaine, lui fait don de plusieurs terres dans les vicairies de Naves et d'Uzerche. Charles le Chauve lui octroie franchise de tout impôt et la reçoit sous sa protection royale. Lothaire II et Eudes continuent la chaîne de ces largesses. Le Pape Pascal II, par une bulle donnée au palais de Latran, confirme le monastère en ses riches possessions (1103). L'Abbé jouit de tous les privilèges de justice et de seigneu-

Digitized by Google

rie ; les Vicomtes de Turenne se reconnaissent ses vassaux pour certains droits sur Beaulieu, Saint-Privat et autres localités.

L'œuvre de saint Rodulphe a traversé les siècles ; elle subsistait encore en 1793, époque où elle tomba sous le marteau de la Révolution.

IV

Abordons la question qui fait le fond même de ce livre, la question creusée et travaillée, vraiment intéressante, la question des Guerres de Religion dans la Vicomté. Le sous-titre : *Catholicisme et Calvinisme*, marque bien l'importance que M. l'abbé Marche entend donner à ce côté de son œuvre.

Il s'agit, en effet, de faire tomber un rayon de vérité sur cette époque enténébrée à plaisir par les sectaires de l'Histoire. Ce n'est pas petite besogne. L'Histoire, là plus qu'ailleurs, a été troublée dans son fond. Et nous n'accusons pas tant les historiens du parti, les Agrippa d'Aubigné, menant, clairon à la bouche, la guerre sainte de leur évangile, que cette Ecole moderne, dont parle de Maistre, laquelle ne se repose pas dans sa conspiration contre la vérité.

Il faut l'entendre, cette Ecole, jeter ses clameurs sur l'intolérance catholique ! Il faut voir comme elle pleure ses larmes de crocodile sur le troupeau d'agneaux que Jean de Noyon, la houlette à la main, poussait devant lui, et que les loups du Catholicisme allaient dévorant par la raison du plus fort ! comme elle admire le jeune d'Aubi-

Digitized by Google

gné faisant le serment d'Annibal contre la Rome catholique ! — La révocation de l'Edit de Nantes est appelée « la grande tache du règne de Louis XIV. » Le grand roi est un vieillard abusé, que va poursuivre la vindicte divine : ses dragons, des tortionnaires acharnés sur des victimes timides ; ses décrets d'exil, de fermeture des temples, des fantaisies de César romain. On écrit l'épopée de l'émigration calviniste ; on récite des élégies sur les conversions forcées. Tout le long de cette histoire, ce n'est qu'innocence, vertus austères d'un côté ; de l'autre, intolérance, persécution, ivresse de sang répandu. Elle poursuit ainsi, cette École, un double but : éclabousser des gouttes de ce sang la robe immaculée de l'Église, reine de la paix ; et flatter les passions révolutionnaires qui entraînent ce siècle.

Nous ne sommes ni un inquisiteur, ni un sonneur de cloches à Saint-Germain-l'Auxerrois, mais nous voudrions qu'on s'essuyât un peu la paupière pour regarder au fond de l'Histoire. Au point de vue des faits, il y a beaucoup à atténuer, beaucoup à pardonner, beaucoup à justifier. Il n'est pas douteux, comme l'a établi M. Aug. Nicolas (1), que le Calvinisme du XVIe et du XVIIe siècle représentait, en politique, le Socialisme d'aujourd'hui. Louis Blanc se donne pour ancêtre Calvin et plus justement qu'il ne pense. L'instinct qui emporte les masses à ces révoltes, est toujours le même : « Les prédicants, dit Montluc, preschoient partout en Guyenne que ceux qui se mettroient de

(1) *Du Protestantisme* et du Socialisme.

Digitized by Google

leur religion ne payeroient aucun devoir aux gentilshommes, ni au roy, aucunes tailles que ce qui leur seroit ordonné par eux...» Les *partageux* ne sont pas d'hier. N'a-t-on pas constaté que chaque émeraude de l'ostensoir coûtait une âme?

Dès qu'elle eut pris pied en France, la Réforme Calviniste s'organisa en république, et se traça sa part de territoire dans le plus beau royaume du monde. Croit-on qu'en Diogène de l'Évangile, elle ne réclamât que sa place au soleil et la licence de chanter le psautier dans les versicules de Marot? Croit-on que son âpre humeur guerrière ne tendît qu'à la propagation d'un culte « en esprit et en vérité? » Si elle levait les mains, n'était-ce pas plutôt pour frapper à la manière des sectes Islamites, que pour prier selon l'exemple des Apôtres? Les rigueurs du pouvoir étaient-elles donc si injustes contre ces brouillons politiques qui sortaient de Genève tout remplis de l'esprit du Théocrate, et se répandaient dans nos provinces pour y prêcher la désobéissance aux lois, la révolte contre toute société civile et religieuse, pour y promener le pillage, le meurtre et l'incendie? Malheur aux sociétés, malheur aux rois qui ne savent pas se défendre! L'Histoire n'aura pas assez de mépris pour les accabler. Si la royauté se sentit un jour assez puissante pour retirer ce qu'elle avait accordé à la violence, à la lassitude; si Louis XIV déchira d'une main forte l'Edit de Nantes, il faut y voir non je ne sais quelle politique machiavélique, mais une justice éclairée s'inspirant des grands intérêts de la France. Sans doute, à cette date de 1685, Louis XIV n'avait rien à redou-

Digitized by Google

ter du parti protestant, qui le servait dans la marine et dans les armées ; ce n'en était pas moins l'ennemi dans la place, les Jébuséens dans la Tour de Sion, pour emprunter leur langage. Il jouissait de privilèges inouïs dans un État organisé ; il pouvait, à un moment donné, devenir redoutable. Si le grand roi s'est trompé, il s'est trompé avec tout son siècle, avec les hommes les plus opposés d'opinions, avec Bossuet et le grand Arnauld, avec Mme de Sévigné, qui applaudirent de concert à la mesure et n'y virent aucune injustice.

Nous ne pouvons toucher qu'en passant à ces graves questions. A nos historiens de les traiter avec la logique des faits. Dans notre abaissement intellectuel, la logique des idées a perdu ses droits ; les prémisses ne tiennent plus dans l'étroit cerveau de cette génération. On n'admet plus que le crime contre Dieu soit punissable. Les idées sont inviolables ; les faits seuls tombent sous la loi. C'eût été un crime de faire monter Jean de Noyon sur le bûcher ; mais les fils soumis qu'il envoie à l'assaut de Lyon ou au château d'Amboise, méritent l'ire de la société. Aberration des esprits ! l'instrument est châtié, et la volonté qui le dirige, absoute. Ne le voyons-nous pas assez dans nos révolutions périodiques ?

Eh bien ! nous demandons de nos historiens qu'ils descendent dans les détails de l'histoire, dans les épisodes et les anecdotes. — De loin, à voir ces infortunés, s'en allant « le Verbe de vérité » sur les lèvres, demandant à honorer Dieu d'un culte spirituel et pur, à les voir couchés sur le champ de bataille, ou brisés de fatigue sur le chemin

Digitized by Google

de l'exil, on leur accorde le bénéfice de la pitié, et parfois la grandeur des vaincus. De près, dans la vie bourgeoise, ce sont des passions sourdes, une ambition sans mesure, des sacrilèges infâmes, une haine implacable contre quiconque n'adore pas leur Dieu.

On peut se demander, à cette heure, comment la Vicomté de Turenne, si attachée à sa vieille foi, ouvrit ses portes à l'hérésie?

La reine de Navarre, Marguerite, sœur de François Ier, tenait à Nérac sa petite cour. Des poètes et des savants s'y donnaient rendez-vous. On y traduisait Platon à côté des Écritures; on y applaudissait Érasme, le roi de l'ironie; on y discutait les dogmes et on y récitait des contes licencieux. Cela ne parut pas d'abord autrement répréhensible. L'avenir montra que la galanterie se mêlait à la science, l'hérésie à la littérature. La Réforme, vêtue de la toison de brebis des Lettres, se mit à ravager à l'aise le bercail catholique. Calvin y fit une apparition et se répandit en Saintonge avec un grand succès. Il prêchait à Angoulême sous quelques ceps de vigne, que l'on montre encore aujourd'hui. — D'autre part, tout aidait au mouvement hérétique : la Féodalité, qui espérait retrouver, dans une religion nouvelle, quelques lambeaux de son ancien pouvoir; le clergé lui-même, abaissé dans ses mœurs, prêtait l'oreille à ce mot honnête de réforme.

Au XVIe siècle, les relations commerciales, le mouvement des populations, se faisaient surtout le long des fleuves. C'est par ce chemin que l'hérésie envahit la Vicomté; elle remonta les rives de la Dordogne. Nous

Digitized by Google

constatons que la plupart des villes riveraines furent atteintes. Un ministre arrivait, s'établissait dans un faubourg, et là, à l'ombre d'un noyer, ouvrait le prêche en trois points, trois abominations du papisme, à savoir : l'antéchrist de Rome, les vœux monastiques, les richesses du clergé. Les bons bourgeois y venaient par curiosité d'abord, et pour narguer l'autorité, — car le prêche ne jouissait que d'une demi-liberté qui faisait mieux ses affaires qu'une liberté complète. — Bientôt, ils se laissaient bercer par cette voix caressante qui flattait tous les instincts, qui entraînait sur toutes les pentes de ce XVIe siècle, le plus étonnant des siècles. Le sophisme du Théocrate de Genève pénétrait les veines avec le froid et l'énergie du venin. La secte s'était approprié son génie sombre, son noir regard, sa lymphe froide, son verbe hardi, son fanatisme de derviche. Elle sonnait avec fureur de la trompette autour de tout ce qui était debout en France, la Jéricho catholique et le pouvoir royal. D'Aubigné entonnait ses rudes cantiques et jetait le son âpre des clairons de l'enfer.

V

A l'heure donc où l'hérésie envahissait la Vicomté, Henri Ier de la Tour, vicomte de Turenne (1), se tenait caché à Bourzols en Languedoc. Il avait dû s'y retirer pour échapper à la colère de Catherine, qui l'accusait de

(1) Il prit plus tard les titres de duc de Bouillon et de prince de Sédan que Charlotte de la Mark, sa première femme, lui avait laissés, en l'établissant son héritier.

Digitized by Google

flatter les jalouses prétentions du duc d'Alençon, frère du roi. A la nouvelle de la mort de Charles IX, il arrive en toute hâte dans le Limousin. La noblesse catholique du pays vient lui rendre hommage et lui offrir son secours pour la revendication de ses droits. On put espérer un instant que l'hérésie ne tiendrait pas devant le jeune et intrépide Vicomte. Il pourchasse, en effet, vivement les sectaires... Quelle ne fut pas la consternation des catholiques de le voir tout à coup passer à l'ennemi et embrasser la religion de Calvin. Ce fut là le crime de son ambition. Formé de bonne heure aux intrigues auprès de Catherine « l'envoûteuse de la France, » il sera, durant une longue carrière, ballotté en tout sens et emporté à toutes les trahisons. — Dès ce jour, il se fit un grand mouvement du parti autour de Turenne. Nos villes furent abandonnées à toutes les entreprises. L'audace des hérétiques ne connut plus de bornes. Ils traitent Argentat et Beaulieu en pays conquis. Ils commencent par le plus pressé, l'expulsion des moines, la confiscation de leurs biens et l'incendie des couvents. A Beaulieu, en particulier, les fils de saint Benoît sont réduits à chercher un asile au château d'Astaillac ; l'abbaye est livrée aux flammes. Les Huguenots organisèrent même un vaste complot, dont M. Marche a retrouvé les preuves, et qui ne tendait à rien moins qu'au massacre de tous les catholiques de la cité.

Il faut en chercher le tableau dans les œuvres de nos historiens. C'est une ruine immense : les consciences sont agitées en tout sens ; le lien de la famille est rompu ; les incendies sont fréquents ; les meurtres, point rares ; les

Digitized by Google

champs restent en friche ; toutes les ambitions, toutes les convoitises sont surexcitées. L'hérésie fut plus funeste à notre malheureux pays que ces terribles pestes du Moyen Age qui enlevaient « un tiers du monde. » Devant ce spectacle on se prend à admirer la catholique Espagne qui établit autour d'elle le cordon sanitaire de l'Inquisition. — M. l'abbé Marche intitule un de ses derniers chapitres : *Perdition générale* ! Cette parole porte son froid jusqu'à la moelle des os. Calvin, qui a écrit en tête de son *Institution* : « Je suis venu apporter la guerre et non la paix, » a tenu sa promesse.

Nous regrettons que M. l'abbé Marche ne nous ait pas donné, à côté des défections, le tableau consolant des retours. — Les fils de Henri de la Tour furent les premiers à rentrer au giron de l'Eglise. On sait que le maréchal de Turenne fit son abjuration entre les mains de Bossuet. Le peuple suivit ces exemples. Quoi qu'on ait dit des missions bottées de Louvois, les dragons n'intervinrent qu'en face du Calvinisme armé ou refusant l'obéissance aux lois. — Dans nos villes, les conversions furent le fruit du zèle des curés et des missionnaires, en particulier des Pères Jésuites, ces grands adversaires de la Réforme. M. Marche ne touche pas à cette question, disons-nous. Nous sommes sûr qu'il nous donnera plus tard toute la vérité, car il est persuadé avec nous, que la vérité pleine et entière tournera toujours à la glorification de l'Eglise, — mère du monde.

Digitized by Google

VI

L'histoire de ces temps troublés présente, on le conçoit, les difficultés les plus graves. Il n'est pas aisé de se tracer sa route au milieu des faits dénaturés à plaisir par les partis. Il faut entrer dans son sujet l'épée à la main, le débarrasser de toutes les calomnies, l'éclairer et l'éclaircir en frappant d'estoc et de taille : toutes choses qui demandent une connaissance approfondie des mœurs de la secte, de ses visées, une étude laborieuse des documents, des pièces originales. Lourde tâche que M. l'abbé Marche a entreprise avec courage et menée, la plupart du temps, avec bonheur. Nous n'avons aucune raison de taire que ce livre, tel qu'il est, aura des fortunes diverses. A notre humble avis, il n'est pas partout de même valeur : il sera raturé, marqué au crayon rouge; on y relèvera des inexactitudes de détails, le défaut de sobriété dans la pensée ; on se scandalisera de quelques chutes de mots et même de phrases, — les Calvinistes de la Libre-pensée ne s'en sont pas fait faute. — Nous tous, qui sommes si sévères, en sommes-nous donc exempts? — Cela dit, reconnaissons bien vite un esprit ferme, né pour les choses de l'Histoire, ne s'épargnant nullement dans la recherche de la vérité; applaudissons à une œuvre qui a des mérites sérieux, un bon style, de belles proportions, une exposition nette et simple, et un fonds riche de documents.

N'oublions pas de noter le côté le plus saillant de cette

Digitized by Google

œuvre, le côté apologétique. L'apologiste en M. Marche, perce à chaque instant sous le masque de l'historien ; le prêtre défend l'autel sous le drapeau de l'Histoire. — Il ne s'est pas assis dans l'école de l'indifférentisme ; il croit à la mission de l'Histoire ; il la regarde comme une magistrature supérieure, vouée à la défense de la religion, de la vérité, de toutes les justices. Ce n'est pas nous qui l'en blâmerons. Nous croyons aussi que l'histoire est et ne peut être qu'apologétique, qu'il faut l'écrire avec son âme, y mettre toute la passion qui nous brûle le cœur (1) ; qu'il faut élever haut la sainte Vérité, soleil du monde moral. C'est ce que fait M. Marche ; il y met même l'affirmation naïve et familière qui nous enchante dans nos vieux chroniqueurs, Joinville et Comines, signe d'erreurs possibles, mais aussi de sincérité, — et nous l'en félicitons.

Il ne nous reste plus qu'à réclamer ce second volume qu'il nous a promis et que nous attendons. Si c'est une bonne fortune que de mettre la main sur un pareil sujet, c'est une fortune qui oblige. L'historien, comme le capitaine, ne peut se reposer tant qu'il lui reste quelque chose à faire. L'œuvre terminée sera une belle œuvre de prêtre au-dessous du ministère sacerdotal, mais sacerdotale encore et digne d'honneur.

---

(1) « C'est qu'il faut mépriser l'erreur avec toutes les forces de son âme divinisée, et la pousser du pied comme une ordure, ou bien on finit par la trouver respectable, intéressante dans ses malheurs, un peu belle et presque vraie. »

(E. Hello, *l'Homme*.)

Digitized by Google

VII

M. Bombal, nous l'avons dit, circonscrit ses études à la petite cité d'Argentat, une des plus importantes de la Vicomté.

Argentat est une villette gracieuse, assise au bord de la Dordogne où elle mire ses maisons blanches. Elle émerge, comme un village du Poussin, sur le fond d'un paysage, vert et riant, tout baigné de lumière. Une riche plaine y déploie, entre un cercle de collines, son tapis damassé et varié de mille couleurs ; trois cours d'eau l'arrosent, ainsi qu'une vallée paradisiaque. Nous avons nommé la Dordogne. Le doux fleuve et les rives charmantes ! C'est notre Eurotas à nous, où les cygnes ne s'ébattent point, mais où les bergeronnettes et les martins-pêcheurs, baignent au fil de l'eau leur cou doré et s'échappent dans un éclair bleuissant. Sur ses bords croissent, avec les fleurs des prés, les fleurs d'un génie aimable. On nous permettra de le redire plus d'une fois.

D'ailleurs, le climat y est doux et printanier ; le soleil frappe de chauds rayons les coteaux d'alentour ; des collines abritent la ville contre les vents froids. Ses habitants gardent encore les mœurs antiques ; ils unissent la culture des champs aux travaux du comptoir ou de l'atelier, double vie pleine de charme, entretenant la santé de l'âme dans des corps robustes, selon le précepte antique.

Cette paix paraît être le lot de sa naissance. Vous vous

Digitized by Google

imaginez peut-être qu'elle naquit sous l'ombre d'un monastère, de même que Tulle et Beaulieu et la plupart des villes Limousines. Il n'en est rien. Elle était déjà trop peuplée pour attirer les moines, ces amis de la retraite et du silence. — Nos historiens y retrouvent des vestiges de villas romaines, et en font un Tibur limousin, avec des nymphées et des parcs autour de ses palais : séjour délicieux où les Condés de l'époque venaient se délasser de leurs fatigues guerrières en arrosant des fleurs. Ces origines, nous ne les contredirons pas : elles sont gracieuses et ne manquent pas de vraisemblance.

Ici, le repos et les douceurs de la paix ; sur les hauteurs voisines, c'est la guerre avec ses retranchements, ses tours, ses ruines. Il faut se mettre à la suite de notre historien, courir avec lui sur la crête des collines, inspecter le sol, étudier les positions, refaire les plans stratégiques. Voici d'abord *Mulcedunum* (Monceaux), *oppidum* gaulois, le *Castracoune*, camp retranché au pied du Puy-du-Tour, fortifié lui aussi, tous les repaires des sociétés barbares. Le fort, où le fier Lémovice emportait les lambeaux de son indépendance, devenait après la conquête le *Castrum* d'où s'élançait avec ses aigles le préteur romain.

De retour à Argentat, l'historien prend la pioche, creuse le sol bravement près de la ville actuelle, pour retrouver cette antique *Longor*, humble Pompéi qui a sa célébrité parmi nous, et qui, de fait, remonte à la lumière avec ses assises romaines, ses urnes remplies d'une respectable poudre, ses fragments de poterie, ses bas-reliefs sculptés, pierres friables de l'Histoire, mais perles rares pour l'intré-

Digitized by Google

pide pionnier de nos annales. — Puis il montre sans peine que, sous les Mérovingiens, Argentat était déjà ville importante ; elle possédait à cette époque des ateliers monétaires dont on conserve plusieurs triens.

Le fait qui ressort avec le plus d'éclat dans l'époque Gallo-romaine, c'est le passage et la mort à Argentat de saint Sacerdos.

La fortune d'une cité ne s'estimait pas, au ve siècle, comme de nos jours, par la largeur des voies ou l'activité de l'industrie. Un pèlerin revenait de Rome, — rappelez-vous saint Rodulphe, — apportant dans sa tunique quelque relique insigne ; un moine mourait, répandant au loin la bonne odeur du Christ : c'était assez pour la richesse et la prospérité d'une ville. De tous les points de l'horizon on accourait, on venait vénérer la dépouille sainte et demander des grâces qui n'étaient pas refusées. C'est ce qui advint à Argentat.

Il y avait alors sur le siège de saint Martial, un évêque du nom de Sacerdos, nom qu'il portait sans doute par antonomase, à cause du prêtre saint qu'il fut. Averti de Dieu de sa fin prochaine, il se mit en route pour revoir et bénir une dernière fois ses frères du monastère de Calviac. La Providence permit qu'étant de passage à Argentat, il y mourût, non sans avoir manifesté sa puissance auprès de Dieu. Ses disciples déposèrent son corps sur une barque, et l'emmenèrent par la Dordogne jusqu'au lieu où il avait désiré reposer. Il ne faut pas douter que selon les usages de l'époque, Argentat ne se soit réservé de précieuses reliques. On donna le nom de Paradis, — sans doute par

Digitized by Google

quelque ressemblance avec le séjour des élus, — à la maison où il s'éteignit. Ce nom s'est conservé jusqu'à nos jours. M. Aug. Lestourgie y a érigé récemment un pieux oratoire. — Il se produisit alors, estime M. Marche, un grand concours de fidèles autour des saintes reliques, ce qui ne contribua pas peu au développement de la ville.

A dater du IXe siècle, Argentat est porté dans les chartes comme siège d'une vicairie. — En 930, Adhémar des Échelles fait don, par un testament célèbre dans nos annales (Cf. p. 187), de l'église d'Argentat à Saint-Martin de Tulle. — Dans la seconde moitié du XIIe siècle, le pape Alexandre III unit ce bénéfice à l'ordre de Cluny, et un prieuré de cet ordre y est fondé. — On trouve, en 1263, sans connaître la cause de ce changement, le dit prieuré sous la dépendance du doyen de Carennac. — Au XVIIe siècle, trois ordres religieux, un d'hommes, deux de femmes, viennent s'y établir : les Récollets, essaim parti de Tulle, y apportent le miel de leur discours, leur pauvreté, toutes leurs vertus; les Ursulines, vol de colombes parti aussi de Tulle et les Filles de sainte Claire, autre vol céleste descendu de Clermont, s'y adonnent à la prière et à l'éducation chrétienne des jeunes filles. — En 1793, les saintes clôtures furent brisées, et les moines et les religieuses dispersés. Les Ursulines seules ont pu renaître à l'ombre de l'ancien couvent des Récollets.

Tel était le pouvoir spirituel à Argentat.

La suzeraineté temporelle resta constamment aux Vicomtes de Turenne. Ces seigneurs s'étaient attachés à cette ville d'une affection spéciale : nous pourrions en

Digitized by Google

fournir de nombreux témoignages. Ils lui octroyèrent le droit d'élire ses consuls. On lit dans les dernières lettres délivrées à cet effet, en 1615, les paroles les plus flatteuses pour la « communauté. » — Ils prirent toujours soin, dans les diverses cessions de territoire, de se réserver pour eux « leur bonne ville d'Argentat. » Elle les paya de retour en leur gardant une longue et inviolable fidélité. Elle eut le malheur de les suivre jusque dans l'hérésie.

La Réforme se montra à Argentat, comme dans toutes les autres villes, aggressive, audacieuse, marchant à ses fins par tous moyens. Nous n'avons pas à y revenir ; nous voulons seulement courir sur quelques circonstances particulières.

Dès qu'ils se sentirent les plus forts, les Huguenots entreprirent de faire d'Argentat une place de guerre. Ils relèvent les anciennes fortifications, en ajoutent de nouvelles ; et, avec plus de prétention que de force réelle, ils affectent l'indépendance. — Bientôt s'offrit une occasion de mettre à l'épreuve la solidité de leurs murailles. Ils donnent l'hospitalité à leurs coreligionnaires de la Haute-Auvergne, poursuivis par les partisans des Guises. Mal leur en prit : la ville fut emportée d'assaut, pillée et brûlée pendant trois jours. Les Huguenots avaient eu soin de s'enfuir ; ils rentrèrent dans la place après le départ des soldats, et s'y fortifièrent de nouveau. — Au temps de la Ligue, le duc de Mayenne envoie un fort détachement dans le Bas-Limousin. A son approche, toutes les villes rebelles ouvrent leurs portes ; Argentat prit le parti sage de démolir ses tours. (1586.)

Digitized by Google

Argentat ne se soumettait cependant que de mauvaise grâce. — Henri de la Tour s'y rendit, en 1588, et y tint une assemblée plénière du parti protestant, pour aviser aux moyens de regagner le terrain perdu et de soutenir plus efficacement la cause du roi de Navarre. — Trois ans plus tard, Henri IV, pour reconnaître ses services, le fit maréchal de France. Tout était pour le mieux : il servait le roi dans les armées et les ambassades, quand tout à coup, traître à son roi comme il l'avait été à son Dieu, il se laisse emporter à une ambition démesurée. Il espère devenir le chef du parti calviniste en France. Obligé de s'enfuir à l'étranger, il n'en continue pas moins d'agiter par ses agents tout le pays. Henri IV dut venir en personne dans le Limousin et traquer les révoltés. « Les plus sages, dit Mézerai, préférant la fuite à une mauvaise attente, se retirèrent à Sedan, » principauté du vicomte ; les autres se soumirent. Après une absence de quatre ans, Henri de la Tour vint se jeter aux pieds du roi, qui lui accorda généreusement sa grâce. — L'histoire se montre plus difficile à l'absoudre. Par son apostasie et sa détestable ambition, il causa à son pays d'incalculables maux. L'Histoire marque son nom d'une flétrissure.

Cependant l'église d'Argentat ne se relevait pas de ses ruines matérielles et morales. Bernard Serre, prêtre de zèle et de foi, vraiment suscité de Dieu, curé d'Argentat de 1619 à 1643, se mit résolument à l'œuvre de restauration. Il chasse les Huguenots du lieu saint, revendique ses droits devant le parlement, fait donner des missions. Soutenu dans ses efforts par les Récollets et les Ursulines,

Digitized by Google

il accomplit des merveilles. — Lors de la révocation de l'Edit de Nantes, il n'y avait plus de ministres de la secte à Argentat. Les ordres sévères de Louis XIV achevèrent le triomphe de la cause catholique.

Au point de vue politique, la ville suivit le sort de la Vicomté. Après l'annexion de 1737, Louis XV se hâta d'y envoyer ses agents pour consommer l'unification. En même temps il vendait au duc de Noailles, pair et maréchal de France, déjà possesseur des fiefs de Servières, de Malesse, etc., la suzeraineté de la ville. Mais ce titre était uniquement honorifique, et n'avait aucun rapport avec l'ancienne suzeraineté qu'y avaient exercée les Vicomtes de Turenne.

VIII

La seconde partie de l'*Histoire d'Argentat* traite de l'Hospice. — De tout temps, Argentat s'est distingué par sa charité envers les pauvres et son culte pour la Vierge Marie. La Réforme, en se retirant, laissa après elle des ruines de toutes sortes qu'il fallut songer à relever. De là, la pensée de créer un lieu de refuge pour les malades et les indigents. On fit des legs; des taxes furent prélevées pour les pauvres. L'hospice cependant ne fut réellement fondé que dans les premières années du XVIIIe siècle. — Nous ne pouvons nous arrêter au récit de ces œuvres de charité. Disons seulement que M. Bombal, qui ferme l'histoire politique de la cité en 1789, continue jusqu'à nos jours les annales de charité. Ne l'en blâmons pas.

Digitized by Google

Que le mal s'oublie, s'il se peut ; mais gardons le souvenir des cœurs dévoués et charitables !

L'Hospice, ruiné et spolié par les bandits de la Révolution, — qui firent même une loi pour l'incinération des titres — se releva d'abord difficilement. Survinrent cependant des jours meilleurs ; de nouvelles dotations furent faites. En 1878, il fut rebâti dans une situation excellente. « L'asile des pauvres, dit M. Bombal, dominera notre cité, de même que la charité y domine. Notre âge, comme ceux qui l'ont précédé, aura apporté là, à l'abri des morsures de la rouille et des vers, des oboles qui se centuplent par delà la tombe. Devant Dieu, il ne sera pas les mains vides. Son église paroissiale et son hospice, reconstruits, attesteront qu'il a accompli le grand commandement. »

IX

Il n'y a pas à Argentat, croyez-le bien, que cette prospérité matérielle. Malgré la barre d'hérésie qui a traversé un jour ces clefs de saint Pierre, gages de sa fidélité, qu'elle porte dans ses armes, elle est toujours la ville aux mœurs calmes, chrétiennes, à la vie reposée, que nous avons connue dès l'origine. Les esprits y sont cultivés, amoureux des Arts ; les poètes n'y sont pas rares ; nous y connaissons d'infatigables chercheurs de vieilles chroniques. — Tenez ! nous en nommerons deux ou trois pour le seul plaisir que nous avons d'honorer ces talents modestes.

Ne parlons pas de M. Aug. Lestourgie auquel nous

Digitized by Google

consacrons une étude à part. Mais voici M. le Dr Paul Meilhac, érudit profond et charmant, curieux de toutes choses ingénieuses et fines, voué à l'histoire locale, à la recherche des titres originaux, et cela par la pente la plus naturelle de son esprit. M. Meilhac n'a rien écrit ; il n'écrira jamais rien. Il serait capable de dire, lui aussi : « Quand j'ai une bonne pensée, je ne fais pas la sottise de l'écrire : je la garde pour moi. » S'il ne l'écrit pas, sa pensée, il la communique volontiers, il la laisse s'égrener au fil soyeux de sa conversation. Il joue parmi nous le rôle d'inspirateur, de dieu du Pinde : il ne s'imprime à peu près rien, en fait d'histoire locale, qu'il n'ait été consulté. C'est encore un honneur.

M. le Dr Léopold Morély est un chercheur aussi, un pionnier de chroniques, un esprit de la meilleure trempe. — Nous l'avons rencontré, un soir, sur une des collines qui dominent Argentat à l'est. Il n'est pas indifférent d'ajouter que le soleil, voilé d'une gaze légère, embrumait d'or fluide le flanc des coteaux ; devant nous, la plaine se déroulait dans sa fraîcheur printanière ; les vallées profondes se dessinaient au loin entre les arêtes des collines. Le docteur, couvert tout entier de son chapeau aux grandes ailes rabattues, paraissait absorbé. Il tenait à la main un vieux document, la trouvaille du jour... Ah ! ils ne savent pas, les profanes ! dans quels transports une pareille conquête jette le véritable archéologue ! C'est un flot de sang à la tête et au cœur, une fièvre dont Esculape ne préserve pas ses disciples les plus distingués. — Nous nous approchâmes. M. Morély nous fit part tout de suite de sa décou-

Digitized by Google

verte ; il parla avec entrain et vivacité. Entraîné par son propre discours, il nous montrait du doigt les divers châteaux qui étaient, au Moyen Age, les forts avancés d'Argentat, à savoir : Le Gibanel, Saint-Chamant, Soulages, Monceaux, Neuville, etc., etc.; il nous en déroulait les fastes, tout à fait inédits, avec une connaissance profonde. En le quittant, nous emportâmes la promesse de la publication prochaine d'une suite de monographies sur ces familles seigneuriales. — Nous annonçons en toute confiance, une œuvre forte et originale.

X

Eh bien ! M. Bombal appartient à cette famille ; il en est l'aîné par l'âge et par les travaux. — Il naquit à Argentat, le 6 mars 1827. Il reçut ses premières leçons, dans un presbytère de campagne, d'un de ses oncles, prêtre excellent. Tout jeune, il prit son envolée vers Paris,

> Car Paris nous prend tout, et ses meilleures choses
> Sont nôtres ; ses parfums sont faits avec nos roses.
>
> (LESTOURGIE.)

Paris, heureusement, ne devait pas garder M. Bombal. Il nous revint après quelques années, rapportant de la grande ville ces choses qui servent autant l'écrivain que l'homme du monde, une urbanité exquise, une modestie agréable, et aussi la saveur des études sérieuses. Il remplit d'abord d'humbles fonctions, mais d'ailleurs des plus honorables. Nous tenons de lui la science immense par où nous sommes entrés au domaine de la pensée universelle, — la

Digitized by Google

science de l'alphabet ; de lui encore, l'art si compliqué de tracer ces lignes qu'on nomme l'écriture, et qui portent, sous leurs formes déliées et légères, l'infini de l'âme humaine.

M. Bombal fut admis tout de suite dans ce cercle littéraire, dont nous reparlerons plus au long (p. 325), société charmante de cette ville de province, où l'on lisait les maîtres de la langue, les rois de la littérature, où l'on pratiquait les Arts, où l'on s'exerçait aux rimes faciles, aux récits agréables. Lui, il débuta par des contes et des nouvelles, par des poésies champêtres, que se disputaient les journaux du chef-lieu et qui ont été emportés avec ces feuilles légères. Nous le regrettons vivement. Nous aurions voulu sauver au moins les *Contes Limousins*, récits si bien venus, parfumés comme une branche de muguet, réfléchissant si bien dans leur flot de source la campagne limousine. Nous avons gardé dans le souvenir le *Drach* (*Lou Dra*) où le bon lutin remet si gaiement les roses sur les rosiers, la jeune fille au bras de son fiancé ; *Lous Estantis* (Enfants morts sans baptême) d'une si poignante émotion ; la *Poule noire*, (*Lo Poulo nègro*), un chef-d'œuvre de malice populaire ; la *Légende de Merle*, conte dans le goût d'Hoffmann, mais d'une moralité sévère. Nous ne pouvons tout citer : ce qu'il faut dire, c'est qu'il n'est pas un de ces contes où ne tombe sa gouttelette de génie, et nous entendons par là l'idée originale, jaillie du fond du cerveau, vous étreignant et vous captivant avec force. Il faut regretter surtout que cette veine, qui était abondante, se soit si tôt épuisée. Il aurait pu nous donner, à côté de

Digitized by Google

l'œuvre historique, l'œuvre légendaire ; il aurait pu nous raconter tous les rêves de nos campagnes, tous les récits des veillées qui bercent les générations en fleur, — comme M. l'abbé J. Roux nous chante, lui, la légende religieuse. — Et le peuple, heureux de retrouver sous ses formes exquises ses vieux souvenirs, aurait applaudi le conteur.

Toujours est-il que, dès le temps de ces récits, l'historien était né en M. Bombal. Il nous assure lui-même que son *Histoire* est l'œuvre de la moitié de sa vie. Ce n'est pas peu, c'est même rare : qui donc aujourd'hui a souci d'exceller ? Pour lui, il a vécu de cette pensée ; il a porté son livre sur son cœur, lui donnant ses heures les meilleures, ses caresses paternelles, — partagées seulement avec une enfant, cueillie, comme la *Rose* de du Perier, dans toute sa grâce et tout son parfum, l'orgueil de ce père modeste.

Nous pourrions même, — si l'on nous permettait des souvenirs personnels : encore qu'ils soient inévitables dans ces Etudes, nous en demandons bien pardon au lecteur, — nous pourrions raconter la genèse de ce livre. Nous courions alors l'âge heureux qui écoute — car ce livre avant de paraître a pris l'âge d'homme ; — nous avons accompagné plus d'une fois les excursionnistes d'histoire à la recherche des briques à rebord, ou de tout autre débris du Passé ; nous avons entendu tous les beaux discours qui se tenaient, non sans une admiration naïve. De retour au logis, on nous recommandait le respect du parchemin, dont nous avions la malheureuse habitude de faire des peaux de tam-tam. Depuis, nous avons gardé le respect

Digitized by Google

du parchemin. — Ah ! il fallait voir de quelle flamme on brûlait, comme on s'enthousiasmait à ces souvenirs exhumés, à cette histoire fleurissant au soleil ! C'était le beau temps, celui qui correspond à l'inspiration chez l'artiste, le temps des découvertes, des échappées de vue, de la première floraison d'une œuvre jeune. On en jouissait pleinement, franchement. — Plus tard sont venus les labeurs, quand il s'est agi de rajuster les parties, de combler les lacunes, de prendre corps à corps le Protée de l'Histoire et le forcer à rendre ses oracles, en l'étreignant dans des liens solides, comme fit le pasteur Aristée à la recherche de ses abeilles. M. Bombal a accepté le travail, comme il avait accepté les joies ; et son œuvre a paru enfin, sobre, simple, mais gardant le rayon de ces jours dont nous nous plaisons à rappeler le souvenir.

Dès son apparition, elle eut pour elle le suffrage des meilleurs esprits. On y reconnut tout de suite des mérites sérieux, une haute conscience historique, de la probité intellectuelle. Profondément catholique, M. Bombal met sa foi et son cœur à la recherche de la vérité. Il sait que cette recherche est exigeante, qu'il faut y apporter des veilles et du travail, et, comme le disait Ozanam, de la sincérité et de l'honneur. Il ne s'y est pas épargné. Son *Histoire d'Argentat* sera complétée en certains points, rectifiée sur d'autres, nous l'avons fait nous-même ailleurs ; on y voudrait plus de liaisons, un art plus fin des transitions... Elle n'en reste pas moins une œuvre de valeur, pleine de science, sagement pensée. — Signalons aussi les formes nettes, bien arrêtées, sans longueur aucune, de sa phrase

Digitized by Google

historique, — ce don du style dont il faut faire cas, car il donne la trempe aux œuvres de l'esprit et assure leur durée : — style de choniqueur ni trop haut ni trop bas, portant même, en ses bons endroits, cette qualité si française, si rare pourtant aujourd'hui, la gaieté et le sourire. — Telle qu'elle est, l'œuvre fait monument, monument de peu d'élévation, d'un art très simple ; mais monument d'airain, planté au cœur de la cité, et destiné à durer autant qu'elle.

X

Nous voudrions en dire plus long, — parler de cette personnalité aimable et polie, austère et souriante, mettant dans ses écrits, comme sur ses lèvres, le grain de sel Limousin... Que la Postérité se souvienne du moins que M. Bombal a honoré sa ville natale encore plus par sa vie et son dévouement que par l'œuvre qu'il lui a consacrée !

Digitized by Google

LE COMTE V. DE SEILHAC [1]

« Ce sont des valets qui ont pris le sceptre de leurs maîtres, après les avoir assassinés. »
(MALLET DU PAN).

Mr le comte V. de Seilhac prend des mains de MM. Marche et Bombal l'histoire du Bas-Limousin, et la continue pendant la période, courte d'années mais séculaire par les événements, de la Révolution française.

Tout de suite, félicitons-le. On s'accoutume trop à ne voir la Révolution qu'à Paris, — comme si le reste de la France était alors sur des roses ! Paris, sans doute, donne le branle à la France, de même que le cerveau à tout le corps ; la province n'en garde pas moins sa physionomie à part, brutale et cupide. — L'histoire générale emprunte nous ne savons quel éclat rouge de l'excès même du crime et de la plénitude de la scélératesse : éclat qui attire de jeunes fous et de vieux philosophes, tous les « polissons de la politique, » — le mot est de Michelet, qui l'applique à C. Desmoulins, — les fait rêver de l'idéal de 93 pour le réaliser en nos temps et y jouer un rôle, qui dans le personnage de Robespierre, qui dans celui de Marat ou de Saint-Just. Cela s'est bien vu en 1848 : ils ne furent que les mimes grotesques des « géants » de 93, n'importe ! On

(1) *Scènes et Portraits de la Révolution en Bas-Limousin.*

Digitized by Google

voit les tendances du Siècle et le crime social de ces historiens qui poussent à l'imitation par leurs récits mensongers.

L'histoire des provinces ne se prête pas à cette duperie. C'est bien décidément le crime plat et abject, brutal et lâche qui s'étale ; c'est le barbare qui paraît, « bien pis, l'animal primitif, le singe grimaçant, sanguinaire et lubrique, qui tue en ricanant et gambade sur les dégâts qu'il fait. » Rien n'y prête à la couleur ; l'idéal se perd dans la boue. — Nous voudrions que, dans chaque province, on écrivît d'une plume de bronze les annales de la Révolution. Nous ne connaissons pas d'autre moyen de combattre le mal social, ce mal qui nous dévore, le parasite monstrueux qui vous suce la vie... Ne dirait-on pas, en effet, que la Révolution, comme ce démon de l'Enfer dantesque, qui applique ses membres contre les membres d'un réprouvé, se fond en lui insensiblement pour ne faire qu'un avec lui et incarner en quelque sorte la damnation, ne dirait-on pas que le démon de la Révolution s'est ainsi incorporé à la France?... Eclairons, du moins, l'avenir avec la torche de 93.

I

La convocation des Etats-Généraux sonna le tocsin de la chute de la Royauté.

A Tulle, la réunion des trois Ordres prélude au serment du Jeu de Paume. Le Tiers demande qu'on procède en assemblée générale ; il ne réussit pas dans ses prétentions, mais il ne fait que se tromper d'heure. De toutes parts, jaillit l'esprit nouveau, comme les étincelles d'un tison que

Digitized by Google

l'on secoue. C'est surtout dans les pamphets et les brochures qu'il pétille et qu'il brûle. Il perce, de même, avec éclat, dans la rédaction des cahiers de doléances : — c'est nous qui disons « doléances » pour garder le mot consacré par l'usage et commandé par le respect. — Les Ordres, eux, ne s'en contentent plus et le Tiers écrit sans nul tremblement de main : « Plaintes, Instructions, Remontrances. » S'ils sont divisés sur d'autres points, ils tombent d'accord sur celui-ci, qu'il faut remanier de fond en comble la constitution politique de la France. On veut expérimenter, chercher de nouvelles voies, au risque d'être écrasé sous les ruines de l'ancien ordre de choses. Un siècle de philosophie a promis à la fois « satisfaction à toutes les grandeurs et à toutes les faiblesses de l'Humanité ; » le *Contrat social* a mis la doctrine en formules... On s'embarque donc, toutes voiles dehors, pour ce monde idéal. Les pilotes sont jeunes et inexpérimentés : ils n'en suivront que mieux les routes nouvelles. Le vent est favorable, il suffit. — Ils ne se doutent pas qu'arrivés au port, « dans le temple imaginaire de leur liberté prétendue, ils se trouveront dans un abattoir. »

Moins de trois mois après la convocation des Etats, le peuple de Paris, surchauffé par les événements, fait explosion : il s'empare de la Bastille. Ce jour-là, le pouvoir tomba du trône et roula aux mains du peuple, hochet terrible dans la main d'un enfant. D'abord ce fut l'étonnement. « Habitué à être conduit, dit M. Taine, le troupeau humain s'alarme de son abandon. » Il est pris de vertige. Par un fait inouï dans l'histoire des peuples, un frisson courut

Digitized by Google

aux veines de la France : la France, un jour, EUT PEUR. La crainte est une vertu, la vision de la Justice ; mais la peur vide de son sang le cœur de l'homme pour le jeter dans les bras du crime et de la lâcheté.

Tout le Bas-Limousin s'ébranle sous le coup de cette panique. Des fantômes peuplent l'imagination populaire. L'ennemi est à six lieues ; on l'a vu ; il brûle les moissons... A Tulle, les patriotes marchent au-devant des Autrichiens qui descendent par la route de Lyon et rencontrent trois moines Italiens, qu'on eut grand'peine à leur arracher. Trente paroisses volent au secours d'Uzerche ; dix mille hommes campent sur ses places publiques et ne se séparent que faute de vivres. Le paysan enfouit ses blés ; les femmes, les enfants gagnent les retraites des bois. — On frémit encore dans nos campagnes au souvenir de l'*annado de la paou*.

Mirabeau et Necker peuvent être contents : la France est affolée, mais elle est sous les armes. — On ne se joue pas impunément du peuple : il lui faut cet ennemi qu'on lui a dénoncé ; il faut qu'il se montre, qu'il sorte de terre. Les meneurs alors lui indiquent du doigt les châteaux, en criant : Voilà l'ennemi !

A cette guerre contre les châteaux, nul prétexte cependant. Il n'y avait plus de serfs en Limousin ; du reste, tous les privilèges étaient à bas et avec eux l'impôt féodal. La Noblesse était généralement aimée et respectée : nulle part, on ne voit la poursuite d'un grief ou d'une rancune. Persécutée, elle tendra la gorge sans essayer de se défendre. — La Jacquerie n'en prit pas moins un développement

Digitized by Google

énorme. Toutes les paroisses sont en feu. A Monceaux, à Saint-Chamant, on brûle les bancs d'église : une manière d'abolir des privilèges déjà abolis. On crève la chaussée des étangs ; on entre de vive force dans les maisons. — A Lissac, on dresse un gibet en face des croisées du château. M. Laporte de Lissac, vénérable vieillard, voit sa demeure saccagée, son fils conduit au pied de la potence ; lui-même succombe sous les outrages d'un bandit plus que sous le flot de sang qui lui monte au cerveau. A Allassac, l'émeute assaille le château de M. de Lamaze. Soutenu par quelques amis, M. de Lamaze tient bon derrière ses murailles. Brive ne lui envoie du secours que le lendemain : secours qui ne sauve rien, car le château est abandonné au pillage. M. de Lamaze cependant échappe à la mort. — A Favart, huit cents paysans font des menaces à Mme de Saint-Hilaire. Tout Tulle vole à son secours ; un véritable combat s'engage et la victoire, cette fois, resta au parti de l'ordre. On fit quelques prisonniers dont deux furent pendus. Ce coup de vigueur arrêta les rassemblements qui se préparaient à Voutezac, à Uzerche, etc.

Ces événements se passaient dans les commencements de 1790. Mais la Jacquerie restera à l'état permanent. — M. de Saint-Victour était absent depuis cinq ans ; il avait remis toutes les rentes et prêté pour quatre mille francs de grains. Il passait à Ussel pour Jacobin. N'importe ! ses étangs sont ouverts : on prend quelques poissons, on laisse le reste pourrir dans les herbes et pour mieux assurer l'expropriation, on veut brûler les titres. La garde nationale d'Ussel arriva juste à temps pour arrêter ces forcenés.

Digitized by Google

(M. Taine). — Cent châteaux limousins sont abandonnés au pillage ; la plupart, comme celui de Seilhac, démolis. Tulle même se voit un jour envahi par une horde de gens de la campagne qui dévalisent plusieurs maisons et commandent en maître pendant trois jours. — Le peuple, encanaillé par les bandits qui le mènent et qu'il appuie de sa présence, appelle ces brigandages « une justice nationale. » Le mot sanctifie la chose dans ces cervelles égarées. De répression, aucune ; les autorités locales se sont déclarées impuissantes. L'Assemblée elle-même, « considérant que si l'on autorise des poursuites pour Paris, il faut les autoriser pour tout le royaume, » se décide « *à voiler la statue de la Loi.* »

II

Tulle, — nous venons de le voir dans l'affaire de Favart, — résistait avec courage au flot montant de la Révolution. Dix villes de cette résolution en France eussent arrêté sa marche. Elle commença par appeler dans ses murs un détachement de Royal-Navarre en résidence à Limoges. Il se rencontra que le détachement était commandé par un homme de cœur, M. de Masset. Pendant plus d'un an, la Révolution frappa aux portes de Tulle, sans pouvoir entrer. On vaquait à ses affaires ; on dormait tranquille à l'ombre de l'épée du capitaine... Cependant le flot, qui monte toujours, trouve des issues. A la fête de la Fédération, le cheval de M. de Masset ayant fait un écart, on accuse le capitaine d'avoir voulu charger le peuple. On veut l'obliger à acclamer seul la nation : il s'y refuse. —

Digitized by Google

Bientôt M. de Masset quittait Tulle. Malheureusement, il y revenait quelques semaines plus tard. Il est reconnu ; une émeute s'organise ; une fausse accusation de meurtre est portée contre lui. La maison qu'il habite est cernée, prise d'assaut. Il rend les armes à condition qu'il aura la vie sauve. A peine est-il dans la rue, qu'un forgeron se précipite, le frappe par derrière de son lourd marteau. Le capitaine tombe mort et la foule se rue sur son cadavre.

Ce jour-là, la Révolution se rendait maîtresse de Tulle. Il y aura encore des jours de relâche : ainsi, après l'assassinat de M. de Masset, le lion populaire se pourlèche les lèvres. Mais l'ère de la Terreur est ouverte. Nos Jacobins ne seront pas indignes de leurs frères de Paris ; dans leur empressement à les rejoindre sur leur route, ils les dépasseront.

III

L'âme de la Révolution, il faut la chercher dans les sociétés populaires. Elles couvrent toute la France : chaque petite ville a la sienne ; on en compte soixante mille toutes organisées à l'instar de la société des Jacobins. Elles se relient entre elles par une correspondance active, par un courant électrique des mêmes vues et des mêmes sentiments. Là s'allumeront, comme à leur foyer, les haines farouches, les accusations meurtrières ; là s'abritera, comme en son chenil, la Liberté aboyante et monstrueuse. Une vapeur de grands mots et de phrases vides de sens, exportés de Paris, fera tourner toutes les têtes. Le fanatisme s'y élèvera jusqu'à la folie et, à ce point, de même que dans les sectes Turques, il sera réputé sagesse. Cin-

Digitized by Google

quante citoyennes de Tulle, dans une adresse à la Convention, ne reconnaissent que deux époques dans l'histoire du monde : sa création et sa régénération par les principes de 89. « Citoyens législateurs, ajoutent-elles, craignez le courroux des citoyennes de Tulle, qui ont juré de mourir libres ou vengées. » Un maire de Bort ajoute à son nom celui de Marat et signe : Dulac-Marat. — Toute modération y deviendra crime ; toute cupidité s'y déploiera à l'aise sous le beau nom de liberté.

La Société populaire de Tulle tint ses premières réunions en juin 1790. Elle se heurta d'abord à des résistances ; quelques-uns de ses membres furent même emprisonnés. Plus tard, en 1792, le quartier du Trech se souleva pour défendre contre elle ses prêtres et ses autels. La Société sortit toujours victorieuse de ces crises et garda l'influence.

En y entrant, ses membres prêtaient serment de dénoncer tout acte anti-civique. Recevoir les dénonciations était le gros travail des séances. — Lisez le procès-verbal du 26 avril 1791. Brival, l'évêque constitutionnel, présidait. Six Frères, (touchante fraternité !) dénoncent successivement le district, le département, les propriétaires, Royal-Navarre, etc. On voit sur quelle échelle les *Frères* exerçaient le métier de Judas. — Entre-temps, la Société surveille le rite liturgique. Elle porte plainte contre les chanoines qui se font donner de l'encens. Elle députe trois de ses membres vers Mgr de Rafelis de Saint-Sauveur pour entrer « en lice avec lui » sur la question du serment exigé du clergé. Elle traîne à sa barre des recluses tremblantes

Digitized by Google

pour leur faire jurer « de défendre la République jusqu'à la mort. »

La loi contre les suspects ouvre un champ sans bornes à son zèle. Les suspects, c'est la moitié de la France. Suspect, un parent, un ami, un ancien serviteur de noble ou d'émigré. Suspecte, « la Cosnac, moinesse, n'ayant jamais fréquenté les patriotes, ne saurait aimer la Révolution. » On est suspect pour paraître tel, sans que les accusateurs « aient besoin d'expliquer les motifs, » déclare un membre de la Convention. Le club de Tulle s'élève jusqu'à suspecter les Jacobins de la rue Saint-Honoré, « chez lesquels un parti est accusé de professer des sentiments dangereux. » Bientôt le travail lui-même est suspect d'aristocratie : l'ouvrier laborieux croise les bras pour sauver sa tête. On tremble à cause de son nom ou de son honnêteté. « On craint d'être soi, » dit très bien M. Portalis.

Qu'arrive-t-il ? Tandis que les prisons regorgent, les marchés se vident. Les paysans injuriés, volés, menacés de mort aux portes de Tulle, jurent qu'on ne les reverra plus ; rentrés chez eux, ils enfouissent leurs grains. Le canon marche sur Sainte-Fortunade ; la guillotine est établie en permanence sur la place Saint-Julien ; des commissaires sont envoyés dans les campagnes pour battre les blés engrangés : la disette n'en persiste pas moins. On ne trouve d'autre remède au mal que d'élargir le cercle des suspects. Ne dirait-on pas que la vue des larmes et du sang nourrit les patriotes, comme on assure que la fièvre nourrit ? — Les détenus paient leurs aliments et jusqu'à leurs geôliers et leurs chiens. Vingt femmes, gardées à

Digitized by Google

Saint-Angel par quatre hommes, réclament en vain contre cette dépense énorme « au nom de la médiocrité de leur fortune et de leur parfaite soumission. » La faim devient le grand supplice de la prison. Avec une sacrilège ironie les patriotes imposent « des jeûnes et des carêmes civiques. » Eux, ripaillent et s'enivrent sous les yeux de ces malheureux qui se meurent de faim. Plusieurs, en effet, finirent de cette male mort. Quelques secours malgré tout, leur arrivaient de leurs proches et de leurs amis. Les patriotes imaginèrent de les échanger contre un pareil nombre de détenus de Limoges. Pour conclure « ce traité de commerce » il se fit, dans les rues de Tulle, avec des vêtements d'église, une immonde saturnale.

A défaut de prisons, les clubs taxaient la liberté. A Uzerche, on payait pour sortir de prison ; à Treignac, pour n'être pas emprisonné. Chaque jour de liberté était tarifié. Le président déclarait, qu'à défaut de paiement, « la liste *noire* deviendrait *rouge*. » A Saint-Robert, M. Beauvoir se rachète pour 40,000 livres. — Enfin, on délibéra sur le moyen d'en finir avec ce peuple des prisons. On proposa publiquement de braquer le canon contre les maisons d'arrêt, de précipiter les femmes enfermées au grand séminaire dans le gouffre qui est au-dessous, etc. A Uzerche, on songea à les transférer, hommes et femmes, au petit château de Puygraulier, pour les faire sauter avec deux tonneaux de poudre. — Les procès-verbaux de ces motions existent aux archives publiques.

IV

Fuyons ce spectacle des prisons, triste comme le règne

Digitized by Google

du mal. Voici que s'ouvre la passion sanglante de la patrie.

Qui le croirait? La première tête frappée par la justice révolutionnaire dans la Corrèze, ce fut la tête d'un mendiant. Ce gueux était un très honnête homme. Son crime consistait en quelques méchants propos sur les affaires du temps. Aux menaces des patriotes, il répondait : « Voyez ce cou : Dieu l'a fait assez gros pour porter la misère ; trop gros, pour être coupé par le bourreau. » Il ne disait que trop vrai ! Trois fois le couperet glissa dans ses rainures sans pouvoir trancher cette tête misérable. La femme du bourreau, qui était en même temps son aide, tira un couteau de poche et termina l'ouvrage. — Ceci se passait à Uzerche, le 19 septembre 1793. Besse, (c'était le nom de ce malheureux) avait 65 ans, et ses deux fils servaient dans les armées de la République.

Le bourreau repart en toute hâte pour Tulle. Deux prêtres, MM. Labrue et Bouin, ont été saisis à la Guitardie, près de Collonges, remplissant un office de charité. En moins de trois jours, ils sont arrêtés, conduits à Tulle et exécutés.

Un mois plus tard, un commissaire écrivait de Meymac : « Un peu de *guilleautine*, en ce pays, ne ferait pas de mal. » Et un autre : « Envoyez les sans-culottes armés et la *sainte* guillotine. » Que se passait-il donc à Meymac ? Trois paysans avaient refusé de fléchir le genou devant un cheval introduit au sanctuaire de l'église ; ils avaient même assommé la bête : A la guillotine ! — A Brive, M. de la Filolie avait osé dire que la Justice sommeillait. Une veuve, Marthe Ségeral, fut dénoncée par une pauvresse

Digitized by Google

qu'elle secourait, comme fanatique. — M. de la Chabanne était noble et riche ; M. d'Arche portait le dangereux surnom de *Vertueux* : tous, à la guillotine !

La province, il faut le reconnaître, répugnait à ces holocaustes offerts au Moloch régnant. La Convention s'avisa alors de décréter l'envoi à Paris d'une partie des détenus. Des listes sont dressées dans toutes les villes. La seule liste de Brive contenait 57 noms. Pour ceux qui restaient, on traita avec le geôlier, moyennant un salaire de 1,500 francs de rente afin qu'il se chargeât de les sabrer dans leur lit. Par bonheur, ces malheureux avaient le sommeil léger : ils entendirent. L'un d'eux, Lescot, sous le coup de cette terreur, se pendit. — A Tulle, un prisonnier apprend qu'il est du voyage : de désespoir il se précipite par la fenêtre. Mais le comité n'entend pas qu'on frustre la guillotine. Séance tenante, vingt noms sont mis dans un chapeau. Un enfant, — à quoi employait-on l'innocence ? — tire le nom de M. Rabanide. M. Rabanide distribuait de larges aumônes ; son nom fut accompagné de cet acte d'accusation : « Fait des réunions de pauvres pour provoquer la contre-révolution. »

Les listes sont closes : on se met en route. Il arriva, par le fait d'un homme dévoué, que les chevaux et les bœufs limousins prirent leur pas le plus tardif. Parti au commencement de mai, le convoi ne fit son entrée à Paris que la veille du 9 thermidor. Nos malheureux compatriotes se disposaient à la mort, quand l'un deux, M. Ludière, s'écrie : « C'est lui ! Robespierre. » Il venait de reconnaître son ancien collègue dans l'homme mutilé qui entrait à la Con-

Digitized by Google

ciergerie. Robespierre tuait encore : de saisissement, M. Daubec tombe mort à côté de M. Ludière.

V

M. de Seilhac a recueilli le nom d'un honnête homme, Machat le ferblantier. Machat étoffait son bon sens de la philosophie de Diogène. Quand la *farandole* passait sous sa fenêtre, il mettait un lampion dans sa lanterne d'enseigne et disait d'une voix âpre : « Je cherche un homme parmi ces brigands. » — Rallumons la lanterne de Machat.

Voici d'abord Brival, l'homme qui se tailla une carmagnole dans sa robe de procureur royal. Il fut le Robespierre de la Corrèze. Il avait, du moins, du fameux Montagnard, l'âme sournoise et cruelle, l'orgueil implacable. Humilié de son échec aux élections des Etats-Généraux, échec qu'il attribuait au parti de la cour, il couva sa haine, usa de tous les moyens que lui donnait sa charge pour abaisser le pouvoir et se créer une popularité. Devenu membre de la Convention, il dirigea et inspira les Jacobins de Tulle. Il vota la mort de Louis XVI avec un cynisme d'expression qui ne fut pas dépassé. — Il mourut en Suisse, halluciné, se croyant pair de France et choyé de la cour.

A côté de Brival, siégeaient à la Convention Pénières, Borie, Lanot, tous régicides. Pénières alla finir ses jours en Amérique ; Borie mourut en Suisse ; Lanot se suicida.

Sur un autre banc avaient pris place Lidon et Chambon. Ils appartenaient tous les deux au parti de la Gironde et souillèrent leurs mains du même sang innocent. Après leur chute, ils se rapprochèrent de leur pays. Lidon, qui

Digitized by Google

avait, à Brive, demandé les mesures les plus sévères contre les prêtres, fut recueilli par un curé de campagne. Obligé de fuir, il arrive à la Géronie, près de Cublac, chez un ami qui le dénonce. Dans cette extrémité, il invoque le courage de Caton et meurt en imprimant ses dents sur le fer de son pistolet. — Chambon, lui, est trahi par un de ses anciens métayers, (près de Lubersac). Au moment où la foule acharnée à sa poursuite va mettre le feu à la grange qui l'abrite, il se montre tout à coup, découvre sa poitrine et s'écrie : « Que mon meilleur ami tire le premier ! » et tombe percé de vingt balles.

« ALLA VENDETTA CORRON COM' ALL' IRA. »
Ils courent à la vengeance divine comme ils allaient à la colère,

dit Virgile au Dante, en lui montrant deux réprouvés.

VI

Nous avons, dès le début, félicité M. de Seilhac. Son livre n'est pas sans défaut : il y manque, en particulier, l'indignation, une des plus nobles facultés de l'homme pourtant. Mais il intéresse, il instruit. Il donne la clef d'une foule d'événements, sans cela inexplicables ; car il y a une hérédité du crime, et une prolongation de châtiment. — La main de Dieu est visible à chaque page de notre histoire : nulle part, elle ne se montre plus terrible et plus miséricordieuse à la fois que dans les annales révolutionnaires.

NOTA. — Nous avons consacré à l'œuvre de M. de Seilhac, dans le *Limousin et Quercy* (janvier 1880), une étude plus détaillée. Nous avons évité de nous répéter.

Digitized by Google

LE COMTE DE COSNAC[1]

NEQUE AURO, NEQUE ARGENTO, SED HONORE

(*Devise de Cosnac.*)

De M. le comte de Seilhac à M. le comte de Cosnac la transition est aisée. Ils ont l'un et l'autre leur seigneuriale demeure sur cette terre historique d'Uzerche dont ils occupent les deux points extrêmes. Facilement les deux gentilshommes peuvent se visiter par la belle route de Tulle à Limoges, qui relie de son ruban ondulé les tours des deux châteaux et deviser d'histoire. Tous deux, en effet, sont historiens et nous aurions peine à concevoir qu'ils fussent autre chose, dans les lettres du moins. Un autre grand nom limousin, M. le duc de Noailles, l'un des Quarante, M. Henri de Noailles, son fils, lauréat de l'Académie, écrivent aussi nos annales. Ne dirait-on pas un nouvel apanage, celui des idées, dans nos grandes maisons limousines ? L'Histoire est ceinte de lauriers comme la Victoire. Si l'épée est brisée aux mains des preux, la

1. SOUVENIRS DU RÈGNE DE LOUIS XVI.

Digitized by Google

plume est aussi une arme de combat. Elle porte son idée comme l'épée, et même plus haut et plus loin. « Je suis le premier de mon sang, disait Montalembert, qui n'ai guerroyé qu'avec la plume. Mais qu'au moins elle serve avec honneur, qu'elle devienne un glaive à son tour dans la rude et sainte lutte de la conscience, de la vérité, de la majesté désarmée du droit, contre la triomphante oppression du mensonge et du mal! »

C'est là un fier langage. Nous aimons à le dire : nos historiens limousins n'en ont pas tenu d'autre. Il est à remarquer que l'Histoire, pour eux, est souvenir de famille et patrimoine de gloire à recueillir : M. de Seilhac ramasse ses récits autour de la demeure de ses ancêtres ; M. de Noailles fait du grand siècle un cortége à Mme de Maintenon, son illustre parente ; quant à M. de Cosnac, il broche du fil d'or ténu mais toujours visible de Daniel de Cosnac, son arrière-grand-oncle, sa tapisserie de haute lisse historique.

I

Il ne nous déplaît point que le même sang qui courait aux veines du héros, anime, à deux siècles de distance, la plume de l'historien. C'est le côté spécial du talent de M. de Cosnac, nous le verrons. Mais, tout d'abord, pour donner la genèse exacte de son esprit et de sa *manière*, esquissons quelques traits rapides de biographie.

La famille de Cosnac est incontestablement une des plus anciennes et des plus illustres du Bas-Limousin. On la

Digitized by Google

retrouve à toutes les pages de nos annales. Une charte de donation, délivrée à l'abbaye d'Uzerche, au xe siècle, constate que, depuis un temps reculé déjà, elle est en possession de la seigneurie de Cosnac. Un grand millénaire d'existence, cela compte, même pour les fortes races. Il est vrai que, bénie de Dieu comme Abraham, elle a été de tous temps aussi féconde en postérité que riche en honneur. On assure que de précieuses reliques, transmises à travers les âges, sont les arrhes divines qui garantissent aux châtelaines l'heureuse issue de leurs épreuves. Aussi, a-t-elle fourni à la cour de nos rois, aux armées, aux abbayes, à l'Église, des personnages nombreux et distingués. A l'Église seule, elle a donné un cardinal, deux archevêques et quatre évêques.

M. le comte Gabriel-Jules de Cosnac est né à Clermont en 1819, — une année de paix précédée d'une année de joie à la suite de la délivrance du territoire français de l'occupation étrangère, et suivie d'une année de deuil éternellement stigmatisée par le meurtre du duc de Berry. — A peine à l'âge d'homme, il sentit cette fascination d'âme qui depuis dix-huit siècles attire invinciblement à Rome tout esprit né pour la grandeur. Un beau livre à écrire serait le récit de ces émigrations d'aigles ou de colombes, de vautours parfois, qui sont venus baigner un instant leurs ailes frémissantes à ce soleil du Vatican, le plus beau après celui du Ciel. Citons seulement saint Wilfrid, Charlemagne, Luther, Mozart, L. Veuillot. M. de Cosnac ouvrit, lui aussi, ses ailes et s'orienta vers ce soleil. Il prit la mer à Nice, dans la baie des Anges — un

Digitized by Google

beau nom admirablement porté, ajouterons-nous, si on nous permet ici un souvenir qui nous émeut. Imaginez-vous une anse de vase grec se détachant dans le granit blanc de la Provence; un parc de dauphins s'ébattant comme un troupeau de daims au soleil de midi; un lac au miroir d'azur ou d'un blanc laiteux aux jours de calme. — Nous trouvions nos délices à plonger nos deux bras dans cette immensité qui venait mourir à nos pieds et lécher notre chaussure.

Parti sous de si beaux auspices, le jeune voyageur faillit périr dans une tempête, au milieu de la mer de Gênes. Il échappe heureusement et arrive à Rome. Grégoire XVI vit en lui toute une génération de princes de l'Eglise, et lui accorda sa paternelle bénédiction. La rosée divine qui s'échappa des mains ouvertes du pontife et inonda le front du noble comte, au début d'une vie nimbée de fières ardeurs et de foi chrétienne, devait faire germer les fruits les plus précieux. Espoir qui ne fut point déçu : nous aurons à le constater.

De retour en France, ne voulant pas servir un gouvernement d'aventure, M. de Cosnac renonça à la carrière des armes où l'appelaient ses goûts et des traditions de famille. Il étudia le droit et prit, en 1840, ses degrés de licence. Il n'avait que vingt ans, mais dès lors sa vie se fixe, se concentre, et prend cette ferme allure d'action, d'étude, qui conquiert vite une place au soleil de la gloire et scelle un nom pour la postérité.

Membre des plus actifs de la *Conférence d'Orsay*, — une société de jeunes gens d'élite qui s'était constituée

Digitized by Google

à l'imitation des Chambres, — il publia, sur les questions du jour, deux opuscules qui lui valurent une lettre autographe de Mgr le comte de Chambord.

En 1843, il fut des premiers à accourir à Londres pour former autour du Prince une cour improvisée. Les espérances étaient jeunes et brillantes! mais *l'heure est à Dieu* : respect à ce mot.

Nous ne dirons rien de sa carrière politique, de ses charges, des distinctions nombreuses qui honorent en lui l'homme surtout. Nous n'écrivons pas une biographie; nous recherchons les préludes et la direction d'un esprit. Rappelons encore deux brochures, l'une pour défendre les principes sociaux ébranlés en 1848 : *Questions du jour : République, Socialisme et Pouvoir;* l'autre en faveur de la papauté menacée par la Révolution en 1860 : *Question romaine, Croisade.* Nous avons hâte d'arriver à l'historien.

II

M. de Cosnac, en histoire, comme on disait autrefois de la noblesse, ne se donna que la peine de naître. Il hérita, jeune encore, des Mémoires inédits de Daniel de Cosnac, mort archevêque d'Aix, — Mémoires d'un grand intérêt historique, et par l'époque à laquelle ils se rapportent, le XVIIe siècle, et par les fonctions diverses que remplit leur auteur.

Notre futur historien eut le très vif sentiment de sa bonne fortune. Les circonstances s'y prêtaient. On était

Digitized by Google

encore dans tout le feu du mouvement historique que ce grand esprit français, presque inédit, le duc de Saint-Simon, venait d'allumer au cerveau de cette génération. L'histoire littéraire en garde le souvenir comme d'un événement qui marque une époque. Sans doute, on fit des réserves ; on y dénonça les rancunes du courtisan, mais l'accord fut unanime, parmi les clairons et les mirlitons de la renommée, à reconnaître dans cette œuvre le coup d'ongle d'un Alectryon gaulois. Il se trouvait en effet que le fier duc, si dédaigneux de tout, même du talent, et si dédaigné au siècle dernier, parce que Voltaire avait enclos l'histoire du grand règne avec la seule toile de Louis XIV, avait peint une vaste fresque — le mot est de Sainte-Beuve, — une fresque dont on ne possédait que des lambeaux, et que l'année 1832 nous déroulait pour la première fois dans toute sa magistrale ampleur.

Un beau temps pour naître historien ! Il n'y a pas que Bonaparte qui rencontre un jour un canon sur son affût et une ville à bombarder, et se couronne de là grand homme. D'autres ouvrent un livre et jettent leur cordeau dans le champ de l'Histoire, ou entendent une harmonie, un soir, et sont poètes. M. de Cosnac soupesait alors dans sa main les Mémoires de l'archevêque d'Aix. C'était de l'or travaillé et ciselé, il le savait, mais fruste par endroits. Il fallait éclairer les ombres, affiner à neuf : c'est ce que comprit notre historien. Il se mit avec ardeur à son travail de recherches et de patience, et publia, en 1852, dans la collection des ouvrages édités par la Société de l'Histoire de France, deux volumes de *Mémoires* qu'il

Digitized by Google

accompagna d'une notice étendue et de notes savantes. L'œuvre fut accueillie par les éloges de la presse, et obtint un succès mérité. Comme on réclamait une nouvelle édition, M. de Cosnac y répondit en donnant le premier volume d'un ouvrage qui porte un titre singulier pour un auteur du XIXe siècle : *Souvenirs du règne de Louis XIV.*

III

Les *Notes* des *Mémoires* s'étaient grossies au point de devenir un portique sans proportion avec le monument. La même surabondance s'était présentée pour M. le duc de Noailles qui ne songeait, tout d'abord, qu'à mettre une préface aux lettres de Mme de Maintenon, et qui fut conduit à écrire une histoire complète du règne de Louis XIV. — M. de Cosnac prit le parti de donner à son travail une existence propre et fit bien.

Quand une main appuyée sur cet ouvrage, tenant de l'autre la plume du critique, nous faisons le silence au fond de nous, pour écouter la seule voix de nos impressions, c'est d'abord une très légitime fierté qui nous prend au cœur pour notre pays limousin, qui n'a rien à envier dans les choses de l'esprit — nous le montrerons amplement, s'il nous est donné de mener à bonne fin le livre rêvé — aux plus opulentes provinces ; c'est ensuite une admiration sincère pour l'œuvre qui nous occupe. Elle a ses défauts : nous ne les tairons pas. Mais, par là, nous aurons acquis le droit de dire notre pensée alerte,

Digitized by Google

vivante, même enthousiaste. Nous ne nous réclamons pas de l'Ecole moderne dite de la nuance : nous aimons le mot franc et français.

Nos lecteurs l'ont compris : nous sommes en présence d'une œuvre de jet puissant et de long souffle. Nous ne pouvons songer à procéder par analyse. Qu'il nous suffise de toucher aux sommets plus brillants ou moins explorés, et aux épisodes superbement entaillés dans le roc limousin.

IV

L'ouvrage vise au monument, d'abord par les proportions matérielles, — sur six volumes in-8°, quatre sont consacrés à la seule année 1652, qui n'est cependant qu'un premier chapitre de l'histoire du grand roi ; — surtout par la masse d'idées nouvelles apportées à sa construction. Puisque monument il y a, nous le comparerons à l'hôtel littéraire de Rambouillet emménagé aujourd'hui en palais historique. Ce fut Mme de Rambouillet elle-même, dont le cœur de femme fit éclore au cerveau une fleur de génie, qui fit bâtir, pour recevoir sa brillante société, l'hôtel devenu si fameux sous son nom. L'édifice s'éleva sur ses idées et d'après ses plans. Tout devait y porter un caractère nouveau en rapport avec la nouvelle société qui venait de naître. Elle voulut des fenêtres hautes et larges, des plafonds sonores où pussent retentir les noms historiques prononcés par la voix grave des huissiers, des appartements meublés avec art, des ruelles d'un goût

Digitized by Google

exquis ; au dehors, dans les jardins, des ondées sur la pelouse, et toutes les fleurs qui formeront un jour la *Guirlande de Julie*. Au lieu de l'ennui, du sans-gêne, de la tenue sombre, et des airs menaçants des demeures de l'époque, elle fit entrer chez elle le soleil, et puis l'aisance, les paysages, tous les épanouissements.

M. de Cosnac, qui tient de Mme de Rambouillet par l'angle poétique et chevaleresque de son esprit, élève son édifice sur les mêmes plans. C'est la même éclatante lumière qui pénètre par les mêmes larges ouvertures, le même goût exquis, un peu précieux, d'ornementation ; et la chambre tendue de velours bleu aux crépines d'argent, et les boudoirs artistiques, et le charme des fleurs parfumées et des eaux gazouillantes, tout y est et tout s'y reflète avec une exactitude de photographie. Quant à la société qui passe, foule dorée, chuchotant les mystères, éclatant aux saillies, applaudissant un rondeau, causant histoire, littérature, philosophie, religion, elle est si évidemment la même que M. de Cosnac en revient et peut écrire au frontispice de son livre : *Souvenirs*.

La Critique l'a déjà dit : M. de Cosnac s'est si intimement mêlé à la société du XVIIe siècle qu'on croit lire un contemporain de Louis XIV. Mais il y a plus. La critique des journaux ne l'a pas remarqué parce qu'elle ne creuse rien et s'en tient aux surfaces : — son explication n'explique rien, ni l'originalité de ce style qui a des vibrations d'épée, des éclairs d'étonnement mêlés à des grâces de bergerie, ni la pensée qui domine tout, dans ce livre, et qui en est l'honneur et aussi l'écueil. Disons-le franche-

Digitized by Google

ment : M. de Cosnac est, de nature d'âme, membre vivant de la société du XVIIe siècle. — Il en a les qualités, il en aurait eu les défauts. Il fait le même cas des traditions, des distinctions, des grandes manières, des mille nuances sociales. Il ne trouve pas à redire aux préciosités de l'hôtel de Rambouillet ; son esprit parfois en a la moelle muliébrile, et il prend parfois l'éclat et la rudesse du cardinal de Retz. Capitaine d'instinct, il s'enthousiasme aux beaux faits d'armes, qu'il raconte d'ailleurs en stratégiste consommé. Qui sait s'il n'eût pas été frondeur, en 1652, avec le duc de la Rochefoucault ? Convenons du moins qu'il eût embrassé le parti de la Fronde constitutionnelle avec le marquis de la Roche-Posay.

V

Cet homme-là, se prenant aux besognes de sa vocation et de son sang, devait de prime-saut marquer l'œuvre de sa griffe de lion.

Le grand règne qui s'étend de Mazarin à Mme de Maintenon, entre une prudence de serpent et une simplicité de colombe, préluda, comme les romans contemporains passés, idées et personnages, dans la vie réelle, par une Arcadie littéraire. Les prés fleuris qu'arrose la Seine rappelèrent « les agrestes prairies où serpentent *les eaux du Lignon*, » avec ces bergers aux houlettes dorées et aux panetières de filigrane. Rambouillet était le lieu du rendez-vous. On y pratiquait le même code d'honneur, la même haute

Digitized by Google

galanterie. Certes, c'était un progrès; l'air y avait du moins parfum d'honnêteté. Chacun sait si les mœurs tournaient à l'orientale à la cour de Henri IV, dont la robe de sultan contraste singulièrement dans l'histoire avec sa physionomie si française de mouvement, d'éclair comme de profil. On se fit un devoir de n'y point paraître en dehors des réunions officielles. Cependant une chose nouvelle, la société élégante et polie, naissait en France. Rambouillet lui ouvrit sa chambre bleue. On y afflua d'autant plus que la maîtresse de céans tenait haut l'honneur de sa demeure : elle s'entourait elle-même d'un respect qui alla bientôt jusqu'à la vénération.

Pour la première fois, on vit se mêler sans se confondre les classes diverses de la société. Le roturier Voiture marchait de pair avec les plus grands seigneurs. De ce commerce jaillit la plus belle fleur de l'esprit français, la conversation, cette joie toute moderne; — qui donne les ailes, a dit Joubert, elle porte où l'on n'irait pas. Le langage s'épura. Les Précieuses — point celles que Molière a coiffées de son ridicule éternel, simple doublure des premières — les vraies Précieuses firent plus pour la pureté de la langue que la Pléiade de Ronsard. Elles pratiquaient à la lettre cet autre joli mot de Joubert : « N'usez que de pièces d'or et d'argent dans le commerce de la parole. ».

Une pièce de vers s'y élevait à la hauteur d'un événement. On discutait un jour les divers mérites de deux sonnets, l'un de Voiture, l'autre de Benserade; on ne savait auquel donner la palme. Il se forma deux camps; la lutte fut longue et la victoire resta longtemps indécise. Il faut

Digitized by Google

dire que le grand Condé n'osa jamais se prononcer, ni le grand Corneille non plus. La diplomatie de Mme de Longueville fit triompher le parti de Voiture. Ce qui donna occasion à Mlle de Scudéry, qui remplissait pour lors l'office de Sœur de Charité, de placer un bon mot :

« A vous dire la vérité,
Le destin de Job est étrange,
D'être toujours persécuté
Tantôt par un démon et tantôt par un ange ! »

Le sonnet de Benserade avait pour titre : Job.

On voit, par ce simple coup d'œil, ce qu'était Rambouillet ; une pastorale, avant les assauts et les combats ; une de ces antithèses d'événements fortuits où se joue la destinée et dont l'histoire abonde.

Grouper dans le cadre de cet hôtel tous les personnages appelés à jouer un rôle important dans le drame de la Fronde, les dessiner dans leur attitude bucolique, libre et ingénue, avant de les transporter dans le camp retentissant des émeutes et des guerres civiles, c'était incontestablement dramatiser l'histoire, lui ouvrir des horizons. M. de Cosnac, avec son grand sens historique, ne pouvait négliger ces ressources de procédés, ni cet agrément d'art. Ce n'est pas moins l'honneur de son esprit d'en avoir tiré de si beaux profits intellectuels.

VI

Oui ! les bergers d'Arcadie sont allés où vont les neiges d'antan. Tout est changé, décors, costumes, joies, chan-

Digitized by Google

sons ; les houlettes sont rompues ; les glaives se tirent. La Fronde-Minerve sort tout armée du cerveau de Rambouillet, sage parfois, plus souvent follement batailleuse.

Il y a, à l'intime des choses, des relations insondables. Minerve est une de ces idées qui ne viennent pas de l'homme parce que l'homme ne les entend pas, mais que Dieu a semées dans le monde pour condamner éternellement les faiseurs d'utopie. Minerve qui dispute à Vénus la pomme d'or de la beauté, qui fut la sagesse et l'intelligence, n'en brandissait pas moins la tête de Méduse, c'est-à-dire le symbole de la guerre et de toutes ses horreurs. Cette déesse est peut-être la personnification vraie des filles d'Ève. Derrière la scène de tout grand événement se tient une femme. On ne la voit pas toujours, maïs regardez-y : elle y est, dit de Maistre. Un vieux chroniqueur a encore mieux dit : « Peu sert en France de sçavoir les batailles et les assauts, qui ne sçait la cour et les dames. »

Il faut bien le reconnaître : la Fronde fut un travail de Pénélope découronnée de sa vertu. M. Cousin, lui, cet égaré de la philosophie dans les boudoirs de Mme de Longueville, de Mme de Chevreuse, de Mme de Hautefort, le savait bien et il l'a crayonné aux meilleurs coins de ses portraits. Chose étrange! en principe, le pouvoir ne tombe jamais en quenouille chez nous, de fait Hercule y tient les fuseaux.

Ces réflexions, nous devions les faire pour nous ouvrir un sentier lumineux dans l'immense fourré historique où nous entrons.

Digitized by Google

Immense! oui. Nous l'avouons, notre embarras est grand. Nous sommes pressé et pressuré, dans tout notre être, par la multiplicité des faits, l'étrangeté des péripéties, la physionomie mobile et changeante de l'époque. On n'accorde au critique pour ses tableaux qu'une toile restreinte : il le sait, mais à peindre d'un trait le caméléon de la Fronde, son pinceau s'y désespère.

En effet, quel amas de contrastes ! quels heurts de types et de caractères ! Quel pêle-mêle d'évolutions, d'intrigues, d'aspirations vagues, d'inconséquences ! La Loi se déchirant elle-même dans la personne du Parlement ; — une aristocratie s'agitant dans de stériles convulsions ; — une bourgeoisie se faisant un piédestal de tous les débris du passé ; — la ruse élevée, avec Mazarin, à la dignité de politique française ; — un cardinal de Retz émule de Catilina ; — une régente assez hardie pour s'écrier : « M. le Prince périra ou je périrai ! » assez faible pour ne prendre aucune mesure de rigueur ; — un Roi mineur (l'âme de la France, dit M. Cousin), étrangement porté et ballotté sur le flot de tant de passions ; — et le trio fraternel, le grand Condé, la duchesse de Longueville et le prince de Conti, qui remplissent l'histoire de la Fronde de leur étonnante personnalité ; trois figures qui dominent cette époque et la caractérisent non à son honneur ; trois types tout en relief, forts, étranges, pétris de contrastes : un héros de vingt ans qui ternit la plus grande gloire militaire qui fut jamais par la révolte, l'ambition, des alliances avec l'étranger ; une femme qui marche à son premier bal sous la cuirasse d'un cilice, elle qu'on verra, un jour, allumer la

Digitized by Google

torche de la guerre, déserter son mari, faire de sa figure, qui ne lui a pas coûté un sou, comme dit Sterne, un puissant auxiliaire à son frère, et passer enfin dans la chronique scandaleuse; leur puîné de Conti, âme de rien, qui, en dehors de quelques traits de bravoure, étincelles de sang royal, s'en va, jouet de ses petits caprices, de ses petites passions, et ne semble bon qu'à faire repoussoir à son frère et à sa sœur; — une guerre, enfin, où les pamphlets jouent un rôle aussi important que les armes : — tandis qu'au dehors, à Londres, le Parlement coupe la tête à son Roi ; à Naples, le peuple se donne un roi d'un batelier ; — qu'on nous passe ces antithèses, nous ne les cherchons pas : elles s'imposent ; — mêlez tous ces éléments dans la cuve des passions de cœur, des ambitions sans frein, des ridicules éhontés, dans le sang et les ruines, dans les menées machiavéliques de toutes sortes, et vous aurez peut-être une vision de cette difforme Empouse qu'on nomme d'un jeu d'enfants, la Fronde.

VII

Jusqu'à M. de Cosnac, les historiens n'en avaient point vu l'ensemble ; ils s'étaient presque exclusivement occupés de la Fronde à Paris. C'est à Paris, en effet, que se concentrent les personnages les plus saillants : Mazarin, la tête de cette couleuvre d'Italiens intrigants qui font éclater Cromwel, dans V. Hugo :

Digitized by Google

« O nains fils de géants ! renards nés de la Louve !
Avec vos mots mielleux partout on vous retrouve
Filippi, Mancini, Toti, Mazarini,
Satan, pour intriguer, doit prendre un nom en i... »

Ces vers nous furent lus un jour par un Italien qui y mettait un bel air de fierté. N'auraient-ils, ces transalpins, rien désappris de Machiavel que son génie ? Quoi qu'il en soit, Mazarin eut pour lui le succès, qu'il dut à cette grande parole qui le peint tout entier, âme et génie : « Le temps et moi ! » En face de lui, Condé, un géant dans la guerre et un nain en politique. Entre ces deux hommes, le Parlement.

Les bons magistrats, tant qu'ils sentirent peser sur leur tête la main de fer de Richelieu, s'enveloppèrent dans leurs robes et dans leur dignité et ne firent point parler d'eux. Mais dès qu'ils croient l'homme du glaive bien mort ils relèvent la tête, se substituent aux Etats-Généraux, se grisent de pouvoir et commettent cent folies. Mazarin veut ramener au devoir ces émancipés de toge ; il échoue. Anne d'Autriche et son jeune fils s'échappent à grand'-peine de la capitale bouleversée et couchent à Saint-Germain sur la paille. Le vainqueur de Rocroy ne ramène la paix que pour la troubler bientôt plus profondément. A ses côtés, se forme la faction des Petits-Maîtres, — nom qui est resté dans la langue comme celui de frondeur : hélas ! la langue s'enrichissait des misères de l'Etat. — Les Petits-Maîtres devenaient dangereux. Mazarin fait arrêter le Prince et l'envoie au fort de Vincennes arroser des œillets.

Digitized by Google

De rivalités en présence, il ne restait plus que le ministre d'Anne d'Autriche et Paul de Gondi, coadjuteur de Paris. La lutte s'engage. Le ministre est plus habile, le coadjuteur plus hardi. Celui-ci triomphe et se venge de son adversaire en l'envoyant ouvrir lui-même les portes de la prison de Condé. C'était déchaîner le lion. Ce grand capitaine, presque un Fils de France, lève l'étendard de la révolte que lui a brodé son mauvais génie, Mme de Longueville, soulève le Midi, se fait battre par Turenne au faubourg Saint-Antoine, pénètre dans Paris, grâce au canon de la Bastille, que fait pointer Mlle de Montpensier — toujours une femme ! — s'y établit en maître, tandis que le roi de France frappe aux portes. Avouons-le, le brillant capitaine n'est plus ici qu'un factieux médiocre : divisant pour régner, il fomente des troubles, livre le Parlement à la populace qui aime à se jouer, avec des instincts de tigre, de tous ses favoris, finalement échoue et se voit contraint d'abandonner Paris. Ce jour-là, Louis XIV fit son entrée triomphale dans sa capitale.

Néanmoins la Fronde n'est pas close ; elle se maintient encore dans les provinces. Cette seconde phase, tout aussi palpitante, émouvante et dramatique que la première, était demeurée dans la pénombre des Mémoires. C'est à la mettre dans tout son jour que s'emploie le patient labeur de notre historien.

Dès le principe, Condé s'était rendu dans son gouvernement de Guyenne. Il tint la campagne contre le comte d'Harcourt avec son génie sinon avec son bonheur ordinaire ; mais épuisé dans ses forces, mal secondé par de

Digitized by Google

mauvaises recrues, il résolut d'aller rejoindre, sur les bords de la Loire, ses vieilles troupes. Il lui fallait traverser toute la France. Le voyage était semé de périls. Mme de Longueville fut seule à le conseiller. Condé se ressouvint peut-être que César, à la nouvelle de la dispersion de sa flotte, se jeta seul, la nuit, dans une barque de pêcheur pour aller chercher, en Asie, de nouvelles troupes et revenir avec elles gagner la bataille de Pharsale, et il partit. Il n'emmena avec lui que quatre compagnons. La Fortune lui fut favorable comme à César. Dès le lendemain de son arrivée, il tente d'enlever le roi à Bléneau. Mais il a devant lui Turenne, — Turenne qui le reconnaît dans les profondeurs de cette nuit sanglante à la seule disposition des incendies et qui s'écrie : « Ah ! M. le Prince est arrivé ! »

Condé a confié Bordeaux au prince de Conti, à la duchesse de Longueville et à sa femme, Clémence de Maillé-Brézé, que nous retrouverons bientôt dans un château limousin. Au second rang, il s'était choisi deux hommes qu'il avait investis de pleins pouvoirs : Lenet, ancien conseiller au Parlement de Dijon, pour les affaires civiles ; et, dans la guerre, le comte de Marsin, traître au roi aussi, mais qui avait du moins l'excuse de ne point combattre contre sa patrie. Il venait de Liége, le pays des bandes wallonnes. Il était admirablement secondé par un reître, aussi terrible que vaillant, qui passa dans les légendes pour sa férocité, comme Richard Cœur-de-Lion : c'était le colonel Balthazar. Mazarin leur opposa le comte d'Harcourt, le marquis de Montausier, le duc de Candale, vaillants hommes qui partaient en guerre avec des épées émoussées.

Digitized by Google

Le ministre entendait qu'on usât de ses armes, à lui, la ruse et la conciliation, et non de celles qui ensanglantent et ruinent les cités. Maintes fois cependant, il fallut en venir aux mains. Le champ de bataille s'étendait sur la Guyenne, l'Agenais, la Saintonge, le Poitou, le Périgord et le Limousin. On suit avec un vif intérêt, dans un récit mouvementé, anxieux, ces petits corps d'armée au passage des rivières, au siége des châteaux, dans des escarmouches ou de vrais combats, montrant de part et d'autre une furie toute française, qu'on serait tenté d'applaudir si l'on pouvait oublier les maux incalculables de ces guerres : *plus quam civilia bella.*

La Fronde des provinces se vit bientôt refoulée dans Bordeaux, sa capitale. Condé ne recula devant aucun moyen pour sauver cette ville, il invoqua l'appui de l'Espagne et de l'Angleterre ; il flatta les espérances du calvinisme ; il laissa même caresser le rêve d'une république. Vains sacrifices. Dès le début, les factions, boas qui éclosent au fond de la cuve des révolutions, se dressent, sifflent, écument et entassent des ruines. La plus terrible, l'Ormée, ainsi appelée de la plate-forme de ses réunions, plantée d'ormeaux, arbora le drapeau rouge, eut pour chef l'incomparable duumvirat d'un boucher et d'un avocat, et ne laissa presque rien à imaginer de pillage et de meurtres à ses petits-fils, les Jacobins de la rue Saint-Honoré.

Le sixième volume des *Souvenirs* se ferme avec le mois d'avril 1653, c'est-à-dire au milieu des excès de l'Ormée. Bordeaux se soutint encore quelques mois. Enfin, le 3 août,

Digitized by Google

grâce aux habiles manœuvres de Mazarin, qui fit entrer dans ses complots jusqu'à des moines et des recluses, sans effusion de sang, le duc de Candale vit s'ouvrir devant ses troupes les portes du dernier boulevard de la Fronde.

VIII

Telle fut la Fronde guerrière.

M. de Cosnac, qui pioche superbement le tuf des idées, amène au soleil de l'histoire une Fronde constitutionnelle jusqu'ici demeurée dans l'ombre cimmérienne des archives. Pompéï n'était pas mieux enseveli sous la cendre. C'est la meilleure conquête sur l'oubli que notre historien ait faite. Aussi sa tempe s'allume sous le souffle de l'Esprit révélateur : il se sent grandir avec sa pensée et c'est du bronze qui coule dans le moule monumental de l'expression. Mais la mesure, cette sagesse dans la puissance, ne fait-elle point défaut ? La licorne du système ne frappe-t-elle pas au front la Vérité ? Nous allons voir.

Dès les premiers éclats, la noblesse avait réclamé la convocation des Etats-Généraux. En février 1651, elle siégea aux Cordeliers et obtint de la Reine une promesse de convocation pour le 8 septembre suivant. La promesse fut éludée. La noblesse ne se tint pas pour battue, elle se rassembla plusieurs fois dans les provinces de l'ouest, notamment en Poitou ; elle signa un acte d'Union dans le but « d'empescher les désordres et les excès des gens de guerre, et de parvenir à la paix générale. » Le mouve-

Digitized by Google

ment, dit M. de Cosnac, partait des entrailles mêmes de la nation. Il fut arrêté par l'hostilité de la cour et l'indifférence du Tiers-Etat. Ce dernier marchait d'instinct vers d'autres temps, — ces temps où Siéyès formulera ainsi ses ambitions : « Que suis-je ? Rien. Que dois-je être ? Tout. » — « Si cette tentative, demeurée impuissante, ajoute notre historien, eût prévalu, son succès eût été *le vrai remède* non-seulement pour aplanir les difficultés du moment, mais encore pour *prévenir les révolutions de l'avenir*. » Il suppose que la France eût hérité d'une sorte de constitution anglaise qui aurait fait sa force pour les siècles.

Et c'est là une thèse caressée ; on le sent à la chaleur du style, à l'ampleur et au retour des idées. Il ne le dit pas, mais il refait au fond du puits de sa pensée la France des deux derniers siècles. Il s'y éprend d'une France libre, indépendante. reine du monde, fille aînée de l'Eglise. Certes, quand le cœur raisonne sous le coup des douleurs actuelles, si le front brûlé aux choses du passé, calme cependant et fort, on s'approche de la statue de notre *Histoire*, on entend comme un sanglot ! — un sanglot de la France ! aurait dit Brucker... — Malgré notre respect pour des aperçus si élevés, passant sur le ventre à notre propre enthousiasme, nous ferons des réserves.

Qu'on ne s'y trompe pas. Les Etats-Généraux, recommandables en des temps calmes, ne pouvaient être qu'un élément de plus au foyer des troubles. Alors se soulevait le ferment de trop d'ambitions ; trop d'avidités demandaient à se rassasier. On livrait à la discussion le principe

Digitized by Google

indiscutable jusqu'au XVIe siècle de l'autorité civile et religieuse. Un chroniqueur, Tavannes, la tête échauffée par les déclamations classiques, avait pu s'écrier : « Heureux qui ne cognoît les Rois ! » Les Etats-Généraux, qui n'étaient primitivement que le droit filial de doléances d'une part, et, d'autre part, le devoir paternel de condescendre à des vœux légitimes, étaient devenus l'arène des intérêts personnels. L'Assemblée, tenue en 1614, on le sait, n'aboutit qu'à un antagonisme stérile. Ce n'est pas quand le dragon de la révolte dresse sa tête sanglante qu'il faut parlementer. Rome n'entendait de conditions de paix qu'avec un ennemi sans armes. Sans doute, en 1652, l'autorité du roi semblait surnager, arche divine, sur les flots agités des partis. Mais le Parlement, avec son grand œil d'Argonaute ouvert sur les Chambres anglaises, qui venaient de couper la tête à un grand roi, appareillait pour aller à la conquête de la Toison-d'Or du pouvoir, tandis que le Tiers allongeait son museau à la curée. Encore une fois, était-ce le moment de parlementer ? Qu'attendre de la noblesse elle-même, dont une partie, dans l'armée de Condé, tenait en échec toutes les forces royales ? M. Aug. Thierry avoue ses sympathies « pour cette ébauche de révolution et ces instincts de démocratie, » mais il reconnaît qu'une monarchie, tempérée par l'action légale des corps judiciaires, érigés en pouvoirs politiques, eût valu moins pour l'avenir du pays que la monarchie sans limites. L'absolutisme de Louis XIV nous valut un grand siècle d'honneur et de prospérité : impossible de le méconnaître. Il retarda d'autant l'éclosion de l'œuf de roc, pondu au XVIe siècle, de la Révolution française.

Digitized by Google

M. de Cosnac ne commet-il pas, dans cet exposé philosophique d'un système de gouvernement qui répond évidemment mais uniquement à des besoins d'une autre époque, un idéal d'âme plutôt qu'une page historique ? C'est notre avis. Reconnaissons d'ailleurs que la question est prise de haut, fortement conçue, traitée avec compétence. L'Histoire, un jour, dira son dernier mot.

IX

Mais voici qui nous tient plus à cœur.

Dans cet amas titanique d'ambitions qui se heurtent, d'intrigues qui se nouent, d'événements qui se précipitent, parmi tous ces personnages, ayant ou usurpant droit d'histoire, au-dessus et pour tout dominer, tout éclairer du sommet rayonnant de la sainteté, nous avons vainement cherché la grande figure de l'époque, — cette figure, à tout prendre, la plus sereine, la plus originale, la plus honorée et même la plus populaire du temps ; éclipsant jusqu'à la face du soleil de la gloire militaire ; respectée éternellement par l'impiété et par les siècles, deux âpres rongeurs qui ne respectent rien ; — on a nommé saint Vincent de Paul.

Sans doute, saint Vincent n'eut d'autre politique que celle des Saints, le salut des âmes et l'honneur de Dieu. Il n'en fut pas moins mêlé, malgré lui, aux affaires du temps. Anne d'Autriche l'avait appelé au conseil de conscience. Il traînait à sa suite, dans le rayonnement de sa vertu, un

Digitized by Google

cortége de seigneurs et d'évêques. C'était un homme influent, dirait-on aujourd'hui. Le berger de Pouy, grandi jusqu'aux proportions surhumaines des Saints, avec ses deux grands bras ouverts à toutes les misères, remplissait Paris et la France de la PAIX de son nom.

A l'époque des guerres de Lorraine, il s'était jeté aux pieds de Richelieu, en criant : « La paix, Monseigneur, la paix ! Ayez pitié de nous, Monseigneur, donnez la paix à la France ! » La stupeur n'était pas moindre à Paris, en janvier 1649, le lendemain de la journée des Barricades. La Reine s'était retirée à Saint-Germain, laissant la capitale en proie aux factions et à la disette. Vincent trouvait légitimes quelques-uns des griefs du peuple et des grands contre le ministre. Il résolut de se rendre à Saint-Germain. Démarche périlleuse ! Il risquait de passer, à Paris, pour *mazarin* et, à la cour, pour frondeur.

Mais la Charité — et qui fut plus la Charité que saint Vincent ? — n'a pas de ces calculs. Il part, et, à travers mille périls, arrive à Saint-Germain. Dans une longue conférence qu'il eut avec la Reine, il employa sa pieuse éloquence à la détourner du siége projeté de Paris. Devant le ministre il ne se montra pas moins intrépide : il osa lui demander le sacrifice de Jonas. « Notre père, lui dit Mazarin, personne ne m'a encore osé tenir un tel langage ; néanmoins je m'en irai si M. Le Tellier est de votre avis. » On sait de quelle eau bénite se signait le cardinal. Toujours est-il que les Frondeurs, trompés par les apparences, pillèent et livrèrent aux flammes Saint-Lazare.

Plus tard, lorsque Louis XIV, aux portes de sa capitale,

Digitized by Google

occupée par ce grand révolté, le prince de Condé, frappait d'un poing terrible, le saint vieillard se fit l'entremetteur de tous les partis, portant sur ses lèvres une syllabe d'or douce et pénétrante, *la paix* ! La présence seule de Mazarin auprès du Roi arrêtait les conclusions. L'orgueil du puissant ministre se cabrait devant la pensée de son éloignement. Vainqueur, il ne fera pas son entrée triomphale dans Paris, à côté du jeune Roi qu'il y ramène, sous les yeux de ses ennemis vaincus, et se traînant à ses pieds ! Eh bien, non ! Vincent lui adresse un mémoire où il traite la question en véritable homme d'Etat ; il réfute avec son grand sens les objections de l'égoïsme, et expose les raisons d'un généreux sacrifice. Quel en fut le résultat, nous l'ignorons. Toujours est-il que le ministre prit le chemin de l'exil.

On voit, en raccourci, le rôle du saint prêtre dans la politique. Mais il fut autre chose qu'un pacifique ; il se fit le nourricier des peuples. Nous entrons, avec cette parole, dans l'infini royaume de sa charité. Nous toucherons seulement au point qui nous concerne dans cette étude.

Les maux qu'occasionnait la guerre civile, où amis et ennemis traitaient la France en pays conquis, demeurent incalculables. C'était, dans certaines provinces, un entassement de misères de toutes sortes, des femmes et des enfants décharnés de faim, des cadavres sans sépulture, une ruine immense. Dieu place le remède à côté du mal : en face de maux inouïs, il suscita le héros de la charité. Vincent, en effet, suivait pas à pas l'armée de la destruction avec ses légions secourables. Il établissait ses cantonnements dans les mêmes sites. Il créait des compagnies d'*aéreux* pour

Digitized by Google

l'ensevelissement des morts. Il donnait jusqu'à son pain quotidien, en disant : « Voici le temps de la pénitence. » Si ses amis se plaignaient, il ajoutait : « Les pauvres, c'est mon poids et ma douleur ! » Il faut tenir pour une vérité historique le magnifique tableau où M. Lecomte de Nouy nous représente le Saint nourrissant l'Alsace et la Lorraine. On a calculé qu'il distribua, pendant ces temps malheureux, plus de douze millions de livres. Il apparaissait aux yeux des peuples comme la Providence visible et active de Dieu. Plusieurs cités lui donnèrent le titre de Père et de Sauveur de la Patrie.

Eh bien ! notre historien s'est tu obstinément sur ce grand Saint qui fut un grand homme. Nous l'avons cherché vainement, dans ces trois mille pages in-8°, ce nom béni, — nous qui aurions voulu baiser la page assez fortunée pour le contenir, — pas une fois nous ne l'avons rencontré. Il y a dans cette omission une brèche à l'histoire, nous venons de le constater. Il y a de plus une forfaiture à l'Art — de la part de ce féal, c'est inouï ! — Saint Vincent est la véritable antithèse de toute cette époque, où l'on se surprend à chercher une personnalité qui puisse reposer le cœur, sans la trouver... Dieu ! quels contrastes, quelle lumière s'échapperaient du front fulgurant du Saint ! Comme il remplirait ce livre, et ferait encore aimer les hommes !

Il y a, enfin, une infidélité à ses propres souvenirs. M. de Cosnac se souvient. Il ne nous est pas permis de le dire, mais, nous le savons, il se souvient, lui qui a établi aux portes de sa noble demeure le boulanger des pauvres et les Filles de la Charité.

Digitized by Google

Nous conservons l'espoir qu'il met en réserve, pour un de ces épisodes qu'il traite d'une si superbe manière, la conduite admirable de saint Vincent de Paul durant la Fronde.

X

L'épisode ! ce mot nous ramène de plain-pied dans l'œuvre de M. de Cosnac. L'épisode, qui est au tronc de l'histoire comme le jet des branches aux arbres, pousse sa vigoureuse germination dans le cerveau en moelle de chêne de notre historien. Il excelle en ce genre. Plusieurs de ces récits enrichissent nos annales limousines ; nous leur consacrons, à ce titre, une rapide analyse.

Ce soir-là (mai 1650), il y avait grande liesse au château de Turenne. Le donjon, qui, depuis les luttes de Henri de la Tour, s'était reposé comme un vieux guerrier, tranquille et conteur, sous sa barbe fleurie, pour lors rajeuni et retentissant tel qu'aux beaux jours de ses carrousels, jetait l'éclat de ses mille flambeaux, sa joie et ses acclamations par toutes ses fenêtres. Au loin, les cloches des quatre cents villages de la vicomté carillonnaient. Dans les cours du château, des hommes d'armes, nombreux, jouaient aux dés ou vidaient des flacons d'un vin généreux. Aux abords, sur les pelouses, les serfs, accourus, se livraient à la danse et à des joies folles.

Qu'était-il donc arrivé ?

Le duc de Bouillon offrait, ce soir-là, l'hospitalité de sa demeure à la princesse de Condé. Clémence de Maillé-Brézé

Digitized by Google

ralliait la noblesse pour la délivrance de son illustre époux, que Mazarin tenait enfermé à Vincennes. Les gentilshommes limousins ardents, enthousiastes, portaient ses couleurs ; les nobles châtelaines lui formaient une cour brillante.

Le duc déploie un faste royal. Les banquets se prolongent bien avant dans la nuit. On propose des santés chaleureuses. « La santé du prince de Condé est portée la dernière, debout ou à genoux, mais toujours chapeau bas et l'épée nue à la main. »

Au milieu de ces réjouissances, un courrier annonce que Brive vient de tomber aux mains d'une avant-garde de La Valette. Le duc de Bouillon fait aussitôt sonner la grosse cloche du beffroi. A ce signal, les paysans se rassemblent. Dès le lendemain, le duc se trouve à la tête d'une armée de quinze mille hommes. Il marche sur Brive. La ville, épouvantée, se rendit sans coup férir. On regagna en triomphe le château de Turenne d'où la Princesse partit, peu après, pour se rendre en Guyenne.

Telle est la dernière page de l'histoire de Turenne. N'insistons pas. Nous aurons à en reparler à propos de la savante monographie de M. l'abbé Marche.

Le château de Blanchefort, à huit kilomètres d'Uzerche, devient l'objet d'un second épisode où l'historien, s'autorisant du titre large de son livre, raconte, avec l'humour d'un Sterne, une double expédition, commandée l'une par l'archevêque de Bourges et l'autre par lui-même.

Anne de Lévis, abbé de Meymac, etc., et archevêque de Bourges, était d'aventure gouverneur du Limousin. La ville d'Uzerche qui, sur son refus de payer cent mille livres de

Digitized by Google

subsides au comte de Bonneval, seigneur de Bonneval et de Blanchefort, lequel avait reçu de Monsieur, duc d'Orléans, une commission dans ce but, se voyait menacée d'être livrée au pillage, appela dans ses murs le haut gouverneur. L'archevêque s'empressa de répondre à son appel. Le marquis de Pompadour, lieutenant-général des armées du Roi dans la province, réclama ses droits à commander l'expédition. Le prélat belliqueux ne voulut rien céder et tint à honneur de protéger Uzerche et de châtier Bonneval.

Le 18 juillet 1652, il fit son entrée dans cette ville aux acclamations du peuple, d'autant plus vives qu'on redoutait chaque jour de tomber entre les mains du colonel Balthazar, le léopard des Princes. La fière cité limousine avait reçu dans ses murs des personnages plus illustres, le pape Urbain II à son retour du concile de Clermont, les monarques Richard Cœur-de-Lion et Louis XI, jamais elle n'avait fait éclater une joie plus vive, plus débordante.

L'archevêque ne donna à ses troupes que le repos absolument nécessaire. Il s'avança pour mettre le siége devant Blanchefort. — Les seigneurs de Blanchefort, héritiers de la maison de Créquy, devinrent ducs de Créquy. Dès le commencement du xv° siècle, le château avait cessé de leur appartenir, et était devenu la propriété des seigneurs de Bonneval. — Ce château commande à l'ancienne route de Tulle à Uzerche, laquelle passe sous ses murs et sur la chaussée de son étang. C'était un point stratégique d'une grande importance, au dire de l'archevêque : « Ce chasteau aist un lieu de retraitte en tous les remumentz ; et on y est allé jusques à trois fois ; celle-cy est la quatriesme fois. »

Digitized by Google

Le donjon comptait cinquante soldats de garnison ; Anne de Lévis était à la tête d'une petite armée de cinq mille hommes. Il prit ses mesures en général prudent. Il établit ses quartiers au bourg de Lagraulière, disposa tout pour un siége dont il espérait grand honneur... Déception ! la place se rendit sans tenter même une résistance. Pour succéder à ce prélat guerrier dans le gouvernement du Limousin, Louis XIV fit tomber son choix sur le maréchal de Turenne.

Ces pages tout à fait inédites de l'histoire du Bas-Limousin — pages déterrées des archives de la guerre — nous les avons goûtées dans toute leur saveur : on ne peut être ni plus piquant, ni plus pittoresque, ni plus fin narrateur. C'est surtout à la seconde expédition, la sienne, que M. de Cosnac s'abandonne à sa verve gauloise. Nous la signalons pour exprimer le regret qu'il n'ait pas franchi le seuil de la noble demeure — qui est hospitalière — afin de s'enquérir davantage. On lui aurait montré, au midi, sur un point élevé, un petit saillant où l'on voit encore aujourd'hui les ruines d'une redoute.

Que le canon ait grondé là, ce n'est point douteux. L'époque, nous l'ignorons ; mais il faut la placer dans une de ces expéditions dont parle l'archevêque de Bourges.

L'année suivante (12 février 1653), le Bas-Limousin fut témoin d'une lutte autrement terrible et sanglante. Le comte de Marsin, que nos lecteurs connaissent, venait d'enlever Sarlat. Pour procurer à ses troupes des subsistances durant l'hiver, il détacha une forte colonne qu'il dirigea sur Brive. Nous avons vu cette ville tomber une première fois dans le

Digitized by Google

parti des Princes. Mais les temps ne sont plus les mêmes. Le duc de Bouillon et son frère, le maréchal de Turenne, sont revenus au parti du Roi. Condé n'est plus le prisonnier, victime de Mazarin ; c'est le révolté qui traîne au char de son ambition la guerre civile. Toute la noblesse du Bas-Limousin se jeta dans la place. Cette énergique démonstration suffit pour arrêter l'ennemi. Cependant Marsin ne renonça pas au projet d'étendre en Limousin les quartiers de son armée. Un fort détachement de cavalerie et d'infanterie se mit en marche par Hautefort et Badefol avec l'intention d'occuper Uzerche et Allassac et de scinder en deux la province.

Cette fois, le marquis de Pompadour, que nous avons vu en lutte de primauté avec l'archevêque de Bourges, reçut directement du Roi la mission d'arrêter les troupes de Marsin. Il convoqua aussitôt le ban et l'arrière-ban de la noblesse du Limousin, et lui assigna pour rendez-vous le bourg de Juillac. Il dépêche en même temps un courrier au comte de Chavagnac qui commandait les troupes royales hivernées en Périgord.

L'ennemi gravissait déjà les hauteurs de Saint-Robert. Il s'y établit. Saint-Robert est une forte position ; ses escarpements taillés en falaises en rendent l'accès extrêmement difficile. On ne pouvait l'aborder que par un seul point, une langue de terre, large d'environ vingt pas, qu'il faut évidemment reconnaître dans le col qui relie Saint-Robert à Puylavesse. Là s'était massée la cavalerie, la principale force du temps. Cependant, le marquis de Pompadour n'hésite pas. Il fait attaquer par La Serre-Chabot, un vaillant

Digitized by Google

homme qui se précipite avec une telle impétuosité que les cavaliers sont forcés de reculer jusqu'au centre du plateau. Ce fut la perte de l'armée des Princes. Le marquis de Pompadour et le comte de Chavagnac purent alors déployer toutes leurs forces. Une lutte corps à corps, comme dans une arène, s'engage, terrible, sanglante. De tous les combats de la Fronde, il n'y en eut pas de plus meurtrier. Sur douze cents hommes qui composaient l'armée ennemie, sept cents furent tués, deux cents faits prisonniers. Cette défaite ruina le parti de la Fronde en Périgord. — Honneur à la noblesse du Limousin !

Nous abrégeons. Il nous suffit d'élever des cippes où le passant retrouve les souvenirs de gloire de nos châteaux et de nos collines. N'est-ce pas Lacordaire qui croyait à la prédestination des lieux ? Pour notre part, nous aimons que les lieux parlent, qu'ils disent, dans leur langue de rochers ou de montagnes, d'horizon même, les vieilles histoires du passé. Les heures de l'amitié dans le parc de Blanchefort, ou nos excursions de touriste sur le puy de Saint-Robert, depuis qu'elles s'avivent et se peuplent, pour nous, de leurs antiques souvenirs, prennent un charme inexprimable.

L'Histoire ne reçoit plus de couronnes aux Panathénées : acclamons du moins ces chroniques limousines que ressuscite notre Hérodote, et qui s'en allaient déjà si enterrées d'oubli qu'à Saint-Robert il n'est pas même resté un souvenir de la sanglante journée du 12 février 1653.

Digitized by Google

XI

L'honneur de l'Histoire est de parcourir le champ des idées mortes, des faits en poudre, de les prendre dans sa main lumineuse et de les animer de son souffle, comme Ezéchiel lorsqu'il parla à des poussières éteintes. Qui va glanant, dans la rue du passé, les faits roulés, colportés par tout brocantage, celui-là n'honore pas l'Histoire : il la dégrade ! Mais l'homme qui s'élève assez pour lui mettre au front, à cette reine, un joyau qu'elle n'a pas..., qu'il aille s'asseoir sur les marches de son trône : il y a droit. Et si sa joie déborde, si son œil pleure, comme à ce fou de Michel-Ange, qui versa les larmes de ses yeux — deux soleils sous un nuage d'argent — devant le Laocoon retrouvé... eh bien ! recueillons ces pleurs : ce sont les pleurs du génie !

M. le comte de Cosnac a-t-il fait preuve de cette puissance d'exhumation, de création ? — car trouver à certaines profondeurs de l'oubli c'est presque créer. — Essayons de répondre par un aperçu sur le bilan historique de la Fronde.

L'époque est riche en documents de toutes sortes. Toute plume d'aigle ou de vautour, de paon surtout, en ces temps de littérature batailleuse, a tenu à nous laisser des Mémoires. Nous en avons compté jusqu'à vingt-six et nous en passons. Il est vrai que c'est un brio français de *mémorialiser*. — Nous éclipsons en ce genre tous les autres peu-

Digitized by Google

ples, même l'antiquité. En France, paraît-il, on naît communicatif et conteur ; on aime les confidences ; on se plaît aux détails vifs et nus. Les héros de la Fronde ajoutaient à ce naturel un esprit frais-éclos de Rambouillet, qui se piquait d'écrire l'histoire comme de tourner un madrigal et de faire le pas dans un ballet. Enfin, brochant sur le tout, ils sentaient le besoin de se blanchir d'innocence devant la Postérité, juge sévère de leur coupable vie.

En première ligne, il faut mettre le cardinal de Retz, génie âpre, coloré, primesautier, plein de fougue, de la lignée de Saint-Simon pour le coloris, et de Montaigne pour l'observation. Ses mémoires sont sa tanière à ce lion : il enfonce ses dents dans la chair vive ; il déchire, terrible, impitoyable, et lui-même et tout le monde, affreusement. Comme il a beaucoup vu et su, qu'il est sincère pour l'ordinaire, on peut le regarder comme le père de l'histoire de la Fronde. Guy Joly, l'ami de Retz, débrouille l'écheveau, — embrouillé à plaisir par ces tricoteuses d'intrigues, qui avaient nom Mme de Chevreuse, Mme de Châtillon, — des négociations du prince de Condé pour la paix. Le duc de la Rochefoucauld, qui érigea en maxime sa propre personnalité, exprimant ainsi, ce grand homme, sa petitesse d'âme, détracteur par passion et médiocre écrivain en histoire, nous a laissé cependant, à travers les éclaircies de ses rancunes, une gerbe de traits fins et curieux. Son compagnon, Gourville, un bon homme sans bonté, dit Boileau, a servi beaucoup à Voltaire qui l'insulte en le dévalisant, le maître larron ! Enfin, un magistrat, Omer Talon, se fait l'écho des prétentions du Parlement et de la

Digitized by Google

démocratie : ce qui lui vaut les éloges de M. Aug. Thierry.

Rappelons encore quelques mains féminines, délicates et fureteuses, — mieux que tout autre peut-être, filant ce peloton d'Ariane, qui doit guider l'historien dans le labyrinthe de la Fronde, — en particulier Mlle de Montpensier, elle dont le front semblait ne pouvoir tenir que sous un bandeau de reine, et Mme de Motteville, l'historiographe d'Anne d'Autriche.

Tels sont, dans les genres divers, les Mémoires relatifs à la Fronde. Quant aux historiens de titre et de visée, bien peu ont osé aborder de front, sans jeu de mots, cette époque, et mettre au frontispice de leur livre : Histoire de la Fronde. M. de Sainte-Aulaire est le seul, croyons-nous, qui ait tenté l'entreprise; mais il y fondit ses ailes de cire : — petit malheur, en somme, puisqu'il est tombé, du haut des nues, Icare fortuné, dans le palais rose de l'Académie. Par contre, les monographies abondent et des monographies de femme !

« Mais vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme. »
(CORNEILLE.)

Les héroïnes de la Fronde frétillent dans leurs cendres; elles tirent le manteau aux historiens du XIXe siècle qui n'ont pas la chasteté du patriarche. Nous avons eu M. Capefigue, qui nous a roucoulé toutes les reines de la *main droite* et de la *main gauche*. M. V. Cousin qui a plus de tenue, — un philosophe, ça a d'honnêtes rougeurs ! — n'en est pas moins un vieux Céladon, berger au royaume de Tendre. Il déserte les jardins de Platon pour faire sa cour à Mesdames

Digitized by Google

de Chevreuse, de Hautefort, de Longueville, etc. La sœur du grand Condé, en particulier, exerce sur son esprit une de ces fascinations de basilic que nous avions tant de peine à comprendre, elle vivante, et que nous ne comprenons plus, elle froide et évaporée comme l'ombre d'Eurydice : il en fait la Sunamite peu chaste de son génie chenu. « Il ne nous messied pas, dit-il, d'avoir une héroïne dont les hautes qualités sont mêlées des faiblesses qui rappellent son sexe. » Est-ce assez cru? Mais il lui sacrifie, avec ses griffes, la Vérité, ce lion amoureux, en la posant en miroir où se réfléchit le XVIIe siècle tout entier « avec ses grandeurs et avec ses misères. » Evidemment, le philosophe-historien se met, à soixante ans et plus, un arc à la main et un bandeau sur les yeux. On a beau revenir du royaume de Tendre, c'est par trop tendre et par trop injuste. Ajoutons, nous, pour être juste envers lui, qu'il est historien à ses heures. Il a surpris souvent nos difficiles admirations par le charme et la sincérité de ses récits. S'il met en réserve tout ce qu'il a d'éclat dans sa palette et de flamme au cœur pour peindre « son héroïne », il n'en a pas moins saisi le profil au nez d'aigle et à l'œil en orbes solaires du grand Condé.

M. de Barante plus répandu dans les choses de l'histoire que M. V. Cousin, plus nerveux, plus antique, fut le premier qui donna à la Fronde sa vraie taille et sa vraie physionomie. Sans appuyer, il s'est fait le précurseur de M. de Cosnac dans la thèse de la convocation des Etats-Généraux comme moyen efficace contre les troubles de l'avenir.

De l'académicien de Barante, la Fronde tomba aux mains

Digitized by Google

d'un lauréat de l'Académie, M. Bazin. — M. Bazin qui fut militaire et avocat, est resté l'un et l'autre en passant à l'Histoire. Il cherche avant tout des contrastes entre Richelieu et Mazarin, des éclats d'ironie qui s'envolent comme des fusées ; il est sceptique, il est mordant, mais il a l'indéniable mérite de recherches patientes et d'ingénieuses observations.

M. V. Cousin, nous l'avons dit, épousa les héroïnes de la Fronde. M. Am. Renée est plus « polygame » encore : il enlève du même coup les sept nièces — ni plus ni moins — du cardinal Mazarin. L'habile ministre d'Anne d'Autriche, cueillit en Italie cette corbeille de roses dont il se tressa une couronne de pouvoir discrétionnaire. S'il ne fit pas mieux, si ces roses n'ornèrent pas le trône de France et le trône d'Angleterre, elles fleurirent du moins les plus illustres maisons, de Mercœur, de La Meilleraie. C'étaient là d'*assez grands coups*, au dire du cardinal. M. Renée, — c'est son sort : qui touche aux femmes, touche à tout — se répand aux mille bagatelles et mystères de la Fronde ; mais il est renseigné, madrigalesque, en fine fleur de style, et somme toute, charmant.

XII

Tel est, en raccourci, l'actif historique de la Fronde. C'est imposant, quant à la majesté du chiffre, mais c'est menu au poids de la Critique qui pèse les œuvres plutôt qu'elle ne les compte. De tous ces historiens, ciseleurs de médail-

Digitized by Google

lons et de bas reliefs pour le socle de la Fronde, aucun n'a osé s'élever jusqu'au marbre de la statue pour l'entailler fortement et l'animer du souffle de sa pensée. Voilà pourquoi, après toutes ces publications, M. Am. Gabourd, une tête d'historien, a pu écrire : « L'histoire de la Fronde est toujours à faire. »

L'avons-nous au moins dans les *Souvenirs du règne* de Louis XIV? Telle est la question rudement posée en face de la Critique qui se flatte de quelque sincérité ; et, puisqu'elle est posée, nous répondrons : — tant nous plaçons haut l'honneur de l'Histoire et les titres qu'elle confère — ce n'est point encore là l'histoire de la Fronde. Mais ici, qu'on nous comprenne bien. Ces *Souvenirs* n'iront pas s'asseoir sur le trône aux assises de quatre lions, au baldaquin d'aigle essorant, le trône de l'Histoire ; mais, ils ont le droit princier, pour emprunter une image à l'étiquette des cours, au tabouret. L'Œuvre est donc assise : c'est encore la majesté et la durée. C'est énorme en histoire où chaque siècle qui roule emporte sur son flot, parmi les feuilles légères que le vent lui a livrées, des monceaux de science prétendue historique. Et cette attitude, l'Œuvre de M. de Cosnac, qui, pour être trop en chair de documents, s'alourdit, l'a prise pour les siècles, puisant sa fixité dans son poids même. Pionnier intellectuel à la façon des esprits d'Outre-Rhin, il creuse, il enfonce, dans nos diverses collections savantes, dans nos archives et nos bibliothèques nationales, partout. Les sueurs fertilisent. Il recueille ainsi une moisson de documents nouveaux, en particulier, des gerbes de lettres dont il aurait pu nous pétrir le pain fort

Digitized by Google

de l'Histoire, mais qu'il préfère nous donner sans apprêts dans ses épis d'or. Cette méthode lui a mérité, de la part de la Critique, l'éloge assez banal de s'être choisi d'illustres collaborateurs dans la personne de Louis XIV, de Mazarin, du prince de Condé, de Larochefoucauld, de la duchesse d'Aiguillon, etc., etc. ; car nous ne savons vraiment qui n'y a tenu la plume, des hauts personnages de la Fronde, dans ces récits. Littérairement, il y a un plaisir de délicat, et une saveur liquoreuse dans ces missives écrites sur le pommeau de la selle, le long de la trame d'une intrigue, au sein des déceptions, tristes, rêveuses, pompeuses, triomphantes tour à tour, — image de la vie, — reflet le plus pur, le plus lumineux de l'âme de la Fronde, et substance médullaire de l'Histoire.

Ces *Souvenirs* ont ainsi quelque chose de cette histoire de France, que rêvait Aug. Thierry, où nos chroniqueurs seraient venus tour à tour raconter, dans leur style et avec les couleurs de leur époque, les événements dont ils auraient été les témoins. Ils en ont le charme naïf, la force incisive et l'appétence particulière pour des cerveaux blasés de littérature contemporaine.

Et c'est là le côté mamelonné de cette tête d'historien, son faire spécial. D'âme et de volonté il est orpailleur : il est né ainsi, et il est bien né. Il est commis à cette charge de laveur des poussières riches en paillettes d'or des archives de l'Etat. Après lui viendront les petits talents : ils prendront cet or brut et le ciselleront en joyaux de prix, ou le frapperont en monnaie courante. Et le génie viendra de même, et il mettra ces lingots au creuset de son cerveau

Digitized by Google

de feu, et le coulera dans l'unité, dans la beauté, dans la puissance d'un monument éternel.

Mais l'honneur, l'immense honneur d'avoir doté nos annales d'une opulence nouvelle, fruit du plus patient labeur, cet honneur, premier pour un historien, nul ne peut le dénier à M. le comte de Cosnac.

XIII

Et nul n'y a songé. La Critique, cette chanteuse de palinodies, s'est accordée, cette fois, à louer l'œuvre, à peu près sans restriction. Nous ne serons pas plus difficile. Un mot seul, *pro aris*. Il y a, dans les premiers volumes, un reste de ce levain, aigre-doux aujourd'hui, de gallicanisme grand seigneur dont M. le duc de Noailles, et tant d'autres hauts personnages, ont empâté leur esprit : — cillement des plus fiers regards en face du soleil du Vatican, que l'œil de l'homme est impuissant à fixer ; mais l'œil de la Foi s'y élève, ferme, ouvert, et peut-être aussi l'œil du génie, comme la large et immobile paupière de de Maistre. Consolons-nous. L'erreur, légère ici, se meurt de la plus belle mort dans les derniers volumes.

Nous ne laisserons pas dire, non plus, que la papauté soit tombée en quenouille sous Innocent X. On sait aujourd'hui tout ce que les jansénistes, pour lesquels ce grand pape se montra inflexible, et qu'il combattait encore à son lit de mort, ont imaginé contre lui de calomnies et d'outrages. M. de Cosnac s'est trop fié sans doute à Grégorio Léti.

Digitized by Google

l'historien de dona Olimpia, la belle-sœur du pape. Qu'il nous suffise de rapporter ici ces paroles du protestant Ranke : « Cet ouvrage, dit-il, est un roman composé de faits apocryphes, de fables et de chimères. » Si Innocent X eut de coupables faiblesses pour sa famille, elles n'allèrent jamais jusqu'à la laisser s'immiscer dans le gouvernement de l'Eglise.

Nous voudrions enfin des indignations plus chaudes parfois, et Mazarin ne devait pas être le seul bouc émissaire des péchés de ce peuple. C'est tout ce que nous dirons. Nous ne nous ferons pas l'éplucheur de petits coins d'une œuvre qui a cette valeur d'ensemble ; c'est là, du reste, la dette légère que paie tout esprit aux préjugés de son temps et à ses propres distractions : — si fort soit-il, le vol d'une mouche suffit à le troubler, dit Pascal.

XIV

Finissons. Si toute notre pensée ne tient pas dans le marbre transparent d'un mot, il faut s'en prendre à cette œuvre magistrale, un monde par la multiplicité des points de vue, un sommet par la hauteur des idées, toutes choses qui doivent retenir et retiennent la Critique. Si cependant on veut que nous le disions, ce mot impossible, le voici : il y a des énergies françaises et un esprit national dans l'âme de ce livre.

L'hérédité a ses priviléges : nous l'avons dit à la première page de ce chapitre. Il faut être né grand seigneur.

Digitized by Google

en avoir l'instinct chevaleresque, les grandes manières, l'accent aristocratique et poli, le sang rouge du cœur comme l'éclair d'acier de l'intelligence ; il faut se passionner pour les titres, les distinctions, les petites choses de caste que nous, roturiers, nous ne songerions pas à ramasser de la poudre ; il faut connaître ses généalogies, parentage, noblesse de souche et noblesse greffée, sur le bout de son ongle ; se sentir des tendresses pour le blason, posséder toute la faune héraldique ; il faut en épouser les querelles, en aimer les beaux coups d'épées, et jusqu'aux campanules en fleurs du madrigal ; il faut tout cela, plein la tête, pour comprendre, peut-être, mais sûrement pour posséder la pleine intelligence de cette époque, en avoir l'intuition, cet œil de lynx de l'historien.

M. le comte de Cosnac, — nous le disons hautement : nous voulons qu'on l'entende dans ce Bas-Limousin si oublieux de ses gloires,— M. de Cosnac est l'homme dont nous venons de surprendre les traits caractéristiques et originaux. Nous ne savons vraiment si l'homme porte l'histoire, ou si l'histoire porte l'homme. Avec sa période élégante, correcte, à l'allure et au pas mesuré du cavalier anglais (qu'on nous passe l'image à propos d'un membre du Jockey-Club) ; avec son style de ce grand air puissant dans les livres comme dans le monde ; avec son expression enfin salée de fines gauloiseries, piquée d'une saveur de terroir, roulant sans secousse, sur un fond de cristal, la pensée, M. de Cosnac est l'homme lige de l'Histoire.

Si les jours que Dieu donne aux vieillards « qui n'ont plus soixante ans » ne lui sont pas trop mesurés, dans le

Digitized by Google

calme assis de ses vieux ans amoureux du passé, sous le front méditatif que consacrent les cheveux blancs, beau, fort, fier, il achèvera son œuvre et prendra place parmi les historiens illustres qui sont remontés aux sources et ont remué les idées, la seule grande manière d'écrire l'histoire, celle de l'avenir.

XV

Et l'avenir lui restera fidèle, à ce Limousin de vieille roche. L'avenir reconnaîtra avec nous un esprit haut, lumineux, original, aimant la science historique pour elle-même, en dehors de la fortune dont il n'a pas besoin et de la gloire littéraire dont il ne fait point cas ; il se plaira à constater une vie partagée entre les occupations que donne l'intelligent souci de la culture rurale et les labeurs du cabinet ; il lui marquera sa place parmi les noms les plus illustres de sa noble famille, et parmi les personnalités les plus puissantes. en Bas-Limousin, au XIXe siècle.

Digitized by Google

Digitized by Google

ÉTIENNE BALUZE[1]

« Qui mille auctores Baluzius edidit unus.
Par ille auctorum millibus erat ! »

(*La Monnoye. T. II, p. 100*)

Cet éloge de La Monnoye n'a rien d'hyperbolique. D'érudition, c'est un fort de la halle que Baluze, tête gaillarde portée sur un corps de roseau, — le roseau pensant de Pascal, cet autre maladif... de la fièvre de génie. Chose à noter, ce savant, tout moderne, a acquis déjà ce reflet d'antiquité qui consacre un front et une œuvre. Par la langue dont il se sert, par l'ampleur de ses travaux, par sa phrase sévère, médulleuse, il est d'un autre temps. Il n'y a pas jusqu'à ces éditions, — du livre du moins qui nous occupe — éditions aux marges fastueuses, aux riches majuscules, aux pages s'envolant sur les ailes de la Renommée, ou gardées par les dragons des Hespérides, ou florissantes d'une végétation inconnue, vignettes gracieuses et symboliques, qui ne lui donnent la taille et la majesté d'un Ancien.

Toucher à ce modeste tonsuré qui fut un grand esprit,

1. Historia Tutellensis libri tres

Digitized by Google

à l'homme et à l'œuvre, pour les peindre dans le cadre et l'unité d'un portrait, ce n'est pas peu... cela demanderait une main sinon plus émue ou plus frémissante de tendresse, du moins plus autorisée que la nôtre. Mais puisque cette part nous échoit, nous l'acceptons, résolu à lui donner tous nos soins. Baluze ferait d'ailleurs un vide trop sensible dans notre galerie de *Portraits Limousins*. Si notre insuffisance nous épouvante, nous avons, pour nous porter et nous encourager, l'amour chaud, enthousiaste du grand homme, amour que nous avons puisé dans son commerce, suave au cœur autant que lumineux à l'intelligence. Aimer c'est comprendre, disait l'abbé de Spanheim.

I

Etienne Baluze naquit à Tulle la nuit de Noël 1630. On lui berça son premier sommeil « aux nadalous » de l'Enfant-Dieu. Baptisé le lendemain, fête du premier martyr, il reçut le nom d'Etienne. Il faillit être moissonné, fleur aussi, avec les Saints-Innocents, non au tranchant du glaive, mais sous la faux plus cruelle de la peste. Elle ne l'enleva pas, mais elle le priva, à son quatrième jour, du lait de sa nourrice. Son enfance s'écoula, son âme sur ses lèvres. Ce qui ne l'a pas empêché de vivre presque un siècle (1630-1718) comme Fontenelle qu'on ensevelissait dans ses langes et qui vécut le siècle entier, comme Hugo dont

> » . . . . . Le cou ployé comme un faible roseau,
> Fit faire en même temps sa bière et son berceau, »

Digitized by Google

et qui peut croire aujourd'hui à l'immortalité de la chair qu'il rêve, à défaut de l'immortalité de la gloire qu'il a manquée.

Baluze fit ses premières études au collége des Jésuites de sa ville natale. Il les continua à Toulouse, au collége de Saint-Martial, fondé au XIVe siècle par le pape Innocent VI, pour vingt étudiants limousins.

A vingt-deux ans, c'était déjà un esprit chercheur et prime-sautier avec lequel les savants eux-mêmes devaient compter. Dans un petit livre qu'il intitula : *Anti-Frizonius*, il fit subir à Pierre Frizon, docteur en Sorbonne, l'auteur du *Gallia purpurata*, un terrible échenillage d'erreurs. Ce jeune homme allait vite en besogne. Peu de temps après, il publia deux dissertations, — œuvres de valeur, — l'une relative au siècle où vécut saint Sadroc, évêque de Limoges ; l'autre, sur saint Clair, saint Laud, saint Ulfard, saint Baumade, patrons de l'église de Tulle.

On ne comptait pas alors autant d'académies qu'aujourd'hui. Il y avait — ce qui valait mieux — la confraternité des esprits. Pierre de Marca, archevêque de Toulouse, savant d'un très haut mérite, s'attacha le jeune Baluze et le fit collaborer à ses travaux. Entre ces deux grands hommes s'établit le commerce le plus intime, le plus doux, de cœur et de pensées, également précieux au jeune érudit. « qui n'approchait j'amais de son illustre ami sans apprendre quelque chose, et au vieil archevêque qui n'employait que son protégé dans la composition de ses ouvrages. » Ce sont les paroles mêmes de Baluze que nous soulignons. Lorsque la mort, qui n'épargne rien, la cruelle qu'elle est,

Digitized by Google

brisa cette chaine d'amitié, la douleur de Baluze s'exhala en une plainte éternelle : « Le temps, loin de diminuer ma tristesse, ne fait que l'accroître chaque jour, » disait-il dans une lettre, dont les pages, pleines de larmes, nous mouillent, à nous, nous l'avouons, la paupière.

Mais il fit mieux que témoigner par ses regrets et ses éloges son amitié pour le docte prélat : il termina et publia ses œuvres laissées inachevées, et lui créa une gloire posthume.

Rendu à lui-même, Baluze donna des éditions annotées des œuvres de Salvien, de Vincent de Lérins, de Loup, abbé de Ferrières, etc., etc., labeur rude, tout fait de patientes recherches *qu'on ne saurait trop louer*, d'après les auteurs de l'*Histoire littéraire de la France*.

Tous ces travaux avaient grandi sa réputation et l'avaient marqué pour la confiance. En 1667, Colbert lui commit la formation de sa bibliothèque. Durant trente-deux ans, il s'adonna à cette besogne. Amoureux du livre rare, comme Nodier, savant comme Léopold Delisle, il réunissait en lui ces deux hommes, si complets d'ailleurs, dans l'art difficile de former une bibliothèque.

A ces fonctions, il joignit, en 1670, les charges du professorat au collége royal où il occupa une chaire de droit canon.

Il n'en poursuivait pas moins ses travaux de haute érudition. Parmi les nombreux ouvrages qu'il publia à cette époque, il faut remarquer : *Les Capitulaires des rois de France* (1677), *Les Vies des papes d'Avignon* (1693), *L'Histoire généalogique de la Maison d'Auvergne*

Digitized by Google

(1707), — œuvres d'une science si profonde, d'une critique si sûre, qu'elles le placent tout auprès pour l'esprit, comme il y était par le cœur, des Mabillon, des Ménage, des Du Cange et des érudits de tous les temps ; — œuvres capitales marquant la triple ascension de sa belle intelligence qui s'élève de la simple érudition des Capitulaires aux grandes et larges vues de l'Histoire dans ses Papes d'Avignon (1) et jusqu'à l'originalité avec la Maison d'Auvergne.

Il ne manquait à sa gloire que le sceau du malheur.

Ce dernier ouvrage, par suite d'intrigues de cour, déplut au roi. Le livre fut supprimé par décret, et l'auteur exilé à Lyon. Au déclin de sa vie, Baluze porta le poids lourd des disgrâces, des persécutions, de l'exil. Il dut attendre jusqu'en 1713, cinq ans avant sa mort, une justice tardive et incomplète.

II

Recueillons-nous.

A l'heure où nous sommes, notre historien porte au front la couronne blanche des vieillards ; il a connu l'infortune ; son génie a le rajeunissement et la tranquille lumière du soir de la vie. Naturellement, les premières impressions de l'enfance, viennent jouer de l'aile autour d'une tête chenue.

(1) Nous n'entendons pas porter un jugement complet sur cette œuvre ; nous ne la considérons qu'au point de vue de la conception littéraire ; sur le fond, nous faisons toutes nos réserves.

Digitized by Google

En face de la tombe, le vieillard sourit à son berceau. Baluze, octogénaire, sentit tous les ressouvenirs de ses jeunes années, de sa famille, de sa cité, refluer en flots d'émotions sous sa mamelle gauche; et ces flots, il les épancha, comme l'urne d'un fleuve, dans le courant d'un livre qui fut son suprême adieu aux lettres et à la vie : L'Histoire de Tulle.

Historiæ Tutelensis libri tres : tel est le titre de l'ouvrage que nous voulons résumer, en le complétant au besoin, dans quelques pages simples et lumineuses.

III

C'est par une sorte de propylée grec, gracieux de ciselures et de festons, que notre historien nous introduit dans le sanctuaire de son œuvre. Il se compare à Ulysse, errant loin de sa patrie; sa chère ville est une autre Ithaque, suspendue comme un nid aux flancs d'âpres rochers; il rappelle la mémoire des ancêtres, le patrimoine d'honneur qu'ils ont légué.

Puis s'ouvre le dédale des origines. Nous sommes anxieux, alarmé, nous sommes ému. Tous nos espoirs sont mêlés de crainte à l'endroit de nos antiques traditions. Lui, l'émule de Mabillon, le bibliothécaire de Colbert, le lynx des chartes, que va-t-il nous révéler? Nous voulons la lumière, la lumière encore, une gerbe de lumière!... Hélas! il n'entasse que des ténèbres!

Puisqu'il se pose ce point d indignation, prenons la question d'un peu haut.

Digitized by Google

Il faut se garder de voir une intempérance de rhétorique, dans ces trois cents ans que le cardinal Pitra assigne à la conspiration ourdie dans l'histoire contre la Vérité ; il formule plutôt un axiome. Jusqu'au XVIIe siècle, dit M. Arbellot, on avait cru, sans les discuter, aux traditions du pays. A cette époque naquit, et exubéra aussitôt, une Ecole qui fit main-basse sur toutes les vieilles croyances. Le fameux Launoy, « le dénicheur de Saints, » en fut le premier maître. Cette école, s'appuyant sur un texte de Grégoire de Tours, retarde jusqu'au milieu du IIIe siècle l'évangélisation des Gaules par ses évêques-missionnaires, saint Denis de Paris, saint Trophime d'Arles, saint Martial de Limoges, saint Saturnin de Toulouse, etc., que les traditions de ces Eglises rattachent, sans intermédiaires, aux Apôtres.

Nous n'entrerons pas dans un débat qui est le domaine exclusif des savants. Le P. Honoré de Sainte-Marie, un arbitre solennel, résume la question en ces termes : « Le système des *aréopagitiques* est mieux fondé en témoignages; l'opinion des *grégoriens* l'emporte au point de vue des conjectures et des vraisemblances. » Voilà donc les pilotis de l'histoire depuis trois cents ans : des conjectures et des vraisemblances ! On veut nous les opposer à des TÉMOIGNAGES !... Une absurdité pleine de lumières !

D'un trait de plume — qui nous brise le cœur à l'égal d'une impiété — Baluze efface hardiment neuf siècles de notre histoire. Les origines, telles que les a concacrées la Tradition, que les rapporte Bertrand de la Tour et que les a revendiquées si victorieusement le savant abbé Arbellot,

Digitized by Google

ne sont à ses yeux « que fables inventées à plaisir. » Mais les siècles ont pour eux l'immortalité de l'Histoire; les traditions tiennent à l'âme d'un peuple et ne meurent pas sous la catapulte d'un annaliste.

Quoi ! ce Martial, que la lèvre d'or de Mgr Berteaud a rendu populaire, l'enfant au front doux où la main du Christ chercha les lignes de l'innocence ; l'enfant des cinq pains et des deux poissons multipliés sur la Montagne ; le serviteur de la Cène et du Lavement des pieds ; le parent du premier martyr, Etienne ; l'un des soixante-douze disciples du Sauveur ; le compagnon de Pierre à Antioche, à Rome ; le thaumaturge des Gaules, au point d'être nommé le *Médecin des morts* ; l'apôtre de l'Aquitaine ; le fondateur de l'église de Tulle ; l'évêque de Limoges, appelé à ce siége sur l'ordre même de Dieu : tous nos titres de noblesse chrétienne sont-ils donc de nulle valeur ?

Et son voyage aux grottes du Quercy, où il visite son compagnon Zachée, ce riche publicain de l'Evangile, devenu le premier solitaire des Gaules; cet homme qui, nain d'âme comme de taille, comprit cependant que pour voir le Christ il fallait être grand ou le devenir, et redescendit, en effet, du sycomore, si grand de la seule grandeur possible à l'homme, l'amour, qu'il s'en identifia le nom et fut appelé l'Amoureux, Amadour ; — où, lui, Martial, élève au fond de la *Vallée-Ténébreuse* un sanctuaire de lumière à la Mère de Dieu, le premier fondé en Gaules après l'autel dressé au pays chartrain à la Vierge qui doit enfanter : « Virgini parituræ ! » De là cette union si étroite de la mère Eglise, Tulle, et du sanctuaire béni, Roc-Amadour, qu'il semble

Digitized by Google

qu'on lui arrache le cœur, à cette mère, lorsqu'on viendra plus tard lui en disputer la possession : — toutes ces traditions, enracinées dans le sol, ne sont-elles que des floraisons hybrides et bâtardes ?

Continuons à fouiller le sol de nos origines.

Trois siècles s'écoulent où les triomphes des martyrs se laissent deviner sans percer les ténèbres profondes de ces temps. Sous le fils du grand Constantin, l'hérésie arienne, favorable aux passions mal enchaînées qui hurlaient au fond du gouffre où s'engloutissait le vieux monde romain, se répandit tout à coup sur les nations chrétiennes comme une immense contagion spirituelle. On n'apercevait plus, sur l'horizon catholique, qu'un petit nombre d'hommes qui agitaient dans la nuit le flambeau de la Foi. Il est vrai qu'ils avaient nom Athanase, Hilaire, Paulin, Eusèbe de Verceil. Les persécuteurs s'irritent : ils tentent d'éteindre la lumière dans les profondeurs de l'exil. Que font-ils ? Ils la disséminent. Athanase est jeté sur les bords du Rhin, Hilaire transporté dans les montagnes de l'Asie-Mineure, qu'importe ! la lumière est avec les apôtres : ils l'épanchent sur leurs chemins. Ainsi Athanase apporte à Trèves la vie du B. Antoine. Cette lecture enflamme le clergé des Gaules pour la vie du désert. Un mouvement immense se prépare en Occident. On n'attend plus qu'un chef. Ce chef, le voici :

A cette époque on rencontrait encore, sur les chemins de l'exil, un homme devenu illustre. Cet homme portait, comme Martial, un nom de guerre : il avait été soldat comme saint Calmine et saint Dumine, et tous les saints

Digitized by Google

limousins. Un jour il fit au Christ, sous la figure d'un mendiant, l'aumône de la moitié de sa clamyde. Un fait marque une vie et oriente une âme. Libre envers l'Empire, pour lequel il a versé son sang dans vingt batailles, Martin s'enrôle dans les milices du Christ. C'est à Poitiers, auprès de saint Hilaire, qu'il se retire. Là, il fonde, de concert avec le grand évêque, le monastère de Ligugé. Les fleurs de la Haute-Thébaïde étaient transplantées au cœur de la Gaule.

Hilaire se ressouvint de l'Eglise de Tulle, qu'il avait visitée à l'époque où il parcourait l'Aquitaine pour raffermir les cœurs dans la foi ; nulle part, il n'avait trouvé des mœurs plus douces, un attachement à la religion de saint Martial plus inébranlable. Il lui envoya le bienheureux Martin avec une colonie de douze moines.

Le Saint, ayant perfectionné ses compagnons dans la pratique de la vie religieuse, quitta Tulle pour retourner à Poitiers, où il fut promu, comme on sait, au siége de Tours. Mais il laissa à Tulle la partie la meilleure de son cœur. Un jour qu'il officiait dans la basilique de Tours, scandalisé de la tenue de deux moines, il s'écria : « Oh ! plut à Dieu que je fusse avec mes frères de Tulle ! » Plus tard, comme le rapporte saint Odon, abbé de Cluny, le Saint apparut à un mendiant et se plaignit d'avoir été outragé dans sa maison. Il lui fit connaître qu'il allait demeurer avec « *ses frères de Tulle* ». Des fidèles, éclairés d'une lumière d'en haut, le virent, en effet, dans l'église du monastère, prosterné devant l'autel de saint Michel et suppliant l'Archange d'avoir sous sa garde les religieux.

Digitized by Google

Sans doute, ces glorieuses origines ne s'appuient que sur l'autorité des bréviaires, la foi des martyrologes, quelques chroniques, des légendes et des traditions. Tout cela pue la moinerie, aurait dit Rabelais, et ne tiendrait pas devant le premier dénicheur de Saints venu. Mais il y a un point acquis, incontestable aujourd'hui, grâce à l'étude savante de M. l'abbé Arbellot : la mission de saint Martial au premier siècle et l'apostolicité de l'Eglise de Limoges. L'illustre de Marca, l'ami de Baluze, s'était posé, au XVIIe siècle, en défenseur des traditions des Eglises de France. Nous venons de lire dans les Bollandistes (T. VII^us junii) l'admirable lettre qu'il écrivit à ce sujet, lettre où l'émotion de l'âme le dispute à l'érudition. Il se plaint de l'injure faite à la douce patrie non par des étrangers, mais par ses enfants mêmes; il déplore cette critique dévastatrice qui dépouille les Gaules d'une gloire qu'elle accorde aux Indes et à l'Ethiopie; et poursuivant les savants avec une fine raillerie, il leur reproche de ne vouloir pas d'une science qui coule comme un ruisseau dans les prés; il leur faut une science perdue dans les profondeurs d'un puits, où seuls ils ont droit de puiser au risque d'y choir, comme le bon roi d'Aragon.

Quant à la légende, que lui veulent-ils ? dirons-nous brutalement à ces détracteurs de toute gloire dont ils ne trouvent pas les titres authentiques sur un rouleau de parchemin. Qu'ils tracent l'itinéraire de saint Martial dans l'Aquitaine, qu'ils nombrent les fondations de saint Martin... s'ils ne le peuvent, qu'ils laissent au peuple limousin ses vieilles croyances. La légende ne serait-elle qu'une

Digitized by Google

mythologie éclose dans les cloîtres, comme ils le veulent. elle a sa diaphanéité aussi limpide que le cristal. De vrai, elle est la conscience populaire de faits réels transmis d'âge en âge et charriant dans son cours, comme le Pactole. avec les fleurs et les ramées de ses bords, les paillettes d'or de la vérité.

IV

Nous ne craignons pas de le dire : Baluze a trahi nos origines. Il s'est assis dans cette Ecole des conjectures et des vraisemblances qui nous a conduit jusqu'au *druidisme* de M. H. Martin. Si l'Histoire ne cadre pas dans ce trumeau, tant pis pour l'Histoire. Scientifiquement, il a menti à son sang en biffant l'œuvre de son devancier, Bertrand de Latour, fils d'une Teyssier comme lui ; il s'est montré infidèle à la mémoire de P. de Marca ; il découronne sa ville natale de seize siècles de traditions et d'honneur. cela, sans un regret, sans une larme, mais une amère ironie à la bouche.

Voici comment il traite, lui, de nos origines : elles ne sont pas non plus sans gloire et sans poésie.

Vers le VIIe siècle, suppose-t-il, des moines, partis de Luxeuil « ce bercail de la lumière », brillante théorie à la recherche d'un lieu où offrir son sacrifice, descendirent jusqu'au confluent de la Solane et de la Corrèze. Une vallée riante, des eaux pures et fraîches, une forêt touffue... que demandaient-ils de plus? Ils s'y établirent dans des cellules de ramées. Mais le faisceau de lumière qu'ils apportaient

Digitized by Google

éclate au loin ; il resplendit sur les bords de la Corrèze. Les peuples accourent offrant leurs aumônes. Un monastère s'élève ; tout autour se presse une nouvelle population. C'est ainsi que Tulle, comme Beaulieu, Uzerche, Brive (?), pour ne pas sortir du Bas-Limousin, dut son origine à une colonie de moines.

N'oublions pas que nous sommes au VIIe siècle, ce temps de paix, *septenarius numerus pacatissimus*, cet âge d'or de la foi chrétienne, comme l'a appelé Mabillon. Des familles entières s'inscrivent aux sacrés dyptiques. Le Limousin, le premier-né de l'Eglise, ne reste pas en retard sur les chemins du Ciel. La procession mystique commence en des temps reculés, avec sainte Ferréole, prémices du martyre et de la virginité, et sainte Fortunade que son nom avait prédestinée de même à la blanche légion des martyrs : morte, elle choisit elle-même le lieu de son repos sur une hauteur à peu de distance de Tulle. La procession continue : saint Martin, le glorieux martyr de Brive ; saint Wast, né à Corbefy, le catéchiste de Clovis ; saint Dumine, un rude pénitent, qui se sanctifie dans une caverne, au bord de la Gimelle ; saint Calmine (VIe siècle), un grand du monde, qui arrive à Tulle du fond de l'Auvergne, rétablit la discipline religieuse dans l'abbaye, la dote richement, et lui-même se retire dans un grotte, au bord de la Valouze ; saint Vincentian (VIIe siècle), un cœur de diamant, comme le nomme la chronique, qui accomplit des merveilles de sainteté...

Arrêtons-nous. L'étonnante règle de saint Colomban, qui fait frémir nos délicatesses modernes avait fait passer la

Digitized by Google

sainteté comme le miracle dans l'ordinaire de la vie. C'était par troupes et par tribus que les âmes s'élevaient jusqu'aux régions les plus pures des vertus chrétiennes.

C'est ainsi qu'on a pu appeler le Limousin « *La terre privilégiée des Saints et des abbayes.* »

V

Mais l'âpre édacité du temps a passé sur ces gloires. Les vieilles chroniques ne nous content que des désastres. L'Histoire, elle aussi, ne porte guère dans les plis de sa robe que les malheurs des peuples.

Vers le milieu du VIIIe siècle, Charles Martel livra l'abbaye de Tulle, comme grand nombre d'autres, à un homme d'armes. Un seigneur de Turenne, le casque au front, vint s'établir dans le cloître étonné. C'est lui, sans doute, qui fit bâtir ce château des Echelles. dont le nom restera à sa lignée.

Un siècle plus tard, les Normands, dont le peuple inséra le nom dans les litanies avec les versets imprécatoires contre la peste et le démon, se ruèrent sur l'Aquitaine et la couvrirent de ruines. La vie monastique fut presque totalement éteinte dans cette province, dit une chronique. Tous nos monastères limousins, Saint-Aoust de Brive, Saint-Pierre d'Uzerche, Saint-Martin de Tulle, furent saccagés et détruits. — Oui ! ces barbares devaient arracher des larmes à la grande paupière de Charlemagne !

Le temps achevait l'œuvre de la destruction. La sève

Digitized by Google

monastique semblait épuisée dans ses rameaux encore jeunes. A Tulle, en particulier, plus d'espoir d'une nouvelle floraison. Une main est déjà levée pour couper l'arbre dans sa racine... Tout à coup, cette main se fait paternelle et bienfaisante : au lieu d'achever la ruine, elle relève, elle restaure.

A l'époque où nous sommes, le sol historique se raffermit sous les pas de Baluze ; il retrouve, la main appuyée sur les chartes, toute sa vigueur d'esprit, toute sa lucidité.

S'il est un personnage marquant, dans nos annales limousines, c'est bien Adémar, vicomte des Échelles et du Bas-Limousin. Il appartenait à la maison de Turenne et était abbé laïque de Tulle, par droit de succession de son trisaïeul paternel, — ce seigneur de Turenne, qui avait reçu l'abbaye des iniques largesses de Charles Martel. — Soldat farouche, d'abord, il guerroya contre ses voisins de longues années. Il s'attaqua à saint Géraud, comte d'Aurillac, qui le battit avec des armes invisibles. Un jour vint où ce loup fut transformé en agneau. Ecoutez :

Par un testament, en date de l'an 930, le vicomte des Echelles, déclare « léguer et *restituer* à Saint-Martin de Tulle et aux moines du susdit monastère l'ancienne abbaye, qui lui revenait par droit de succession. » Il fit plus. Privé d'héritier légitime, il légua aux moines tous ses biens qui étaient immenses. Quelques années plus tard, il mourut. Les religieux reconnaissants lui élevèrent un magnifique tombeau, et l'inscrivirent, lui et sa femme Gauzle, au catalogue des Saints. Le peuple lui avait déjà voué un culte.

Digitized by Google

Il faut qu'Adémar ait été quelque chose de plus qu'un restaurateur de ruines matérielles. Nous aurons à le dire.

A son exemple et sur ses conseils, de grands seigneurs voulurent aussi doter le monastère. Ces pieuses offrandes se prolongèrent dans les siècles suivants. Il n'est pas une grande famille du Limousin qui ne soit inscrite dans son cartulaire pour quelque donation. On ne demandait en retour que des prières, — *non ad aliquid persolvendum nisi solas orationes*, disent les chartes, — et le bonheur d'être enseveli dans le cimetière du couvent. Là s'élevaient les mausolées fastueux des vicomtes de Turenne, de Comborn, de Ventadour, des barons de Corrèze, de Malemort, etc. Tous, ils attendaient de l'intercession des moines, les miséricordes de Dieu.

Mais voici que les rois de France mettent la main aux splendeurs de notre abbaye. Raoul la prend sous sa royale protection : il porte défense à toute personne, roi, comte, évêque, d'inquiéter en quoi que ce soit les moines de Saint-Martin : « *Neque Rex, neque Comes, neque Episcopus, ant quælibet alia personna, res eorum inquietare aut alicui dare præsumat.* » Louis d'Outre-Mer, son successeur, confirme le franc-alleu.

Il n'est pas jusqu'aux vicaires de Jésus-Christ qui ne s'intéressent aux moines de Tulle. Les papes Urbain II et Pascal II leur accordent des priviléges qui limitent le pouvoir épiscopal et royal ; ils menacent des foudres spirituelles quiconque oserait porter une sacrilége main sur les possessions du pieux monastère.

En Quercy, le sanctuaire de Notre-Dame, ce lieu de

Digitized by Google

délices, ce jardin fermé, cette fontaine scellée de nos religieux, est paré, décoré, embelli comme une châsse précieuse. Les rois et les seigneurs l'enrichissent à l'envi. Alphonse, roi de Castille, lui octroie à perpétuité plusieurs villages, près de Burgos, sur la route de Saint-Jacques de Compostelle (1181). Le pèlerin limousin, marchant à la suite de cette longue procession qui, au Moyen Age, se dirigeait vers le temple célèbre, trouvait à mi-chemin une terre française où se reposer de ses fatigues.

C'est ainsi que les abbayes recevaient de périssables richesses qu'elles rendaient au centuple par l'incomparable bienfait de la prière. Quant aux moines, ils demeuraient fidèles à leur épouse, Dame Pauvreté, et par là encore, ils s'enrichissaient. C'est un lucre désappris dans ce siècle de tous les lucres que celui de la sainteté. Les sanctuaires et les châsses se couvraient d'or à coups de miracles; les monastères acquéraient des domaines à force de vertu et de piété. Nous indiquons ce moyen de faire fortune aux hommes de notre temps si âpres au gain.

En effet, la fécondité et la puissance des cloîtres, c'était la sainteté. Adémar des Echelles fit œuvre de pénitent en répandant ses aumônes ; il fit œuvre de saint en ramenant les moines à leur primitive ferveur. Avec l'aide de saint Odon, il introduisit dans le couvent la règle de Cluny. Dès lors une séve nouvelle circule dans l'arbre monastique à son nouveau printemps. Les veilles saintes, les longs jeûnes, les repos courts et austères, toutes les pieuses observances prennent et refleurissent avec un zèle sans pareil. Les moines gravissent d'un cœur dilaté l'échelle

Digitized by Google

d'or de la sainteté. Quand le jour viendra de sanctionner leur règle et leur foi de la signature de leur sang, le pardon aux lèvres et le regard au ciel, ils tomberont sanglants sur le parvis du sanctuaire et s'enrôleront dans la blanche armée des martyrs.

Bientôt la vie surabonde. Un chœur de cent moines remplit les stalles de l'église : il suffit au *Laus perennis* renouvelé de Luxeuil. Ruche trop remplie, l'abbaye essaime. De beaux et brillants escadrons émigrent à Sarlat, à Uzerche. D'autres fois, c'est une abeille seule, industrieuse, *argumentosa*, comme il est dit de sainte Cécile, qui s'envole, — un moine qui part pour relever les ruines spirituelles, comme à Saint-Martial de Limoges.

Les moines de Saint-Martin de Tulle, diligentes abeilles façonnaient donc nos contrées et les contrées voisines du suc le plus pur des vertus chrétiennes... Jours d'honneur, fleurs de nos solitudes, splendeurs de la vie divine sur le sol lémovice, votre souvenir nous remplit d'une indicible joie !!

Une autre dernière gloire de notre Limousin, c'est la merveilleuse marche qui se fit à cette époque des reliques des Saints vers nos montagnes protectrices. Il en vint de Bretagne et de Neustrie et d'autres provinces. Comment cela ?

Sur les dernières années du roi Eudes, les Normands avaient recommencé leurs incursions sur les frontières de la France. Ces pirates, descendant sur les côtes, remontant les rivières, tombaient à l'improviste sur les abbayes sans défense, les pillaient et les brûlaient. Ils recherchaient.

Digitized by Google

avec le flair de leur convoitises, les châsses des saints dont ils arrachaient l'or et les pierreries et jetaient au vent le dépôt sacré. C'était grande désolation et grande pitié en ces provinces. Il fallut s'exiler avec les saintes dépouilles. Des moines et des clercs reçurent sur leurs épaules les Corps vénérés, évêques, martyrs ou confesseurs, protecteurs de leur monastère ou de leur église, et cherchèrent au loin un abri pour leur trésor.

A la vue de cette grandiose procession, le Bas-Limousin ouvre ses frontières et dilate son cœur ; il offre la sécurité de ses montagnes ; il montre l'heureuse pauvreté de ses asiles. Les Corps saints lui arrivent par tribus ; toutes ses églises en sont enrichies. Rappelons les plus célèbres : à Vigeois, sainte Madalgonde ; à Uzerche, saint Coronat et saint Léonat ; à Allassac, les Saints-Innocents ; à Favars, saint Anastase et sainte Marcelle ; à Bar, sainte Emérentienne, sœur de lait de sainte Agnès ; à Collonges, sainte Sigolène ; à Malemort, saint Santin ; à Brivezac, sainte Fauste ; à Turenne, saint Martial ; à Beaulieu, saint Prime et saint Félicien ; à Meymac, saint Léodegar, dont l'épopée du cardinal Pitra célèbre les pérégrinations posthumes ; à Tulle enfin, saint Clair, saint Laud, saint Baumade, saint Ulfard...

Si l'on trouve fastidieuse cette énumération, qu'on se reporte à ces temps où les dépouilles des Saints étaient considérées à l'égal des biens les plus précieux. Un Corps saint devenait l'incalculable trésor d'une église, d'une province. Les translations, les ostensions, attiraient des foules

Digitized by Google

immenses. On savait que les Saints sont les amis de Dieu, et on avait foi dans leur toute puissante intercession.

Au mois d'avril de l'année 1663, dit Baluze, un grand incendie éclata à l'évêché. On apporta processionnellement les reliques de saint Laud, et « le feu cessa aussitôt par un miracle évident s'il en fut jamais », — « *manifesto, si unquam alias, miraculo.* » Notre historien ajoute avoir été témoin, dans son enfance, d'un fait semblable. Saint Prime et saint Félicien sont les anges tutélaires de Beaulieu, Par leur médiation miraculeuse, cette cité est délivrée des Anglais en 1355, elle échappe au fléau de la peste en 1539...

VI

Tel est, dans ses lignes principales, le premier livre de l'*Histoire de Tulle*. Le second traite des abbés ; le troisième et dernier est consacré aux évêques.

Baluze relate longuement les œuvres des moines. Nous ne pouvons nous attarder avec sa vieillesse conteuse.

Ce fut le privilége de l'abbaye de Tulle d'avoir toujours à sa tête des personnages d'un haut mérite. Où trouver un religieux plus attaché à la règle qu'Aimon, le premier restaurateur ; plus zélé que saint Odon ; plus dévoué que Guillaume de Carbonnières ; plus pieux qu'Ebles de Turenne ; plus illustre que Bernard V de Ventadour?

Parmi ces monographies d'abbés, — qui s'étendent sur une période de cinq siècles, — nulle n'est plus attachante que celle de Guillaume de Carbonnières.

Digitized by Google

Sa pieuse mère, Unia, assistée de ses deux frères Archambaud III, vicomte de Comborn, et Ebles, vicomte de Ventadour, le consacra à Dieu, encore enfant, le jour de la fête du plus grand de tous les moines, saint Benoît (21 mars 1070). C'était grande solennité. Les cloches sonnaient à toutes volées. Les vastes nefs de l'église abbatiale avaient peine à contenir la foule empressée.

On a fait d'abord les saintes prostrations. Puis le vénérable Frudin monte à l'autel. Les cent moines de l'abbaye sont rangés en cercle tout autour. Au moment où s'offrent. pour le sacrifice, les dons eucharistiques, l'enfant se présente conduit par sa mère. Il est couronné de fleurs ; sa chevelure retombe à flots d'or sur ses épaules ; il va d'un pas ferme à son immolation. Il gravit les degrés redoutables réservés aux seuls prêtres. Il dépose sur l'autel l'eulogie du pain et un calice de vin, — ce sont les arrhes de sa promesse ; — puis il s'agenouille. Le vénérable Frudin le recouvre avec la palle qui sert à voiler les vases saints, Unia prononce l'acte de consécration et de renonciation... Désormais il n'appartient qu'à Dieu.

Le jeune Ebles de Turenne sera de même offert à Dieu par son père Boson et sa mère Gerberge.

Guillaume de Carbonnières fut donc élevé dans le monastère. Son âme se forma à l'école des maîtres de la piété. Il étudia avec ardeur les saintes Ecritures, les secrets des sacrements, les profondeurs des mystères, les écrits des Pères, en particulier, Hilaire, Cyprien, Ambroise, Jérôme, Augustin, l'histoire et la géographie, etc., car « les écoles monastiques, dit le cardinal Pitra, étaient le plus haut

Digitized by Google

degré de l'enseignement, et embrassaient la science universelle du temps. »

Un jour vint où ses frères le choisirent pour abbé. Dès lors il s'employa avec un zèle admirable à la prospérité du monastère. Il revendiqua d'anciens priviléges négligés par ses prédécesseurs ; il en obtint de nouveaux du pape Urbain II, de passage à Uzerche à son retour du concile de Clermont. Mais son œuvre la plus importante c'est la reconstruction de l'abbaye et de son église. Il lui fallait d'énormes ressources ; il les trouva dans la royale munificence de ses oncles, les seigneurs de Comborn, de Turenne, de Ventadour. Il posa les fondements du nouvel édifice en 1107, édifice qui embrassait une grande étendue et formait la quatrième partie de la ville, dit Bertrand de Latour.

Baluze, de coutume, si sombre de descriptions, s'émeut à l'aspect du monument, la gloire de sa ville natale. Il prend son lecteur par la main, l'introduit dans l'église abbatiale, lui en fait admirer les harmonieuses proportions, les dix-huit chapelles dont chacune a sa cloche au campanile, le conduit à Notre-Dame-du-Chapitre, le promène le long du cloître, et termine par ces mots en style lapidaire : « *Hæc monumenta nobis reliquit Willelmus Abbas.* »

Ebles de Turenne (1119), parent et successeur de Guillaume de Carbonnières, continua ses travaux et enrichit encore le monastère. Il donna à l'abbaye un grand renom de science et de piété. Il termina les contestations qui divisaient depuis longtemps les moines de Tulle et ceux de Marcillac (près Figeac), au sujet du sanctuaire du Roc-Amadour.

Digitized by Google

D'après Baluze, Frotaire, évêque de Cahors, en avait fait don à saint Martin en 968. Plus tard, un successeur de Frotaire, sans tenir compte de la première concession, en gratifia le monastère de Marcillac. *Inde iræ*. L'abbé Ebles réunit à Tulle une assemblée nombreuse d'évêques et de hauts personnages : la donation de Frotaire fut solennellement confirmée par Guillaume de Cardaillac, alors évêque de Cahors.

VII

Nous abordons le troisième livre de l'*Histoire de Tulle*.

Par une bulle, donnée à Avignon en 1317, le pape Jean XXII érigea la cité de Tulle en évêché. Arnaud de Saint-Astier, dernier abbé de Saint-Martin, fut promu à ce siége.

Baluze raconte, dans des notices biographiques plus ou moins étendues, soit les œuvres mêmes, soit les événements publics survenus durant leur épiscopat, des trente-quatre évêques qui, depuis Arnaud jusqu'à André-Daniel Beaupoil de Saint-Aulaire, mort en 1720, se sont succédé sur le siége de Tulle. De Daniel de Saint-Aulaire à Mgr Dené-chau, nous comptons dix évêques...c'est une chaîne d'or de quarante-quatre anneaux, — brisée seulement de 1790 à 1823, — l'honneur de ce diocèse.

Ces pontifes sont, pour la plupart, sortis des grandes familles limousines. Il faut dire que, pendant 60 ans, notre Eglise put s'estimer la fille privilégiée des papes. La cour

Digitized by Google

d'Avignon avait pour elle des tendresses de mère. Elle lui envoyait directement ses évêques comme fut envoyé le B. Martial. Un jour, elle lui donna le frère même du pape. Hugues Roger de Maumont qui devait refuser la tiare.

Aussi « nulle province, dit un historien, n'a fourni autant d'hommes remarquables dans le clergé que le Limousin ». Si on établissait la nomenclature des cardinaux, des évêques, des abbés qu'il a fournis à l'église, on serait frappé d'étonnement.

« Le Limousin, d'après l'abbé Fleury, sembla, pendant quelque temps, posséder le droit aux grandes dignités épiscopales, comme un droit héréditaire. » C'est dire que notre Eglise était, à cette époque, une lumière éclatante parmi les autres Eglises.

Un mot seul sur les papes limousins :

Pierre Roger de Maumont naquit au château de Maumont (paroisse de *Rosiers*). — Le grand escalier de la tour subsiste encore et on ne le gravit pas sans émotion, quand on écoute la voix qui s'élève des ruines. — Pierre Roger ceignit la tiare sous le nom de Clément VI (1342). C'était un rayon de miel dans la gorge du lion. Il disait à ceux qui lui conseillaient la pusillanimité : « Mes prédécesseurs ne savaient donc pas être papes ! » D'ailleurs, il demeura doux et parfumé comme les roses qu'il portait dans ses armes. Ces roses, prophétisées par saint Malachie, attiraient tout à l'odeur de leurs parfums. L'Eglise grecque en fut enivrée et fut sur le point de revenir au giron maternel. Les savants, les artistes, accouraient à Avignon. Clément VI fut le Léon X du XIVe siècle, cet autre pape,

Digitized by Google

doux et magnifique, qui avait pris pour symbole un joug d'or avec cette devise : « Mon joug est léger. »

Etienne Aubert était né au château des Monts : *De montibus Pammachii*, dit la prophétie célèbre, annonçant à la fois le lieu de sa naissance et son titre cardinalice. Il succéda à Clément VI sous le nom d'Innocent VI (1352). Ce pape habita les sommets de la science ; il protégea les savants ; il prépara le retour de la papauté à Rome. On raconte qu'il fit un voyage au pays natal et qu'il le bénit : cette bénédiction nous est précieuse !

Pierre Roger de Beaufort, neveu de Clément VI, fut élu pape sous le nom de Grégoire XI (1368). *Novus de Virgine forti*, dit saint Malachie. Il devint NOUVEAU et marcha au chemin que lui montrait la vierge forte, Catherine de Sienne ; il ramena à Rome la papauté exilée depuis soixante-six ans. Il mérita, après sa mort, le surnom de Pieux.

Revenons aux évêques de Tulle.

Sous l'évêque Bernard, Henri de Lancastre assiégea Tulle et s'en rendit maître (1er nov. 1346). Le héros anglais était, aux yeux des dames « le plus noble prince qui pust chevaucher sur palefroy. » Les bandes qu'il menait à sa suite n'en étaient ni moins pillardes ni moins féroces. La ville eut beaucoup à souffrir. Heureusement, le comte d'Armagnac vint à son secours et la délivra quinze jours après.

Aux maux de la guerre s'ajouta, deux ans plus tard, la peste, suivie d'une horrible famine. Une comète sanglante avait présagé ces malheurs. *La tierce part du monde*

Digitized by Google

mourut, dit Froissart. Le seul souvenir de ces jours de deuil glace d'effroi, à cinq siècles de distance, les habitants de Tulle.

Dieu enfin prit pitié de ce peuple. Un moine d'un grand renom de sainteté, entendit tout à coup, à l'autel, au moment d'offrir la victime d'expiation, une voix qui lui annonçait la fin du fléau si, pieds nus et vêtu d'habits blancs, le peuple portait l'image de saint Jean en procession solennelle sur la colline située à l'orient de la ville. On obéit à Dieu et la peste cessa.

Telle est l'origine du *Tour de la Lunade*, procession qui se fait le soir du 23 juin. Nous doutons qu'il y ait au monde, en dehors des saints rites de la liturgie, une cérémonie religieuse plus émouvante de souvenirs, plus gracieuse de poésie, plus naïve de foi, plus populaire d'enthousiasme, plus grandiose de spectacle.

Au XVIe siècle, Louis de Genouillac assistait au concile de Trente. C'était un prélat d'une âme élevée et d'une expérience consommée, dit Bertrand de Latour.

Flotard de Genouillac, frère de Louis, lui succéda en 1583. Les guerres de religion désolaient nos contrées. Henri de La Tour, vicomte de Turenne, vint assiéger Tulle (1585). Les huguenots étaient nombreux ; les bourgeois tullistes n'avaient à leur opposer que leur vaillance et leur fidélité. Ils succombèrent. Plus cruels que les Anglais, les partisans de Calvin pillèrent les couvents, profanèrent les églises. Ils firent subir aux habitants toutes les vexations et tous les outrages. L'approche de Mayenne délivra la cité. Dans leur reconnaissance, les Tullistes insti-

Digitized by Google

tuèrent une procession et adoptèrent pour leur ville cette fière devise : Dans la Foi et la Fidélité immuable toujours ! *Fide et Fidelitate semper immota !*

Jean de Genouillac, neveu de Louis et de Flotard, eut un épiscopat glorieux, qui se prolongea plus d'un demi-siècle (1599-1656).

Il se fit en ces temps, devers les murs de Tulle, un défilé magnifique de tribus de vierges et de légions de moines. On les vit se partager, armée de la charité et de la prière, les quartiers de la ville.

Le pèlerin qui faisait son entrée par le faubourg de la Barrière, rencontrait d'abord le couvent des Récollets (F. 1601). Ces fils de saint François étaient renommés par la sainteté de leur vie.

Les grands seigneurs enrichissaient leur église — aujourd'hui Saint-Jean, — et ambitionnaient la consolation dernière d'être ensevelis auprès d'eux. S'il remontait jusqu'au collége de l'Université, notre pèlerin reconnaissait sans peine le gymnase des Pères de la Compagnie de Jésus (F. 1621). « Ils instruisaient la jeunesse avec grand honneur » dit Baluze. Presque en face, sur l'autre rive de la Corrèze, le chœur céleste des Sœurs de sainte Ursule (F. 1618), formait les jeunes filles aux vertus chrétiennes. Plus bas, il apercevait l'église des Sœurs de saint Bernard, (F. 1622), d'où s'élevait sans cesse le murmure des psalmodies de Citeaux.

Si notre pèlerin, continuant ses pieuses visites, passait sous les murs de l'antique monastère bénédictin, que l'on connaît, il arrivait bientôt à l'église des Carmes déchaus-

Digitized by Google

sés (F. 1644), — église actuelle de Saint-Pierre. — Puis, regagnant son point de départ, à peu près à égale distance, il rencontrait sur son chemin la pieuse communauté de la Visitation (F. 1644), — hospice actuel ; — le couvent des Feuillants (F. 1615) — ancienne préfecture ; — et, tout près, l'asile des Filles de Sainte-Claire (1605).

Huit ordres nouveaux, quatre d'hommes et autant de femmes, sous le même épiscopat, est-ce assez magnifique ! A cette époque, Tulle ouvrait toutes ses portes à ces colonies célestes qui apportaient dans son sein la paix de Dieu. Aujourd'hui on préfère un régiment qui consomme.

VIII

Entrainé dans le fil du récit, nous avons laissé dans l'ombre le côté sympathique de l'âme de notre historien.

La multitude des affections ne faisaient qu'élargir son cœur. Nous avons dit son amitié pour de Marca... Du Cange, à son lit de mort, lui fit jurer de conserver entière, par delà le tombeau, l'affection qu'il lui avait vouée. » *Id a nobis exigit*, écrivait Baluze, *ut amicitiam nostram, integram erga defunctum conservemus* : « Il fut de même lié de tendre affection avec Mabillon, Ménage, les frères Sainte-Marthe. C'est surtout vers sa famille, vers Tulle, sa douce Ithaque, que se reportait sa pensée lorsqu'elle s'envolait des mains de son terrible rétiaire. la science. L'*Histoire de Tulle*, — il faut bien le dire. — est un monument tout à l'honneur de sa famille.

Digitized by Google

Nous ne lui en ferons pas un crime puisqu'il a à nous montrer de si beaux exemples de vertu et de dévouement, sans sortir de sa maison.

Ainsi, à propos des Clarisses, il rappelle qu'une de ses sœurs, Berthe, est morte au milieu d'elles en odeur de sainteté. Il en tire une gloire très légitime : « *Et sic gloriari possum,* » dit-il.

Au temps où François Ier faisait ses préparatifs pour son expédition dans le Milanais, un prêtre de sa famille, Jean Baluze, — que sa grande piété avait fait surnommer le Saint,— fut divinement averti que le Roi serait fait prisonnier s'il entreprenait cette guerre. Le prêtre Jean se rendit à Paris et chercha à parler au monarque. Tous ses efforts furent inutiles ; il se vit partout repoussé avec dédain. On sait ce qui advint. A son retour en France, François Ier fut informé de la prédiction du prêtre de Tulle. Il désira voir l'homme de Dieu. C'était trop tard : le prêtre Jean s'était endormi, depuis deux ans, dans la paix du Seigneur.

Une famille, d'où sortaient des Saints, devait donner à la société de grands citoyens. Tel fut le consul Baluze, bisaïeul de notre historien.

Henri de La Tour, en quittant Tulle, y avait laissé son aide de camp, le féroce La Morie. Les consuls se réfugièrent dans le *castrum* de Gimel. Seul, Baluze resta à son poste pour soutenir, au moins par sa présence, ses compatriotes. C'était un beau vieillard de 94 ans. Comme les sénateurs au sac de Rome, il attendit, vêtu des insignes du consulat, fier, ferme, austère, héroïque, l'arrivée des ban-

Digitized by Google

des calvinistes. Il reçut, lui aussi, la consécration des outrages. La Morie le fit jeter dans un cachot sombre et humide. On était au cœur de l'hiver : le vieillard grelottait de froid et se traînait à tâtons dans l'obscurité. Il obtint la liberté moyennant une rançon de deux cents écus d'or. — Le cœur se brise quand, deux ans plus tard, le noble vieillard devenu insolvable pour acquitter surtout le prix de son dévouement, eut l'amère douleur de voir ses biens mis au séquestre. Ce fut la ruine de sa famille. Notre historien se plaint de porter le poids de ce désastre : « *Hinc secuta est ejus ruina, qua nos quoque posteri ejus oppressi sumus.* »

Jean Teyssier, son aïeul maternel, fut aussi un illustre citoyen. A l'imitation de Clémence Isaure, il institua à Tulle une fête littéraire. On la nommait la *Fête de l'Eglantine*. Le premier dimanche de mai, les enfants de la ville étaient admis à lire, devant un tribunal composé du haut clergé et de personnages de distinction, des pièces de vers latins ou français. L'heureux vainqueur, dans ce concours, recevait un bonnet carré en soie noire ; les deux suivants, un bonnet rond de même étoffe. Quant aux autres lauréats, ils partageaient avec les premiers trois aunes de soie verte qu'ils portaient en sautoir sur l'épaule droite. Puis le cortége se mettait en marche et parcourait au bruit des fanfares les rues de la ville.

Le personnage le plus célèbre de cette famille, après le grand Etienne, c'est incontestablement Antoine Baluze. Il fut attaché, en qualité de gentilhomme, à la duchesse de Nevers, lors de son mariage avec Ladislas IV. Il accom-

Digitized by Google

pagna la princesse en Pologne et remplit à la cour les charges les plus importantes. Mais Antoine Baluze demanderait une biographie à part : nous devons nous borner.

Cette grande famille tulliste s'est éteinte au Cher, commune de Sarran, dans la personne de M. Léonard de Baluze, savant jurisconsulte mort en 1840. Elle se continue, par les femmes, dans les maisons Teyssier et Talin.

IX

Telle est l'*Histoire de Tulle*.

Nous avons songé à faire de l'analyse plutôt que de la critique, nous inspirant de cette haute pensée par laquelle notre historien ouvre son livre. « Nous avons résolu, dit-il, d'écrire l'histoire de notre chère ville de Tulle de peur que nous ne paraissions des ÉTRANGERS et des hôtes dans notre propre pays, *ne in nostra patria peregrini atque hospites videamur.*»

Le mot est juste et sanglant sous sa forme euphémique. Nous sommes des étrangers dans notre propre pays ! Depuis le grand Baluze rien n'est changé !... Nous ne voulons pas toucher ici aux questions brûlantes, mais il y a des accents qui éclatent d'eux-mêmes. En fait d'éducation, nous tenons le contre-pied du sens commun. Quoi ! ces pauvres ravissantes têtes d'enfant, toutes blanches du lait chrétien de leur mère, toutes fraîches de leur première communion, vouées à la mythologie, à l'assyriologie à

Digitized by Google

toutes les aridités et monstruosités païennes, quand on a son pays aux gracieuses légendes, aux héros fiers, aux beaux exemples de vertu !... cela de par la loi universitaire. ce Moloch ! de par le premier avocat venu, qui fait plus d'estime d'une merveille de Sémiramis que d'un miracle de la Vierge !...

Et voilà que nous sommes citoyens de Rome ou d'Athènes et des étrangers dans notre propre pays !

Et voilà aussi pourquoi nous avons donné cette ampleur à cette étude. Nous souhaitons que nos lecteurs y prennent quelque intérêt. Nous avons trouvé, pour nous, une joie que nous ne soupçonnions pas à l'écrire. A mesure que nous avancions dans nos recherches, que les faits se groupaient dans notre esprit, que l'ordre et la lumière se faisaient, nous nous sommes pris à aimer davantage nos montagnes, nos Saints, nos traditions, toutes nos gloires.

Nous attendons maintenant le prochain grand historien de notre pays. Inutile de le dire ; on a rassemblé des documents, mais l'HISTOIRE est à faire.

Ce prochain grand historien devra établir le centre de sa pensée à Tulle, autour du monastère bénédictin. De là, haut perché, aigle lémovice, s'il a dans la prunelle quelque puissance pour condenser fortement les détails, qui ne valent en histoire que par l'ensemble et par le relief ; s'il a le trait qui caractérise, le mot qui marque un homme, un fait, une société ; s'il frappe à leur vrai coin les trois grandes époques : les origines, les splendeurs du Moyen Age, les révolutions modernes ; s'il réussit à éclairer les alliances, à distinguer les intérêts des trois grandes maisons : Tu-

Digitized by Google

renne, Comborn, Ventadour ; s'il sait montrer la vie propre des trois grandes abbayes : Tulle, Uzerche, Beaulieu ; — s'il a assez de confiance en ses propres forces pour embrasser la thèse de de Marca sur les origines ; s'il a assez étudié les hagiographes pour se rendre compte de cette admirable ascension vers Dieu, dont le centre est au VIIe siècle ; s'il a l'intelligence, lumineuse et enthousiaste devant ses gloires, sans sourcillement devant ses abus, de la féodalité, ce pêle-mêle d'ardeurs guerrières et d'élans de foi, de grands crimes et de plus grandes repentances ; — s'il aime nos légendes, nos traditions, notre langue limousine, nos historiens, nos orateurs, nos poètes ; s'il a dans l'esprit vigueur, netteté, éclat, et dans l'expression le coup d'ongle, *ex ungue leonem*, qui est le sceau de la force de l'homme comme du lion ; si, laissant à la philosophie le triste soin de bâtir avec les ruines qu'elle fait, il affirme plutôt qu'il ne discute, n'oubliant pas que tout ce qui est mis pour la gloire de l'auteur ne vaut rien ; — s'il a, enfin, l'accent ému, qui est l'âme de toute œuvre vivante... Cet historien, quel qu'il soit, fera une œuvre utile, grande, sainte. Il y épuisera sa vie d'homme, mais il pourra prononcer son *exegi monumentum*.

Quel qu'il soit ?... Non. Cet homme, nous voulons le dire, doit être prêtre. On a sécularisé l'histoire, nous le savons. La mission n'en est pas moins donnée aux prêtres, comme aux temps antiques, de garder les traditions des peuples. Les mains qui portent Dieu porteront noblement les divines choses du passé. D'ailleurs, l'âme qui bat dans sa poitrine élargie est une âme instruite des plans de Dieu,

Digitized by Google

amoureuse de l'Eglise, indulgente aux hommes, sévère aux erreurs, sincère toujours.

Nous l'appelons donc de nos vœux, ce prochain grand historien. Au reste, l'heure est venue ; de savantes monographies ont été publiées ; de graves questions approfondies ; des sociétés archéologiques se sont fondées ; nous sommes tous, plus ou moins, timbrés de science historique. — Qu'il se fie au vent qui passe : il enflera sa voile. Demain il serait trop tard.

Et notre beau Limousin prendra sa place au soleil de l'Histoire nationale ! Et il ne sera plus cette *Sibérie* du centre de la France, comme on disait, hier encore, à l'Académie ! Et l'on ne ramassera plus dans la boue tel absurde proverbe pour nous le jeter à la face ! Et nous serons un peuple ayant des fastes, ne le cédant en honneur à aucun autre peuple de France, qui ne le cède à aucune nation au monde !

Une première fois, Baluze nous emporta dans sa serre d'aigle, — il signait : *Baluzius* TUTELENSIS. — Les savants, le voyant passer dans le firmament de la science, avec cet étrange qualificatif, se demandaient : Quelle est cette bourgade ?

Le nouvel historien, qui nous emportera de même, soulèvera de pareils étonnements.

X

Mais voici qui nous ramène au grand Etienne.

Un mot encore et le dernier. Nous avons dit son érudi-

Digitized by Google

tion. Sa critique était sûre et son jugement fin. Ses contemporains s'écriaient, dans leur admiration naïve : « Il ne nous est pas permis de célébrer dignement les louanges d'un si grand homme. »

Ce qui nous a frappé particulièrement et charmé, c'est sa langue cicéronienne, sa phrase lumineuse, harmonieuse, majestueuse. Il parle le latin ferme et substantiel des moines avec l'élégance en plus. Il a l'amour littéraire de saint Jérôme. Quand sa pensée se dégage du terre à terre des faits pour s'élever par le sentiment et l'abstraction, il prend la grâce, l'éclat, et même l'expression de l'ermite de Bethléem. Il écrit avec correction. Il n'emploie le néologisme, si fréquent alors, qu'avec des formes : « *Ut hoc vocabulo,* NOS ETIAM *utamur* INFEODABANTUR *locupletiores abbatiæ.* »

Tel fut ce grand homme.

On a émis plusieurs fois, auprès de l'édilité tulliste, le vœu de lui élever, sous les ormes où il est né, le monument de la reconnaissance. Sa noble figure, coulée dans le bronze, avec l'attitude sereine et le splendide rayonnement du génie, ferait l'éternel honneur de sa ville natale. Si Tulle, un jour, comme la Cornélie antique, songeait à montrer ses joyaux et ses diamants, Etienne Baluze serait de tous le plus beau... le *Régent* de sa couronne.

Digitized by Google

Digitized by Google

J. COMBET [1]

Cœterum et mihi, vetustas res scribendi, nescio quo pacto, antiquus fit animus.

(TITE-LIVE).

Nous passons, avec M. Combet, de l'histoire à la chronique. L'historien, en lui, n'existait pas. Il ne possédait ni le crâne anguleux, ni l'ampleur de bras, ni surtout la chaleur d'âme qu'il faut à l'homme qui prétend étreindre le Sphinx de l'Histoire. — ce monstre qui dévore quiconque tente sans succès de résoudre son énigme. M. Combet ne s'est point posé en Œdipe. Le titre de « vieux chroniqueur, » qu'il se donne quelque part, suffit à son ambition. Et nous verrons à quel point il le fut, d'âme et de travail, chroniqueur, ce bon père Combet, comme on l'appelait familièrement.

Ami lecteur... — il est fâcheux que le mot ait vieilli : il réchauffait le cœur du pauvre écrivain ; M. Combet l'employait, comme au temps jadis, avec bonheur : nous faisons de même, en usant de son bénéfice, — ami lecteur, n'avez-vous point remarqué, ici ou là, dans le coin le plus oublié

(1) HISTOIRE D'USSERCHE.

Digitized by Google

d'une galerie de famille, un portrait d'une expression franchement vulgaire : nulle flamme à l'œil, nulle pensée au front, mais une vulgarité désespérante de costume, de tenue, de reflet ; à peine saisissez-vous, sous la simplicité des lignes, une raison sereine, une volonté calme, une dignité sans apprêts. A vos interrogations on a répondu, d'une façon distraite, que c'était là le portrait d'un arrière-grand-père. On aurait dû ajouter qu'il fut le premier de sa race.

M. Combet est cet arrière-grand-père.

Nous le peindrons en pied, dans son individualité saillante, sans exagération de couleurs, quoi qu'il paraisse. Il nous plaît, sans doute, de couronner et d'enlacer des festons de la poésie, l'austère Critique, comme l'Art grec découpait les broderies d'une frise dans la sévérité architecturale du Parthénon, mais, au-dessus de tout, nous plaçons la vérité, cette solidité de toutes choses.

I

M. Joseph Combet naquit avec ce siècle, dans la cité historique d'Uzerche. Il appartenait à une famille ancienne et honorable, longtemps revêtue des premières charges municipales. Ses études terminées au collége de sa ville natale, il se rendit à Paris pour faire son cours de droit. Dès qu'il eut passé sa licence, il retourna à Uzerche, qu'il ne devait plus quitter. Les offres les plus séduisantes n'ont pu l'en éloigner. Il y remplissait les fonctions de jurisconsulte de campagne avec un dévouement complet.

Digitized by Google

Il donnait — le mot se trouve juste une fois — ses décisions sans songer, le plus souvent, à les faire valoir de quelque salaire. Et pourtant, disait Dandin,

L'argent ne nous vient point si vite que l'on pense.

M. Combet ne le savait que trop, mais il croyait à la gratitude, là où il n'y avait que le mépris d'un arrêt qu'il ne pesait pas au poids de l'or : — un de ses nombreux anachronismes à ce pauvre *advocat* attardé en ce siècle.

Au reste, de bonne heure, il avait transporté sa vie intellectuelle loin des Pandectes et des Institutes ; il était entré au champ de l'Histoire et s'y était mesuré un lopin de terre. C'était la part du pauvre, sans richesse de sol, sans échappée de vue, sans beaucoup de soleil, mais il le remua de si belle manière avec son petit hoyau de bénédictin, il le féconda de telles sueurs, qu'il y fit, historiquement parlant, de riches moissons.

Ce coin de terre, on ne l'ignore pas, c'est Uzerche, sa ville natale. Sous ses longs efforts, elle a repris ses proportions historiques déjà toutes vaporeuses d'oubli ; elle s'est assise, à la façon d'une reine, parmi les cités limousines. Cette gloire, elle la doit à un livre point gros de pages, mais plein de choses, l'*Histoire d'Uzerche*.

Parler de ce livre, en condenser les principaux faits, ce sera la louange la meilleure de M. Combet ; ce sera surtout vulgariser, selon nos forces, l'histoire locale, chose que nous avons à cœur.

Digitized by Google

II

L'histoire d'Uzerche remonte à l'occupation romaine.

Cette ville a passé, un instant, pour l'Uxellodunum des *Commentaires*. Toujours est-il que l'aigle de César y bâtit son aire. Elle fut transformée en *castrum*, d'où s'étendait, sur le pays, la main de fer des préteurs romains. Vint la guerre entre le Franc Pépin, et l'Aquitain Waïffre. Waïffre se battait en héros ; pied à pied, il défendait son beau duché. Le roi des Francs le poussait devant lui, comme le lion chasse le léopard ; il rasait, sur son passage, villes et châteaux. Limoges ne conserva ni une de ses tours ni un de ses palais. Devant Uzerche, Pépin se ravisa. Il admira la beauté guerrière du site, — ce site que M. de Cosnac compare à une lame d'épée dont la Vézère serait le fourreau. Au lieu de détruire, il édifia. Il entoura la ville d'une nouvelle enceinte de murailles, flanquées de dix-huit tours. Il fit construire une splendide demeure qui devait lui servir de station dans ses guerres contre le Midi.

Ce palais fut d'abord habité par l'évêque de Limoges, veuf de son église. Le pontife trouvait à Uzerche un temple restauré, enrichi de reliques, de vases d'or et d'argent, fruits de la conquête : il y établit son siége. La cité prit, dès lors, une grande importance ; elle s'agrandit et s'enrichit encore ; elle passa pour la capitale du Haut et du Bas-Limousin. Cette prospérité excita les voracités hurlantes des Sarrazins. Malgré leur défaite dans les plaines de Poi-

Digitized by Google

tiers, ces barbares ne furent totalement expulsés de l'Aquitaine que vers 778, époque où Charlemagne traita avec eux.

Empruntons ici une page à notre chroniqueur. Nous le citons d'autant plus volontiers qu'il est malaisé de caractériser ce style où les mérites sont réels et les défaillances point rares.

« Les Sarrazins s'étant avancés jusqu'auprès des murailles d'Uzerche, tentèrent d'envahir la place, persuadés qu'une fois maîtres de cette *clef du Haut et Bas-Limousin*, ils pourraient, sans danger, pousser plus avant leurs conquêtes. Les habitants et la garnison, après avoir soutenu, avec une constance héroïque, un siége de sept années, furent réduits aux dernières extrémités, n'ayant plus, pour toutes munitions, qu'un seul taureau et qu'une très faible quantité de froment. Résolus de s'ensevelir sous les débris de leurs remparts, et bravant les angoisses de la faim, le désespoir leur inspire une résolution suprême : ils gorgent le taureau du peu de grain qui leur restait ; puis, par un chemin souterrain dont les voûtes subsistent encore en partie, ils conduisent l'animal jusqu'aux bords de la rivière et le laissent aller. Les ennemis ne tardèrent pas à se saisir de cette proie, l'abattirent à l'instant et virent avec surprise, dans son estomac, une grande quantité de grain, non encore digéré. Convaincus alors que la place était abondamment pourvue de vivres, et que la famine, leur unique espoir, ne viendrait pas à leur aide, ils levèrent le siége, après sept ans d'inutiles efforts. »

C'est en souvenir de ce fait que la ville d'Uzerche porte

Digitized by Google

un bœuf dans ses armoiries; de cet exploit aussi lui vint l'honneur d'être surnommée *Userche la Pucelle*.

Cependant Limoges s'était relevée de ses ruines. L'évêque retourna au siége de saint Martial, emmenant avec lui presque tout le clergé. Charlemagne avait déjà transporté dans cette ville le gouvernement militaire. Ainsi décroissait la cité de Pépin. Elle se trouva sans défense devant les Normands qui la prirent et la pillèrent (909). « Après les ravages des Normands et la dispersion des religieux, dit M. Combet, un désert couvert de ruines remplaça, durant environ soixante ans, la royale demeure des princes carlovingiens. »

Mais Dieu lui réservait, comme à Tulle, un insigne bienfaiteur. Celui-ci avait nom Radulphe de Mira. Radulphe s'en alla trouver Ebole, évêque de Limoges : « Seigneur, lui dit-il, je possède dans votre diocèse, près du torrent de la Vézère, des terres franches de droits seigneuriaux. Ces alleux sont voisins de l'église d'Uzerche, jadis très noble monastère bâti et restauré par le feu roi Pépin... La destruction et la désolation d'un si honorable lieu m'ont vivement ému. Je viens donc vous requérir humblement de m'octroyer le privilége de rétablir l'ordre monacal à Uzerche... » Le monastère fut en effet relevé de ses ruines sous la règle de saint Benoît. Gaubert en fut le premier abbé.

L'histoire de la ville se confond désormais avec l'histoire de l'abbaye. C'est le temps où les cités et l'Etat lui-même se reposent aux bras de l'Eglise comme l'enfant aux bras de sa mère. L'abbaye s'accroît de jour en jour; elle ne

Digitized by Google

compte pas moins de cent moines. Les offrandes affluent. Les richesses spirituelles de la vertu, de la science, de la sainteté des moines, abondent plus encore. Le seigneur-abbé d'Uzerche ne relève que du Roi ; son autorité s'étend sur de vastes domaines ; il marche l'égal des vicomtes de Comborn, de Turenne, de Limoges.

Le vendredi, 21 décembre 1095, le pape Urbain II, à son retour de Clermont, put être reçu, dans le monastère, avec toute sa suite d'évêques et de chevaliers. On le traita splendidement. Parmi les prélats, se trouvait l'archevêque de Tolède, Bernard. L'archevêque remarqua, entre tous les religieux, un jeune moine appelé à de hautes destinées et à une fin malheureuse : c'était Maurice Bourdin. Le prélat l'emmena en Espagne. Bourdin s'éleva bientôt, par son seul mérite, aux plus hautes dignités. Elu archevêque de Prague, nommé légat auprès de l'empereur Henri V par le pape Gélase II, l'ancien moine d'Uzerche faisait un grand personnage dans l'Eglise. A la mort de Gélase, il usurpa la chaire de saint Pierre, sous le nom de Grégoire VIII. Bloqué dans la forteresse de Sutrie, où il s'était enfermé, il fut fait prisonnier et relégué au couvent de Salerne. « Il mourut à Sulmone, la patrie d'Ovide, dans un âge très avancé, dit notre historien, se souvenant sans doute de son rocher d'Uzerche et de la cellule d'où l'archevêque de Tolède l'avait enlevé pour l'exposer aux orages du monde. »

La seconde moitié du douzième siècle fut troublée par les ravages des Brabançons, et par les guerres toujours renouvelées de Henri II, roi d'Angleterre, et de ses fils, Richard Cœur-de-Lion et Henri Court-Mantel.

Digitized by Google

Ce dernier arriva à Uzerche au mois de mai 1183. Il faisait partie de la ligue formée contre son père par le duc de Bourgogne, le comte de Toulouse, les vicomtes de Limoges, de Turenne, etc. L'abbé Bernard se rendit à son devant avec tous ses moines. Henri, qui comptait rançonner l'abbaye, n'agréa guère ces témoignages de respect. Huit jours après il s'éteignait à Martel sous le cilice et la cendre.

Cette même année (1184), la cité ouvrit ses portes à Eléonore de Guienne et à son fils Richard, devenu l'aîné par la mort de Henri.

Finissons sur ce nom de Richard pour lequel la légende est si indulgente, et l'histoire du Limousin si sévère. Uzerche perdra bientôt son autonomie pour subir la commune destinée réservée aux villes modernes.

III

C'est ainsi qu'il allait, de son vivant, le bon père Combet, — pauvre ménétrier qui jouait sur son rebec les vieux airs de l'histoire. Comme il y mettait de son âme! comme il raclait de son instrument avec bonheur, avec passion! Il était déjà vieux, quand nous l'avons connu, et cassé; mais il avait encore le cœur facile à l'émotion, sa tête se relevait gaillarde, sa voix devenait claire sous l'entraînement de l'archet... et allez la chanson!

Cette musique n'avait rien de commun avec le solfége du Conservatoire. Il jouait simplement avec son âme, — ce

Digitized by Google

qui est la meilleure manière d'être artiste, — exhalant la complainte qui lui montait du cœur sans nul souci d'art. Et il promenait sa chanson dans le cercle de ses amis, sur les seuils hospitaliers, dans les salons de Mgr Berteaud qui l'écoutait, surtout à la porte du Conseil général :

« Daignez être bon prince au chroniqueur chenu, »

disait-il, et le Conseil lui faisait largesse. Depuis Juvénal, le manteau troué, la chaussure éculée, sont le partage des savants. M. Combet, qui aurait pu être riche, vivait besoigneux. Il portait éternellement le même habit antique, sans doute, comme disait Dominie, parce que l'air est bon aux vêtements ; jamais il ne fit le plus mince sacrifice à la mode. Il dînait sur le pouce, épargnant la nappe et la table, il écrivait avec des plumes d'oie recueillies dans la rue ; il se chauffait à des tisons de ramées...

C'est assez. Ah ! que n'était-il fripier ou cordonnier ! « Malheur à qui attend tout de sa plume, disait Marmontel. L'homme qui fait des souliers est toujours sûr de son salaire ; l'homme qui fait des livres ou une tragédie n'est jamais sûr de rien. » Il ne fut jamais qu'un pauvre savant ! pauvre de tout, même de gloire, car aucune académie ne lui fit l'aumône d'un peu de ce pain de cendre ; même d'amitié et de gratitude, parce que tout pays est ingrat à ses prophètes. Il s'en vengeait à ses heures par une épigramme. Il dépeint les heureux du monde et les sots, qu'il confond, regardant défiler la Misère.

« Bon ! cela fait toujours passer une heure ou deux ! »

Le trait part d'une main sûre.

Digitized by Google

Le croira-t-on? cet homme, si rangé et si correct dans ses écrits, commettait toutes sortes de solécismes dans sa conduite. Il avait des délicatesses de nerfs, des simplesses d'habitudes qui n'appartenaient qu'à lui. On ne pouvait ni tousser, ni cracher à ses côtés sans que sa canne à pomme d'ivoire se levât instinctivement. Il s'entretenait la santé, — c'était son mot, — en grignotant un bâton de sucre. S'il rencontrait dans la rue son ennemi, ou plutôt son fantôme, — d'ennemi il n'en eut point, cet homme honnête, — il se penchait avec gravité, mettait deux fétus en croix, et prenait par un autre chemin. Il ne franchissait jamais le seuil de sa demeure sans faire de nombreuses salutations. Le vulgaire en riait, la gaminerie en poussait ses huées. Qui saluait-il ainsi? Il saluait les vieilles églises, les vieux monuments disparus, les rois et leur cortége, tous les souvenirs! L'antique cité de ses rêves existait plus réellement que la ville moderne; il avait évoqué les Siècles et les Siècles se tenaient devant lui, majestueux : de là l'étrangeté de cet homme. A Florence, les enfants disaient, en contemplant le front livide du Dante :

« Voilà, voilà celui qui revient de l'enfer! »

M. Combet ne revenait que du passé.

Nous serions désolé si, bien malgré nous, une ombre de ridicule — et qui n'a le sien après tout — venait à s'étendre sur cette aimable figure de l'historien limousin : De puissant, il n'y a que ce qui est personnel. Les esprits frais-éclos du moule et les littératures de calque ne valent devant la Postérité. Nous savons qu'on ne veut rien qui

Digitized by Google

bombe dans l'intelligence, rien qui saille dans le caractère pour n'avoir pas à déranger ses petites habitudes intellectuelles. C'est ainsi que la plupart de nos grands écrivains, Hello, le P. Gratry, le cardinal Pitra, comme Raphaël du reste, le plus bel astre du firmament de l'art, demeurent impopulaires. M. Combet, sans être de cette lignée, tranche avec éclat sur l'uniformité moderne. Esprit bon, sain, facile, expansif, exubérant de choses entassées dans sa mémoire, hyperbolique à la façon des tempéraments concentrés, nature à part, s'échappant en extravagances, ayant deux grains de cette folie dont il ne faut qu'un pour être sage, tel était cet homme, au fond le meilleur homme du monde.

IV

Nous l'avons dépeint besoigneux ; il possédait pourtant une fortune, sa bibliothèque. On lui en a offert, sur ses vieux jours, vingt, trente mille francs, de quoi avoir du pain sur la planche ; mais il gardait ses livres et restait pauvre. Il est vrai que sa vie, même matérielle, tenait à ses livres autant qu'au pain quotidien. Leur perte fut sa mort, nous le dirons. Toute son âme, de cet homme antique, s'était retournée vers le passé, au contraire du reste des hommes qui ne regardent que l'avenir. Il vivait avec ses livres « ses bons et vieux amis, » comme il disait. Cette amitié était pleine de respect : il les prenait avec respect, les posait avec respect, les ouvrait avec respect ; c'était un grand respectueux. Il portait son indulgence même aux erreurs, comme Ed. Ourliac, le bohême chrétien, qui vivait de son

Digitized by Google

esprit, jeûnait aux jours sots, et voulait qu'on tînt compte aux écrivains de la bonne volonté qui se tient toujours, suppliante, au fond de leurs livres.

M. Combet avait eu une rare fortune de bibliophile. Un sien oncle, doyen de l'église collégiale d'Uzerche, lui avait légué un fonds riche de vieux ouvrages, de vieux manuscrits. Là s'étalaient : la Chronique de Geoffroy de Vigeois, l'Hérodote limousin, l'annaliste du XIe et du XIIe siècle — deux âges d'une étonnante grandeur dans notre histoire ; — Bertrand de Latour qui relate nos origines chrétiennes avec le rayon de poésie qui éclatait aux mains des chroniqueurs monastiques ; le grand Etienne Baluze ; surtout l'*Evangélique Cartulaire*. comme on disait à l'abbaye d'Uzerche. L'original, « l'un des plus beaux manuscrits que l'on connût alors en Europe, » fut jeté aux flammes par les Vandales de la Révolution, le 30 septembre 1793. « Grâces soient rendues, s'écrie M. Combet, après avoir pleuré sa perte, à l'illustre Etienne Baluze et au savant lieutenant de la sénéchaussée d'Userche, de Chiniac, d'avoir, par leurs veilles, transmis à la postérité la meilleure partie de ce remarquable document. »

Il avait entassé, dans ses tiroirs profonds, des pièces historiques de valeur, pièces recueillies au fond des bahuts de famille, dans les recoins les plus oubliés, dans les ruines. En véritable antiquaire, il aimait le document pour lui-même, en dehors de son utilité. Il interrogeait la tradition dans sa personnification la plus vivante, le vieux et honnête paysan. Il s'établissait le juge d'instruction de son esprit, et en tirait, avec patience, comme le feu du silex,

Digitized by Google

ces souvenirs, ces ouï-dire, endormis au fond de sa mémoire, mais réveillés soudain sous le choc d'une parole alerte. Il interrogeait jusqu'au caillou du chemin du bout de sa canne, jusqu'à la pierre druidique... que n'interrogeait-il pas ?

Il rentrait, le soir, dans sa cellulette de moine, la tête haute, humant l'air, un peu fou de la trouvaille nouvelle; et il écrivait toute la nuit, — du moins tout le temps que brûlait son unique bout de chandelle, — relatant les moindres événements du jour. Ces *Memoranda*, curieux sans doute et intéressants à tous points de vue, sont à jamais perdus ! perdus avec les livres et tous les biens de ce brave homme ! perdus et abîmés dans les flammes !

Rien ne peut rendre l'accent de désolation avec lequel il parlait de ce grand désastre. Ecoutez sa plainte que nous recueillons avec respect dans une sorte de testament littéraire qu'il écrivit peu de temps avant sa mort :

« Ami lecteur, vous comprendrez pourquoi je garde dans mon cœur les douloureuses et cruelles émotions, les tortures contre lesquelles j'ai lutté pendant deux heures, en voyant dévorer par les flammes et réduire en cendre nos archives domestiques ; nos archives personnelles ; plusieurs manuscrits sur vélin et autres titres authentiques faits en Limousin pendant le siècle dernier et les autres trois ou quatre siècles antérieurs ; mes livres, bons et vieux amis, témoins et compagnons des joies et des tristesses de toute ma vie ; mes manuscrits personnels, fruits de soins assidus, de recherches incessantes, d'études et de travaux consciencieux, poursuivis avec courage depuis près de soixante

Digitized by Google

ans... » Il termine en se comparant au laboureur dont l'orage vient d'emporter la moisson, et en bénissant Dieu comme faisait Job.

V

Pauvre homme!

De lui il nous reste, avec son souvenir, l'*Histoire d'Userche*, un livre qui tient dans la paume de la main, mais qui est le résultat le plus net de ses recherches et de ses travaux ; il y a ramassé et condensé toutes ses forces d'âme et d'intelligence. On ne retourne pas le champ historique, pendant soixante ans, sans le déchirer en tous sens, sans creuser jusqu'au roc. De vrai, il a fallu la tête osseuse et le front roux, qui résiste au labeur et au labour. L'œuvre a été lente à venir : la seule publication de l'*Histoire* a demandé treize années. Nous ne parlons pas de ses *Recherches et Notes pour la rédaction d'un répertoire archéologique sur le canton d'Userche ;* c'est la même grappe historique remise au pressoir, mais ne donnant plus qu'une eau acidulée au lieu du vin du crû que nous avons savouré d'abord.

Cependant, cette œuvre de mérite, aucune trompette de la Renommée ne l'a carillonnée, parce que M. Combet, qui eut tous les malheurs, eut encore celui-là, de ne pas soigner sa réputation, dans un temps où les meilleures ne vivent que de tendresses paternelles. Elle a passé presque inaperçue; elle est presque oubliée; elle n'existe déjà plus qu'en lambeaux. On use donc sa vie à une œuvre généreuse et puis tout s'en va, l'homme et l'œuvre, à la fosse

Digitized by Google

commune de l'oubli. Non ! cette œuvre est destinée à grandir, comme d'autres à décroître, non par aucun de ces mérites qui mettent au front le rayon d'immortalité, — de rayonnement, l'œuvre n'en a point ; — mais elle a ce que la perspective grandit toujours : la conscience historique et la naïveté du cœur.

Cette conscience fait des confessions d'ignorance d'une adorable candeur : « Après quarante années de recherches et d'efforts, dit-il quelque part, pour composer un tableau fidèle et complet de la situation où se trouvait alors notre cher pays, je crains de mourir à la peine en recommençant un travail déjà fait et refait plusieurs fois. » Boileau eût applaudi :

« Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage. »

Voilà qui donne de l'autorité à l'affirmation. Est-ce assez le cœur sur la main, la bonhomie et la simplicité ?

Au reste, de style et d'ordonnance, M. Combet ne manquait point. Sans posséder le talent qui sculpte ou peint, il trace d'une main sénile, mais sûre encore, sa miniature de missel. L'idée s'épanouit dans sa phrase d'une transparence et d'un brasillement de ruisselet ; point de heurts ni de lenteur, mais la tranquille liberté du courant. De plus, il portait au cœur, cet homme honnête, la gouttelette de poésie qui donne, où qu'elle tombe, comme l'eau de rose, saveur et parfum ; il l'épanchait doucement dans son verre.

En cela, comme en fait de chronique, il est encore moine, de ceux qui rédigeaient les cartulaires et compo-

Digitized by Google

saient des hymnes. Sans doute, on ne voyait pas s'épanouir à son front de ces histoires qu'on appelait *dorées*. — M. Combet ne dore rien; il n'a pas l'émotion, vraie pierre philosophale qui transforme en or tout ce qu'elle touche. Mais il y met son vermillon de miniaturiste qu'il est; c'est encore une manière d'art et une forme de talent.

Qu'on ne s'y trompe pas pourtant : il est voué à la chronique comme le cordonnier d'Apelles à la chaussure : *Ne ultra crepidam* ! Un jour il osa se prendre à la règle de saint Benoît, dans une page qui débute ainsi : « Le gouverneur et le supérieur du monastère s'appelait abbé. » Qu'on juge du reste. Pauvre historien, toucher de ton petit pinceau d'enlumineur à ce code du plus grand des moines, à ce code supérieur à toutes les institutions humaines, se suffisant toujours à lui-même, comme l'éternelle loi de Dieu, c'était courir le risque de barbouiller ta toile de toutes les couleurs hormis la vraie, — et c'est ce qui advint !

En revanche, la chronique est bien son domaine, — ce domaine de peu d'horizon que lui a légué son voisin d'âme et de pays, le *Prieur de Vigeois*. A sept siècles de distance, ces deux Limousins se sont rencontrés dans le même amour de leur pays, avec la même conception littéraire, avec la même conscience de leur mission. Il serait curieux de relever les points de contact de ces deux esprits. — M. Combet, en vrai propriétaire qu'il est, y appuie le pied fortement contre le sol; il l'aime d'amour, ce sol, comme l'héritage paternel. Il faut bien le dire, cet amour trop vif donnait des éblouissements aux regards de l'historien. Septuagénaire, il reprit à neuf, l'opinion de ses jeunes

Digitized by Google

années sur l'emplacement présumé de l'antique Uxellodunum. Certes il a étudié longuement la question; il a suivi les travaux opérés par Napoléon III au Puy-d'Uxollu — travaux qui ont vidé le débat — n'importe! « Je conserve l'opinion, écrivait-il en 1875, que le site de la ville d'Uzerche, ses rochers, la rivière de Vézère, etc., présentent une ressemblance parfaite avec tous les lieux décrits à ce sujet dans les *Commentaires*. » Il lui portait encore une si belle tendresse à son rocher d'Uzerche; il se sentait si vivement enclin à reconnaître en elle la cité héroïque; il était si fier de lui appartenir; il met d'ailleurs, dans cette erreur patriotique, tant d'abandon et de sincérité, qu'on la pardonne au vieillard comme on l'avait pardonnée au jeune homme. Il se plaisait à citer cette parole d'André Duchêne : « Uzerche, seconde ville du Limousin, belle et tempérée, ville assise sur le torrent de la Vézère, et presque imprenable selon le jugement des hommes. Ses défenses sont les eaux de tous côtés. Il n'y a que deux avenues, mais si fortes qu'on dit communément : Qui a maison à Uzerche a château en Limousin. »

VI

Pour lui, il n'avait pas *château en Limousin* : il habitait une chambrette où il cachait ses livres et son travail; c'est là, sur cet humble toit, qu'un soir de novembre 1878, chanta le coq rouge de l'incendie. Le bon vieillard s'échappa à grand'peine, *nudus ex igne*, écrivait-il à un de ses amis. Son testament littéraire nous apprend qu'il courut un réel

Digitized by Google

péril : « Un coup de vent me renversa dans l'escalier, dit-il, au milieu de la fumée et des flammes. »

Nous avons raconté ses douleurs et sa résignation. Eteint dans son esprit et brisé dans son âme, il n'allait plus que languissamment. Il fit peu de mois après (7 juin 1879) une mort chrétienne. Les moines d'Uzerche, dont il a célébré la gloire, ont dû lui faire cortége au trône de Dieu.

C'est ainsi qu'il se consuma, comme il avait vécu, avec ses livres. Sa mort fut silencieuse : quelques regrets dans le monde savant, un article nécrologique dans le journal de la province, et c'est tout. Silencieux, du reste, il l'avait été toute sa vie : il avait négligé, toute sa vie, les honneurs et les distinctions. A peine avait-il accepté quelques titres qui honoraient en lui l'historien : il était officier de l'Instruction publique, correspondant du Ministère pour des travaux historiques, et membre de plusieurs sociétés savantes.

Cet homme s'est donc dépensé tout entier « pour l'honneur de la patrie et la gloire de Dieu » comme s'exprimait Geoffroy de Vigeois. Qu'on nous permette de réclamer pour lui le monument de la gratitude. Nous ne proposons pas le buste légendaire qui n'est qu'un plâtre mort. Nous demandons qu'on réunisse en corps de volume toutes ses œuvres, publiées, comme on sait, par minces livraisons, dispersées aujourd'hui à tous les vents, et si rares, que les plus habiles chercheurs ne parviennent plus à les compléter. Le Conseil général, qui fut son Mécène, et qui conserve l'intelligent amour de l'histoire locale, doit au vieux chroniqueur ce monument, le seul qu'il ait ambitionné, le

Digitized by Google

seul qui puisse honorer son souvenir. Nous sommes assuré que tous les esprits curieux des choses du passé — et ils sont nombreux parmi nous — applaudiraient à cette publication.

Dans cette esquisse, nous nous sommes efforcé de montrer au vif et dans ses lignes saillantes l'originale figure de M. Combet. Puissent ces pages lui rendre quelque justice et quelque honneur ! M. Combet, pour dire notre mot de la fin, fut un de ces hommes étranges, fantasques, mais pleins de sens et de finesse, qu'aimait à peindre Albert Durer.— Ce qui le distinguera éternellement, c'est l'arôme limousin qui perce, comme une pointe d'ail, dans la saveur de l'homme et de l'œuvre.

Digitized by Google

Digitized by Google

IIIe PARTIE

LES POÈTES

Digitized by Google

Digitized by Google

LES TROUBADOURS LIMOUSINS

Fortiter pugnare, argute loqui.
TACITE.

DANS les pages qui précèdent, nous avons esquissé, selon nos forces, des traits et des profils de nos historiens. Aujourd'hui nous passons de l'histoire proprement dite, à l'histoire littéraire, du fait matériel à l'idée vivante, manifestée surtout dans la Poésie, cette divine chose qui, à l'aide de rayons, purge et vide les formes de matière, et nous fait voir l'univers tel qu'il est dans la pensée de Dieu même, comme parle M. Joubert.

Nous croyons en effet aux hautes destinées de la Poésie, à ses destinées civilisatrices et religieuses. Nous pensons avec M. d'Aurevilly, — un esprit d'une incontestable profondeur, — que le moindre poète vivant avec la plus modeste des fleurs à la bouche fait plus véritablement que tous les abstracteurs de philosophie pour l'avancement moral du genre humain. Quoi qu'il en soit, c'est un bouquet de fleurs à ramasser dans sa main, une excursion d'abeilles — ces sœurs de tout jeune printemps — à faire dans les prairies poétiques de notre Limousin.

Et si nous en rapportons un bouquet sans éclat et sans parfum, qu'on ne s'en prenne qu'à nous, à notre audace de

Digitized by Google

toucher à ces choses exquises... Imaginez-vous des délicatesses de fleurs ! Quelle légéreté de main, quel art d'enlacement ne faut-il pas ?

Nous ferons de notre mieux.

Nous l'avons dit assez, — nous le répéterons peut-être, tout ce qui déborde au cœur s'échappe facilement de la plume, — nous aimons notre beau pays Limousin et ses gloires, et, entre toutes, son culte pour la Poésie. Ce culte est si ancien, parmi nous, si persévérant, que nous pourrions dérouler une chaîne, presque ininterrompue, de nos poètes, depuis les Troubadours jusqu'à M. Aug. Lestourgie. Malheureusement, nous ne pouvons parler de tous ; nous sommes tenu à un choix.

Nous ouvrons cette nouvelle galerie par nos Troubadours Limousins. La tâche est difficile à tous les points de vue. Leur portrait dans l'Histoire, on peut le dire, est à l'état de toile ébauchée. L'éponge qui suffit à la nécessaire poussière qu'amasse le temps, ne suffit plus : il faut la touche qui détache la chair picturale et lui donne son rayon de vie... — car c'est ce qui leur a manqué à ces poétiques enfants du Midi, connus sous le nom peu étoffé de Troubadours, comme à Alexandre lui-même, qui se plaignait d'être moins heureux qu'Achille et de n'avoir point trouvé d'Homère pour attacher à son nom, tout resplendissant d'ailleurs, deux ailes de gloire, ces ailes qui emportent si loin, — c'est ce qui leur a manqué, disons-nous, un peintre digne d'eux, un Froissart, par exemple, un de ces esprits puissants qui mettent une lumière éternelle sur la poussière des souvenirs.

Digitized by Google

Les Troubadours ont eu pour historiens deux de leurs contemporains, Hugues de Saint-Circ et Michel de Latour qui léguèrent leur faible travail à un moine des Isles d'Or (1).

L'œuvre du Moine, dont l'existence même est un problème, fut revue et augmentée, comme on dit aujourd'hui, par Saint-Césari. Le bon roi René, qui aimait tant ces miettes de l'intelligence qu'il aurait vendu les diamants de sa couronne plutôt que de les laisser périr, fit transcrire les chroniques sur beau vélin. Malheureusement, elles tombèrent, au siècle suivant, aux mains des Nostradamus, Jean et César, frère et fils du fameux astrologue, desquels, *tutti quanti*, il est vrai de dire : *Nostra damus cum falsa damus*. — Il y en a même un quatrième nommé Michel, frère de César, dont nous ne parlons pas, bien qu'il fût troubadour, parce qu'il paya de sa vie sa dernière imposture.

De plus, ils étaient juifs ; c'est dire qu'ils mettaient dans leurs travaux historiques la dose de leur esprit mercantile. César se fit payer 2,000 écus d'arrhes par les Etats de Provence pour son histoire « *où passent de temps en temps et en bel ordre les anciens poètes, personnages*... etc. » Et pour meilleure vente, ils agrémentèrent leur œuvre d'aventures grivoises ; et c'est à trois qu'ils s'y mirent pour dégrader et avilir cette pauvre chronique du Moine et, qui pis est, pour la fausser.

L'oubli gagna bien vite et s'épaissit. La Renaissance,

(1) Ce sont les îles d'Hyères, ainsi nommées de l'éclat de leurs rochers.

Digitized by Google

bacchante enivrée de lotos, comme les compagnons d'Ulysse, enfouit nos « romanciers » du XIIe et du XIIIe siècle dans la fosse de son dédain. Boileau ne s'est pas même élevé à un innocent soupçon à leur endroit. Adorable innocence, dont nous lui savons gré du reste !

Il a fallu attendre, pour les exhumer de ces ténèbres entassées, cet homme de tant de labeur, ce rechercheur d'ossuaires, cet *engrangeur* infatigable dont les cent in-folio témoigneront éternellement de son dévouement à la science, M. de Sainte-Palaye enfin, qui se fit ouvrir les bibliothèques à coups de bulles du Pape et qui recueillit quatre mille pièces de nos poètes et leurs vies originales, les vérifia sur douze cents fragments épars, se créa à lui-même, pour les entendre, son glossaire, — tout cela formant : quinze volumes in-folio de pièces provençales, huit autres d'extraits avec traduction, sans parler du glossaire, des notes nombreuses, etc...

Il faut bien le dire : l'œuvre de M. de Sainte-Palaye est la mine précieuse de l'histoire, creusée et fouillée, non l'histoire elle-même. L'abbé Millot tenta le premier d'utiliser ces immenses recherches ; il ne fit que poursuivre, par cette désespérante médiocrité qui tue tout ce qu'elle touche, l'œuvre de mort de cette histoire infortunée. Raynouard et Fauriel sont venus, mais, esprits généralisateurs, ils n'ont pas tenu leurs promesses, du moins comme nous l'entendons ; ils n'ont pas détaché en relief les figures, ni enlevé ces médaillons où l'on reconnaît la touche du maître et que l'on ne refait plus.

Quelque esprit fier aura cet honneur un jour.

Digitized by Google

Pour nous, dont l'ambition est moindre, nous voudrions simplement faire tomber un reflet d'aurore sur le front de nos Troubadours. Peut-être qu'à les voir ainsi, et sans plus, notre doux Limousin reconnaîtra ses enfants les plus légers mais les plus illustres, et nous saura gré, à nous, de ce que nous aurons fait pour leur gloire fraternelle.

I

Il faut se rapporter à ces temps *où c'était du Midi que venait la lumière*. Paris n'était alors qu'un îlot boueux, la chose de son nom, Lutèce. Les cités méridionales au contraire, Bordeaux, Toulouse la Palladienne, Arles, Narbonne, jouissaient de tout le luxe de la civilisation romaine ; elles avaient leurs grammairiens, leurs rhéteurs, leurs sophistes, leurs poètes. Là, professaient Ausone, Eutrope, Sidoine Apollinaire. On y venait de Rome même apprendre les lettres latines.

Quand monta l'âpre flot des Invasions barbares, toute voix fut éteinte, toute plume brisée. Les lettres n'échappèrent à la mort qu'en s'abritant au fond des cloitres. Voici que de la langue latine, morte dans la gorge du peuple, surgit un idiome nouveau, la langue romane. Du ve au viiie siècle s'opère ce travail embryonnaire, trop étudié aujourd'hui pour que nous nous y arrêtions. Nous signalerons seulement l'influence de l'Eglise dans cette transformation, influence que l'on n'a pas assez remarquée.

L'Eglise aimait la langue de Rome ; elle l'avait purifiée

Digitized by Google

et élargie, assouplie à tous ses besoins, consacrée enfin. Mais elle pressentit l'avenir du nouvel idiome, dont la fleur germait sur le fumier romain. Elle-même, n'apportait-elle pas au monde une littérature nouvelle, des arts nouveaux? Elle l'accueillit donc, le traita avec amour, lui créa un corps pour l'écriture, l'admit dans les hymnes sacrées, comme nous le dirons. Au concile de Tours (813), elle prescrit de traduire en roman les homélies des saints Pères.

A cette époque, la langue se dessine de plus en plus, accuse ses variantes, suivant le génie de chaque peuple, se divise enfin pour devenir le LIMOUSIN ou Provençal, le Français, l'Espagnol et l'Italien. Vers la fin du IXe siècle, — autant qu'il est possible d'assigner une date à des transformations insensibles, — le Limousin devient une langue pleinement constituée.

Un fait politique a marqué cette séparation du Limousin d'avec le Français : le couronnement de Boson, roi d'Arles (879), qui fit de la France deux nations. De même, un autre fait politique, le triomphe de Montfort, ramènera un jour l'unité de gouvernement et de langage.

II

Et nous disons bien *Limousin*, en parlant de l'idiome de la France du Midi. Ainsi le nomment les Troubadours. Raymond Vidal, un grammairien du temps, dit dans sa *Dreita Maniera de trobar* : « La langue française vaut mieux et est plus avenante pour faire romans et pastou-

Digitized by Google

relles; mais celle du LIMOUSIN est préférable pour faire vers, chansons et sirventes (1). » En Espagne, elle n'est connue que sous ce nom *Limosina*. « Le roi dom Denis, écrivait Nunez de Liaó, en ses *Chroniques du Portugal*, fut bon troubadour et, pour ainsi dire, le premier qui ait composé des vers; ce que l'on commença à faire de son temps à l'imitation de ceux d'Auvergne et de *Limousin*. » On parlait le *Lemosin* en Catalogne et jusqu'à Valence. Cette dénomination s'explique par l'immense réputation des Arnaud Daniel, des Bertrand de Born, des Bernard de Ventadour, tous Limousins. « Comme les grands poètes, dit M. Eugène Baret, ont toujours eu le privilége de fixer les idiomes, les meilleurs troubadours étant nés incontestablement en Limousin, il n'y a pas à s'étonner que leur langue ait passé à l'étranger pour le type de notre roman du Midi. »

C'est évident !

« Oui ! continue M. Baret, — que nous citons volontiers pour qu'on ne nous soupçonne pas d'un excès de patriotisme, — oui ! de localités très secondaires comme Uzerche, Hautefort, Ventadour, Ribérac, Excideuil, Ussel, sortirent des hommes dont la renommée remplit toute l'Europe du Moyen Age, des poètes dont les vers ont été re-

(1) Voici encore un texte de Raymond Vidal tout à l'honneur de la langue Limousine : « Totz hom que vol trobar ni (et) entendre deu primerament saber que neguna parladura no es naturals ni drecha del nostre lingage, mais aquella de LEMOSI et de Proenza et d'Alvernha et de Caersim. Per que ieu vos dic que quant ren parlarai de Lemosis, que totas estas terras entendas, et totas lor vezinas, et totas cellas que son entre ellas... »

Digitized by Google

gardés comme des modèles, non pas de leur temps, ni dans leur pays, mais un siècle plus tard, à l'étranger, au jugement des plus grands, des plus beaux génies, de Pétrarque et de Dante. »

Il est incontestable, en effet, si inouï que ce fait paraisse, même à nos compatriotes, que le bas-pays Limousin, si oublié aujourd'hui, si bas de toute manière dans l'injuste Opinion, a tenu dans ses mains magnifiquement inspirées, deux siècles durant, la lyre nationale, qu'il s'est fait centre et cœur d'une littérature splendide qui s'étendait de Poitiers jusqu'à Valence, de Bordeaux jusqu'à Mantoue.

Il en devait être ainsi. La Poésie, voix divine de l'âme, ouvre sa gorge d'oiseau aux souffles parfumés et sous les bleus horizons. Nous avons peine à la concevoir sous les cieux incléments du Nord. Elle entre, pour ainsi dire, en union avec la nature, comme Raphaël, le poète de la couleur, qui, de sa fenêtre d'Urbin, s'enivrait le regard de la lumière, de la verdure, des mille teintes chatoyantes des montagnes de l'Ombrie, tandis que son âme montait aux régions infinies de l'Idéal. Le Midi de la France est la terre sœur des contrées favorisées du soleil, l'Italie, la Grèce, l'Ionie. Le Limousin en est peut-être l'Arcadie, — car il y a de l'Arcadie dans les habitudes champêtres de ses habitants, dans ses vallons frais, sur ses collines drapées d'ombre et de lumière — doux pays des fleurs, des oiseaux et de la poésie... Il n'y a donc pas à s'émerveiller si, avec les lettres renaissantes, la Muse ouvrit de préférence son aile d'azur dans le ciel limousin.

Digitized by Google

III

Cette poésie fut d'abord monacale. C'est une loi : toute tête fière, toute chose grande a été marquée par une main de prêtre. Il n'y a pas que l'Arche à ne voyager que portée sur des épaules sacerdotales. C'est donc à l'ombre des cloîtres que le jeune idiome reçut ce baptême de vie que l'Eglise donne à tout ce qu'elle touche. Les moines s'en emparèrent par un patient labeur, domptèrent sa fougue. l'assouplirent à des règles, l'harmonisèrent, le polirent.

Ils l'élevèrent à l'honneur de chanter les louanges de Dieu, alternant, dans les hymnes liturgiques, la strophe romane avec la strophe latine, et parfois le vers latin avec le vers roman :

Mei amic et mei fiel
Leissat estar lo gazel,
Apprendet u so noel
De Virgine Maria.

Mes amis et mes fidèles,
Laissez là la causerie ;
Apprenez un air de Noël
Sur la Vierge Marie.

Citons encore une strophe de cette poésie mystique et naïve. Nous trouvons dans ces balbutiements de la Muse un charme infini. Nous avons l'idée qu'on les chantera au Ciel ces poèmes doux comme l'enfance, ailés comme la

Digitized by Google

prière, parfumés comme une cassolette, ardents comme l'amour. Quelle grâce de mouvement dans la strophe qui suit! Quelle légèreté de vol! Imaginez-vous une langue plus souple, un rhythme plus onduleux :

Quant me compret,
No m'acaptet
De fin aur ni d'argent ;
Qué ans donet se
Non autra re
Per ma vida garent (1).

Quand Jésus me racheta,
Il ne m'acquit pas
Avec de l'or fin et de l'argent ;
Car il se donna lui-même,
Et pas autre chose,
Pour garant de ma vie.

Nos traditions se taisent sur les premiers accents de la Muse limousine. Faites pour être chantées, les cantilènes ne s'écrivaient point, mais s'envolaient de bouche en bouche, aériennes comme une voix et fugitives comme elle. Deux noms seuls ont survécu : Denys Pyramus, d'Uzerche, qui écrivit vers 1060, en très beaux vers, les vies de saint Léonat et de saint Coronat, et saint Israël, le grand chantre de la collégiale du Dorat.

Israël naquit « au comté de la Marche de Limosin » au milieu du xe siècle (950) de parents nobles et vertueux qui lui inspirèrent de bonne heure la crainte de Dieu, avec le goût des bonnes lettres. « Ils l'offrirent de bon cœur, dit l'hagiographe du Limousin, pour servir à Dieu dans la

Digitized by Google

célèbre abbaye pour lors régulière de Saint-Pierre du Dorat. » (1)

Oh ! le don gracieux ! le chérubin, — qui rappelle le Chérubini de ce siècle, lequel composa à treize ans sa première messe, — entrait au sanctuaire, les doigts sur les cordes de son psaltérion, et chantait déjà ce cantique intérieur qui devait plus tard s'épanouir en notes si pieuses, si ardentes, si célestes, si persévérantes enfin qu'elles ne s'éteignirent même pas avec la vie ; du fond de sa tombe, à cet autre Orphée, comme d'une source harmonieuse, montaient encore des hymnes et des cantiques.

Ce n'est maintenant qu'un enfant au col de cygne. Il grandit dans les saintes études et les veilles austères. Il prélude à sa triple vie de saint, de poète et de musicien, car il sera tout cela, si plutôt ce n'est point là une même vie agrandie, le rêve du Ciel émietté sur terre. Quand ces trois rayons noient un front dans leur lumière — comme il arriva encore à saint François — on ne peut voir rien de plus beau ; c'est presque une transfiguration. Le jour où il fut ordonné prêtre, il s'écria : « *Confitebor tibi in cithara, Deus, Deus meus !* je te louerai sur les cordes de ma lyre, ô Dieu, ô mon Dieu ! » C'est le cri de David, cet autre transfiguré, qui a chanté sur sa harpe éternelle le court pèlerinage de la vie.

Ce jour-là, Israël fut élu grand chantre de la collégiale :

(1) Transacto autem non multo tempore, iidem parentes hunc puerum Domino voverunt, et ut litterarum disciplinis erudiretur doctoribus mancipaverunt. *(Vita B. Israëlis, apud Labbe. T. II, p 566.)*

Digitized by Google

« *Sacerdos ordinatus, mox Ecclesiæ Doratensis Præcentor unanimiter electus, optime partes suas explevit,* » dit la légende.

Cette fonction, réservée aux anges, il la remplissait comme le chérubin qu'il était toujours demeuré. Sa gorge ne se lassait point ; on peut dire qu'il était lui-même un cantique perpétuel.

Il n'y avait pas jusqu'à ses nuits qui ne fussent laborieuses et pleines d'harmonie. Comme il couchait au dortoir commun, — détail charmant — il craignit que sa petite lampe, « sœur des étoiles, » ne troublât, de son scintillement importun, le sommeil de ses frères. Dans sa douce charité, il imagina, dit Collin, une sorte de coffre, nécessairement très étroit mais ouvert par le haut, où l'heure du repos venue, il s'enfermait avec sa lampe. Là il passait toute la nuit à la lecture « des bons livres ». Là il composa, « *en langue vulgaire et en vers rimés*, l'Histoire de la Vie, Passion et Mort du Fils de Dieu, au très grand avantage du simple peuple qui apprenait par le moyen de ses poésies les mystères de notre sainte religion et les retenait avec une plus grande facilité (1). » Il écrivit de même, en grand nombre, des récits bibliques (2).

---

(1) *Histoire littéraire de la France.*

(2) « On le vit rhapsode pieux, aller par les places et les rues chantant, non les exploits fabuleux des héros, mais les destinées immortelles de l'humanité, sa fin, sa chute, sa rédemption. » (*Manuel de dévotion*), Limoges, 1841, cité par M. l'abbé Rougerie dans son excellent ouvrage : *Vies de saint Israël et de saint Théobald.*

M. Rougerie estime que saint Israël parlait la langue d'oïl. Sans entrer dans une discussion qui déborderait notre cadre, nous croyons

Digitized by Google

Oh ! le merveilleux poète ! et qu'il est bien l'homme de son nom — ce nom d'Israël sous la douceur duquel on entend résonner toutes les symphonies bibliques, toutes les harpes de Sion ! Nous n'aimons rien tant, dans nos annales limousines, que ce nom et que ce luth. Le vent de notre montagne nous rend enthousiaste, mais qu'importe ! si une seule âme, perdue quelque part, résonne avec la nôtre. Non, la Northumbrie n'est pas plus fière de son bouvier Céadmon qui, à l'appel de Dieu, se leva et chanta sur la harpe nationale le Commencement du monde et la Création et la Révolte de Satan... ni la verte Erin de saint Columba, le poète de la Derry et d'Iona :

> Sur chaque feuille des chênes de Derry,
> Je vois assis un ange blanc du Ciel...

ni l'Allemagne de la pieuse Ava qui parfuma son asile des dictames du Christ dans sa Vie de Jésus... ; ni l'Italie, du Séraphin d'Assise et de ses frères, chantant l'Hymne au soleil :

> Soyez loué, mon Dieu, pour le soleil mon frère...

tous ces divins poètes et autres que l'on trouve aux enfances chrétiennes, — que nous le sommes, nous, fiers de cette harpe limousine, saint Israël, encore une fois harpe par le nom et par l'âme.

---

que les Giraud de Borneilh, et autres Troubadours, témoignent assez que le Limousin, *plus hâtif*, rayonnait non-seulement dans tout le pays de son nom, mais aussi dans la Marche, dans l'Auvergne et jusque dans le Poitou.

Digitized by Google

Et nos pères l'aimaient et l'admiraient. Ils louaient la grâce et l'abondance de ses chants : « *Venustum carmen exuberat,* » écrivait Hildebert à Etienne, comte de Blois, un de ces héros qui maniaient à la fois l'épée et la lyre. Cet Hildebert le compare ailleurs à un torrent de poésie : « *Rursus inest illi dicendi copia torrens.* »

L'évêque de Limoges, Hilduin, le connut et fut édifié ; il se le réserva pour son conseil, et en fit son official et son ami.

Appelé auprès du pieux roi Robert, Hilduin quitta Limoges mais emmena Israël. Le roi, remarque Collin, prenait conseil de Hilduin et Hilduin d'Israël. Voici qui nous plaît davantage. On n'ignore pas que ce roi aima la musique et composa des hymnes et des motets qu'il chantait lui-même au lutrin. Comment douter que notre Saint n'ait eu une large part dans les inspirations royales ?

Nous voudrions, avant de finir sur saint Israël, citer quelque chose de ses œuvres poétiques. Hélas ! tout a sombré, peut-être avant d'atteindre la fin de ce XIe siècle, âge de fer et de plomb comme l'appelle Baronius, âge à ce point tourmenté que rien ne surnage des œuvres de l'esprit ; tout s'engloutit à la fois, lettres, religion, civilisation, sous le flot des Barbares, Normands, Hongrois, Sarrasins. Si le Bas-Limousin fut à l'abri par sa pauvreté même, comme nous l'avons dit ailleurs, des grandes ruines des provinces plus opulentes, il n'en est pas moins vrai qu'il en subit tous les contre-coups, — témoin les moines de Saint-Martial de Limoges qui prirent sur leurs épaules le corps de leur saint Protecteur et le transportèrent dans le castrum de Turenne.

Digitized by Google

Tout manque à la fois, jusqu'aux copistes, de plus en plus rares dans les couvents, jusqu'au papyrus, depuis l'occupation de l'Egypte par les Sarrasins, au point qu'on est réduit à racler de vieux manuscrits de Tite-Live, de Virgile, pour y transcrire des missels. L'œuvre de saint Israël a péri, sans doute, de cette mort — qui donnait la vie — et elle est bien morte à moins que quelque Maï ne vienne à la découvrir sous la lettre d'un antiphonaire.

Eh bien, non ! tout n'a pas péri absolument. Voici du moins une question que l'on nous permettra de soulever en attendant qu'une plume plus compétente écrive le dernier mot.

L'abbaye de Saint-Martial de Limoges possédait un manuscrit, déposé aujourd'hui à la Bibliothèque nationale (n° 1139), qui porte ce titre: *Les Vierges sages et les Vierges folles.*

M. l'abbé Lebœuf estime que ce mystère doit remonter au commencement du XIe siècle (1031). Il appartient incontestablement au premier âge de la langue d'Oc. Remarquons de plus ce fait assez extraordinaire que chaque vers est accompagné de l'annotation musicale. Toutes ces coïncidences de lieu, de temps, de composition, d'annotation nous inclinent vivement à croire que l'œuvre est de notre saint poète Israël.

En tous cas, on en lira avec plaisir quelques strophes. On remarquera le mélange tout primitif et déjà signalé des deux langues romane et latine :

Digitized by Google

LES VIERGES SAGES ET LES VIERGES FOLLES

PRUDENTES

Oiet, virgines, aiso que vos dirum,
Aiseet presen, que vos comandarum :
Atendet un espos, Jhesu Salvaire a nom.
Gaire no i dormet
Aisel espos que vos hor'atendet.

LES SAGES

Ecoutez, vierges, ce que vous dirons
Ceux présents, que vous commanderons :
Attendez un époux, Jésus sauveur a nom.
Guère n'y dormit
Cet époux que vous ores attendez.

Venit en terra per los vostres pechet :
De la Virgine en Bethléem fo net,
E flum Jorda lavet et luteet.
Gaire no i dormet
Aisel espos que vos hor'atendet.

Vint en terre pour les votres péchés :
De la Vierge en Bethléem fut né,
En fleuve du Jourdain lavé et baptisé.
Guère n'y dormit
Cet époux que vous ores attendez.

Eu fo batut, gablet e lai deniet,
Sus e la crot batut, e clau figet :
Deu monumen deso entrepauset.
Gaire no i dormet
Aisel espos que vos hor'atendet.

Il fut battu, moqué, et là renié,
En haut sur la croix battu, en clous fiché :
Du monument dessous reposa.
Guère n'y dormit
Cet époux que vous ores attendez.

Digitized by Google

E resors es, l'Ascriptura o dii.
Gabriels soi, en trames aici.
Atendet lo, que ja venra praici.
Gaire no i dormet
Aisel espos que vos hor'atendet.

Et ressuscité est, l'Ecriture le dit.
Gabriel suis, moi placé ici.
Attendez-le, vu que bientôt viendra par ici.
Guère n'y dormit
Cet époux que vous ores attendez.

FATUE

Hos (sic), Virgines, que ad vos venimus,
Negligenter oleum fundimus ;
Ad vos orare, sorores, cupimus
Ut et illas quibus nos credimus.
Dolentas ! chaitivas ! trop i avem dormit.

Nous, vierges, qui venons vous trouver,
Nous répandons l'huile avec négligence ;
Nous désirons vous prier comme des sœurs
En qui nous avons confiance entière.
Dolentes ! chétives ! trop y avons dormi.

Nos, comites hujus itineris
Et sorores ejusdem generis,
Quamvis male contigit miseris,
Potestis nos reddere superis.
Dolentas ! chaitivas ! trop i avem dormit.

Nous, compagnes du même voyage
Et sœurs de la même famille,
Quoiqu'il nous soit arrivé malheur,
Vous pouvez nous rendre au ciel.
Dolentes ! chétives ! trop y avons dormi.

Digitized by Google

Partimini lumen lampadibus,
Pie sitis insipientibus,
Pulse ne nos simus a foribus.
Cum vos sponsus vocet in sedibus.
Dolentas ! chaitivas ! trop i avem dormit...

Donnez de la lumière à nos lampes,
Ayez pitié de notre inexpérience,
Afin que nous ne soyons pas mises à la porte
Quand l'époux vous appellera dans ses demeures.
Dolentes ! chétives ! trop y avons dormi.

. . . . . .

PRUDENTES

De nostr'oli queret nos a doner,
No n'auret pont, alet en achapter
Deus merchaans que lai veet ester.
Dolentas ! chaitivas ! trop i avem dormit.

LES SAGES

De notre huile demandez à nous à donner,
N'en aurez point, allez en acheter
Des marchands que là voyez être.
Dolentes ! chétives ! trop y avons dormi.

MARCATORES

Domnas gentils, no vos covent ester
Ni lojamen aici ademorer.
Cosel queret, nou vos poem doner ;
Queret lo deu chi vos pot coseler.
Dolentas ! chaitivas ! trop i avem dormit.

LES MARCHANDS

Dames gentilles, ne vous convient être
Ni longuement ici demeurer.
Conseil cherchez, n'en à vous pouvons donner ;
Cherchez-le de qui vous peut conseiller.
Dolentes ! chétives ! trop y avons dormi.

Digitized by Google

Alet areir a vostras saje seros,
E preiat las per Deu lo glorios,
De oleo fasen socors a vos :
Faites o tost, que ja venra l'espos.
Dolentas ! chaitivas ! trop i avem dormit.

Allez arrière à vos sages sœurs,
Et priez-les par Dieu le glorieux,
Que d'huile fassent secours à vous :
Faites cela tôt, vu que bientôt viendra l'époux.
Dolentes ! chétives ! trop y avons dormi.

. . . . . .

CHRISTUS

Amen dico,
Vos ignosco,
Nam caretis lumine ;
Quid qui pergunt,
Procul pergunt
Hujus aule lumine.

LE CHRIST

En vérité,
Je vous le dis,
Je ne vous connais pas,
Car vous manquez de lumière,
Parce que ceux qui marchent,
Marchent loin par la lumière de cette cour.

Alet, chaitivas ! alet, malaureas !
A tot jors mais vos so penas livreas,
En efern ora seret meneias.

Allez, chétives ! allez, malheureuses !
A toujours désormais vous sont peines livrées,
En enfer ores seres menées (1).

(1) *Théâtre français au Moyen Age*, par MM. MONMERQUÉ et MICHEL.

Digitized by Google

On ne peut louer une œuvre de cette grâce primitive et nous passons.

Saint Israël mourut aux ides de décembre 1014. Les anges, ses frères en harmonie, honorèrent sa tombe : « Six vingt ans après la mort et enterrement du Saint, dit Bonaventure de Saint-Amable, on entendit une douce harmonie, comme d'un chœur angélique, fourni de belles voix, qui toutes les nuits, faisant comme une procession autour du cimetière, chantaient le psaume : « *Benedixisti, Domine...*

Il vous a plu, Seigneur, bénir notre contrée,
Ce cher et doux climat choisi sur l'univers,
Et par tant de soupirs, votre âme pénétrée
A tiré Jacob de ses fers.

(CORNEILLE.)

Amélius et Boson, chanoines, et l'abbé Ramnoux ouïrent souvent ce concert à l'aube du jour. Ils résolurent alors de transporter les saintes Reliques dans l'église de Saint-Jacques. C'est là que Dieu accomplit de nombreux miracles par l'intercession du Saint.

IV

En 1106, sept ans avant la mort du B. Israël, un vénérable évêque s'asseyait sur le siége de saint Martial : c'était Eustorges, de la maison d'Escorailles, dans la marche d'Auvergne. Evêque, de ceux dont il est dit qu'ils ont façonné la France comme l'abeille pétrit le miel dans sa ruche, il a illustré l'Eglise de Limoges. Il fut persécuté et même chassé

Digitized by Google

de son église pour avoir défendu la foi, puis rétabli par saint Bernard, le célèbre abbé de Clairvaux. Eustorges s'intéressa à la langue nouvelle ; il comprit sa puissance civilisatrice, il devina son avenir ; il l'abrita sous sa houlette comme une chose sainte ; il guida et encouragea ses premiers balbutiements, de telle sorte, nous assure M. Paul Meilhac (1), qu'il faut le regarder comme le protecteur et l'inspirateur de nos premiers poètes limousins, comme le père de toute notre littérature. C'est lui qui mesura l'envergure de cet émérillon, qui eut peut-être des cris d'aigle, et lui ouvrit l'espace, — nous parlons de Georges Béchade de Lastours.

Béchade de Lastours est à la fois un héros et un poète, le type et le chef de ces chevaliers de fer, au cœur de cire, terribles et doux, qui chantaient l'amour et les combats.

Il fit le rude pèlerinage de la première Croisade et s'illustra aux côtés de Goulfier de Lastours, son parent, le héros légendaire de notre province. De retour, il reprit son théorbe qu'il avait délaissé pour l'épée. Son génie s'alluma à tous les grands ressouvenirs de la Croisade et il composa, quatre cents ans avant le Tasse, la première *Jérusalem délivrée*. Il y travailla douze ans, une année de plus que Virgile à son immortel poème. De même que le Mantouan, de même que le Tasse, qui reçut de ses mains cet incomparable sujet, il connut la grande frayeur du génie. Il ne

(1) M. Paul Meilhac est notre Eustorges à nous. De lui nous tenons nos meilleurs aperçus sur cette époque sans histoire. D'une érudition aussi vaste que modeste, cet homme excellent nous a fait profiter de ses recherches sur les Troubadours. Nous lui rendons, avec bonheur, ce témoignage de notre gratitude.

Digitized by Google

pouvait se résoudre à publier son œuvre. Il l'avait écrite dans cette langue vulgaire, non encore admise, pour ainsi dire, à l'honneur de servir la pensée humaine, — ce qui lui faisait craindre qu'elle ne fût point goûtée. Il céda enfin aux sollicitations de Gaubert, chroniqueur de Normandie, et aux ordres de l'évêque Eustorges.

Qu'était ce poème ? Œuvre de génie ou élaboration médiocre ? Nous ne savons, le poème ayant subi le sort que nous venons de déplorer pour saint Israël. Nous sommes réduit, pour l'apprécier, à des conjectures et à quelques témoignages des contemporains. D'après la *Chronique de Vigeois*, le chevalier écrivit une œuvre très considérable, où il célébrait les héros limousins de la première Croisade : — *ingens volumen composuit*. La Chronique ajoute que c'était un homme d'une pénétrante finesse, — *subtilissimi ingenii vir*, — abondant de style et de pensées.

Qu'on s'imagine l'enthousiasme qu'il excitait lorsque, en présence de tout le baronnage Limousin, dans la grande salle du donjon de Pompadour toute décorée des trophées de la Croisade, le chevalier-poète se levait, et commençait sur un air de mélopée le récit de la grande expédition au tombeau du Christ.

Il racontait les assises de Clermont et le serment fait sur la croix, le départ de Raymond Ier de Turenne et des barons rangés sous sa bannière, à savoir : Géraud de Malefaïda, seigneur de Saint-Viance, Raymond de Curemonte, Robert de Roffignac, Hélie de Malemort, Guillaume de la Roche-Canillac, Pierre II de Noailles en quête de ses éperons

Digitized by Google

d'or, Goulfier de Lastours, le Renaud de cette épopée comme Raymond en est le Godefroid. Le poète arrive sur la terre d'Asie. Sa verve s'allume à mesure que grandit son sujet. Les rudes fatigues, la prise de Nicée, l'assaut donné à Antioche, où Raymond et Goulfier furent du nombre des soixante chevaliers qui soutinrent à la tête d'un pont l'attaque de cent mille Sarrasins, — cet autre assaut à Marrah, où Goulfier, toujours le premier, se trouva seul sur le rempart, l'échelle s'étant rompue sous le poids des soldats limousins qui le suivaient ; l'arrivée devant Jérusalem ; les cris et les transports, la joie et les larmes, les deuils et les espérances ; ce sol que l'on embrasse, cette ville que l'on contemple, ville sainte, *cité servante de Dieu*, cité aux portes de diamant et aux remparts de saphir, comme la Jérusalem céleste dont elle est l'image ; le grand assaut enfin où nos barons combattirent aux côtés de Godefroid, lutte sans pareille depuis le combat de l'Archange dans le ciel... telle était sans doute la trame superbe de son œuvre.

Joignez-y les épisodes, tour à tour superbes d'audace, horribles de carnage, sombres de perspective, affreux de désespérance, magnifiques de triomphe. — Raymond arrive devant Tortose : la ville est forte et il n'a que peu de monde avec lui. Que fait-il ? Il allume de grands feux sur les collines d'alentour. Les Arabes croient à l'arrivée de l'armée entière et prennent la fuite. Goulfier, lui, arrache un lion à l'étreinte d'un serpent, et s'en fait un compagnon qui combat avec lui, qui chasse pour lui, qui se jette à la mer pour le suivre, ou mourir, et de fait se noie. Joignez-y

Digitized by Google

les miracles, la sainte lance retrouvée, les belliqueuses phalanges aperçues dans le ciel, ce merveilleux qui est de l'histoire, — car ce sujet s'élève de lui-même, par les seules données historiques, à la grandeur épique.

Jetez toute cette matière en feu, comme le bronze de la statue, dans une âme qui a vu, senti, souffert, partagé tous les enthousiasmes, toutes les angoisses, tous les deuils, tous les triomphes, — âme primitive d'ailleurs, peu nourrie des modèles antiques qui ont étouffé tant de génies modernes, fière et indépendante, comme l'âme d'Homère et de l'auteur de Roland, vigoureuse surtout avec le timbre guerrier dans l'accent, et, dans les vers, quelque chose du flamboiement d'épée et du bruit d'armures auxquels son œil et son oreille sont habitués ; une âme enfin à l'imagination dorée et colorée aux tons chauds de l'Orient, aux teintes opulentes de ses campagnes, aux mille spectacles de la nature, enrichie de la dépouille littéraire de trente nations, servie par une langue jeune, riche, sonore, guerrière, chrétienne... et vous aurez une œuvre grande et puissante, la statue dont nous parlions avec deux rayons aux tempes, la valeur guerrière et la foi chrétienne.

Nous plaindrions qui ne boirait pas avec nous le verre d'amertume de la perte de cette œuvre !...

V

La Muse limousine qui s'ornait à sa naissance des lis de l'Evangile et des roses des cantilènes, et se drapait dans le royal manteau de l'épopée, dépose bientôt ces insignes

Digitized by Google

sacrés; elle sort du cloître, se sécularise, et, reine du monde latin, préside à cette période littéraire qui s'étend de la fin du XIe siècle au milieu du XIIIe.

Après la première Croisade, il s'opère dans les sociétés chrétiennes une transformation profonde. Les historiens en ont recherché les causes qu'ils trouvent dans le mélange des peuples et des races. Nous n'y contredirons pas ; mais nous pensons que la meilleure appartient à l'ordre des développements naturels. Les jeunes races, fortes et naïves, venues de Germanie se enter sur le vieux tronc romain, devaient grandir, fleurir un jour et porter leurs fruits. C'est ce qui arriva au temps marqué.

Et cette floraison fut splendide !

L'esprit chevaleresque se propage et domine la société : il élève la femme au degré d'honneur et de respect qui lui est dû ; il discipline la force matérielle au service du droit et de la justice ; il s'incorpore dans la langue nouvelle qui se plie admirablement à tous ses besoins.

Cet esprit trouvait son expression souveraine dans ces brillantes assemblées connues sous le nom de *Cour d'Amour*. Ces Cours se tenaient avec une grande pompe et un grand éclat au Puy Sainte-Marie, en Velay — d'où leur est venu en maint endroit le nom de Puy. Toute la noblesse belle et courtoise du Midi, se trouvait là rassemblée. « Il y avait, dit un chroniqueur, grand'foison de chevaliers et de barons de haut lignage. » La musique et les vers se mêlaient au bruit des tournois. C'était le jour de triomphe de quiconque excellait dans l'art si aimé et réputé si nécessaire de *trouver gentiment en vers*. Mais il n'y avait pas

Digitized by Google

qu'au Puy en Velay où l'on tînt cour plénière en l'honneur des gais Troubadours et des nobles chevaliers. Partout où se rencontrait un baron assez opulent pour donner large hospitalité, assez ingénieux pour se plaire aux jeux de l'esprit, se formait un centre littéraire. « Parmi ces petites cours, dit M. Baret, sortes de satellites qui gravitaient autour des foyers plus brillants, nous citerons au premier rang celles des vicomtes de Turenne, des marquis de Canillac, des vicomtes de Ventadour, du comte Bernard d'Anduze. »

Ces *Cours* ont prêté manifestement à des abus : il y a eu des scandales de mœurs et des frivolités de langage. Généralement il n'en était pas ainsi. On y remarque plutôt une raffinerie de sentiments, une délicatesse de formes dont ils est difficile de se faire une idée. L'esprit chevaleresque, dont nous parlions tout à l'heure, avait donné aux affections une singulière droiture, la majesté d'un culte.

Un point fondamental, dit encore M. Baret, c'est que l'amour spiritualiste était regardé comme la source la plus abondante, la plus profonde de l'inspiration poétique, aussi bien que le principe absolu de toute vertu et de toute gloire. C'est le rôle attribué à Béatrix dans le poème de Dante, rôle de Providence, de puissance toujours favorable et protectrice.

Dans son *Breviari d'amor*, qui ne comprend pas moins de trente-huit mille vers de huit syllabes, Matfre Ermengaud, moine cordelier de Béziers, maître ès-lois civiles et troubadour, enseigne longuement, après l'amour de Dieu et l'amour du prochain, l'amour des dames au sens chevaleresque. De vrai, les lois qu'il donne nous paraissent, dit

Digitized by Google

M. l'abbé Bayle, puérilement innocentes. Ce mot d'amour, ajoute le docte professeur, signifiait à peu près la Poésie ou l'inspiration poétique.

Ces courtes réflexions nous ont paru nécessaires pour l'intelligence de nos appréciations sur l'œuvre des Troubadours.

VI

Mais qu'était-ce qu'un Troubadour ?

M. Villemain, qui se pose la question, n'y répond pas. Nous n'essaierons pas, non plus, de le saisir dans ses transformations protéiques.

Disons seulement qu'il appartient à toutes les classes de la société. Il est roi comme Richard Cœur de Lion, ou humble vassal comme Bernard de Ventadour ; il est guerrier comme Bertrand de Born, ou chanoine comme Guy d'Ussel ; il est moine comme Matfre Ermengaud, ou vagabond comme Gaucelme Faydit ; il est évêque comme Pierre Cardinal.

Le Troubadour est sans doute la poésie, il est de plus la science du temps. On le regarde comme l'universel et divin colporteur des choses de l'esprit, comme un livre vivant dans une société où savoir lire est une science, témoin cet éloge que fait d'Eléonore de Guienne notre Bernard de Ventadour :

> J'écris pour elle et elle sait lire.

Il n'avait besoin lui-même ni d'études, ni de modèles,

Digitized by Google

choses dont son libre génie se passait si bien et n'en était que plus léger, et plus diaphane, et plus charmant. Une ingénuité pleine de grâce, la spontanéité superbe, l'insouciance et l'ignorance d'un mot mis en sa place, et cependant la science du rhythme et de ses harmonies, un éclat de fusée et une fraîcheur de muguet, la fantaisie qui brode sa pensée, comme une fée sa robe de gaze — où trouver des mots assez légers pour rendre cette légèreté ? — tel est le génie du Troubadour, tel est le son de sa lyre.

Elle rendait, d'ailleurs, cette lyre, le son de sa vie, ailée et errante, comme celle du peuple chanteur des bois, romanesque et originale, faite pour les heureuses inspirations. Comme le rhapsode ou aède des temps antiques, — car c'est le privilège des choses primitives de se ressembler — il semait ses jours dans les fêtes et les chansons. On le rencontrait sur tous les chemins du Midi, en quête de cours joyeuses, de princes avenants. L'honneur de sa profession était en singulière estime ; et, qu'il fut noble seigneur ou simple vassal, dès qu'il avait reçu du Ciel le don de poésie, il trouvait partout « gracieux accueil, aimables réponses, riches présents et généreux faits. »

Ces préliminaires nous rendront la narration plus libre et plus lumineuse à l'endroit de nos Troubadours limousins.

VII

Le premier en date est Ebles II de Ventadour. Ebles naquit au castel de Ventadour, vers l'an 1086 (1).

(1) Il était fils de Ebles Ier auquel échut, dans le partage que fit Ebles Ier de Comborn, la vicomté de Ventadour. Il appartenait donc

Digitized by Google

La nature l'avait doué d'une voix mélodieuse et d'un grand charme de personne : il fut surnommé Ebles le *Chanteur*. Ses cantilènes étaient d'une grâce ravissante : « *Valde erat graciosus in cantilenis*, » dit le Prieur de Vigeois. C'était une verve étincelante qui ne tarissait pas, des flots de poésie que le bon Geoffroy appelle les poèmes de l'allégresse « *alacritatis carmina.* »

Le Chanteur aimait passionnément son art. Il accueillait, *comme chef de toute courtoisie*, les Enfants de la *gaye science*, et leur accordait son haut patronage.

Ventadour participa à l'illustration littéraire des cours de Poitiers, de Toulouse, etc.; il devint notre Weimar du XIIe siècle. Et puisque nous parlons de Poitiers, c'était le temps où Guillaume IX chantait son départ pour la croisade. Ebles et Guillaume faisaient assaut de poésie et de courtoisie. Voici un fait, que rapporte la chronique vosienne, tout à fait caractéristique.

Un jour, Ebles vint à Poitiers et se présenta au château du comte Guillaume son suzerain. Guillaume était à table ; il donna des ordres pour préparer un festin somptueux, mais les apprêts en furent lents. Impatienté, le fier Limousin dit à son hôte : « Ce n'est pas la peine qu'un prince comme vous se mette en frais pour recevoir un si petit vicomte. » Guillaume comprit l'ironie du trait.

Quelques jours plus tard, Ebles s'en revint à Ventadour. Guillaume le suit de près, et se présente à l'improviste

à cette noble et puissante race de Comborn dont Baluze dit qu'elle égale en ancienneté celle des Atlantes, souche de vingt peuples.

Digitized by Google

avec une suite de cent chevaliers. Le seigneur de Ventadour vit que son suzerain cherchait à le surprendre, se *philosophari*. Sans se déconcerter, il fait promptement donner à laver. Il envoie ses serviteurs par toute la châtellenie enlever les viandes qui s'y trouvaient en abondance, ce jour-là étant, par hasard, jour de liesse. Le repas fut si splendide qu'on aurait dit, ajoute la Chronique, les noces d'un prince.

Sur le soir, à l'insu du vicomte, un paysan conduisant un char traîné par des bœufs, entre dans la cour du château : « Serviteurs du comte de Poitiers, s'écrie-t-il, approchez tous et voyez comment se livre la cire à Ventadour ! » Puis saisissant une doloire, il brise les arceaux d'une grande tonne d'où s'échappent et tombent à terre d'énormes gâteaux d'une cire très pure,

Ajoutons pour l'intelligence de ce fait que la cire était alors d'un haut prix; le serf entendait montrer par cette profusion l'opulence de son seigneur. Ebles l'en récompensa en le décorant du baudrier de chevalerie, qui était une sorte d'anoblissement ; de plus il le gratifia du domaine de Maumont qui devint plus tard le berceau des papes Clément VI et Grégoire XI.

Les poésies d'Ebles le Chanteur ne nous sont pas parvenues. Nous savons quel pompeux éloge en fait le Prieur de Vigeois. Le bon Prieur ajoute qu'Ebles conserva jusque dans la vieillesse l'amour des vers : « *Usque ad senectam alacritatis carmina dilexit.*

La tradition de la *gaye science* se maintint dans cette famille tant qu'il y eut des Troubadours au pays limousin.

Digitized by Google

Une branche ira fonder la Maison d'Ussel et donnera plusieurs poètes. Vers la fin de ce XIIe siècle, nous cueillons encore un nom — et c'est un nom de femme, — la vicomtesse Marie.

Marie fut la Muse de Ventadour encore plus par les vers qu'elle inspirait que par son propre génie. Elle accueillit Gaucelme Faydit et lui accorda ses faveurs, « tout en restant, dit la Chronique, la dame la plus estimée qui fut jamais dans le Limousin, celle qui s'attacha le plus à faire le bien et qui se défendit le mieux de faire le mal. »

Aujourd'hui, Ventadour n'est plus qu'une ruine, une ruine grande et triste, assise sur son rocher. Nous l'aperçûmes un jour dans des circonstances particulières que nous aimons à rappeler.

Ce soir-là, nous descendions en compagnie de M. l'abbé V... le sentier qui mène, à l'est du château, de la hauteur aux rives de la Luzège. Notre excellent ami ignorait, comme nous, le pays et nous l'observions, car il est sauvage et pittoresque dans cette vallée. Tout à coup, et sans l'avoir prévu le moins du monde, nous nous trouvons en face du vieux donjon dressant sa silhouette noire, dentelée, fantastique sur un immense fond d'or de soleil couchant... Nous avons joui là d'un des plus beaux spectacles qu'il nous ait été donné de voir. Nous n'essaierons pas de le décrire ; la touche puissante et chaude de Claude Lorrain n'y suffirait pas. Mais nous devions recueillir ce souvenir.

Digitized by Google

VIII

Tout n'est pas dit sur Ventadour. Le cygne de la Luzège, nous ne l'avons pas nommé.

Si, en ce temps-là (vers 1130), vous vous étiez trouvé, ami lecteur, à l'une des fenêtres du donjon, vous auriez aperçu, traversant la grande cour, un adolescent en toque et justaucorps de page. Son visage est tout éclairé d'intelligence; il s'encadre à ravir dans une chevelure abondante, une de ces chevelures que le soleil dore, selon le poète danois, comme la tête des moissons. Son œil est grand, légèrement humide. C'est le type limousin où la régularité des traits se plie sans efforts à toutes les émotions de l'âme.

Cet adolescent porte dans une corbeille des pains d'un froment très pur. Ce n'est, après tout, que le fils du serviteur qui chauffe le four, comme parle la Chronique: « Hom fo de pauro generatio, fih d'un sirven del castel que era forniers de cozes pa... » Il possède déjà l'art si rare de lire et d'écrire. Il chante, d'une voix claire et étincelante, des *cansos* inconnues. On assure qu'il a reçu du Ciel le don de *trouver gentiment en vers*... On l'a surpris cherchant l'inspiration au fond des grands bois.

Aussi est-il admis dans la grand'salle du château, lorsque le vicomte Ebles fête l'arrivée de quelque Troubadour. Maintes fois, sur l'invitation du vicomte, Bernard — c'était son nom — les joues rouges d'émotion, sous un front très pâle, s'est présenté, et a chanté aux vifs applaudissements de la noble assistance.

Digitized by Google

Le jour des vrais triomphes n'est plus loin. Décidément elle prend de l'aile cette Muse et s'élève harmonieuse au-dessus de son nid : « Bels homs era e adreg, e cantat be e trobat ; e venc cortes e ensenhatz. El vescoms, lo sieu senher de Ventadorn, s'abellic de lui e de son trobar e fes li gran honor... »

Ebles était dans le ravissement de cette Muse fraîche comme les bois, jeune comme l'aurore, parée comme les fleurs. Volontiers il lui passait cette lyre de *l'allégresse* qui tremblait dans sa main vieillie. Il voyait en elle une fille de son âme. Il se sentait honoré et fier.

Le vicomte n'était pas le seul à entourer d'honneurs et d'amitié le brillant troubadour. Grands seigneurs et nobles dames l'accueillaient avec empressement, le fêtaient comme le roi de la *gaye science*. Son nom était dans toutes les bouches. C'étaient les beaux jours, l'âge d'or sans doute ; mais tout s'en va, et rien plus vite que l'âge d'or. Trop de succès grisèrent ce cœur, humble et doux d'abord, mais rendu fier et aventureux. Il adressa des cansos à la femme du vicomte, Agnès de Montluçon, qui était belle et enjouée, dit la Chronique de Saint-Circ : « Mot gentil domna e gaïa e abelic se mot de las cansos d'en Bernat. » Quoi qu'il en soit de cet amour, le vicomte congédia le poète.

Bernard en disgrâce se rendit à la cour de Normandie, la plus brillante de l'époque. Là régnait la célèbre Eléonore de Guienne, « que era jovese de gran valor, dit Hugues de Saint-Circ, e entendia en pretz e en honor, e dig ben de lauzor ; e plazian li fort sas cansos d'en Bernat e'is verses. Ela lo receup e l'acculhi mot fort. Lonc temps

Digitized by Google

enstet en sa cort ; e'n fes motas bonas cansos. E estan ab ela, lo reis Anric d'Angleterra la pres per molher, e la trais de Normandia, e la'n menet. En Bernat remas de saï tritz et marritz. »

Il se consola en chantant les brises qui venaient de la plage d'Albion. Raymond V, comte de Toulouse, exerçait alors une royale hospitalité envers les Troubadours ; il les aimait et les protégeait. Bernard se rendit auprès de lui, et y demeura jusqu'en 1149, époque de la mort du *bon comte*, comme on l'appelait.

Telles sont les principales étapes de la vie de notre poète, — vie singulièrement agitée et errante, tourmentée d'aventures et fleurie de triomphes. Sa patrie, c'est tout le pays de la langue romane. Nous le trouvons parcourant les villes d'Espagne, Tolède, Saragosse, Barcelone, et les cours féodales de Vérone, d'Este, de Monferrat, de Malespina, partout accueilli comme le Maître *del gay saber*. De lui on reçoit les leçons et on prend les exemples de trouver. Les règles qu'il formule font loi. Son nom désigne le poète par antonomase. Voici un fait — nous le recueillons d'un historien grave, M. Ozanam (1), — qui fait éclater ainsi qu'un soleil cette gloire limousine. Comme Pétrarque, au Capitole, deux siècles plus tard, notre Bernard est porté en triomphe à la cathédrale de Bologne et reçoit la couronne de poète en présence de toute l'université et d'un concours immense de peuple. Il ne manque à cette gloire que la Croix sainte que lui mettent à l'épaule, mais

(1) Dante et la Philosophie chrétienne au XIIIe siècle.

Digitized by Google

à tort, certains historiens. Pour baudrier il ne porta jamais qu'une écharpe.

L'écharpe légère du troubadour, c'est tout ce qu'il peut revendiquer devant l'équitable postérité. Il nous reste de lui cinquante cansos environ, et deux tensons (*contentio*) où il est interlocuteur avec Pierre d'Auvergne. Dans toutes ces pièces on reconnaît le poétique enfant à l'âme molle comme la cire que nous avons vu grandir à Ventadour. Poète de sentiment et d'impression, il sent vibrer toutes les fibres de son être sous la touche des circonstances heureuses ou tristes de sa vie. Nul, dans le brillant collége des Troubadours, ne représente aussi complétement l'esprit chevaleresque tel qu'il se montrait dans les Cours d'amour : nul, du moins, n'y apporte un instinct plus vif de poésie ni des grâces plus décentes.

Nous sommes à l'étroit dans notre cadre ; nous ne pouvons faire de longues citations. Cependant prêtez l'oreille — il faut écouter plutôt que lire — aux premiers vers de son tenson avec Pierre d'Auvergne :

PIERRE D'AUVERGNE

Amiex Bernatz del Ventadorn,
Com vos podetz del chan sofrir
Quant aissi auzetz esbaudir
Lo rossignolet nueit et jorn ?
Amiatz lo joi que demena :
Tota nueit chanta sotz la flor :
Miels s'enten que vos en amor.

Ami Bernard de Ventadour,
Comment pouvez-vous vous abstenir de chant,

Digitized by Google

Quand vous entendez ainsi prendre ses ébats
Le rossignol, nuit et jour ?
Entendez la joie qu'il mène :
Toute la nuit il chante sous la fleur ;
Mieux que vous il s'entend en amour.

BERNARD DE VENTADOUR

Peire, lo dormir e'l sojorn
Am mais qu'el rossignol auzir ;
Ni ja tam nom sabriats dir
Que mais en la folhia torn.
Dieu lau, fors sui de cadena,
E vos e tuich l'autre amador
Etz remazut en la follor.

Pierre, le dormir et le repos,
Je l'aime mieux qu'entendre le rossignol ;
Et jamais asses vous ne me saures dire
Pour qu'en la folie je retourne encore.
Dieu soit loué, je suis hors de chaîne,
Et vous et tous les autres amoureux,
Êtes restés dans la folie.

C'est le poète des balancements de cygne aux bords des lacs, des longs repos au fond des bois qu'embaument les fleurs, où chante le rossignol. Il se rappelle toujours, comme Dante, la douce bergerie où il a sommeillé agneau :

Il bello ovile, ov'io dormi'agnello.
(*Par.* XXI.)

Nous voulons dire cette vallée de la Luzège où il aimait à s'égarer. On sent qu'il a vécu avec la nature ; d'elle seule il emprunte ses images, ses impressions, ce coloris brillant

Digitized by Google

et pur où se baigne sa pensée, comme l'écharpe d'Iris dans le cristal d'une source. Tout ce qui chante, bruit, verdit ou reluit, voix d'oiseaux, pelouses vertes, émeraudes de rosée, rayons de soleil, tout cela fait son vers — un très beau vers !

Voici, par exemple, une strophe d'une belle légèreté d'aile — un vol d'alouette dans un nuage de rosée et d'azur.

Quan vei la laudeta mover
De joi sas alas contral rai
Que s'oblid'es laissa cazer
Per la doussor qu'al cor li vai,
Ailas ! quals enveja m'en ve
De cui qu'en veja jauziou !
Meravilhas ai, quar desse
Lo cors de dezirier nom fon.

Quand je vois l'alouette mouvoir
De joie ses ailes contre le rayon,
Si bien qu'elle s'oublie et se laisse choir
Par la douceur qui lui va au cœur,
Hélas ! quelle envie m'en vient
De celle que je verrais avec joie !
Je suis émerveillé de ce que aussitôt
Le cœur ne me fond pas de désir.

Et tout ce qui suit est de ce flot moelleux, de ce rhythme ailé. Bernard n'a pas que la grâce ; il a de plus la nervure et la ciselure du moule, et même la finesse, cette dernière touche du maître :

Del cor sospir e dels huels plor

Digitized by Google

Et ailleurs :

Aila! tan cujava saber
D'amor e tan petit cn sai!...

Gardez-vous de croire à une versification naïve et sans règle ; c'est au contraire dans une forme raffinée qu'écrit notre Bernard, comme du reste tous les Troubadours de son école. Les funambules en vers de notre temps, toutes les muses au pied chinois qui découpent et brisent la pensée dans un moule étonnant d'étroitesse, ne sont jamais allées plus loin dans les prestigieuses fantaisies du rhythme et de la cadence.

De plus, — chose rare parmi les Troubadours, — Bernard n'était pas sans avoir quelque teinture de l'Antiquité. On surprend dans ses œuvres de ces expressions métaphoriques qui donnent à croire qu'il avait lu Ovide : — la lance d'Achille, par exemple, la folie de Narcisse, qu'il rappelle avec à-propos...

Mais ce qui faisait le poète en lui, et le poète applaudi, recherché, universel, c'était, comme il le dit fièrement, sa noble franchise, son cœur humble, gai et courtois,

Franc, cor humils, gais et cortes.

Ailleurs il y revient et il explique, avec non moins de bonheur, comment il est devenu le plus grand des poètes : « Pas n'est merveille, si je chante mieux que nul autre Troubadour... J'ai plus douce flamme au cœur... » Il faudrait encore citer, car cette poésie a cette délicatesse que

Digitized by Google

froissent les exigences de notre langue. Mais nous devons nous limiter.

Bernard, pour finir, — nous et lui, — sentit le vide immense de l'âme et fit son saut de Leucade au fond d'un monastère ; il prit l'habit blanc de Cîteaux parmi les moines de Dalon. C'est là qu'il chanta le poème de la pénitence, écrit, celui-là, nous l'espérons, sur les tablettes du Ciel. C'est là que nous le retrouverons avec Bertrand de Born...

IX

Bertrand de Born, l'homme de fer, cœur et bras, le démon de la guerre, la guerre elle-même, mais la plus ardente, la plus implacable, la plus inassouvie qui fût jamais ; un cœur de lion en face de l'autre Cœur de Lion, d'Angleterre, auquel il ne le cède ni en vaillance, ni en courtoisie. Ils jouent, l'un et l'autre, du théorbe limousin. Richard n'y porte que sa fantaisie royale ; Bertrand, lui, y épanche à flots son âpre génie : les cordes vibrent, sonores, dans sa main, et plus terribles que son glaive, si ardent qu'il soit au carnage.

Pour compléter ce tableau, écoutez l'homme des Visions, le Pèlerin de l'Enfer : « Je vis, et il me semble le voir encore, un tronc sans tête marcher vers nous. Et sa tête coupée, il la tenait d'une main par les cheveux en guise de lanterne, et cette tête nous regardait et clamait : Hélas !...

« Et levant haut son bras pour approcher de nous ses paroles, il dit : Vois ma peine atroce, ... et pour que tu por-

Digitized by Google

tes de mes nouvelles, sache que je suis Bertrand de Born, celui qui donna au jeune roi de si mauvais conseils. »

Entamons cette vie, héroïque et grande, malgré la damnation dantesque que l'Histoire ne ratifie pas.

Bertrand, comme ces jumeaux des saints Livres qui se battaient dès le sein de leur mère, commença par guerroyer contre son frère, le doux Constantin, lequel partageait avec lui la seigneurie de Hautefort. Ce frère le gênait, lui solitaire comme le lion. De fait, il le chasse et le dépossède. Constantin trouve un appui dans le vicomte de Limoges et le comte de Périgord. Le farouche Bertrand se vit contraint de fuir devant les barons ligués et d'abandonner son château. Mais à peine les alliés s'étaient-ils retirés qu'il revient à la charge et assiége à son tour Constantin dans Hautefort. Des amis communs ramènent un semblant de paix dont Bertrand ne put s'accommoder. Il chassa une seconde fois son frère et entonna un *sirvente* terrible :

Mon frère convoite la terre de mes enfants... Je le déclare à la male heure ! s'il ose rallumer la noise, il s'en trouvera mal. Je crèverai les yeux à qui voudra m'ôter mon bien. La paix m'est une étrangère ; la guerre seule a le droit de me plaire. Ne rien craindre, c'est mon unique loi... Que d'autres embellissent leur demeure, se parent de turquoises ! Pour moi, amasser lances, casques, épées et chevaux de bataille, c'est tout ce que j'ambitionne.

Les lions disputent-ils autrement leur antre? Remarquons qu'il dit *mon bien !* Il s'appuie sur une prétendue cession de Constantin. Les lions ne peuvent avoir tort.

Cette fois ce fut Richard, le Cœur de Lion de l'Histoire, alors comte d'Anjou, qui prit en main la cause de l'opprimé ;

Digitized by Google

il avait d'ailleurs des motifs personnels de haine contre Bertrand. Aussi ravage-t-il impitoyablement sa terre.

Le sire de Hautefort a faim et soif de vengeance. Malheureusement, ses forces n'égalent pas son courage : il n'a que mille sujets et un seul château : c'est peu pour tenir tête à un pareil adversaire. N'importe ! il fait appel à tous les barons mécontents de Richard, il séduit jusqu'à Henri Court-Mantel, l'aîné des Plantagenets. Il organise une ligue serrée et formidable. Terrible fut la colère du lion d'Anjou ; pourtant le lion se fit renard. Il répond aux intrigues par l'intrigue. Il commence par traiter avec son frère, homme inconstant et léger. Pour le coup, Bertrand prit son luth :

Puisque le seigneur Henri n'a plus de terres, puisqu'il n'en veut plus avoir, qu'il soit maintenant le roi des lâches.

Car lâche est celui qui vit aux gages et sous la livrée d'un autre. Roi couronné qui prend solde d'autrui, ressemble mal aux preux du temps passé : puisqu'il a trompé les Poitevins et leur a menti, qu'il ne compte plus être aimé d'eux.

Quant aux autres barons, gagnés de même par Richard, la Némésis du poète les poursuit d'un fouet sanglant... Satire, ironie, colère, menaces, rien n'y fait.

Il est seul !

Certes, il se défendit vaillamment, enserré et enlacé dans son donjon de Hautefort, l'héroïque Bertrand. Vaincu, il est amené devant Richard. Leur entrevue, à ces deux jumeaux du glaive et de la lyre, fut magnifique de courtoisie. Richard, généreux, embrasse Bertrand et lui pardonne. Celui-ci entonne alors l'hymne de la reconnaissance ; il caresse

Digitized by Google

l'orgueil du comte de Poitiers : « Ton cœur, lui dit-il, est un océan qui rend à ses rivages toutes les épaves qui y tombent. » Richard comprit de quelle épave il s'agissait et le rétablit dans son donjon.

Une goutte de paix va-t-elle tomber dans l'âme de ce vaincu ? Point. Sa querelle vidée avec Richard, il s'attaque aux barons du Limousin et du Périgord qui l'ont trahi, ou lâchement abandonné. Il guerroyait contre eux lorsque les jeunes Plantagenets se rebellent de nouveau contre leur vieux père. — Quel ferment affreux dans le sang de ces Plantagenets ! On raconte, il est vrai, que l'aïeule de Henri II sortait toujours à la secrète de la messe. On s'avisa un jour de l'y retenir de force, mais au moment de la consécration, détachant son manteau, elle s'échappa par la fenêtre et on ne la revit plus.

Quoi qu'il en soit de l'anecdote, à la nouvelle de cette révolte, sire Bertrand prend son luth aux cordes d'airain. Il oublie la trahison récente de Court-Mantel ; il le proclame un héros. Il ramasse les débris de la première ligue, s'assure de prompts secours et attend sans peur le roi d'Outre-Manche. Malheureusement pour lui et pour l'indépendance du Limousin, Court-Mantel expirait à ce moment même, sous la cendre, à Martel.

Bertrand change les cordes de sa lyre, et c'est une élégie modulée et suave, une plainte de Philomèle, une douleur baignée de vraies larmes qui s'échappe de son âme :

Digitized by Google

ÉLÉGIE

SUR LA MORT DU PRINCE HENRI, FILS D'HENRI II D'ANGLETERRE

I.

Si tut li dol el plor el marrimen
E las dolors el dan el caitivier,
Que hom agnes en est segle dolen,
Fosson ensems, sembleran tut leugier
Contra la mort del jove rei engles,
Don reman pretz e jovens doloiros,
El mons escurs e tenhs e tenebros
Sems de tot joi, ples de tristor e d'ira.

Si tous les deuils et les pleurs et les chagrins
Et les douleurs et les pertes et les maux,
Qu'on pourrait avoir (aurait) en ce siècle dolent,
Etaient ensemble, ils sembleraient tout légers
Auprès de la mort du jeune roi anglais,
Par qui la valeur et la jeunesse restent accablés de douleur
Et le monde obscur et voilé et ténébreux
Privé de toute joie, plein de tristesse et d'affliction.

II.

Dolent e trist e plen de marrimen
Son remanzut li cortes soudadier
E'l trobador e'l joglar avinen,
Trop an agut en mort mortal guerier,
Que tolt lor a lo joven rei engles
Vas cui eran li plus larc cobeitos ;
Ja non er mais, ni non crezas que fos
Vas aquest dan el segle plors ni ira.

Digitized by Google

Dolents et tristes et pleins de chagrin ·
Sont restés les courtois soldats
Et les troubadours et les jongleurs avenants.
Ils ont eu dans la mort trop mortelle ennemie
Car elle leur a enlevé le jeune roi anglais
Auprès de qui les plus généreux étaient avares.
Il n'y aura jamais et ne croyez pas qu'il y ait eu
Auprès de ce malheur ni pleurs ni tristesse dans le monde.

III.

Estenta mort, plena de marrimen,
Vanar te pods, qu'el melhor cavalier
As tolt al mon qu'anc fos de nulha gen !
Quar non es res qu'a pretz aja mestier
Que tot no fos el jove rei engles ;
E fora meils, s'a Dieu plagues razos,
Que visques el que mant autre envios
Qu'anc no feron als pros mas dol et ira.

Puissante mort, pleine d'afflictions,
Tu peux te vanter que le meilleur cavalier
Qui fût jamais en aucun pays tu l'as enlevé au monde.
Car il n'est rien de ce qu'il faut estimer
Qui ne fût tout dans le jeune roi anglais ;
Et il serait mieux, si à Dieu plaisait cette raison,
Qu'il vécût lui que maints envieux
Qui jamais ne firent aux preux que douleur et peine.

IV.

D'aquest segle flac, plen de marrimen,
S'amor s'en vai, son joi teinh mensongier,
Que ren no i a que non torn en cozen
Totz jorns veiretz que val mens huei que ier :

Digitized by Google

Cascun se mir el jove rei engles
Qu'era del mon lo plus valens dels pros,
Ar es anatz son gen cors amoros,
Dont es dolors e desconort et ira.

De ce siècle amolli plein de misère
Si l'amour s'en va, je tiens sa joie pour mensongère
Car il n'y a rien qui ne tourne en souffrance ;
Toujours vous verrez qu'aujourd'hui vaut moins qu'hier.
Que chacun se regarde dans le jeune roi anglais,
Qui était au monde le plus vaillant des preux.
Maintenant s'en est allé son gentil cœur aimant
C'est pourquoi il y a douleur et déconfort et tristesse.

V.

Celui que plac per nostre marrimen
Venir el mon, e nos trais d'encombrier.
E receup mort a nostre salvamen,
Com a senhor humils e dreiturier,
Clamen merce, qu'al jove rei engles
Perdon, s'il platz, si com es vers perdos.
E'l fassa estar ab onratz companhos
Lai on anc dol non ac ne i aura ira.

A celui à qui il plut, à cause de notre affliction,
De venir dans le monde et qui nous tira d'encombre
Et reçut la mort pour notre salut,
Comme à un maître doux et juste,
Crions merci, pour qu'au jeune roi anglais
Il pardonne s'il lui plaît, car il est le vrai pardon,
Et qu'il le fasse habiter avec d'honorés compagnons
Là où il n'y a jamais eu de douleur et où il n'y aura jamais de (tristesse.)

Digitized by Google

Henri pleura son fils; mais, le lendemain, il prenait Limoges, et courait sus au sire de Hautefort. Celui-ci l'attendait avec une poignée d'hommes derrière ses bonnes murailles.

Hautefort est toujours debout. Il appartient aujourd'hui à M. le comte de Damas qui en fait les honneurs avec une distinction parfaite. M. de Damas voulut bien, un jour, nous servir lui-même de cicérone. Nous gardons le souvenir du charme qu'il y mit.

Cela dit, voyons le château. Il est situé sur une crête superbe. C'est une ample construction aux trois cent soixante-cinq fenêtres, — une de plus dans les années bissextiles, — avec deux ailes qui s'ouvrent dans l'immense horizon... un bel horizon à coup sûr, d'une ondulation de draperie verte, d'une lumière mordorée dont nous nous sommes nourri le regard sans l'assouvir, cet affamé ! Le donjon, malgré ses hautes murailles et ses fossés profonds, a perdu de sa robuste force antique. Mais on y devine un fier nid d'aigle.

Les aigles sont frappés de la foudre. Le Plantagenet arrive devant Hautefort. — Laissons la parole à l'historien provençal. On nous saura gré de cette citation, un peu longue, mais d'un récit attachant :

Lo reis Henrics d'Engleterra si tenia assis (1) EN Bertran de Born dedins Autafort, e'l combatia ob sos edeficis (2), que molt li volia gran mal, car el crezia que tota a guerra qu'el reis joves, son fillz, l'avia faicha qu'EN Bertrans la il agues fatia far ; e per so era vengutz denant Autafort per lui desiritar (3). E'l reis d'Aragon venc

(1) *Assiégé.*
(2) *Machines de guerre.*
(3) *Dépouilles.*

Digitized by Google

en l'ost del rei Henric denant Autafort. E cant Bertrans o saub, si fo molt alegres qu'el reis d'Aragon era en l'ost, per so qu'el era sos amics especials. E'l reis d'Aragon si mandet sos messatges dins lo castel, qu'EN Bertrans li mandet pan e vin e carn : et el si l'en mandetz assatz ; e per lo messatger per cui el mandet los presenz, el li mandet pregan qu'el fezes si qu'el fezes mudar los edificis et far traire en autra part, qu'el murs on il ferion era tot rotz. Et el, per gran aver del rei Henric, li dis tot so qu'EN Bertrans l'avia mandat a dir. E'l reis Henrics si fes metre dels edificis en aquella part on saub qu'el murs era rotz (1), e fon lo murs per terra, e'l castels pres ; e'N Bertrans ab tota sa gen fon menatz al pabaillon del rei Henric. E'l reis lo receup molt mal ; e'l reis Henrics si'l dis : « Bertrans, Bertrans, vos avetz dig que anc (2) la meitatz del vostre sen no vos besognet nulls temps, mas sapchatz qu'ara vos besogna ben totz. — Seingner, dis Bertrans, el es ben vers qu'eu o dissi, et disssi me ben vertat. » E'l reis dis : « Eu cre ben qu'el vos sia aras faillitz. — Seingner, dis EN Bertrans, ben m'es faillitz. — E com? dis lo reis. — Seingner, dis EN Bertrans, lo jor qu'el valens joves reis, vostre fills mori, eu perdi lo sen e'l saber e la conoissensa. » E'l reis quant auzi so qu'EN Bertrans li dis en ploran dell fill, venc li granz dolors al cor de pietat et als oills, si que nos pot tener qu'el non pasmes de dolor. E quant el revenc de pasmazon, el crida e dis en ploran : « EN Bertrans, EN Bertrans, vos avetz ben drech, et es ben razos, si vos avetz perdut lo sen per mon fill, qu'el vos volia meils que ad home del mon (3) ; et eu per amor de lui vos quit (4) la persona e l'aver e'l vostre castel, e vos ren la mia amor et la mia gracia, e vos don cinc cenz marcs d'argen per los dans (5) que vos avetz receubutz. » EN Bertrans, s'il cazec als pes, referren li gracias et merces. L'i reis ab tota la soa ost s'en anet.

(1) *Rompu.*
(2) *Que jamais la moitié de votre sens ne vous fut nécessaire.*
(3) *Monde.*
(4) *Je vous rends.*
(5) *Pertes.*

Digitized by Google

C'est ainsi que l'esprit est bon à quelque chose et qu'il sauva encore une fois cet audacieux vaincu d'une ruine complète. Quant à l'Aragonais qui vient de trahir les droits sacrés de l'amitié, Bertrand le cingle du fouet de sa satire, ce fouet qui l'atteint au fond de son palais et sur son lit de repos : « Je veux apprendre à ceux d'Aragon, s'écrie-t-il, combien leur roi s'est déshonoré, en venant ici avec ses soldats mercenaires... On devina dès sa jeunesse, qu'il ne serait ni brave ni hardi ; il bâillait comme une matrone, quand on devisait armes et batailles. »

Ces faits se passaient vers 1184. Cinq ans plus tard, Richard succède à son père sur le trône d'Angleterre. En France, règne Philippe-Auguste. Bertrand de Born continue l'œuvre de toute sa vie, fomente la discorde entre ces deux maîtres puissants de l'Aquitaine, les affaiblit l'un par l'autre, et leur échappe, lui et son beau Limousin, comme l'alouette, que se disputent les vautours, s'envole dans un rayon de soleil. Aug. Thierry, dans son *Histoire de la conquête d'Angleterre,* traite ce sujet avec le pinceau retrouvé de Tacite. Nous n'y toucherons pas. Disons seulement qu'il n'hésite pas à reporter sur la tête de Bertrand de Born la responsabilité des guerres sans fin que se font les deux monarques en Normandie et en Saintonge (1).

Car l'ironie du Troubadour est plus terrible que cette

(1) « Cet homme extraordinaire semble avoir eu la conviction profonde que sa patrie, voisine des Etats des rois de France et d'Angleterre, ne pouvait échapper aux dangers qui la menaçaient toujours d'un côté ou de l'autre, que par la guerre entre ses deux ennemis. » C'est pour le même motif qu'il entretenait la querelle du roi d'Angleterre avec ses fils.
(Aug. Thierry, Hist. de la Conquête d'Angleterre).

Digitized by Google

torche que les poètes mettent aux mains de la Discorde. C'est un stylet d'acier qui mord et ensanglante, qui va chercher dans l'âme les fibres les plus secrètes et les plus sensibles et les déchire avec volupté. Il s'adresse tantôt à Richard et tantôt à Philippe. « Il piquait fort ce dernier, dit son ancien biographe, de commencer la guerre à feu et à sang ; il lui reproche d'aimer la paix plus qu'un moine. Mais pour choses qu'il dit, lui rappelant les torts et les honniments qui lui étaient faits, Philippe ne voulut guerroyer contre Richard. Mais Richard saillit en guerres contre lui, pilla, prit et brûla ses bourgs et ses villes : ce dont tous les barons, à qui déplaisait la paix, furent fort joyeux, et Bertrand fit un autre sirvente pour affermir le roi Richard dans son propos. »

S'il l'aimait, la guerre, Bertrand ! Ecoutez :

CHANT DE GUERRE

I

Be m play lo douz temps de pascor
Que fai fuelhas e flors venir,
Et play mi quant aug la baudor
Dels auzels que fan retentir
    Lor chan per lo boscatge ;
E play me quant vey sus els pratz
Tendas et pavallos fermatz,
    E play m'en mon coratge
Quan vey per campanhas rengatz
Cavalliers ab cavals armatz.

Digitized by Google

Bien me plaît le doux temps de printemps
Qui fait feuilles et fleurs venir,
Et me plaît quand j'entends les ébats
Des oiseaux qui font retentir
Leur chant par le bocage.
Et me plaît quand je vois sur les prés
Tentes et pavillons plantés,
Et me plaît en mon cœur
Quand je vois rangés par les campagnes
Chevaliers et chevaux armés.

II

E play mi quan li corredor
Fan las gens e'ls avers fugir,
E play me quan vey aprop lor
Gran ren d'armatz ensems brugir,
Et ai gran alegratge
Quan vey fortz castelhs assetjatz,
E murs fondre e derocatz
E vey l'ost pel ribatge
Qu'es tot entorn claus de fossatz
Ab lissas de fortz pals serratz.

Et me plaît quand les coureurs
Font fuir les gens et les troupeaux,
Et me plaît quand je vois auprès d'eux
Grand nombre d'hommes armés ensemble rugir,
Et j'ai grande allégresse
Quand je vois châteaux-forts assiégés
Et les murs croulants et déracinés,
Et que je vois l'armée sur le bord
Qui est tout à l'entour clos de fossés
Avec des palissades de forts pieux serrés.

Digitized by Google

III

Atressi m play de bon senhor
Quant es primiers à l'envazir
Ab caval armat, ses temor ;
C'aissi fai los sieus enardir
Ab valen vassallatge ;
E quant el es el camp intratz
Quascus deu esser assermatz
E segre el d'agradatge,
Quar nulhs hom non es ren prezatz
Tro qu'a manhs colps pres e donatz.

Pareillement me plaît un bon Seigneur,
Quand il est le premier à l'attaque
Avec un cheval armé, sans crainte;
Car ainsi il fait s'enhardir les siens
Avec sa vaillante prouesse;
Et quand il est entré dans le champ (de bataille),
Chacun doit être préparé
Et le suivre de bon cœur,
Car nul homme n'est prisé en rien
Jusqu'à ce qu'il ait reçu et donné maints coups.

IV

Lansas e brans, elms de color,
Escutz traucar e desgarnir
Veyrem a l'intrar del estor
E manhs vassalhs ensems ferir,
Don anaran a ratge
Cavalhs dels mortz e dels nafratz,
E ja pus l'estorn er mesclatz,
Negus hom d'aut paratge
Non pens mas d'asclar caps e bratz
Que mais val mortz que vius sobratz.

Digitized by Google

Les lames, les épées, les heaumes de couleur,
Les écus trancher et dégarnir
Nous verrons dès l'entrée du combat,
Et maints vassaux frapper ensemble.
C'est pourquoi s'en iront à l'aventure
Les chevaux des morts et des blessés.
Et maintenant, puisque le combat est mêlé,
Nul homme de haut parage
Ne peut que fendre tête et bras,
Car mieux vaut un mort qu'un vivant vaincu.

V

Jeus dic que tan no m'a sabor
Manjars ni beure ni dormir,
Cum a quant aug cridar : A lor !
D'ambas las partz, e aug agnir
Cavals voitz per l'ombratge,
Et aut cridar : Aidatz ! aidatz !
E vei cazer per los fossatz
Paucs e grans per l'erbatge,
E vei los mortz que pels costatz
An los tronsons outre passatz.

Je vous dis que pas tant de saveur n'a pour moi
Manger, ni boire, ni dormir,
Comme en a quand j'entends crier : A eux !
Des deux parts et que j'entends hennir
Les chevaux démontés dans la forêt,
Et que j'entends crier : A l'aide ! à l'aide !
Et que je vois tomber par les fossés
Petits et grands sur l'herbe,
Et que je vois les morts qui, par les côtés,
Ont les tronçons outre-passés.

Digitized by Google

Baros, mettetz en gatze
Castels e vilas e ciutatz
Enans q'usquecs no us guerriatz.

Barons, mettez en gage
Châteaux, villes et cités,
Avant qu'aucun ne vous guerroie.

C'est là sans doute le plus beau triomphe de la Muse limousine ; c'est à coup sûr, le cri le plus plein, le plus profond de Bertrand de Born. Son génie s'y résorbe tout en entier, comme le lion dans son rugissement au fond des bois. C'est vraiment sa fureur qui le fait poète, sa fureur des assauts et des batailles qui est sa verve à lui, ce farouche, et le vin fumeux dont il se soûle et qui déborde toujours de son verre, pétillant, éclatant. Tous les rabâcheurs de mots l'ont appelé le Tyrtée limousin. Ce n'est point là le hausser. Sa vie fut autrement pleine et fière que celle du Spartiate. Au nerf grec, il unit l'ampleur et l'accent ossianesque ; il varie son rhythme et le cadence avec une merveilleuse facilité ; il a des retours de rimes, des chutes de vers, des balancements de strophes d'un superbe effet. Relisez son élégie sur la mort du prince Henri et remarquez le redoublement *del jove rei engles*, et du mot *ira* qui sonne à la fin de chaque strophe le glas funèbre.

De tout le collège des Troubadours, nul ne fut plus fier ni ne marqua son chant au coin du génie comme Bertrand de Born. Grande aussi fut son influence sur son temps. Il entretint des relations politiques avec les rois d'Aragon, de Castille et de Navarre ; il s'occupa des affaires de leur

Digitized by Google

pays. Il n'y a pas jusqu'au vieux Henri II, le monarque qu'il combattit toute sa vie, qui ne subît son joug impitoyable : « Il était maître, toutes les fois qu'il voulait, dit son biographe, du roi Henri d'Angleterre et de ses fils : —Seingner era, totas ves quan se volia, del rei Enrie d'Engleterra et del fils de lui. »

Finissons.

Voici l'heure, du reste, pour ce rude batailleur, comme pour Bernard de Ventadour, Goulfier de Lastours et tant d'autres, en ces âges de foi, où descend dans l'âme le recueillement du soir de la vie. Il réclame un asile dans l'abbaye, qu'il a dotée et enrichie, de Dalon, mère de dix abbayes — Dalon dont nous avons baisé le seuil et contemplé les ruines d'un œil humide... car c'est une grande désolation que le spectacle de tant de grandeurs chrétiennes déchues. — De sa cellule, Bertrand peut apercevoir les tours de Hautefort, mais son regard s'attache plus haut. Il se frappe la poitrine et se déchire cette fois lui-même, se répand dans les larmes de la componction et fait une mort sainte.

S'il faut en croire M. Bonnélye, il s'y rencontra avec Bernard de Ventadour qui vivait encore : « On voyait à Dalon avant 1789, assure cet estimable historien, de pieux distiques tracés sur les vitraux par ces deux grands poètes du Moyen Age, qui après avoir rempli leur temps du bruit de leur renommée, vinrent terminer leurs jours dans cette paisible retraite. »

Ces deux jumeaux s'emparèrent, au XIIe siècle, des deux faces de l'art : la grâce et la force. Et puisque la nature se répète à tous les grands siècles dans la même gestation su-

Digitized by Google

blime, Virgile et Lucain, Raphaël et Michel-Ange, Racine et Corneille, Lamartine et Hugo, au XIIe siècle, elle enfanta nos Dioscures, Bernard et Bertrand, deux beaux astres du firmament limousin. L'un, le premier, représente la société brillante et polie de son siècle ; il en est la vivante personnification, l'âme et la voix. Nul homme, peut-être, ne fut plus perméable à son temps ; nul esprit n'en reçut une plus profonde empreinte.

Le second, Bertrand, est tout autant l'homme de son siècle par l'autre côté, la guerre. Il personnifie l'élément germain dans sa verdeur, ce sang bleu du Nord aux ardeurs de flamme. Il guerroie avec passion, comme d'instinct ; sa strophe d'airain, c'est le clairon dont il sonne avant la bataille, sans relâche, ce Roland, qui n'eut pas de Roncevaux. Il fut l'homme du fer dans ce siècle de fer. Au reste, gardons-nous de le juger avec la loupe de nos mœurs raffinées. N'oublions pas, en face de ses téméraires audaces, son légitime but et ses repentances, et absolvons-le de la damnation dantesque.

X

Gaucelme Faydit est un autre Troubadour illustre. Pour achever la similitude avec nos temps, il fut le Musset du XIIe siècle. Il buvait, lui aussi, l'ivresse et la poésie au même verre ; histrion d'abord et vagabond de la lyre, il fut marqué néanmoins du doigt rose de la Muse pour la célébrité.

Il naquit à Uzerche de bonne famille, vers 1156. Il était

Digitized by Google

contemporain de Geoffroy de Vigeois. Il étudia dans la célèbre abbaye de sa ville natale et apprit à lire dans quelque vieux missel. Apparemment, il profita plus des leçons de science que des exemples de vertu de ses maîtres. Nous le voyons, tout jeune, abandonner la maison paternelle et perdre son patrimoine au jeu. A bout de ressources, il se fit jongleur : *e fes se jouglar per ochaison quel perdet tot son aver à joc de datz.*

Il courut la Provence, chantant sous le mai ou dans les salles des châteaux, partout où il y avait quelques profits. Comme il excellait à trouver gentiment en vers, il était accueilli avec empressement, recherché et fêté. Bientôt il dépose la toque rouge de jongleur pour prendre le chapeau à plumes du Troubadour.

Il rencontra dans la Marche de Provence une jeune fille, de naissance noble, belle et spirituelle, qui avait nom Guilhelma Monja de Soliers ; il l'épousa. Guilhelma accompagnait son mari dans ses courses de rapsode ; elle chantait avec lui, et prenait part à ses triomphes. Las ! sa poitrine de palombe s'épuisa à courir ainsi le monde et les aventures : un jour, son âme s'envola avec sa voix.

Faydit consola sa douleur en voyageant : il visita l'Italie, s'arrêta à Milan et dans la plupart des cours brillantes de la poétique contrée. A Casal, il fut splendidement accueilli par le marquis de Montferrat, Boniface, qui tenait en grande estime l'art des vers. Gaucelme paya l'hospitalité par de nombreuses cansos. Sa renommée s'accrut au point qu'il mérita d'être appelé le *premier chanteur du monde : che cantava piegz qu'ome del mon.* Boniface le mit, avec une

Digitized by Google

munificence royale, en *avoir : messier Bonifassi mes lo en aver et en raubas et en armes.*

Il se fait tout à coup un remuement énorme dans la chrétienté. C'est la grande Croisade menée par Philippe-Auguste et Richard d'Angleterre. Que fera le Troubadour amoureux des loisirs et du repos? Marie de Ventadour, qu'il chantait alors dans ses vers, lui donne congé et l'envoie, pour l'amour d'elle, conquérir sur la gent infidèle le saint Tombeau. De plus, il est lié d'amitié avec Richard depuis le jour où ce prince visita, avec Eléonore sa mère, la cité d'Uzerche. L'honneur veut qu'il se range sous sa bannière. Il se croisa donc et fit, à l'instar de Guillaume de Poitiers, son chant de départ :

« Que Jésus-Christ nous soit en aide ! Pour lui je me suis séparé de la nation franque... Adieu, gentil Limousin ! je quitte ton doux pays, pays si agréable, pays des nobles barons, des dames d'un grand mérite, fleurs de courtoisie ! Aussi je languis, je gémis, je soupire nuit et jour !... »

Il reproche à Philippe ses retardements ; il se plaint de Richard qui ne lui envoie point les secours nécessaires. Cependant il ceint la croix de soie blanche d'Angleterre et s'embarque à Marseille avec Richard, en 1190.« Les annales de la Croisade, dit le bon M. Combet, ne font point mention des exploits militaires de notre Troubadour ; mais il est vraisemblable qu'il fut aussi vaillant soldat qu'élégant et fécond poète, puisque Richard, qui se connaissait en courage et en vertus militaires, l'honora constamment de son estime et de sa protection. »

Quoi qu'il en soit, le Troubadour trouvait mieux son

Digitized by Google

compte à célébrer les dames qu'à combattre pour la délivrance du saint Tombeau. Il précipita son retour. Arrivé en Limousin, il chanta de nouveau les charmes de la vicomtesse Marie. Il eut d'autres aventures moins avouables, que l'abbé Millot raconte longuement et que nous estimons indignes de l'Histoire.

Faydit mourut vers 1220 à la cour de Raymond d'Agoult, seigneur de Sault.

Il nous reste de lui 52 pièces de vers. L'une d'elles est remarquable : c'est l'élégie sur la mort de Richard. Tandis que Bertrand de Born tressaillait de joie à la nouvelle du triste évènement du château de Châlus, Faydit exhalait son *planh* douloureux :

La triste advenue ! Jamais je ne fis plus déplorable perte, et n'éprouvai plus cuisante affliction. J'en dois pleurer et gémir tant qu'ici bas je serai. Lui, le chef et le père de la valeur, le vaillant Richard, roi des Anglais, est mort. Depuis mille ans ne s'est vu homme si preux, ni son pareil en magnificence et générosité. Charles et Artus ne l'égalèrent point. La moitié du monde le redoute et l'autre moitié l'aime. Dieu maudisse la cruelle mort ! En frappant le bon roi elle a ravi à la terre honneurs, joies et biens. Que deviendront désormais les armes, les tournois, les riches cœurs, les hauts et magnifiques dons ? Que deviendra le saint Tombeau puisque son grand pavois a été rompu ? Les Sarrasins, Turcs et païens, qui vous redoutaient plus qu'homme *né de mère*, verront accroître leur orgueil. Je n'ai plus d'espérance que roi ou prince puisse le recouvrer.

ENVOI

Seigneur Dieu, vous le père de la miséricorde, vrai Dieu, vrai homme, vraie vie et véritable merci, pardonnez-lui, sans doute qu'il en a besoin. Ne regardez pas, Seigneur, s'il a pu défaillir, et ressouvenez-vous comment il partit pour servir votre cause.

Digitized by Google

Indépendamment de ses *cansos*, Faydit composa des *comics* (comédies).

Certains écrivains, — M. Fauriel est du nombre — ont refusé absolument à la littérature provençale le genre dramatique. Il n'est point douteux cependant, comme le rapporte Nostradamus, que Faydit écrivait des pièces, en ordonnait la représentation, en retirait deux ou trois mille livres et mangeait tout. On cite de lui la comédie de *l'Hérégia dels Preyres* qu'il tint longtemps cachée, et dont il finit par donner communication au marquis Boniface de Montferrat, qui la fit représenter sur ses terres.

Gaucelme Faydit fut le bohême du XIIe siècle. L'homme chez lui valait moins que le talent. Ses illustres liaisons, la croix même qu'il porta sur sa poitrine, ne nous empêchent pas de voir l'histrion qu'il fut d'abord et qu'il demeura toute sa vie, avec des facultés qui auraient pu l'élever plus haut. On cite de lui, et nous ne saurions plus favorablement finir, cette pensée, — une perle qui vient d'une profondeur : ces choses-là ne se tiennent point aux surfaces : —« La richesse, les honneurs et la sagesse ne sauraient nous défendre contre la mort. Du jour qu'il naît, l'homme commence à mourir. Celui qui vit le plus longtemps est celui qui fait les plus longs efforts pour atteindre au terme fatal. Insensé donc celui qui place son espoir dans la vie mortelle ! »

XI

Uzerche a donné un autre Troubadour : HUGUES DE LABACHELERIE, — *Hugo de Labacalaria si fo de Limozi*

Digitized by Google

del Usarcha, de la cufo Gaulcem Faydit. — Nous possédons un tenson où ce troubadour est interlocuteur avec Gaucelme Faydit. Citons encore pour mémoire, Guillaume de Biars, né au château de Biars à peu de distance de Tulle. Il jouit en son temps d'une certaine réputation. Baluze avait retrouvé le manuscrit de ses œuvres à la bibliothèque royale.

Mais voici toute une famille de Troubadours.

Ils étaient trois frères au donjon d'Ussel : Guy, Ebles et Pierre.

Race fière et illustre que ces d'Ussel. Rappelons ici qu'ils sortaient de la grande souche de Comborn par Ebles II, le Chanteur. Guy dit un jour à ses frères : « Allons-nous-en par le monde de Limousin et de Provence. La fleur de la *gaye science* penche sa tête bleue ; nous lui verserons si doux soleil à nous trois et le cousin Elias, qu'elle s'épanouira comme sous une aube d'avril. Il y a encore belles écharpes à conquérir ; beau renom ne nous fera pas défaut : et ce ne sera pas merveille si l'amour nous inspire. — Ton vœu m'agrée, dit Ebles ; malheureusement Bernard a moissonné le champ des fleurs... Qui peut glaner après lui ? — Avec les mêmes fleurs, répliqua Guy, nous tresserons des bouquets nouveaux. » Les trois frères finirent par tomber d'accord. Elias, dont il est ici question, était un gentilhomme pauvre, mais excellent jongleur. Guy n'eut aucune peine à le décider.

Ils partent tous les quatre, cherchant les chemins qui mènent à la gloire. Guy compose des *cansos*, Ebles des sirventes ; Pierre et Elias remplissent le plus souvent l'of-

Digitized by Google

fice de jongleurs. Ils parcourent ainsi le brillant royaume des Troubadours, d'une mer à l'autre. Ils séjournent à Montpellier, à la cour du comte Guillaume... Nous ne les suivrons pas dans leurs courses aventureuses. Les sentiers de roses ont leurs épines.

Guy était chanoine de Brioude et de Montferrand, sans toutefois avoir reçu les ordres. Il brisa un jour, dans un accès de dépit, les cordes de sa lyre et laissa mourir ses tendres chansons. De là, grand émoi au pays limousin. Les chevaliers et les dames en eurent amer déplaisir, surtout Marie de Ventadour, leur noble parente, la reine de la *gaye science* à cette époque. Nous l'avons vue déjà se faisant l'inspiratrice de Gaucelme Faydit. Elle aimait et admirait les d'Ussel ; elle s'intéressait à leur gloire. A la fâcheuse nouvelle, elle écrivit à Guy et piqua sa verve par une de ces questions sur les lois d'amour auxquelles il eût été déshonorant de ne pas répondre. De nouveau, tout le Limousin applaudit les chansons du Troubadour consolé.

Guy mourut en 1230. D'après une nomenclature de Karl Bartsh, il nous reste vingt pièces de Guy, quatre d'Ebles et six d'Elias. Pierre. vraisemblablement, borna tout son art au chant.

Si nous étions moins à l'étroit dans notre cadre, que de noms illustres à recueillir encore, rien qu'à regarder sur les marches du Limousin ! C'est Elias Cairels, de Sarlat, qui visita la cour de Frédéric II et vit ses poésies pénétrer jusqu'en Grèce ; c'est Arnaud Daniel, de Ribérac, admis à l'honneur de parler sa propre langue — tant elle était harmonieuse — dans la *Divine Comédie* ; c'est Giraud de

Digitized by Google

Borneilh, de Limoges, surnommé le maître des Troubadours et couronné, dans le même poème, du laurier de la poésie, c'est...

Nous avons recherché nos gloires limousines, il nous suffit ! Qu'ils se mettent à l'œuvre, pour leur part, nos poétiques voisins du Haut-Limousin et du Périgord — car nous connaissons parmi eux des plumes finement taillées, des esprits jeunes et fiers, chastes et chrétiens, qui battent de l'aile comme une troupe d'aiglons. — Eh bien ! nous leur donnons rendez-vous à vingt ans d'ici, pour le vingtième siècle, qui doit s'ouvrir dans le règne universel du Christ !...

XII

Revenons aux Troubadours, hélas ! pour assister à leur chute, saut de Leucade éternel de toutes choses, hommes et idées, qui ont plus de lustre que de vérité, plus de surface que de profondeur, plus de convention que de naturel, plus de fugitives passions que de nobles et fiers sentiments.

Cette littérature d'énervation devait finir par mourir de son mal.

Dante, qui les aimait, les Troubadours, et dont il fut jusqu'à un certain point le disciple, nous les représente expiant dans les brasiers du purgatoire les ardeurs de leurs passions. Arnault dit dans sa langue :

> Ieu sui Arnault que plor et vai chantau :
> *Consiros vei la passada folor,*
> E vei jauzen lo joi qu'esper denau.

Digitized by Google

Je suis Arnault qui pleure et vais chantant:
Je vois, chagrin, la folie passée,
Mais, je vois, joyeux, le bonheur que j'espère dans l'avenir.
(PURG. C. XXVI).

La justice dantesque n'est ici qu'équitable. Le mal avait jeté de profondes racines au cœur de la France méridionale. L'hérésie des Albigeois, éclatant soudain, révèle l'ulcère qui la ronge. Aux grands maux, les puissants remèdes. Simon de Montfort applique sur la plaie le fer et le feu. Sous cette vigoureuse cautérisation, le Midi se relève, mais il a perdu sa langue, ses mœurs, sa nationalité. Le collège des Troubadours s'échappe du milieu de ses bouleversements et se retire à la cour du comte de Provence. « Ces bons comtes, dit César Nostradamus, comme par naturelle succession, estoient tellement magnifiques et libéraux envers les beaux et nobles esprits, qu'ils favorisoient d'honneurs, de seigneuries et de richesses, qu'on ne voyait journellement qu'esclore et sortir poètes illustres et rares... » Mais quand mourut le dernier Bérenger, et que Charles d'Anjou apporta en Provence d'autres mœurs et une autre langue, ce fut la grande ruine de la littérature provençale.

Et ce fut sa fin. Il lui reste d'avoir connu de beaux jours, des triomphes et des enthousiasmes inouïs. Par là elle a mérité les souvenirs de l'Histoire. Et maintenant tout semble fini !... La Mort fait son grand silence !

NOTA. ---- Nous n'avons pas tout dit sur nos Troubadours ; nous nous sommes attachés de préférence aux côtés lumineux et charmants. Encore une fois, il n'entrait pas dans notre pensée d'écrire une histoire complète, mais seulement de dessiner des *portraits* montrés de profil.

Digitized by Google

Digitized by Google

L'ABBÉ JOSEPH ROUX[1]

Ut pictura, Poesis.

Eh bien, non ! Cette mort n'est qu'un exil, — l'exil des dieux chassés de leur Olympe. Comme les dieux, l'idiome Limousin, banni des cours brillantes, se retira aux champs. La langue des gais Troubadours et des nobles dames fit cette chute, — des plus heureuses après tout, — de ne servir plus qu'aux idées champêtres, de n'exprimer que les promesses de la moisson prochaine et la prospérité du bétail. Apollon se fait berger.

Nous ne reviendrons pas sur les causes de cette ruine déjà indiquées dans l'étude précédente. Il est évident que le peuple du Midi, le premier policé des peuples issus de la race latine, fut le premier aussi à sentir le poids de la vieillesse. Dès lors, il s'affaissa de partout ; il perdit à la fois sa langue et sa nationalité. La langue du Nord, le Français, servi par la conquête, envahit peu à peu la haute société méridionale. Le Limousin ne trouva d'autre abri que les lèvres pures et naïves de l'homme des champs où, semblable à une fleur vivace, il fleurit encore aujourd'hui.

(1) *Chansou lemousina.*

Digitized by Google

Dans une durée de six siècles, le bilan de notre littérature autochthone se réduit à des noëls, à quelques ballades, à des chansons. Ce serait un beau travail que de ramasser ces débris d'idiome et de les livrer à l'Histoire. M. l'abbé Talin nous le promet, pour les noëls, ce travail ; nous le réclamons du moins de son zèle infatigable à rechercher ces chefs-d'œuvre du génie populaire. Nous voudrions, d'autre part, que quelque esprit du crû recueillît nos ballades, surtout les plus anciennes, autrement piquées de sel gaulois que les modernes.

Il faut ajouter les *Fables* de Foucaud, le vieillard sombre, confiné dans sa tour, — œuvre que l'on a trop louée, car, la condition première, une langue grammaticalement constituée, faisait défaut à cet esprit, d'ailleurs ingénieux, et il n'a pas su se la créer. Enfin, vers le temps où Jasmin soulevait tout le Midi, sous le superbe élan de ses chansons, les *Revues* limousines publièrent bon nombre de poèmes, mais, hélas ! poèmes où n'est jamais tombée la goutte ensoleillée du génie de ce poète.

Et c'est tout. Il n'y a point là d'œuvres littéraires, une de ces œuvres où la langue se cristallise en quelque sorte et s'éternise pour les siècles. Il ne s'est pas rencontré encore, ce poète vraiment Limousin de langage et de mœurs, pour toucher la langue morte et lui jeter l'*exi foras* de son génie, un Jasmin, par exemple, ou un Fréd. Mistral... Mistral ! ce poète étrangement venu qui porte — ô ironie ! — le nom d'un vent qui flétrit les fleurs de la Provence, tandis que lui les fait germer et fleurir à rendre jalouses les

Digitized by Google.

chaudes haleines d'avril. Nous l'attendons toujours, nous, cet homme qui chantera le poème de notre pays.

I

Puisqu'il faut en parler des fleurs de Provence, écloses au soleil *félibresque*, rappelons les beaux premiers jours de la floraison, et souvenons-nous, — comme l'a maintenu hautement à Aix, en plein pays provençal, M. Clément-Simon — que « le Limousin fut autrefois le cœur de la Provence. »

C'était en mai — la belle saison pour fleurir ! — de l'année 1854. Sept jeunes hommes se trouvaient réunis au châtelet de Fontségugne, dans le Comtat :

« Couneissès pas lou castelet de Font-segugno ? un nis de roussignou perdu dins la ramiho. Segur un nis de roussignou, car delongo li felibre ie venien canta, au brut di font cascaiarello, en faci d'aquelo autro font pouëtico, la grand roco bloundo de Vaucluso. » (1)

C'est là qu'ils fondèrent le Félibrige, ces fiers esprits, pleins de feu, de sève et de jeunesse. Dix ans après, les Félibres portaient dans leurs bras une moisson de poèmes d'un jet ravissant, presque tous des chefs-d'œuvre. Théodore Aubanel, que nous venons de citer, décline sa *litanie*, comme il dit, avec un très légitime orgueil :

« Parai que la letanio fai gau ? e, respoundès, ounte atroubarès

(1) Connaissez-vous le châtelet de Fontségugne ? Un nid de rossignols perdu dans le feuillage. Bien sûr un nid de rossignols, car sans cesse les Félibres venaient y chanter, au bruit des fontaines gazouillantes, en face de cette autre fontaine poétique, la grande roche blonde de Vaucluse. »

Digitized by Google

uno literaturo que dins tant pau d'annado ague larga tant d'obro vivento, enauranto, acoumplido, — diguen-lou, doumaci es vertadié, — tant de cap-d'obro ! E pamens i'a'ncaro l'aveni ! » (1).

L'avenir ! quel soleil va se lever sur des têtes nimbées d'un tel rayon d'aurore ?

Il y a plus. De l'étranger souffle une sympathie fraternelle. L'Allemagne, les pays du Nord, toute l'Europe savante envoie des poètes et des érudits pour étudier la langue provençale. Mistral, semblable à ce dieu antique qui, un thyrse à la main, s'empara de l'Asie, ne fait que passer à travers l'Espagne et conquiert ce beau royaume.

Et Aubanel de s'écrier :

« Sachés que sian un grand pople, e qu'es plus lou tèms de nous mespresa ! Trento despartamen parlon nosto lengo : d'uno mar à l'autro mar, di Pirenèu is Aup, di planuro de la Crau i campas dou Limousin lou meme amour fai batre noste pitre, l'amour de la terro natalo et dou parla peirau. » (2).

Voilà qui est fier ! C'est qu'ils ont la fièvre au cœur de l'amour de leur pays et de leur langue, les Félibres ; c'est qu'ils mettent au service de leur œuvre une indomptable énergie. Déjà ils ont touché leur idiome qui dormait son

(1) N'est-ce pas que la litanie est charmante ? et, répondez, où trouverez-vous une littérature qui en si peu d'années ait produit autant d'œuvres vivantes, enlevantes, accomplies, — disons-le, puisque c'est vrai, — tant de chefs-d'œuvre ! Et cependant il y a encore l'avenir !

(2) Sachez que nous sommes un grand peuple, et qu'il n'est plus temps de nous mépriser ! Trente départements parlent notre langue ; d'une mer à l'autre mer, des Pyrénées aux Alpes, des landes de la Crau aux plaines du Limousin, le même amour fait battre notre poitrine, l'amour de la terre natale et de la langue maternelle.

Digitized by Google

sommeil, — le sommeil de Lazare ; — ils ont fait ce miracle, inouï jusqu'à ce jour, d'une langue morte qui revient à la vie. Le doigt du génie est puissant à sa manière comme le doigt du thaumathurge ; ce qu'il touche resplendit tout de suite de sa lumière.

N'y aurait-il, parmi eux, que F. Mistral, le maître du Félibrige, Mistral, portant dans sa main ce bouquet de fleurs salines, cette branche de tamarin, cueillie on ne sait trop où, en Provence, *Mirèio*, enfin, qu'il faudrait reconnaître la superbe vitalité du Provençal.

Voyez-le, ce poète, à l'œil noir, à la chevelure fauve, beau comme un pasteur grec, assis sur une de ces collines de la Crau qu'il aime tant. A ses pieds, il contemple la Provence. Là est tout son poème. Les *Magnanarelles* empressées à la cueillette des cocons ; les pasteurs qui bondissent dans la lande ; les moissonneurs pareils « à la flamme dévorante ; » et plus loin, la campagne fleurie, le Rhône « sommeillant dans son lit découvert ; » la mer et le ciel ; Mirèio surtout, Mirèio s'en allant aux Baux implorer pour son amour les Saintes-Maries : telle est cette œuvre enivrante de poésie, grande de foi chrétienne, une œuvre, allez ! où le doigt du génie a mis de ses rayons, comme nulle part ailleurs dans les productions poétiques de ce siècle.

Et Mistral n'est pas le seul à porter aux mains ce rayon qui donne la vie. Ils sont une pléiade, là-bas, dans le Comtat, à faire des chefs-d'œuvre. La littérature Provençale a donc rompu ses bandelettes de momie ; elle est vivante ; elle communique même de sa chaleur de proche en

Digitized by Google

proche, si bien que la vie est remontée jusqu'au centre, jusqu'au cœur — le Limousin — qui reçoit maintenant cette vie qu'il donnait par toutes ses artères autrefois. Notre idiome a, lui aussi, secoué son sommeil et s'est épanoui, jeune et beau, sur les lèvres d'un prêtre et d'un poète, M. l'abbé Joseph Roux.

Parlons du poète, — et seulement du poète, — avec liberté et franchise. Nous avons des obligations de bienveillance sans doute, et nous ne l'oublions pas ; mais nous avons aussi le droit que nous n'aliénerons jamais, tant que nous aurons l'honneur de tenir une plume, de dire loyalement notre pensée, sauf au lecteur de déchirer la page si elle est fausse ou vulgaire.

II

M. L'ABBÉ JOSEPH ROUX est né à Tulle, en 1834. Il fit de bonnes études au petit séminaire de Brive. Il ouvrait déjà son esprit vers l'angle le plus fin, le plus pur, le plus lumineux des choses, choisissant déjà — car aimer c'est choisir, a-t-il dit, — parmi les sentiers de la vie, le plus ouvert pour l'étude, le plus large en sacrifices ; de quoi satisfaire à la fois son esprit et son cœur. Dès cette époque, il sentit autour de ses tempes le vol des rimes, abeilles murmurantes qui pétrissent leur miel sur la lèvre du poète. Il ne leur fut point rebelle ; il écrivit des strophes qui avaient de très doux balbutiements. Il s'agissait, un jour, d'élaborer, pour nous ne savons plus quelle solennité, une

Digitized by Google

sorte de discours académique. On eut recours au poète, en l'avertissant que la prose était de rigueur. Notre rhétoricien peina huit jours, polissant et repolissant son œuvre, sur la foi de Despréaux, et réussit à écrire... une bouffissure, une très médiocre amplification. Le maître de rhétorique, — de lui nous tenons ces détails, — montra un visage sévère. On se trouvait par malheur à la veille du jour solennel. Où trouver le temps pour remanier ces pages qui avaient déjà pris un si long temps? Le maître et l'écolier étaient dans un égal embarras. Que faire? « Une lampe et ma liberté! dit tout à coup ce dernier, et demain je serai prêt. »

Prêt, il le fut. La liberté, à lui, c'était la bienheureuse faculté de parler la naturelle parole de son esprit, le vers, cette forme aux angles rudes, aux plis de marbre, où se moulait déjà sa jeune idée. Cette fois, le maître fut content; la pensée s'était effeuillée; elle avait pris de la vigueur et du contour; l'expression en était simple et colorée; la corde du sentiment y vibrait juste et douce, — du moins, c'est ainsi que l'appréciait, devant nous, l'homme de goût assurément et de distinction d'esprit qui occupait à cette époque la chaire de rhétorique, M. l'abbé P. Lagane. — Nous rapportons ce trait parce que nous y voyons un signe et un caractère.

Parvenu à l'âge de la force et du talent, M. Roux méditait plus qu'il n'écrivait. Il publiait cependant, en 1863, *Hymnes et Poèmes en l'honneur de la Vierge Marie*, poésies d'une incontestable flexibilité rhythmique, — trop peut-être, et nous le passons tout au plus aux *funambules*-

Digitized by Google

ques efforts de M. de Banville, — œuvre de piété, de naïveté même, de zèle sacerdotal ; mais œuvre manquée, somme toute, au point de vue de l'art, comme le sera toute élucubration d'artiste, peintre ou poète, qui voudra toucher à la divine beauté de la Mère de Dieu, sans avoir reçu le don du génie ou la grâce de la sainteté.

Il publiait encore en 1873, *Souvenirs de Notre-Dame de Lourdes*, qui marquent un réel progrès, et où le poète se sauve superbement à travers les rayonnements, les rejaillissements et les magnificences de son sujet.

Pourtant il n'y a point là de ces œuvres qui marquent une vie et un talent. Le poète cherche sa voie : les vocations les plus brillantes ne sont pas toujours des vocations de jeunesse. M. l'abbé Roux a fait aujourd'hui son *choix* qui est l'amour et qui restera l'honneur de sa vie : il a entrepris avec courage de restaurer la langue limousine, — de souffler sur sa poussière et de la ranimer.

III

Ce n'est pas peu, cela !

Cela, c'est réparer le doux idiome déchiré, meurtri, mis en lambeaux ; c'est opérer sur lui avec une fine touche d'artiste, élaguant les termes hybrides, exhumant ou polissant les expressions mortes ou frustes ; c'est surtout surprendre, dans les profondeurs de son secret, le génie de la langue, cette chose qui est son âme, son originalité et sa force, mais cette chose insaisissable et impalpable aux mé-

Digitized by Google

diocres esprits, — labeur rude où s'épuisait le génie de Dante et de Corneille, et labeur essentiel, car nous ne voulons pas plus de Limousin francisant que de Français limousinant. Jasmin lui-même, génie tout primesautier, n'y réussissait pas toujours et trop souvent son vers prenait les tournures et les élégances françaises. Cela enfin, c'est tirer tout de soi, fond et forme, expressions et idées, sans secours de modèles, sans guides d'aucune sorte en dehors de l'observation de la nature. C'est donc faire œuvre de création... mais c'est aussi se placer sous ce rayon frais et pur, qui tombe du ciel sur toute chose qui naît, aurore ou berceau, monde ou idée. Il y a toujours, plus ou moins, pour tout ce qui commence, un Paradis terrestre.

Et voilà justement ce qui fait le mérite sans doute, mais aussi le charme indéfinissable de la *Chansou lemouzina*. Elle nous produit l'effet d'un premier chant de rossignol à la première aube d'avril; elle a ainsi la gorge chaude et vibrante. C'est une jeunesse, une vie, un amour qui se déploie. Et il y a encore l'avenir ! comme disait Aubanel, l'immense azur où la chanson ouvrira son aile au point de donner des jalousies d'aigle au poème provençal. Ce sera un beau jour, non pour le vulgaire, — car à un retour d'enthousiasme populaire nous n'y croyons pas, — mais pour les délicats et les initiés, pour tous ceux qui, en ce pauvre monde du XIXe siècle, croient encore au doux génie du poète et se laissent bercer à ses chants.

Telle qu'elle a été créée par M. l'abbé Roux, la *Chansou lemouzina* est un poème qui rentre dans le cadre d'une idylle ou d'une ballade ; elle s'adapte à tous les

Digitized by Google

rhythmes, s'assouplit à tous les tons. Datant son origine bien avant Despréaux et l'invention des genres, — puisqu'elle est dans la nature, laquelle se moque de Despréaux, — elle est tout à la fois naïve comme la pastorale, vibrante comme l'ode, plaintive comme l'élégie, pathétique comme le drame, pieuse comme l'hymne.

Elle se complaît dans les vieilles légendes et les récits naïfs. Et c'est là une heureuse idée, — si simple qu'elle ressemble à une idée de génie, — de faire porter au vieil idiome les vieux souvenirs et de les plonger pareillement dans les eaux rajeunissantes d'un talent épris de ces choses. Il existe, on le conçoit, de profondes relations entre la langue et les idées qu'elle exprime. C'est pour cela sans doute que la légende s'incarne dans l'antique *Lemosi*, avec une vérité, une netteté, une souplesse merveilleuse. Relisez dans nos historiens le passage de saint Martial à Tulle, l'incendie de Tintiniac, et ces récits du lion de Goulfier de Lastours, du moine de Glandier, des miracles de saint Etienne d'Obazine, etc..., c'est gracieux à coup sûr ; mais revenez au poète : quelle supériorité dans la peinture et le mouvement ! quelle différence dans l'émotion ! — Il n'est pas besoin d'insister.

Et pourtant nous ne sommes pas pleinement satisfait... Nous allons dire pourquoi.

IV

A notre humble avis, la *Chansou Lemouzina* offre trop de parenté avec ces poésies factices dont les vers et

Digitized by Google

les mots sont comptés : elle manque d'espace. On s'attend à je ne sais quelles scènes largement peintes, avec des collines s'étageant à l'horizon, avec du ciel et de la lumière, avec la foule agitée ou muette... et l'on ne trouve qu'une silhouette finement découpée sans doute, enlevée de main de maître, mais... sur la teinte grise d'un atelier de peintre. Imaginez-vous l'*Arcadie* du Poussin sur le fond mat d'un vase étrusque : la touche du génie demeure, l'œuvre disparaît. Ainsi, dans le poème de *Goulfier de Lastours,* si admirablement frappé d'ailleurs, il n'y a pas même le mur incolore dont nous parlions tout à l'heure. Le tableau ne tient à rien. Sans doute, l'artiste doit modérer et gouverner son expression — c'est là en particulier tout le secret de l'art d'écrire ; — il ne doit pas moins lui laisser sa naturelle ampleur. « Que le mot n'étreigne pas trop la pensée, dit excellemment M. Joubert ; qu'il soit pour elle un corps qui ne la serre pas. Rien de trop juste ! Grande règle pour la grâce, dans les ouvrages et dans les mœurs. »

Et c'est le procès que nous lui faisons, à la *Chansou Lemouzina,* comme nous le ferons plus tard à cette forme sacrée qu'on appelle un sonnet, de n'être qu'un poème écourté et comprimé. Elle a le fini et la finesse, la forme pythagorique, la perfection de détail de l'école qui reconnaît pour chef Théo. Gautier ; la veine, l'enthousiasme, le sentiment profond et durable, elle ne l'a pas.

Nous ne connaissons pas les habitudes de travail de M. l'abbé Roux ; mais sa verve nous semble plus contenue que jaillissante. De jet, le poète en lui serait ample et

Digitized by Google

fougueux ; d'effort, il tombe dans l'étroitesse et la manière. Le mot et l'idée sont entamés à la fois par une ciselure qui raidit les formes et décharne les pleins. Certes, il faut aimer l'expression, la choisir, la tailler, la polir, l'animer enfin à la flamme du cœur ; il faut vouloir l'énergique épuration de la pensée, son tassement, son intensité, sa coupe sculpturale... Quiconque n'a pas consumé ses nuits et rudoyé son front à ce travail ne connaîtra jamais les divins secrets de l'art d'écrire. De plus, en ce siècle de rageuse médiocrité et d'intrusions grotesques au domaine de l'Art, l'expression devient plus que jamais le sceau et la signature du talent. Il faut haïr, superbement, le style verbeux, énervé et exsangue, coupé en périodes vides, chargé d'idées prudhommesques, sans doute ! mais le génie n'en garde pas moins sa fougue, son mouvement, sa hardiesse. M. l'abbé Roux doit le savoir.

Et alors cette vie dont on sent l'artère battre, puissante, dans son vers, que ne l'épanche-t-il, pour nous montrer, à nous et à tous ceux qui ont foi en son talent, ce qu'elle contient de chaleur et d'abondance ? La forme, à coup sûr, en tirerait une beauté moins parfaite de galbe, mais autrement rayonnante de vérité. L'œuvre entière, tout d'une venue, prendrait cette grâce, cette sveltesse, cette harmonie, ces naturelles proportions enfin, qui créent le beau dans les arts.

Nous savons bien que c'est là de la poésie condensée, liqueur ambrosiaque qu'il faut savourer dans sa goutte... Après tout, un flacon d'eau de rose parfume une province. Mais nous savons aussi que les élixirs et les quintessences

Digitized by Google

sont des produits d'alambic au lieu de dons généreux de la nature. Pour le banquet de l'esprit, nous leur préférons cent fois la large coupe antique où chaque convive s'abreuvait sans l'épuiser.

V

Tout ceci ne nous fait point perdre de vue les beaux côtés de la *Chansou Lemouzina*. Notre critique, tout compte fait, est de celles qui honorent le talent. Sans croire, comme Théo. Gautier, que le travail, même en fait d'art, suffit à tout, il faut reconnaître que lui seul donne aux œuvres ce poli, cet éclat et cette dureté de diamant qui leur fait braver les siècles. C'est le *faire antique* selon le mot très juste de Jasmin : « Ma muse, disait-il, s'est éprise du faire antique au point de ne vouloir m'accorder que deux ou trois vers par jour. » Qui ne connaît cependant la facilité charmante, l'heureuse aisance avec laquelle les vers chantaient, dès l'âge de douze ans, dans sa gorge de sansonnet ?

M. l'abbé Roux aime, comme lui, le faire antique. Mais, où ils se séparent, c'est dans le coloris de l'expression, le pittoresque des scènes, la naïveté du sentiment, la chaleur de l'âme, qualités autrement supérieures chez le poète agenais.

Ecoutez-le : « Neuf cerisiers, voilà mon bois ; dix rangs de vigne font ma promenade ; que je suis riche ! Ma Muse est une métayère. Oh ! je veux vous peindre, pendant que je tiens le pinceau, notre pays aimé du Ciel ! »

Digitized by Google

Voilà précisément la demande que nous adressons à notre poète : « De peindre notre pays aimé du Ciel. » Peintre, il l'est sans doute, mais c'est à la manière des émailleurs de Limoges, dont il admire le talent. Une chronique dit de l'un de ces artistes : « Il estait tant subtil et imaginatif que il faisait orfévreries d'or et d'argent, esmailleries, comme se il eut été maistre. » M. Roux, lui, est maître en émailleries. Son œuvre, comme les poèmes de Théo. Gautier, serait bien nommée de ce titre d'émaux : elle y fait si naturellement songer !

Relisez, par exemple, *Sent Marsal à Tula.* N'est-ce pas un médaillon détaché de la fameuse chapelle que peignit, pour François Ier, le maître émailleur, Léonard Limosin ? N'y remarquez-vous pas la même sobriété d'ornements, la même gamme de nuances, la même touche, plus limpide que chaude, plus gracieuse que pittoresque ?

L'apostoul sent Marsal es a Tula arribat,
Aitals a l'albalutz, un belh journ de Sabat ;
Dous fraires l'acoumpanhon... Porta couma un rebat
De la darrieira cena, decoun s'era troubat ;...

Et tout le poème est de cette bienheureuse simplicité, de ce dessin correct, de cette transparence, de cette teinte adoucie, de ce bleu turquoise, qui rappellent l'émail.

Mais en fait *d'émaux*, nous aimons les peintures à fresque, les toiles vastes, avec des fuites d'horizon, du paysage, du mouvement, de la lumière surtout. Volontiers nous nous écrions avec le poète allemand : De la lumière, de la lumière, encore plus de lumière ! Mettons un peu d'infini

Digitized by Google

dans le nécessaire fini de nos œuvres ; ne bornons pas ce qui n'a pas de bornes. Le génie dans les petites choses n'est plus le génie, remarque un critique. Théo. de Banville a beau jouer à la balle des mots : « Nous savons ce qu'il en faut penser des longs poèmes, dit-il, c'est la ressource de ceux qui n'en peuvent faire de courts. » On peut la lui renvoyer, et il ne la relèvera pas, les poèmes courts étant trop souvent la ressource de ceux qui n'en peuvent faire de longs. Tout l'art d'un Benvenuto Cellini nous touche infiniment moins qu'un coup de brosse de Michel-Ange.

VI

Tel est ce talent de poète, — talent que l'on verra croître assurément, dès que les bons sourires de l'opinion lui verseront de leur lumière. Alors, la *Chansou Lemouzina* prendra toutes ses ailes, des ailes de belle envergure, vous verrez ! elle s'envolera dans l'air bleu et ravira tout le Limousin. Le poète nous donnera — du moins nous le réclamons de son talent — non plus des chansons sans liens aucuns entre elles, mais le cycle entier, le cycle incomparable de nos Légendes depuis saint Martial jusqu'aux temps modernes. Il racontera nos origines, saint Martial, saint Zachée, saint Martin, — autant de poèmes ravissants — ces annales enfin, touchantes et poétiques, dont nous avons crayonné les grandes lignes dans notre étude sur Baluze. Le beau poème que cette légende des siècles Limousins !

Digitized by Google

Quelque chose d'autrement vrai et pur que la fameuse *Légende* de Hugo. M. l'abbé Roux l'écrira cette œuvre ; il nous la donnera dans sa saveur particulière, dans sa richesse et sa beauté. Nous parlions de mission en commençant. C'est une mission, en effet, et un ministère que de faire aimer les ancêtres, son pays, les vieilles choses du passé. Jasmin, — dont le nom se présente si naturellement dans ces pages, — disait : « C'est beau de sauver la sainte poésie, mais c'est cent fois plus beau de sauver son pays ! » Notre poète, lui, sauvera nos Légendes, notre poésie limousine, et quant au salut de la patrie, il y travaille plus que la foule des politiques et des utopistes. Il est raconté, dans les saints Livres, que lorsque David touchait de la harpe, l'Esprit mauvais se retirait de Saül. Tel est le rôle du Poète en face du siècle.

Digitized by Google

AUGUSTE LESTOURGIE [1]

« Ma Muse est toute limousine :
Je veux être tout limousin ! »

(AUG. LESTOURGIE.)

Oui ! nous l'avons tiré de la poussière où il dormait, hélas ! depuis des années, ce livre feuilleté de notre première jeunesse ; nous l'avons rouvert au souvenir des senteurs de blé noir, des charmes rustiques, des sentiments fiers et doux, qui nous enivraient alors. Cependant nous n'étions pas sans nous défier de l'œuvre, — œuvre imprégnée de naïveté et de simplicité, et partant toute d'enfance. L'âge mûr n'allait-il pas jeter son froid sur notre premier enthousiasme, et effeuiller une à une ces fleurs éphémères ! — Non ! nos jeunes impressions se sont même agrandies de toute notre conscience littéraire. Le poète, en M. Lestourgie, nous a donné des étonnements et des ravissements que nous ne tairons pas. Il peut s'écrier comme Hégésippe Moreau : « Dieu m'est témoin que je suis un *vrai* poète ! » Hég.

(1) *Rimes limousines.*

Digitized by Google

Moreau ne disait point *grand*, et il avait raison ; la grandeur du talent, il ne l'eut jamais, comme l'oiseau blessé dans son nid n'aura jamais toute la poussée de ses ailes. Ainsi il en est du poète limousin. Nous ne lui accolerons pas ce qualificatif de *grand*, si peu en rapport avec la simplicité de sa manière et la modestie de ses habitudes ; mais nous croyons que le poète en lui, le poète dans tout le rayonnement et le charme du mot, le *vrai* poète, est aussi indiscutable que dans cet enfant de génie dont nous parlons, Hég. Moreau. Seulement le poète limousin a eu ce malheur, — commun à toute chose autochtone, — de voir ses poèmes estimés en son pays à l'égal, tout au plus, des fleurs de sarrasins. N'assure-t-on pas qu'au Pérou, avant l'arrivée des Européens, l'or était regardé comme le plus vil des métaux ? Nous ne sommes pas au pays de l'or mais au royaume des fleurs. Ah ! si le poète jetait à la foule le bouton d'or de la Romance, vous la verriez, haletante et cupide, se presser sur ses pas... mais il ne sème que les boutons d'or des prés !...

I

M. Auguste Lestourgie est né à Argentat, le 12 novembre 1833. C'était le temps où tourbillonnait dans l'azur la nichée d'aigles du romantisme. Un beau baptême de poète que l'ombre de leurs ailes sur son berceau ! Mais un baptême qu'il devait renier un jour, quant il vit les aigles pris de vertige, se perdre dans les gouffres, n'étreignant plus

Digitized by Google

dans leurs serres déjà usées qu'un butin ignoble — au lieu de la noble proie de l'Art, qu'ils avaient élevée si haut d'abord, et baignée en quelque sorte dans la lumière d'un ciel nouveau.

Notre poète appartient, par sa manière, à cette époque du second empire marquée par Achille Millien, André Theuriet, André Lemoyne et d'autres. La guitare romantique demeure pendue à son clou et personne n'y touche que quelques survivants de l'Ecole. On revient au genre de Delille, au poème descriptif, en transformant toutefois le paysage littéraire. C'est le tableau de la nature vivante, réelle, une poésie où tout est à son plan, reçoit le jour qui lui convient, et n'emprunte ses couleurs que de la nature. Nos jeunes poètes y mettent de leur âme et de leur flamme. La description avec eux s'anime et palpite comme la nature au printemps.

Ils sont là, de cette école, deux poètes que nous nous plaisons à réunir parce qu'ils s'éclairent d'une mutuelle lumière, Aug. Lestourgie et A. Millien. Seul, ce dernier a connu les sourires de la gloire. Il n'en faut pas douter cependant : ils ont sucé à la même mamelle le lait de poésie. De génie, de première floraison poétique, ils sont frères, mais l'aîné, de cinq ans, — et c'est le Limousin — s'est laissé devancer dans la carrière par son cadet. Et cela devait être, car ils n'ont pas montré à la Muse la même fidélité. Tandis que M. Millien lui voue un culte sans partage, M. Lestourgie ne lui a donné que les loisirs de sa jeunesse. Depuis 1864, date des *Rimes Limousines*, il semble avoir brisé ses chalumeaux, comme un berger de

Digitized by Google

Théocrite au désespoir. Il a commis ce suicide de son talent, ou plutôt il s'est laissé absorber et dévorer par l'homme d'action qui est en lui, et qui a primé le poète sur le seuil de l'âge mûr. Il ne nous a seulement pas donné ce volume des *Souvenances*, que nous annonça M. de Veyrières dans sa *Monographie du Sonnet*, — ce volume qui existe assurément, — nous n'en voulons d'autres preuves que les dix couronnes remportées dans les concours, bon nombre de pièces semées çà et là dans les feuilles politiques, autant en emporte le vent !...

Ces regrets, nous les exprimons d'autant plus vivement que nous savons ce que nous promettait ce premier volume : *Rimes limousines*, ce bouquet de primevères, cueilli dans un printemps qui n'a pas connu son automne. Tel qu'il est, ce bouquet, avec son parfum, ses nuances, ses gouttes de rosée — perles de poésie et larmes du cœur — il nous enivre !

Il nous enivre ! nous ne retirons pas le mot. Mais cette ivresse, ne le craignez point, ne nous donnera pas de sa vapeur à la tête. Nous aimons trop notre poète pour le trahir, et ce serait le trahir que de lui prêter un génie qu'il n'a pas, — content qu'il est des dons du Ciel.

II

Mais oui ! c'est un bouquet de primevères que porte à son corset cette Muse limousine, un peu métayère comme la Muse de Jasmin. Ce n'est pas elle, certes, que l'on verra

Digitized by Google

fleurie de fard, épinglée d'or, se drapant sous les plis d'une robe longue. Elle a d'autres atours. Ecoutez !

MUSETTE

Ma Muse est toute limousine ;
Elle aime la senteur des pins,
La fleur blanche de l'aubépine
Et celle des bruns sarrasins.

Elle est, dit-on, --- je le soupçonne, ---
Fort peu parente des neuf sœurs,
Qui sur un ton très monotone
Ont débité tant de fadeurs.

C'est une franche paysanne,
Sans corset et sans brodequin,
Qu'on voit dans les prés quand on fane,
Aux vignes quand on fait le vin.

Sur son front qu'a bruni le hâle
Tombent de noirs et longs cheveux ;
Sa lèvre est comme le pétale
Du rosier le plus orgueilleux.

Je m'en affolai, si je compte,
Voici bientôt deux ans, je crois,
Pour une ballade, un vieux conte,
Quelque légende d'autrefois.

. . . . . .

Ma Muse est toute limousine :
Je veux être tout Limousin !

Limousine, elle l'est à coup sûr, comme la Muse de Brizeux est bretonne, et celle de Burns écossaise. Notre poète

Digitized by Google

a toujours vécu sur le cœur de son pays ; il y a mangé sa cène d'amour qui fait toute sa force et qui demeurera toute sa gloire. Il ne s'est pas dépaysé comme Brizeux, dont nous parlerons tout à l'heure, Brizeux qui froissa un jour dans sa main le genêt d'or de sa Bretagne, qu'il portait si bien à son chapeau, pour s'attifer de je ne sais quelle épinglette de strass dont lui fit présent la grande ville, Paris. M. Lestourgie, lui, s'est conservé Limousin de vie et de poésie ; il est demeuré ce que Dieu l'a fait, chanteur solitaire au fond de sa vallée. Quant à la grande ville, elle n'a jamais tenté que son ironie ou son dédain :

> Car Paris nous prend tout, et ses meilleures choses
> Sont nôtres ; ses parfums sont faits avec nos roses...

Il adresse ses appels à ceux de ses amis qui se sont laissé séduire ; il les plaint de chercher le bonheur où il n'est pas :

> Le bonheur est ici, près de notre clocher !

Pour lui, il n'a aimé que la paix de son toit ; il n'a courtisé la fortune que pour ses rimes ; il n'a rien trahi, rien abandonné ; il a vécu sa propre poésie. On ne l'a pas vu mendier les miettes de la table de Hugo, de Musset ou de Lamartine, comme tant d'autres du pâle troupeau des imitateurs. Son originalité s'est sauvée par cet éloignement, cette modestie même, cette sauvagerie effarouchée qui l'a tenu, solitaire, dans sa province. Elle a pris un reflet de verdure, un goût de terroir tout à fait à part. Et c'est quelque chose, cela, d'être resté, malgré tout, un poète ingénu et autochtone, vivant d'une vie propre, ayant son visage à soi qui n'est pas un masque, un accent qui

Digitized by Google

n'est pas un écho. C'est quelque chose de boire dans sa coupe, — sa *belle coupe d'argent !* — comme Musset dans son verre — un vin récolté sur ses coteaux...

III

Cette coupe, parlons-en. Elle n'est pas seulement dans notre prose ; elle est dans les vers du poète et dans les habitudes de sa vie. Il l'aime tant, cette coupe !

Je vendrais tout pour elle... hormis ma probité !

dit-il. Heureusement, tout va à son souhait : la maisonnée prospère ; le blé dort sous la neige ; la récolte du sarrasin ne fut pas mauvaise en automne ; mille grappes, aux dernières vendanges, ont rempli son cellier. Il triomphe :

Je puis garder ma coupe et la lever sans honte ;
Aux lueurs du calel elle brille en mes doigts,
Mon travail fit le vin dont le flot rouge y monte
Et je me sens meilleur, ami, quand je la bois.

A la bonne heure ! C'est qu'il y trempe ses lèvres, pleines de sourires et de tremblements, avec une grâce infinie. Cette coupe d'argent, où écume le vin de sa joie et de son pressoir, elle s'emplit aussi, — le croirez-vous ? — du sang de son cœur et des larmes de ses yeux. Ecoutez !

C'est une chose sainte et sacrée entre toutes,
Que ce cher souvenir légué par les aïeux :
Parfois, en le vidant jusqu'aux dernières goûttes,
J'ai bu sans y songer les larmes de mes yeux !...

Digitized by Google

Comprenez-vous cela ! la pensée qui éclôt dans les profondeurs de l'âme, la flèche trempée dans la blessure du jeune soldat de la vie et n'en frappant que plus sûr et plus fort. C'est un de ces mots que Joubert aimait, chauds du souffle de l'âme et humides de son haleine. Le poète des quiétudes, des repos à l'ombre, de la paix profonde, a déchiré, lui aussi, ses beaux pieds nus aux ronces du chemin. Le souvenir est pour le cœur un lieu plein de larmes. Et notre poète se ressouvient : il pleure sur les croix du cimetière, sur les fleurs de la vie effeuillées et flétries, sur cette branche de laurier dont il aurait voulu se tresser une couronne :

J'ai senti mes pieds nus saigner dans les ravines ;
J'ai vu tout rêve fuir, se corrompre tout miel,
Se faner tour à tour les fleurs de nos collines,
Et je n'ai pas cueilli le laurier immortel !...

IV

Et puisque nous y touchons à ce côté meurtri de l'âme du poète, disons ce qu'elle est, cette blessure, devant le siècle qui ne sait pas quel baume y verse la Résignation chrétienne.

Ce n'est assurément ni la langueur des René, ni les désespoirs des Werther, sang pâle ou noir qui a couru aux veines de deux générations et en a atteint la vie. M. Lestourgie, lui, habite les régions de la sérénité où il n'y a pas de ces troubles, où l'on ne respire point de ces poisons. Sa paupière a son flot de larmes, oui ! — Malheur à qui ne

Digitized by Google

pleure pas ! les sombres, les désespérés ont pleuré aux heures de calme et de paix.

« Le seul bien qui me reste au monde
Est d'avoir quelquefois pleuré ! »

disait cet enfant du siècle, éternellement jeune et inconsolé, de Musset, dont il restera du moins ce vers pour l'honneur de sa vie.

Le poète limousin est de ces heureux qui ont pleuré. La larme qui tremble à sa paupière, brille d'une lueur douce, d'un reflet d'arc-en-ciel qui montre bien que cette larme n'est pas de celles qui brûlent mais de celles qui consolent. Sa tête éclate de ce rayon d'espérance sous lequel les yeux inondés sèchent vite. Prêtez, de grâce ! l'oreille à ces strophes :

Vivons d'espérance et de souvenir !
Puisque c'est ici le lot de toute âme
De jeter en vain sa sève et sa flamme ;
Puisque toute joie amène un soupir,

Vivons d'espérance et de souvenir !

Ne maudissons pas cette loi divine
Qui mêla pour nous l'amertume au miel ;
L'épreuve est en bas, la couronne au ciel !
Mais cueillant la fleur acceptons l'épine.

Ne maudissons pas cette loi divine !

Pour sécher nos yeux des pleurs d'aujourd'hui
Il est un secret que je veux t'apprendre,
A toi, ma colombe, ange pur et tendre :
Songeons au bonheur qui nous avait lui,

Pour sécher nos yeux des pleurs d'aujourd'hui !

Digitized by Google

Unissons nos cœurs ainsi que deux ailes
Et volons ensemble à ces jours passés !
Pour trouver nos pas à peine effacés
Parmi les gazons et les fleurs nouvelles,
Unissons nos cœurs ainsi que deux ailes !

. . . . . .

Oui, nous puiserons dans le souvenir
La foi, grandissant avec l'espérance !
Nous bénirons Dieu jusqu'en la souffrance,
En lui soumettant tout notre avenir !
Vivons d'espérance et de souvenir !

On l'a dit avant nous : notre bonheur n'est jamais qu'un malheur plus ou moins consolé. On vient de voir si le poète limousin sait consoler son malheur. Quelle grâce il y met, quel charme d'oiseau blessé qui n'en conserve pas moins son déploiement d'aile dans l'azur et sa chanson dans les branches ! Cherchez sur le Parnasse du XIXe siècle un poète qui panse ses blessures avec ce sourire de gladiateur chrétien. On connaît les *Consolations* de Sainte-Beuve ; mais ses consolations, à lui, ressemblent aux consolations de notre poète comme une pauvre fille des hommes ressemble à la radieuse apparition d'un ange. La philosophie de Sainte-Beuve est courte ; son mysticisme est faux. Il manque de conviction, si bien que Béranger lui reprochait de crier : Seigneur ! Seigneur ! comme ces cardinaux de la Renaissance qui invoquaient, dans leurs épîtres, Bacchus et Jupiter. Il n'a certes, dans l'âme, ni le flot alcyonnien, ni les sourires de soleil d'après l'orage, du poète limousin ; il ne prononcera jamais cette parole si simple et si grande :

Vivons d'espérance et de souvenir !

Digitized by Google

V

M. Lestourgie non-seulement se console, mais il cueille les joies éparses au chemin de la vie. Il en comprend le laisser-aller de tous les jours ; il s'en permet les bons rires, la gaieté franche. Il se laisse surprendre raclant avec entrain un violon de frairie, faisant jaillir sous les coups de l'archet une note gaie, sonore, entraînante. Comme Burns, peut-être, il a mené des rondes superbes et fait danser les métayères de son pays. Quoi qu'il en soit, il a, à ses heures — trop rares, hélas ! — le rire, le bon rire au front rouge, aux yeux clairs :

> « Ce rire qui fait croire à Dieu
> Dont nous feraient douter les larmes. »
>
> (PAILLERON.)

Ne connaissez-vous pas Mathurin ? Un franc buveur, un buveur honnête, magnifique :

> Ce devait être un jour superbe,
> Le jour où naquit Mathurin ;
> La grange ployait sous la gerbe
> Ou le pressoir sous le raisin.

L'enfant fut tôt gaillard :

> Comme il entendit la musette,
> Le bambin aussitôt chanta ;
> Le clairet coulait pour la fête,
> Et c'est du vin qu'il têta...

Et voilà une fine découpure, une silhouette enlevée avec

Digitized by Google

vigueur sur le fond enfumé d'un cabaret ; il ne manque rien au tableau. Evidemment, ce Mathurin a existé ; M. Lestourgie l'a connu ; et qui ne l'a connu ? Il faut regretter, encore une fois, que cette veine se soit tarie si tôt chez notre poète ; elle nous aurait donné la mesure et la souplesse de son talent.

Il aurait pu être ce *Giral* qu'il a chanté, ce museteur enrubané qui menait les noces du canton, faisait danser les fiancés sur la pelouse, festoyait la Gerbe-Rousse, était de toutes les joies, de toutes les frairies du village, et avait sa place marquée à chaque table, à chaque foyer. On sent bien que le poète a deviné le génie de Giral ; il en a l'amour, l'ambition et la passion :

Giral, tu te fais vieux, ta barbe est toute blanche ;
On t'a vu lentement marcher dans le sentier ;
Ton souffle s'affaiblit, et ta tête se penche,
Et le temps est venu de prendre un héritier.

. . . . . .

Mais Giral répondit : Le houx est dans la plaine
Et les jeunes chevreaux broutent les églantiers ;
Tu feras ta musette à ton heure, à ta peine !
Car je garde la mienne et meurs sans héritiers.

Hélas ! oui, Giral est mort *ab intestat*. Mais il en aurait agi autrement si l'heureux enfant, qui le sollicitait avec des paroles si touchantes, n'eût pas de sitôt renoncé à l'objet de ses vœux. La musette du pauvre homme lui revenait, au poète, de légitime droit, comme seul capable d'en jouer et d'en retirer cette poésie populaire qui manque à notre littérature.

Digitized by Google

VI

C'est ici le lieu de le remarquer : il est une nationalité des poètes qui tient à leur tempérament littéraire, et qu'ils ne sauraient aliéner sans rompre avec leur génie. Le chant incomparable des rossignols de nos bosquets ne peut avoir rien de commun avec l'âpre cri des goëlands des mers septentrionales. A Paris, serre chaude où toute nature poétique surmenée s'épanche, planteureuse, étrange, folle, des poètes comme Baudelaire. Dans ces contrées où mûrit l'oranger, des chanteurs de la nature comme Frédéric Mistral. Au pays limousin, la Muse bucolique de M. Auguste Lestourgie.

Connaissez-vous la vallée où est assise la petite ville d'Argentat ? Elle offre au printemps un vaste échiquier où tiennent leur partie deux géants, le Puy-du-Tour et le Puy-Borderie. Mais la saison heureuse, c'est l'automne neigeant ses fleurs de sarrasin. De loin, vous croiriez voir un manteau de frimas ; sans les chaudes haleines et le soleil encore haut, vous vous sentiriez frissonner. Toute la vallée jusqu'en ses derniers replis est vêtue de cette neige des blés noirs. Un parfum vous saisit abondant, mielleux, savoureux. Les abeilles recueillent un riche butin avec un murmure qui remplit l'air. Il faut dire que le sarrasin s'élève là, haut et dru, comme les froments des sols fortunés. Dans sa tige verte, veinée de lignes rouges, court une sève ardente, chaude, qui s'épanche en de nombreux rameaux. Bientôt sa tête blanche se brunit d'or et se charge d'un grain noir et facetté.

Digitized by Google

Ne vous étonnez pas, lecteur, si la Critique, cette dogaresse austère, montre chez nous de ces amours de paysage et de blé noir. Elle est, elle-même, du pays des sarrasins. Elle ne s'est pas arraché le cœur, non ! pour aller plus vite, comme ces coureurs de Provence qui s'ôtent la rate pour fournir une plus longue course ; elle n'entend pas s'amoindrir de la sorte. Elle prend le loisir de faire un bouquet ; puisse-t-il n'être pas sans parfum ! Voici qui va effaroucher encore plus le bégueulisme littéraire qui ne supporte pas une parole personnelle ou simplement expansive et libre.

Eh bien, oui ! nous sommes la caille grise des champs de blé noir si aimés de notre poète. Nous entendions ses appels :

Fleuris à chaque été, fleuris, brun sarrasin,
Trésor béni, doux miel du pauvre et des abeilles.

Nous tressaillions avec lui de joie pleine lorsqu'il promenait ses pas et sa fantaisie entre les sillons en fleurs, ou qu'il se reposait à l'ombre avec l'ineffable quiétude qui respire dans ces vers :

Le sarrasin blanchit la plaine
Qu'arrose le flot doux et clair ;
Mieux que le lis et la verveine
La fleur de miel embaume l'air.

C'était, pour nous, le bel âge où l'on dévore, avec une charmante insouciance, son second lustre ; mais l'âge où l'on écoute, où l'on fait son accompagnement dans la musique du discours, comme dit Joubert. Nous avons, de la sorte, assisté à l'éclosion de la plupart des poèmes des *Rimes limousines*.

Digitized by Google

Il s'était formé, à cette époque, dans la petite cité, un cercle d'amis — tous jeunes et regardant l'avenir. On se réunissait sur le perron du petit palais que venait de se bâtir notre poète. On devisait histoire, critique, religion, poésie surtout. C'est là que M. Bombal déclamait ses poésies patoises, que M. Dupommier lisait ses églogues burlesques, que M. Lestourgie donnait les prémices de ses *Rimes limousines*. Nous avions, nous, l'escabeau parmi les fauteuils de cette académie; nous y avons pris des eçons dont nous sommes heureux de rappeler le souvenir. Depuis, le cercle s'est rompu par la mort ou par la politique presque aussi cruelle.

De toutes ces éclosions de poésie, celle qui nous frappa le plus, c'est *Glény*, une description. On parlait depuis longtemps d'un pèlerinage poétique à la vieille église en ruines, — car Glény n'est que cela. — Un jour fut fixé. Toute l'académie était du voyage, excepté nous : mais qui y songeait ! Du moins, nous accompagnâmes de cœur les pèlerins de poésie. Bien souvent depuis, nous avons visité la vieille ruine, jamais sans nous rappeler ce voyage. Nous apprîmes, le lendemain, que l'Inspiration avait visité le poète, qu'il avait rapporté de Glény une description d'un rhythme léger et doux, aérien comme les oiseaux, frais comme les ombrages de cette vallée. Cette pièce nous l'avons relue avec délices dans les *Rimes limousines*. Bien que nous soyons à l'étroit pour nos citations, nous ne résisterons pas au désir d'en donner au moins quelques strophes :

. . . . .

Digitized by Google

GLÉNY

Quelle matinée !
Sous nos pas joyeux
La mousse est ornée
De l'aiguail des cieux !
Et dans la ramée,
La brise embaumée,
Souffle du matin
Imprégné d'ivresse,
Réveille et caresse
Le frêle églantin !

. . . . . .

Entrons. — Sur les dalles
Des mots effacés...
Des voix sépulcrales,
Et des murs glacés...
Voûte qui surplombe,
Vieil autel qui tombe
Comme un renégat !
Et sur la muraille
Une rude entaille
Qui dit : Oméga !

C'est tout ! mais on prie
Dans l'église en deuil ;
L'humaine folie
Reste sur le seuil.
On rêve... on devine
Une main divine
Sur ce sombre lieu !
Ces morts que l'on foule,
Ce clocher qui croule
Font penser à Dieu !

. . . . . .

Digitized by Google

En route et sans peine,
La brume du soir
Estompe la plaine
De son crayon noir.
Là-bas est la ville,
Le foyer tranquille,
Notre joyeux nid.
Adieu, clocher sombre
Qu'enveloppe l'ombre !
Adieu ! vieux Glény !

C'est ainsi que l'on cultivait la poésie dans cette petite ville de province ; on en mettait la goutte dans sa vie avant de la mettre dans ses poèmes.

Il y a dans ces souvenirs plus qu'un trait d'une enfance quelconque ; il y a l'enfance tout entière et le peuple, cet enfant éternel. M. Lestourgie s'est élevé jusqu'à la poésie populaire, celle qui sort, naïve ou brûlante, de l'âme d'un peuple. Il a ouvert cette veine si stérile en France, si contraire en apparence à notre génie poétique que nous n'en connaissons presque pas d'exemple dans notre littérature.

Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour créer parmi nous cette poésie, que le divin effort de la volonté.

VII

Au reste, si nous pénétrons jusqu'à l'âme du poète, ce vase toujours plein, débordant, irisé de ciel bleu, il faut reconnaître que la poésie en est le flot naturel, comme la lumière est le flot du soleil, et le parfum le flot de la rose. On peut soulever la question d'art — et nous le ferons —

Digitized by Google

mais nier le cœur épris d'idéal, la science du rhythme et de ses ressources, l'expression faite d'air et de rayons, tant elle est colorée et limpide, jamais ! De nature, M. Lestourgie possède la naïveté, — cette naïveté d'enfant, dorée de génie, qui faisait dire, avec tant de raison, à Joubert : « Les poètes sont enfants avec beaucoup de grandeur et avec une céleste intelligence. » Nous reconnaissons à ce signe la virginale beauté de sa foi et de son cœur, la frange d'or, restée immaculée, de sa robe de poète. Si ces poèmes ne sont pas faits de la rognure des anges, suivant une expression fameuse, ils sont faits, du moins, de la rognure de son âme.

Nous venons de voir, à propos de *Glény*, comme notre poète se comporte avec l'inspiration. Il la tente, il ne la force pas ; il l'attend plutôt au sein de sa paix bucolique, de son repos de pasteur. Lorsqu'elle passe, soulevant l'or de sa chevelure, éclairant son front de Daphnis, il se laisse séduire : c'est tout son art ! pas une des poésies de ce recueil, peut-être, qui ait été cherchée et voulue. Aussi ne s'est-il jamais risqué à un poème d'un peu d'haleine, — un poème se réclamant toujours des choses du métier. — Le clavier de son âme n'a jamais résonné que sous le doigt de la circonstance ou de la fantaisie.

C'est son honneur que ce respect de l'inspiration, c'est aussi son défaut. Libre et primesautier de verve, M. Lestourgie l'est aussi de travail et de facture. Il est moelleux, léger, nuancé, ravissant d'esquisse : c'est tout ! Il ne pratique pas l'art divin d'achever ; il ne jette pas sur son œuvre ce regard superbe qui fait dire à l'artiste comme au

Digitized by Google

Créateur : Cela est bon ! Il appartient à cette école de la grâce et du caprice qui espère racheter ses défauts de forme par la vérité du sentiment, la vigueur de l'idée, la souplesse du rhythme, l'intensité de l'accent... qu'importe la pauvreté de la rime quand la poésie est si riche ! — C'est ainsi qu'il manque toujours quelque ajustement à la Muse, quelque épingle. N'est-ce pas assez comme cela ? dit cette Célimène du Parnasse, quand le poète cherche à rentrer un pli, à arrondir une forme, à rajuster une fleur ; et elle s'envole, et tout est dit. Bref, il ne raffine ni n'épure rien.

Après tout :

> « Ce défaut m'est aimable et de près m'édifie ;
> Car je sépare mal vos vers de votre vie,
> Vie austèrement belle et beaux vers négligents. »

comme l'écrivait Sainte-Beuve à Achille du Clésieux, un autre poète de l'école des négligés et des imparfaits. C'est qu'en effet ces hommes, dont la poésie est l'heureux passe-temps, le déversement du trop-plein de leur âme, n'en veulent point connaître les efforts et les labeurs ; ils ne sauraient s'astreindre à la rude besogne des Malherbe et des Boileau. Une pensée fine et délicate dans une forme gracieuse, c'est tout leur génie.

Ainsi M. Lestourgie met sa beauté d'âme dans sa vie encore plus que dans son vers. Cette vie, nous ne la raconterons pas autrement qu'elle n'est écrite dans ses œuvres. Evidemment, l'heure n'est pas venue d'en dire plus

Digitized by Google

long ; on comprendra notre réserve. Mais qui ne connaît l'homme de foi et le grand chrétien ?

> Aime, chante et crois ! — le reste n'est rien.

disait-il, penché sur le berceau de son fils. Il a jusqu'à la tendresse de la foi, la piété — cette piété qui fait le poète d'après Joubert : « Quiconque n'a jamais été pieux ne deviendra jamais poète. » Il faudrait citer encore ce sonnet : *Un Nom*, le nom de la Mère de Dieu. En voici la fin :

> Que de mon cœur toujours, flot d'amour, il jaillisse !
> Il fut le premier mot de ma lèvre novice ;
> Je veux, mère, je veux qu'il en soit le dernier.

Qu'il nous suffise de dire que ce livre est d'une inspiration constamment chrétienne, toujours élevée. On n'ignore pas que le poète a chanté, comme Jasmin, pour bâtir une église ; de fait, elle s'élève aujourd'hui, cette église, riche et spacieuse. On devrait bien suspendre quelque part la lyre de cet Amphyon chrétien.

C'est pour reconnaître tant de mérites que le Souverain Pontife Pie IX, de glorieuse mémoire, lui octroya, le 1er octobre 1869, le titre de Chevalier de l'Ordre de Saint-Grégoire-le-Grand. — Maire d'Argentat depuis 1858, conseiller général depuis 1865, sorti premier, au scrutin de liste, parmi les députés que la Corrèze envoya, en 1871, à l'Assemblée de Bordeaux, mis de côté aux élections de 1876, — c'est encore son honneur, — il a fourni,

Digitized by Google

comme on le voit, une carrière administrative déjà longue et brillante. On comprend que l'homme d'action ait nui au poète. Revenons au poète dans un dernier mot.

VIII

Ce dernier mot, nous voudrions l'écrire avec ces doigts de phosphore, dont parle Joubert, qui mettent leur lumière sur tout ce qu'ils touchent. Malheureusement, notre propre médiocrité entrait pour une part dans sa destinée d'effacement et de confinement au fond de sa province. Ce que nous avons, nous le donnons, notre sympathie et notre admiration, à ce génie doux et charmant qui a vécu le cœur près du cœur de son pays, — ce pays qu'il a tant aimé !

> Doux pays, saint amour de mon cœur de poète.

et dont il ne rougit point : je veux qu'on sache, dit-il,

> Que je fus Limousin, que j'aimais mon pays.

Son pays ne lui a pas rendu tout cet amour. La gloire, la gloire du poète, quand elle lui est venue, c'est du Midi, des Jeux Floraux, de l'Académie de la Rochelle, etc., où il a cueilli des bouquets de fleurs d'or. Nous n'en parlons pas, parce que nous leur préférons la fleur de blé noir qu'il porte, avec infiniment de grâce, à sa boutonnière. La gloire, du reste, il s'en passe très bien ; il borne ses désirs à son domaine, à son Limousin. L'opinion, en France, est mobile et changeante comme la mer. Nous n'avons pas la

Digitized by Google

prétention asiatique de ce roi de Perse qui fit jeter des chaînes dans l'Hellespont : la mer et l'opinion ne se gouvernent pas. Mais nous ne doutons pas que la Postérité ne lui fasse une auréole de poésie et d'honneur. — Pour finir, si le Limousin avait un Capitole, s'il croyait encore à ce nom sacré de poète — *sanctum poetæ nomen* — il aurait son poète à couronner en M. Auguste Lestourgie.

Digitized by Google

LOUIS DE VEYRIÈRES[1]

Asile virginal de joie et de prière !
Tout s'épure et devient paix, amour et lumière
A l'entour de ce flot immobile et profond ;
Un rayon de soleil discrètement s'épanche
Sur la berge embaumée, et si quelqu'un s'y penche,
Son regard enchanté trouve le ciel au fond.

(A. MILLIEN.)

De M. Lestourgie à M. de Veyrières, il n'y a qu'une volée... d'abeille, d'une fleur à une autre fleur du même parterre ; — il nous semble même à nous, abeille de la poésie, que nous allons butinant sur deux fleurs différentes le même miel et les mêmes parfums. Il n'y a pas qu'une ressemblance de talent et d'âme entre nos deux poètes : ils habitent deux villes jumelles de site et de paysage, Argentat et Beaulieu ; leurs Muses se baignent dans les mêmes flots d'argent, dans cette Dordogne, toute blanche encore des neiges du Mont-Dore qui emplissent son urne. Ils ont vécu, tous les deux, dans la même atmosphère de lumière et de fraîcheur des campagnes limousines ; de là les teintes bleues de leur poésie qui diffèrent des tons chauds

(1) *Monographie du Sonnet.*

Digitized by Google

et durs de la poésie à la mode, comme un coin du ciel diffère d'un empâtement de bleu de Prusse. Ils ne chantent guère que les choses antiques, Dieu et la famille, les saintes amours; ils n'en sont pas moins de leur temps, de la jeune école ou plutôt de l'Ecole éternelle qui s'est vouée au sentiment vrai, à la parole naïve, aux rhythmes souples et aériens.

C'est ainsi qu'ils se sont laissé faire lorsque le Sonnet leur a passé au cou sa chaîne de perles, comme en use avec son agneau le Saint-Jean-Baptiste de nos processions, et ils ont marché à sa suite, innocents et fiers devant tant de pompes... Il y a cette différence, pourtant, que M. Lestourgie a brisé sa chaîne maintes fois, pour vagabonder dans toutes les prairies poétiques, tandis que M. de Veyrières, doux comme l'agneau dont nous parlons, s'est soumis tout entier au Saint-Jean du sonnet, son vainqueur, et n'a pâturé que le cytise âpre et parfumé de ses collines.

Mais, Dieu ! le merveilleux profit ! Notre poète, ruminant dans le silence de son repos les fleurs divines, songeait à ses frères en poésie qui s'étaient, comme lui, laissé enrôler par ce *dieu bizarre*, comme Boileau appelle le sonnet. Il voulut se retracer la vie des plus célèbres. Il n'y avait point là l'ambition d'un livre ; mais il tomba dans le piège que nous avons déjà signalé à propos des *Souvenirs du règne de Louis XIV*, et auquel est pris infailliblement tout esprit amoureux de son œuvre, à savoir d'être entraîné à écrire l'histoire complète de ce poème ; et lui qui voulait, sans plus, grossir de quelques pages, en manière de préface, son trop mince volume de sonnets.

Digitized by Google

nous donna deux volumes prodigieusement remplis. Un critique morose s'écria à leur apparition : « Le sonnet ne méritait pas autant. » C'est là une boutade, et M. de Veyrières qui l'affiche, s'en moque ou plutôt s'en fait honneur : il croyait être resté au-dessous de son sujet, tant il en a la science et l'amour. Nous disons, nous, que le sonnet ne méritait pas moins, et s'ils veulent nous suivre dans cette étude, nos lecteurs le verront bien. Oui, il méritait les honneurs de l'Histoire : il méritait jusqu'à cet historien enrôlé déjà sous sa bannière, jusqu'au typographe qui a voulu, lui-aussi, mettre une poésie dans son travail, — car c'est une poésie que ce type elzévirien dont il se sert, fluet et allongé, reluisant d'un vernis d'antiquité, si bien que l'on croirait avoir en main un de ces *diamants* imprimés à Rotterdam vers 1620. M. Jouaust, c'est de lui que nous parlons, a fait là incontestablement œuvre d'art, digne de son blason d'imprimeur qui ne nous déplaît point : une ancre surmontée de cette devise : *Occupa portum !*

Revenons à l'historien. Au sonnet, le sonnettiste ; des fleurs sur des fleurs, comme dans Shakespeare lorsque la Reine en jette sur la tombe d'Ophélie. Il est évident que l'historien du sonnet devait avoir âme de poète. Un profane touchant à ce vase sacré de l'autel de la poésie eût commis une sorte de sacrilège. M. de Veyrières a les mains ointes pour ce ministère. C'est la Muse, la Muse rassise et calme, qui lui met aux mains le léger burin qui trace cette *Monographie,* et il le tient bien, ce poète, comme nous le dirons. Pour le moment, nous voulons nous féliciter, nous qui mettons dans ces pages, à défaut de talent, notre âme

Digitized by Google

avec passion, d'avoir trouvé dans le ciel limousin ce doux astre au triple rayon d'historien du sonnet, de sonnettiste, et de sonnettiste de la Vierge. Et ce dernier titre, si difficile qu'il soit à porter, M. de Veyrières le porte très bien. Nous parlions de la Muse tout à l'heure : la Muse de notre poète, nous pouvons le dire en tout respect, c'est la Vierge Marie ; c'est elle qui lui inspire ses accents les plus vifs, les plus émus ; c'est son nom qui chante son cantique sur ses lèvres... Eh quoi ! en ce siècle ? Mais oui ! en plein XIXe siècle, il s'en va, notre poète, tout pavoisé des couleurs de la Vierge, écharpe et pennon d'azur au vent. Qui n'aime pas la poésie chaste et voilée, — voilée de bleu, — ne vienne pas à lui. Mais nous, nous y allons avec enthousiasme ; — et nous voulons parler de son œuvre avec respect, car elle est sainte ; avec simplicité, car il y est peu question d'art ; avec amour, car nous lui avons voué un culte.

I

M. Louis de Veyrières est né à Tulle, le 28 novembre 1819, d'une noble et ancienne famille originaire (1) de l'Auvergne. Il habite la petite ville de Beaulieu :

(1) La famille de Veyrières a fait ses preuves en 1667, 1757, 1785. En 1518, elle s'est réunie à la maison du Laurens par le mariage de noble Amalric de Veyrières, de Laroquebrou, en Auvergne, avec noble Delphine du Laurens. --- Les armes sont d'argent à trois verres à pied de gueules (qui est de Veyrières), à la branche de laurier de sinople en bande et en abîme (qui est du Laurens.)

Digitized by Google

Beaulieu cher à mon cœur, oh ! je suis ton enfa

Sa vie, que nous devinons pleine de bonnes œu
partient exclusivement à l'intimité ; il ne nous
pas d'en pénétrer le secret. D'ailleurs, l'uniformité
passe si bien son niveau sur la vie extérieure qu
graphie proprement dite devient impossible. Po
part de nos grands hommes, elle tiendrait sur l'or
est fait de la légende des artistes ! Leur histoire n
sormais que le récit vulgaire de labeurs obscu
triomphes durement achetés.

Notre poète débuta, en 1856, par un mince v
bien aux couleurs de la Vierge, d'un tel azur, qu
de mai n'en connaît pas de plus suave, de plus t
et cet azur, s'il vous plaît, n'est pas seulement da
du poète, il est dans le travail du typographe qui
en bleu le frontispice. — Ces poésies portent un b
Les Chants d'un serviteur de la Vierge. C'est u
de prière ; le timbre en est plein, ardent et d'un
profonde. Ecoutez ! le poète, aux prises avec la mo
à la confiance ses amis :

Restez sans crainte, amis, près de ma couche :
Et n'interrogez point le souffle de ma bouche ;
Dites aussi Marie ! et dites-le tout bas,
Oh ! je serai glacé si je ne réponds pas !

Assurément, il n'y a point accent de poésie si c
par là la science du rhythme, le coloris de l'expr
mouvement des idées ; mais c'est un cantique, le

Digitized by Google

de l'âme chrétienne, toujours doux à entendre quand il a cette sincérité, cette profondeur de sentiment. Il faut passer par la lecture de ce petit livre si l'on veut connaître le poète, arriver à l'âme, en peser le trésor ; il a d'ailleurs une saveur particulière, qui dispose à goûter ensuite la poésie autrement forte des sonnets. Car le sonnettiste ne naquit pas de bonne heure en M. de Veyrières, — ce premier essai ne le laisse pas même deviner ; — ce fut plutôt une fleur sous la neige... des cheveux blancs.

Ce n'est qu'en 1870, en effet, qu'il publia son ouvrage : *Monographie du sonnet, Sonnettistes anciens et modernes, suivis de quatre-vingts sonnets*. Quatre-vingts sonnets est mis en sous-titre ; ce n'en est pas moins l'œuvre principale et caressée, celle qui marque la vie de l'auteur. La Monographie n'y tient qu'en manière de préface, — splendide galerie qui mène à la tour solitaire où le poète cache ses jours.

II

Et pour une galerie, c'en est une de fort curieuse où les personnages sont peints à fresque d'un coup rapide de brosse. Imaginez-vous, si vous le pouvez, le peuple entier des sonnettistes, ce peuple de la volonté rageuse, en même temps du caprice et de la fantaisie, — car cette forme effrayante d'étroitesse, comme le vers lui-même, ce tyran de l'imagination, attire à elle les esprits les plus amoureux d'espace et de liberté. Ils y sont tous, les grands et les

Digitized by Google

humbles, ceux à fanfare, et ceux à flageolet, les sonnetteurs du XVIe siècle et les sonneurs d'aujourd'hui. Ils défilent dans un bel ordre, comme aurait dit Jean Nostradamus. Et nous affirmons qu'il y a plaisir de délicat et liesse des yeux à les voir passer.

Le sonnet, comme un demi-dieu qu'il est, ne pouvait manquer d'avoir ses temps héroïques. Il n'est point du tout aisé d'établir ses actes de naissance et de lui faire ses preuves de noblesse devant les d'Hozier de la critique. Ils sont bien cinq ou six peuples, comme pour Homère, à se disputer l'honneur de lui avoir donné le jour. Est-il, d'origine, provençal, français, italien, arabe? On ne sait trop et de si tôt on n'en finira pas. A tout prendre :

La ballade est allemande;
La villanelle, normande;
Et le sonnet, LIMOUSIN!

dirons-nous avec M. l'abbé Roux, qui lui donne pour berceau les deux lèvres d'or de Giraud de Borneilh — un troubadour limousin que Dante estimait à l'égal de Virgile. D'autre part,

En aquest guai *sonet* lengier,
Me vuelh, en chantant, esbaudir.

En ce gai SONNET *léger,*
Je me veux en chantant réjouir.

s'écriait le chef de toute poésie, notre Bernard de Ventadour. Malheureusement, la science philologique cherche, par la bouche de M. Raynouard, à découronner de cette gloire notre Limousin; elle déclare que les pièces, appelées en

Digitized by Google

Provence sonnet — de son, parce qu'elles étaient destinées à être chantées, — n'ont aucun rapport avec notre poème d'aujourd'hui. Sans entrer dans le débat, disons que la question demeure obscure. M. de Veyrières croit à son origine italienne et en fait honneur au compagnon de saint François d'Assise, *Fra Elia*. C'est encore naître de bonne race et presque de langue limousine ; on sait que les disciples de François demandaient l'aumône, aux portes de Rome, en cette langue.

M. de Veyrières se met dès lors à sa suite, et l'accompagne dans ses diverses pérégrinations à travers l'Europe. Jeux du sort ! la reine Elisabeth et Marie Stuart cultivent ce poème ; en Espagne, sainte Thérèse se trouve à côté de Cervantès ; en Italie, Pétrarque, le prince du sonnet, passera ses rimes à Michel-Ange, etc...

Bornons-nous à la France.

En France, le sonnet eut sa première vogue au XVIe siècle. Il fut mis en honneur par Clément Marot, le grand monsieur de Ronsard, comme on l'appelait, et les sept astres de la Pléiade. C'était le temps où Henri III gratifiait royalement Desportes d'un don de 30,000 livres pour son sonnet : *Diane et Hippolyte*. Heureux temps pour les poètes ! Enfin Malherbe vint et le sonnet commença une ère nouvelle, la seconde. Il eut ses petites et ses grandes entrées à la cour. Il eut pour lui la mode, (nous l'avons dit dans notre étude sur M. de Cosnac), et la mode la plus tapageuse, la plus souveraine qui fût jamais. On se rappelle que deux sonnets divisèrent la cour et la ville, qu'il se forma deux partis, pleins de feu, où commandait cette amazone de

Digitized by Google

duchesse de Longueville qui finit par l'emporter, mais après gloses, dissertations, nouveaux sonnets et finalement émeutes. Cela nous prête à rire, à nous, neveux refroidis de ces bouillants poètes, d'autant que le génie est déjà en décadence sur le XVIe siècle ; les Mécènes, de leur côté, perdent de leur munificence. Richelieu ne donne plus que 3,000 livres à Claude Achillini, pour son sonnet sur la prise de La Rochelle.

Sous le grand règne, et peut-être au soleil de la vraie poésie, le sonnet s'éclipsa. Au dernier siècle non plus il n'en fut pas question. La révolution de 93 ne devait rien entendre à cette forme délicate et polie. Mais voici une autre révolution, littéraire celle-là, dont les chefs donnent la main aux poètes du XVIe siècle, et prétendent relier une chaîne de traditions brisée depuis deux cents ans. Ils formèrent une école que l'on connaît, l'école de l'indépendance et des audaces en matière d'art, laquelle, à ses premiers beaux jours, parut pleine de vie et d'avenir et donna les plus belles espérances de restauration chrétienne. Il n'en fut rien. Emportée par son propre élan, elle dépassa le but. Il en est resté néanmoins le sac de l'Olympe antique et la vérité dans l'Art, deux choses de prix.

C'est vers 1830 que le sonnet vit s'ouvrir son ère troisième qui dure encore. Il fit son entrée au grand monde d'alors d'une façon assez timide, mené par son parrain, Sainte-Beuve :

Ne ris pas du sonnet, ô critique moqueur!

On lui trouvait l'air vieillot et drôle. Saint-Beuve le sent bien, mais déjà le rire qu'il veut arrêter, le rire rouge,

Digitized by Google

éclate de partout. En bon parrain, il ne se décourage pas ; il continue à le montrer dans le monde littéraire ; — et lui et les siens en prirent un soin tel que le Sonnet, sortant tout à coup des eaux de Jouvence, sonnant de sa conque de nacre, fit taire les rieurs et blessa d'amour le peuple poétique tout entier. Il n'y eut que Lamartine et Hugo qui s'en défendirent, — évidemment, ils buvaient dans un autre verre. Mais Musset, le folâtre et l'indiscipliné, y vint, mais Brizeux et tous y vinrent. Boulay-Paty, Wichnou du sonnet, s'incarna en lui, et, nous ne savons par quel mystérieux avatar, ce poème devint la forme de son âme, sa respiration et sa vie : « Il s'y est dévoué corps et âme, disait M. Cuvillier-Fleury ; il en a fait sa passion exclusive, le but et le couronnement de ses jours. » Proprement, c'est Joséphin Soulary qui lui a versé une goutte de génie, cette goutte qui reluit d'immortalité.

C'est ainsi que, parmi nous, porté sur le pavois de mille fidèles, le sonnet usurpe une sorte de royauté. Il a son *Officiel* et surtout son *Almanach* représenté par une légion de deux cents sonnettistes. On a épuisé pour le célébrer toutes les formes du dythyrambe ; il y a eu en ce genre des orgies où l'ivresse poétique s'est tout permis. Ch. Asselineau, un de ces bacchants, veut que le sonnet soit un symptôme en littérature : « On ne le trouve cultivé, dit-il, et florissant qu'aux époques de forte poésie. » Joséphin Soulary écrit à M. de Veyrières : « S'il n'est pas la forme des puissants du rhythme, il est au moins le rhythme des soucieux de la forme. » Ce qui est juste. Mais A. Houssaye, faisant rubis sur l'ongle : « C'est le dernier mot de la poésie, dit-il !... »

Digitized by Google

Calmons-nous et lisons, si besoin est, pour nous dégriser, une scène d'Athalie, ou simplement une méditation de Lamartine ou une ballade de Hugo : la poésie y est autrement profonde et ruisselante. Oui, les beaux sonnets sont une création. Ils sont en poésie comme les essences parmi les parfums, l'essence de rose par exemple, et encore cette essence doit-elle se condenser, se cristalliser en une goutte, — le dernier vers, qui est le suprême effort du poète. Ce poème enfin,

« Sublime seulement par sa perfection, »

semble un défi porté à la faiblesse de l'homme dont l'expression sera, toujours et nécessairement, impuissante à traduire l'incommensurable Idéal... N'importe ! le sonnet, comme le dit très bien un critique célèbre, c'est l'amusette des sociétés jouant aux petits jeux de la littérature. Il vaut ce que valent les petites choses exquises dont nous parlons, les eaux de rose et les perles rares. Qu'on ne lui donne pas d'autre prix. Toute l'habileté de cet artiste de la Renaissance qui grava sur un noyau de cerise l'histoire de Jésus-Christ, nous touche peu. Nous ne faisons, du reste, que souscrire à ces paroles de M. de Veyrières : « Sans donner au sonnet *plus d'importance qu'il ne faut*, nous avons le dessein de le défendre et de le faire apprécier. »

III

Et c'est là l'objet de la *Monographie*. M. de Veyrières voue au sonnet une sorte de culte littéraire. D'abord il en

Digitized by Google

expose les lois, en raconte les origines ; puis il déroule une chaîne immense de sonnettistes, depuis Pierre des Vignes, jusqu'à ceux de la veille. — Citons quelques passages relatifs aux poètes du Bas-Limousin. Ce sera rester dans le but de ce livre, et donner une idée de la manière de l'auteur :

« M. Firmin de la Jugie, mainteneur des Jeux Floraux, et membre d'une illustre famille du Limousin, est auteur d'un certain nombre de sonnets. Celui que nous choisissons est remarquable de style et de pensée ; nous le recommandons aux fins gourmets littéraires, et nous sommes heureux de l'opposer à tant de poésie où l'on exalte l'amour profane et même licencieux :

Mon Dieu, j'ose le dire en ta sainte présence :
Je l'aime !... Elle est ma joie et mon secret trésor.
Son doux regard, son front couronné d'innocence,
Son esprit vers le beau prenant déjà l'essor,

Sa gaieté, sa candeur, sa grâce, sa décence,
Son cœur dont la tendresse a plus de prix que l'or,
Tous les dons de ta main sur son adolescence,
Je les aime ;... c'est toi qu'en elle j'aime encor !

Car je l'ai dit : Devant ton immortelle image,
Si la sienne passait comme un obscur nuage,
Que l'aquilon s'élève et l'emporte à mes yeux !...

Mais, comme un lac d'azur que le vallon recèle,
Oh ! laisse cet amour dans mon âme fidèle,
S'il réfléchit pour moi le pur éclat des cieux.

A propos d'un autre Limousin, il dit :

« M. Jean Sage, avocat, né à Tulle, vers le commencement de ce siècle, a produit un grand nombre de sonnets ; on les trouve dans

Digitized by Google

l'*Album* et l'*Abeille de la Corrèze*. Il termine d'une façon heureuse l'un de ses plus récents, à propos du sonnet même :

Crois-en Ronsard, Baïf, Belleau,
Ce brillant de la plus belle eau
Vaut tout le strass d'un long poème. »

Et M. Meynard de Chabannes, pourquoi M. de Veyrières le néglige-t-il ? C'était un aimable poète. Nous ne l'avons pas connu, mais son fils, M. Gabriel Meynard de Chabannes, lequel a hérité de la distinction d'esprit de son père, a mis sous nos yeux un album d'exquises poésies. Nous qui aimons toutes nos gloires Limousines, nous voudrions rendre son rayon à celle-là. Malheureusement, l'insouciant poète n'a rien publié de suivi, et tout s'en est allé avec les feuilles éphémères auxquelles il confiait les meilleures inspirations de sa veine.

On voit par ces extraits la *manière* de ces esquisses, touches légères et rapides, fines, agréables, échappant par le trait à la sécheresse de la nomenclature. Que d'idées justes nous y recueillons ! Que de choses parfaitement rendues ! Que de renseignements bien trouvés ! Mais l'intérêt le plus vif du livre, il faut le chercher dans cette moisson d'or, que fait M. de Veyrières, des meilleurs sonnets qui fleurissent sa route. Pendant que l'érudit recueille les noms et les faits, écrit l'histoire, le poète, l'homme de goût qui est en lui, ramasse dans le fumier des Ennius du Sonnet la perle rare et nous la montre dans sa lumière. Nous regrettons, pour notre part, qu'il n'y ait pas en plus grand nombre de ces perles ; il y en a assez pourtant pour donner des extases aux dilettanti de ce poème, et les emporter dans un rêve sans fin.

Digitized by Google

IV

Nous l'avons dit, c'est le sonneur de sonnets qu'il faut surtout voir en M. de Veyrières. Qu'on ne s'y trompe pas : en passant au sonnet, il n'a pas dépouillé l'écharpe aux couleurs de Notre-Dame sous laquelle nous l'avons vu d'abord ; il la porte toujours au contraire ; il garde ses emblèmes, or et azur. — Nous ne voulons pas dire que cette poésie nouvelle soit exclusivement en *sursum*, en aspirations pieuses, non ! le poète se livre, cette fois, au vent de l'inspiration d'où qu'il vienne ; mais on entend toujours, dans les profondeurs de cette âme, la fibre intime, blessée d'amour, qui fait son accompagnement dans la musique du rhythme et qui répète le nom de *Marie !*

La pensée grave, céleste, tournée vers l'Infini, hante à ce point cette intelligence qu'elle en est le poids, — *amor meus pondus meum.* — Vous la croyez loin, cette pensée, vagabondant, abeille égarée, loin de ses pâturages, tout à coup elle reprend son vol... Lisez donc le sonnet : *A un Ivrogne ;* c'est du Téniers au début, du Téniers par la couleur et par l'idée... Fiez-vous-y ! L'Ivrogne se transfigure soudain ; ce qu'il boit dans son verre, ce n'est plus que l'eau jaillissante jusqu'au Ciel, que Jésus offrait à la Samaritaine.

Il est évident que le chrétien absorbe le poète, que le talent de l'un se fond et s'irise dans l'âme de l'autre. Sans le chrétien, croyons-nous, le poète, en M. de Veyrières, se

Digitized by Google

confondrait dans la plèbe du *Parnasse*. C'est sa foi qui lui donne idées, images, vraiment âme de poète ; c'est par elle qu'il s'élève jusqu'au sublime du sentiment.

Ecoutez ! Il s'adresse à la Vierge Marie :

> Oh ! votre doux Jésus exalte mon délire ;
> Il ranime mon cœur et je saisis ma lyre,
> *Poétique fardeau, comme il portait sa croix !*

Comprenez-vous ce cri ? comprenez-vous que le poète gravisse son calvaire chargé de sa lyre comme d'une croix, qu'il s'y étende pour souffrir sa passion, la chanter sur toutes les fibres saignantes de son cœur, — comme le Christ lui-même lorsqu'il se coucha sur le gibet, et que, de ses nerfs tendus, de ses bras empourprés, de tous ses membres meurtris, harpe mélodieuse de l'Humanité, il fit monter vers Dieu, son père, l'ineffable cantique de sa Passion ?... Mystère que l'amour seul explique ! Dernier mot du génie du poète ! Les Saints, ces poètes en extase, — saint François, par exemple, dont toutes les fibres mises à nu vibrèrent sous le glaive du Séraphin, et jetèrent le cantique sublime de son amour, — les Saints semblaient fréquenter seuls ces régions d'une poésie infinie !...

Nous ne confondons rien assurément ; nous savons trop quel privilège est la sainteté. Mais la foi du chrétien, à elle seule, donne de ses ailes blanches qui font illusion. Joubert, le grand penseur, ne s'y trompait pas : « La piété est une sagesse sublime, disait-il, qui surpasse toutes les autres, une espèce de génie qui donne des ailes à l'esprit. »

Peut-être commencez-vous à comprendre le poète et la

Digitized by Google

poésie dont nous vous parlons. — Mais revenons aux *Sonnets*, et recueillons la lumière et les parfums qui tombent de leur calice de fleur.

V

Un jour, le croirez-vous? cette Muse, au front voilé de Carmélite, se tourna vers l'arbre tentateur de la gloire ; elle aurait voulu goûter à la pomme de cendre. La belle manière d'apaiser sa faim, je vous le demande ! la faim éternelle du Ciel. Mais elle se ravise ; un mot lui suffit : *Éternité !*

LA GLOIRE

C'était ma douce fantaisie,
— Le temps alors semblait bien court, —
De faire par ma poésie
A la gloire une active cour.

On m'éloigne avec frénésie,
Hélas ! à mes maux tout concourt,
Et mon âme sans jalousie
Aime l'oubli, qui seul accourt.

Si mon volume enfin s'envole,
Loin de plaire au siècle frivole,
Sur les quais il sera jeté !

Qu'importe un renom qui s'efface !
La vie est la courte préface
Du grand livre : *l'Éternité !*

Digitized by Google

De cette hauteur de sentiment tombe sur les choses d'en bas, triviales ou perverses, sur nos tristes folies humaines, un dédain superbe. Il va jusqu'à prendre, ce poète à la gorge d'abeille, un accent d'une âpreté haute qui vous terrasse, comme les doux vous terrassent toujours. Sa Muse, humble fille agenouillée au pied de la Vierge, se transforme soudain ; on dirait le spectre ironique des peintures d'Holbein, la *Mort* faisant son entrée dans la salle de bal, entre deux pas de contre-danse.

Le myrte des amours se fane
Et, fuyant un monde profane,
Tu n'auras qu'un cyprès demain !

Et ailleurs :

Et pourtant la peau satinée
De votre visage, ô Renée,
Ne voile qu'un crâne de mort !

Avez-vous senti passer cette main rudânière qui choisit la plus belle dans la ronde des jeunes filles et lui arrache le voile... à dix mois de sépulcre ? Quelle ironie amère ! Comme cette flèche perce les vains dehors de la vie ! L'Ecclésiaste des Saints Livres, dans son impuissance à exprimer le néant de toutes choses, double et redouble sa fanfare : *Vanité et Vanité !...* O poète, vous aussi vous faites entendre de ces redoublements qui tintent le glas funèbre.

Abrégeons. — Donnons cependant un dernier sonnet. Il recèle, ce poème, dans la profondeur pure de son calice, l'âme et l'œuvre de notre poète. — Nous l'offrons à nos amis et à quiconque porte en soi écho de poésie.

Digitized by Google

LE BUT

Oh ! oui, le monde est une mer,
Je l'ai su par plus d'un naufrage ;
Mais, au temps même de l'orage,
J'espérais sur le gouffre amer !

Un astre à mes yeux s'est offert !
J'étais conduit comme un roi mage ;
Ce n'est point une simple image,
J'ai bien ramé, j'ai bien souffert !

Et si je n'ai plus qu'une planche,
Si l'onde encor d'écume est blanche,
Je vogue en paix et sans remord !

C'est une épreuve salutaire ;
Et ce n'est qu'en voyant la mort
Que je m'écrierai : « Terre ! Terre ! »

L'entendez-vous ce signal de pilote ? Est-il assez intense, assez profond ? Ne trouvez-vous pas qu'il est magnifique, ce Christophe Colomb, monté sur la proue de son navire, le regard fixé vers l'Infini, s'en allant à la découverte du Ciel ? N'est-ce pas qu'il bat de l'aile et qu'il palpite, comme la *Colombe* qui portait au Nouveau Monde le rameau d'olivier et jetait le cri sauveur : Terre ! Terre !...

Et l'idée, l'idée rayonnante et sublime, est ici enchâssée dans l'or d'une forme exacte et parfaite ; la ciselure en est fine, la taille riche d'effets, la transparence lumineuse. Il y tombe même la goutte de génie qui rougit le cristal du vase, — ce vase de poésie qui fait autant d'honneur au poète que le rouge bord d'hospitalité antique qu'il porte dans son blason. C'est le privilége de ces petits poèmes de

Digitized by Google

recevoir ainsi, dans leur perle d'éther, tout ce qu'un talent peut fournir de finesse, de grâce, de puissance de pensée, d'épanchement profond.

VI

Ce sonnet nous donne la note la plus élevée de notre *sonneur*. Après cela, il baisse. La Critique entrelace volontiers des épines à ses roses ; elle mêle volontiers à ses éloges le condiment du blâme. Nous ne voudrions, nous, qu'être sincère. — Nous ne sommes pas enthousiaste du sonnet, nous l'avons dit ; mais il a des beautés propres que nous sommes loin de méconnaître. Le sonnet primitif, celui de Pétrarque, du vieux Du Bellay ou du moderne Joséphin Soulary, le vrai sonnet, perlé et cristallin, défie tout talent vulgaire. Malheur à qui s'attelle à cette rude besogne s'il n'a reçu le *mens divinior*, le don divin de poésie !... Concentrer l'idée féconde dans ce moule étroit de forme, mais fini de perfection ; écouter, dans le silence, l'harmonie savante et cadencée de ces quartorze vers, scindés en quatre strophes, balancés sur quatre rimes ; poursuivre, dans ses fuites bleuâtres l'idéal qui s'envole, ce n'est pas le poisson de tous, comme aurait dit Théodore de Banville. Et ce n'est pas tout. Coulé d'un jet de l'esprit en feu, il en conserve un frémissement, une force intime, un pétillement de vin mousseux qui déborde les parois du vase ; essence de poésie, il doit gagner en concentration, en pureté, ce qui lui manque en ampleur.

Digitized by Google

« Je sais, moi, tel fervent de cette œuvre ample et brève
Qui, précis comme un chiffre ou vague comme un rêve,
Dans ces quatorze vers met des immensités. »

(FERTIAULT.)

Eh bien ! c'est cette immensité, cette fulgurance d'étoile, — qu'on devine plus qu'on ne la voit, — qui manque aux poèmes de M. de Veyrières ; l'expression y fléchit sous le faix de la pensée ; l'ongle du lion, l'originalité, sans laquelle nous ne concevons pas d'œuvre géniale, n'y a point mis son empreinte. Mais enfin, nous l'aimons ainsi, notre poète. Il a l'idée, l'idée haute comme le Ciel d'où elle descend ; il a la grandeur, la blancheur et la naïveté du mot ; il a les teintes adoucies des vallées de la Dordogne. La Muse Limousine l'a touché de l'aile et lui a noué, sur l'épaule, son écharpe bleue de poète. Il s'est trouvé que lui, sonneur d'une clochette d'argent dans la chapelle de la Vierge et pas plus, savait manier la lyre pendue à l'autel et en tirer les sons les plus purs. — C'est assez, ce nous semble, pour marier le laurier de poésie à cet autre laurier que ses ancêtres portaient dans leurs armes, et lui en tresser une couronne.

VII

Le meilleur de tous ses poèmes est encore celui de sa vie et celui de son nom. Vie poétiquement belle, poésie pieusement vécue, toutes ces divines choses s'unissent et se fondent en cette personnalité modeste. Il ne lui reste

Digitized by Google

plus, après avoir si bien trouvé le trait final de ses sonnets, qu'à trouver, de même, le trait final de sa vie : DIEU !

« *Car le seul fardeau qui l'accable, c'est la vie !* »

Après tout, M. de Veyrières porte un nom prédestiné au personnage qu'il fait. Pour nous qui croyons à la providence des noms, il est admirablement l'homme de son nom. Il nous rappelle ces artistes du XIIe et du XIIIe siècle qui peignaient sur verre, avec des rayons de soleil, leurs visions extatiques. Connaissez-vous *Notre-Dame de la Belle Verrière,* de la cathédrale de Chartres ? Oh ! l'éclat de ce verre, les teintes opulentes et le rayonnement céleste !.. La ligne offre quelque raideur ; le dessin accuse mal les formes, que nous importe ! L'idée divine y habite et l'image sainte s'élève radieuse dans un nuage de lumière...

Les gentilshommes du Moyen Age ne dérogeaient pas à exercer l'art de verrier. Un gentilhomme moderne, portant un nom prophétique, a peint, lui aussi, *une verrière,* fragile peut-être, mais belle à son vrai soleil, et digne qu'on s'agenouille devant elle.

Digitized by Google

Digitized by Google

IV.e PARTIE

VARIÉTÉS

Digitized by Google

Digitized by Google

MARMONTEL[1]

« Ce siècle a été le plus tentateur et le plus séducteur de tous les siècles, car il a promis à la fois satisfaction à toutes les grandeurs et à toutes les faiolesses de l'humanité. » (GUIZOT.)

AVEC Marmontel nous ne quittons pas les rives de la Dordogne; nous les remontons jusqu'au pied des montagnes d'Auvergne, jusqu'à cette bonne ville de Bort qui, elle aussi, comme Argentat et Beaulieu, s'est assise auprès du fleuve bien-aimé. — Un peu au-dessus de la ville se trouve un îlot qui était, vers 1730, animé par le bruit d'un moulin et le chant d'une infinité d'oiseaux. C'est là que venait jouer et bercer sa jeune rêverie, l'enfant qui sera un jour Marmontel.

Le bon vieillard, comme l'appelle Sainte-Beuve, ouvre en effet ses récits par ces souvenirs d'enfance. Lui, qui n'a jamais revu son pays, l'aimait pourtant. On n'en peut douter devant l'émotion débordante de son cœur. Il se rappelle, avec de charmants détails, tous ces beaux premiers jours : il refait ses courses le long des sentiers, il va s'as-

(1) *Mémoires.*

Digitized by Google

seoir au bord de la *Cascade*, il savoure à nouveau sa tartine de miel... et retrouve, en repassant sur ces choses printanières, une jeunesse franche et naïve. Nous avons vu de même Et. Baluze réchauffer ses vieilles années à ces premiers soleils. Rien n'est touchant, dans notre histoire littéraire, comme ces deux vieillards se retournant sur le bord de la tombe pour respirer le bouquet reverdi de leur jeunesse, — ce bouquet qui avait odeur de vertu, — et raconter les souvenirs du pays Limousin! Certes, c'est là leur titre le meilleur à notre reconnaissance. S'ils n'étaient pas venus à nous, l'un dans ses *Mémoires*, l'autre dans son *Histoire de Tulle*, s'ils n'avaient pas consacré ce dernier effort de leur talent à leur pays, comme pour lui adresser un suprême adieu, nous n'aurions jamais songé, nous, à déterrer leur gloire poudreuse.

Littérairement, ce retour leur a porté bonheur à tous les deux. A ne parler que de Marmontel, il n'a rien fait de mieux, pour son honneur d'homme et d'homme de Lettres, que ce volume des *Mémoires*; et, dans ce volume, rien ne vaut les pages où il nous entretient de son pays. Au contact de ces choses très simples, la simplicité reprend le dessus; il oublie qu'il fait un livre. L'académicien manque tout de bon au sérieux de son immortalité, et en vient à n'être plus que l'un de nous, pauvres humains, dont la phrase s'en va un peu comme il plaît à Dieu, mais enfin disant toujours quelque chose.

Les *Mémoires!* voilà donc son monument, le seul qui ait quelque consistance de granit, le seul, en tout cas, qui nous intéresse. Et, chose digne de remarque, de toutes ces

Digitized by Google

œuvres nombreuses qui lui firent un nom et même un nom célèbre, il n'en est pas une aujourd'hui qui se tienne réellement debout, tandis que ce dernier fruit de sa veine, qu'il ne destinait pas à la publicité, cette couronne d'immortelles, mise sur sa tombe, semble avoir rencontré l'immortalité. — A quoi tiennent ces vains bruits de gloire littéraire !

Ce n'en était pas moins un personnage fort considérable en son temps que Marmontel. Le Bas-Limousin n'en a pas eu de plus illustre dans le monde des Lettres. Il est le seul, avec M. de Féletz, qui ait appartenu à l'Académie française; il a, sur ce dernier, cette primauté de s'être assis au fauteuil de secrétaire perpétuel. Il connut de beaux jours de vogue et de renommée ; — de cette renommée qui, pour être plus étendue que sérieuse, — *latam potius quam magnam*, aurait dit Cicéron, — n'en avait pas moins son charme et ses rayons.

Comment expliquer après cela le sourire d'ironie qui recouvre son nom sur les lèvres de la Critique, et jusque dans la bouche loyale du peuple. Nous ne comprenons pas davantage que M. Villemain ait rayé ce nom de son *Tableau de la Littérature au* XVIIIe *siècle*. Faut-il y voir la revanche de l'Opinion, elle qui prit ce fin renard, au nez emplumé de choses jolies et colorées, pour un lion, dont il n'avait rien pourtant ? Veut-elle, par là, comme dans la Fable, punir le faux Guillot de s'être joué d'elle ? Sainte-Beuve est le seul des gens de haute critique qui ait voulu « s'en remémorer le souvenir. » Lui s'y est attaché d'une plume affriandée des choses de ce siècle. Il y a

Digitized by Google

mis une telle touche que nous y soupçonnons les offices d'un Limousin, pour lors son secrétaire, lequel frotta la palette du peintre de cette bonne couleur limousine que nous y remarquons. Quoi qu'il en soit, Sainte-Beuve connaît son Marmontel, et nous renvoyons volontiers le lecteur à ce *lundi* du 15 septembre 1851 ; il sait son XVIIIe siècle sur le bout du doigt. — Savez-vous qu'ils s'y sont pris toute une bande de raffinés et d'élégants, de fins gourmets littéraires, lui d'abord, Arsène Houssaye, Capefigue et d'autres, à ouvrir les tiroirs, à visiter l'alcôve de ce temps-là, à froisser tous ces chiffons puant l'ambre et le musc ; ils sont allés jusqu'à écouter aux portes, ces indiscrets et ces indélicats, pour enrôler, sans plus de façon, l'Histoire dans l'escadron léger du Roman... et, de fait, nous l'avons vu passer, l'Histoire, enguirlandée en Bacchante, menant à sa suite la chronique scandaleuse de l'époque.

Voilà donc Sainte-Beuve qui, nous ayant débité, sous prétexte de littérature, comme d'autres sous prétexte d'histoire, la litanie Geoffrin, Lespinasse, Ninon de Lenclos, etc., arrive à Marmontel, dont il nous dit : « La vie du siècle, les mœurs faciles et les coteries littéraires où il s'était laissé allé plus que personne, *ne l'avaient pas trop gâté.* » Comprenez-vous ce jugeur d'un homme qui se compare à Aristippe ? il lui reproche seulement d'être un peu moins attique que l'autre. Un bon langage, des mœurs polies, de la sensibilité, de l'honnêteté jusqu'au coucher du soleil, — un mot de Mme Staël, — Marmontel s'en contenta longtemps et le critique lippu ne lui en demande pas davantage.

Digitized by Google

Nous voudrions, nous ! être indulgent à l'homme, mais sévère aux erreurs, surtout quand elles prennent la forme d'un livre, ces fautes prolongées.

I

Jean-François Marmontel naquit à Bort (Corrèze), le 11 juillet 1723, l'année même où Louis XV, parvenu à sa majorité, prenait dans ses mains les rênes du pouvoir. Il eut ce bonheur d'avoir une mère à l'âme élevée, vive, noblement ambitieuse, comme il n'est point rare d'en trouver dans les campagnes limousines. On peut dire qu'elle l'enfanta à la vie de l'intelligence comme à la vie du corps ; — il y eut toujours quelque chose d'efféminé et d'énervé dans son tempérament intellectuel et moral. — Elle lui donna des qualités de femme qui devinrent des vices d'homme : ce fut là son malheur.

Elle avait, cette mère, la très pardonnable ambition de pousser aux études au moins l'aîné de ses fils ; elle caressait le rêve de le voir prêtre un jour. Mais comment suffire aux frais de son éducation ? On possédait, par indivis, une maison sur la grand'rue, et une petite métairie à Saint-Thomas ; le père maniait une aiguille de tailleur : tout cela, c'était peu pour nourrir une nombreuse famille. Le cœur des mères n'entre pas dans ces calculs. L'enfant fut confié aux soins d'un bon prêtre, M. l'abbé Vaissière, qui avait imaginé, dès lors, la gratuité de l'école. Une grave difficulté arrête d'abord l'écolier dans l'étude du

Digitized by Google

rudiment ; sa mémoire est un sable mouvant où rien ne se grave. Il y va de si grands efforts qu'il tombe malade, et, comme Pascal enfant, il éprouve des crises de nerfs étranges. « Bon ! dit le père, le voilà fou ! »

Les études sont suspendues. — C'est à ce moment que Marmontel nous introduit dans l'intérieur de sa famille, à ce foyer limousin rempli et actif comme une ruche d'abeilles.

« Ajoutez au ménage trois sœurs de mon aïeule, et la sœur de ma mère, cette tante qui m'est restée ; c'était au milieu de ces femmes et d'un essaim d'enfants, que mon père se trouvait seul ; avec très peu de bien tout cela subsistait. L'ordre, l'économie, le travail, un petit commerce, et surtout la frugalité, nous entretenaient dans l'aisance. Le petit jardin produisait presque assez de légumes pour les besoins de la maison ; l'enclos nous donnait des fruits, et nos coings, nos pommes, nos poires, confits au miel de nos abeilles, étaient, durant l'hiver, pour les enfants et pour les bonnes vieilles, les déjeuners les plus exquis. Le troupeau de la bergerie de Saint-Thomas habillait de sa laine tantôt les femmes et tantôt les enfants ; mes tantes la filaient ; elles filaient aussi le chanvre du champ qui nous donnait du linge ; et les soirées où, à la lueur d'une lampe qu'alimentait l'huile de nos noyers, la jeunesse du voisinage venait teiller avec nous ce beau chanvre, formaient un tableau ravissant. La récolte des grains de la petite métairie assurait notre subsistance : la cire et le miel des abeilles, que l'une de mes tantes cultivait avec soin, était un revenu qui coûtait peu de frais; l'huile exprimée de nos noix encore fraîches avait une saveur, une odeur que nous préférions au goût et au parfum de celle de l'olive. Nos galettes de sarrasin, humectées, toutes brûlantes, de ce bon beurre du Mont-Dor, étaient pour nous le plus friand régal. Je ne sais pas quel mets nous eût paru meilleur que nos raves et nos châtaignes ; et en hiver, lorsque ces belles raves grillaient le soir à l'entour du foyer, ou que nous entendions bouillonner l'eau du vase où cuisaient ces châtaignes si savoureuses et si douces, le cœur nous palpitait de joie. Je me souviens aussi

Digitized by Google

du parfum qu'exhalait un beau coing rôti sous la cendre, et du plaisir qu'avait notre grand'mère à le partager entre nous. »

Après huit mois de repos, il fut décidé que l'enfant reprendrait ses études, et même, sur les instances de la mère, qu'il serait conduit au collège de Mauriac dirigé par les Jésuites. Il part, en effet, monté en croupe sur un cheval d'emprunt. Les Pères l'accueillent avec bonté. Comme il est en retard sur ses condisciples, son régent l'invite à venir prendre une demi-heure de répétition avant la classe : « Je pleurai, dit-il, de reconnaissance. » — Il entre alors dans le récit très attachant de sa vie d'écolier, vie sobre, active, laborieuse, et qui paraîtrait rude aux écoliers d'aujourd'hui. Jugez-en :

« Je fus logé, selon l'usage du collège, avec cinq autres écoliers, chez un honnête artisan de la ville ; et mon père, assez triste de s'en aller sans moi, m'y laissa avec mon paquet et des vivres pour la semaine. Ces vivres consistaient en un gros pain de seigle, un petit fromage, un morceau de lard, et deux ou trois livres de bœuf ; ma mère y avait ajouté une douzaine de pommes. Voilà, pour le dire une fois, quelle était toutes les semaines la provision des écoliers les mieux nourris du collège. Notre bourgeoise nous faisait la cuisine ; et pour sa peine, son feu, sa lampe, ses lits, son logement, et même les légumes de son petit jardin qu'elle mettait au pot, nous lui donnions par tête vingt-cinq sous par mois. »

Dès l'année suivante, il se met à la tête de sa classe. Mais à côté de cette floraison d'intelligence, perce l'épine de légèreté qui sera le fléau de sa vie. — Chargé en sa qualité de premier, de maintenir le bon ordre en classe, en l'absence du régent, il s'en acquitte assez mal. Il permet d'abord « une liberté raisonnable. »

Citons encore cette page d'une tournure si française :

Digitized by Google

« Bientôt, dit-il, à la liberté succéda la licence, et je la souffris; je fis plus, je l'encourageai, tant la faveur publique avait pour moi d'attraits. J'avais ouï dire qu'à Rome les hommes puissants qui voulaient gagner la multitude lui donnaient des spectacles : il me prit fantaisie d'imiter ces gens-là. On me citait l'un de nos camarades, appelé Toury, comme le plus fort danseur de la bourrée d'Auvergne qui fût dans les montagnes ; je lui permis de la danser, et il est vrai qu'en la dansant il faisait des sauts merveilleux. Lorsqu'une fois on eût goûté le plaisir de le voir bondir au milieu de la classe, on ne put s'en passer ; et moi, toujours plus complaisant, je redemandais la bourrée. Il faut savoir que les sabots du danseur étaient armés de fer, et que la classe était pavée de dalles d'une pierre retentissante comme l'airain. »

On devine le reste, l'arrivée du régent et sa juste colère. Plus tard, pour une faute d'indiscipline, notre écolier est condamné à passer par les mains de quelque terrible *fouetteur Tempête*, comme aurait dit Rabelais. Dans une autre classe, c'eût été bon, mais un rhétoricien était réputé inviolable. De là, harangue de notre héros, sédition à la manière du peuple Romain, et finalement déclaration des droits de l'Ecolier, à savoir, ouverture des vacances dès le lendemain. C'est ce qui eut lieu. A cette nouvelle, M. Marmontel, le brave tailleur, qui devait être un homme de sens, s'écrie : « Le comptoir sera son école ! » Là-dessus, il l'emmène à Clermont et le place, en effet, derrière un comptoir. Ce que c'est que de nous ! la vocation fut plus forte que toute difficulté. Le jeune homme en réchappe, dès le soir même, et va se loger, à dix sous par semaine, dans un petit cabinet près du collège. Toute sa fortune se réduisait à deux écus que lui avait laissés son père pour ses menus plaisirs.

Il s'agissait d'obtenir une place de répétiteur au collège,

Digitized by Google

ce qui lui permettrait de subsister et, en même temps, de suivre ses cours. Son jeune âge, — il n'avait que quinze ans, — lui créait une sérieuse difficulté. Il y réussit néanmoins, en emportant de haute lutte la confiance des régents. Le voilà donc écolier et maître à la fois, suffisant à tout, à force d'activité et d'intelligence. Sa vocation à l'état ecclésiastique, douteuse jusque-là, semble s'affirmer ; il en revêt l'habit. — « Ce ne fut pas sans orgueil, nous dit-il, qu'il parut devant sa famille, bien portant, bien vêtu, les mains pleines de petits présents et avec quelque argent de réserve. » Sa mère l'embrasse en pleurant ; elle croit voir sa route tracée par les anges. Toute la ville de Bort partage cet enthousiasme. Il n'y a que ce bon homme de tailleur, son père, qui manque de confiance dans le latin du jeune abbé.

Cependant il achève son cours de philosophie, et reçoit la tonsure des mains de l'Évêque de Limoges. C'est alors qu'à l'entendre il fut sollicité par les Jésuites à s'affilier à leur compagnie. Marmontel, dans ses *Mémoires*, a la manie des harangues ; il en prête à tout le monde, — en particulier, à sa mère plus que n'en ont jamais débité toutes les fermières du Limousin. Rien de faux comme le langage qu'il fait tenir au P. Noaillac, son prétendu séducteur. On croirait qu'il sort du café Procope ou de l'antichambre de Mme de Pompadour. — Il est évident, pour nous, que désirant se rendre à Toulouse, il ne trouva rien de mieux, dans son dénûment, que de se mettre sous la protection des bons Pères.

Le voilà, en effet, cheminant vers Toulouse. A peine

Digitized by Google

arrivé, il se fait admettre au collège de Saint-Martial fondé par le Pape Innocent VI pour vingt étudiants Limousins, ainsi que nous l'avons dit à propos de Baluze. — Il ambitionne tout de suite de cueillir les fleurs d'or et d'argent du jardin d'Isaure ; il y réussit. Il envoie les belles églantines à sa mère qui en tombe dans le ravissement avec toute la ville de Bort. On s'en sert pour orner le reposoir de la Fête-Dieu ; on alla jusqu'à proposer d'en décorer les autels des patrons de la localité.

Mais nous devançons les temps. La première pièce qu'il présenta aux Jeux Floraux n'eut aucun succès. Dans son dépit de poète, il l'envoie à Voltaire, comme au juge des juges. Voltaire y répondit, et même lui fit don d'un exemplaire de ses œuvres corrigé de sa main, ce qui faillit rendre fou d'orgueil et de joie notre Limousin. Quelques mois plus tard, sur un billet du grand homme, il jetait le froc et partait pour Paris. — Marmontel avait alors vingt-deux ans.

A le prendre dans cette verte jeunesse, il fait preuve d'un esprit actif, entreprenant, singulièrement développé par le besoin qu'il éprouva de bonne heure de se créer à lui-même sa voie. Il sait tirer parti de tout, utiliser toutes ses forces, se pousser en avant avec habileté. Il a fait de bonnes études classiques ; son intelligence est ouverte, lucide et ne demande qu'à déployer ses ailes. Malheureusement, la faiblesse de son caractère s'accuse de plus en plus ; on le voit glisser sur toutes les pentes du vice. Il s'en plaindra lui-même sans pouvoir s'amender. Eh ! n'admirez-vous pas déjà cette incroyable facilité à passer du

Digitized by Google

sanctuaire catholique aux pages du *roi* Voltaire, et cela comme sans y songer ?...

II

Il arrive donc à Paris où il n'apporte, pour tout bagage, qu'une grande espérance. Il est vrai qu'un prince de l'argent, M. Orri, contrôleur général, s'est chargé de sa fortune sur la recommandation de Voltaire. Justement à cette époque, M. Orri tombe en disgrâce. Que va devenir notre Limousin sans position ni ressources aucunes ? Il se prend à regretter les oignons de Toulouse ; son pain quotidien devient, de jour en jour, une chose plus problématique. Un prix de l'Académie, — car il a une veine merveilleuse dans tous les concours, — ne le tire pas du besoin. Voltaire, son protecteur, le laisse, lui aussi, mourir de faim. Cependant il lui remplit un jour le chapeau de quelques poignées d'écus, provenant d'une vente qu'il a faite à la Cour de la pièce couronnée du poète. Il fit mieux : il l'introduisit auprès de Mme de Harenc, qui désirait un précepteur pour son petit-fils. — Voilà donc Marmontel arraché au péril que lui faisait courir la haute trahison de la fortune.

Voltaire, on ne sait pourquoi, lui avait conseillé de travailler pour le théâtre. Le théâtre a tout ce qu'il faut pour séduire les jeunes gens; malheur à qui n'a pas fait, à vingt ans, sa première tragédie ! — Marmontel se mit à l'ouvrage

Digitized by Google

et donna, en 1748, *Denys le Tyran*. Au lever du rideau, il se sentit mourir ; il ne retrouva un peu de vie qu'au bruit des applaudissements. Après la pièce, le parterre demanda l'auteur, ce qui ne s'était fait qu'une autre fois pour Voltaire. Toutes les espérances furent dépassées. Du coup et sans transition, il conquiert la vogue, la renommée. Tout Paris s'occupe de ce génie dans sa fleur, de cette étoile échappée au ciel Limousin, qui jette de si douces clartés. On veut le connaître ; on se le montre du doigt ; on l'accueille avec des sourires flatteurs. Les financiers fastueux l'invitent à leurs soupers ; les grandes dames ne souffrent pas qu'il quitte leur salon. Il fait si bien tourner les têtes, ce jeune fou, que lui, qui n'est pas un Renaud, se trouve tout à coup transporté dans le palais d'Armide.

Voilà bien l'homme et voilà bien le temps !

Il nous est difficile aujourd'hui de comprendre cet engouement à propos d'une œuvre où règne la médiocrité à jet continu. Faisons la part des circonstances. Marmontel remarque lui-même que les tragédies nouvelles étaient rares en ce temps-là. « J'avais l'air, dit-il, de tomber des nues ; ce coup d'essai d'un provincial, d'un Limosin de vingt-quatre ans, semblait promettre des merveilles. » L'aveu est simple et doit nous toucher. Quoi qu'il en soit, l'entraînement de l'opinion fut complet. Notre poète en retira de l'argent dont il fit bon usage, et de la vogue dont il abusa. « Après le succès de *Denys*, ajoute-t-il, un monde curieux, séduisant et frivole, s'étant saisi de moi, je me vis emporté dans le tourbillon de Paris. »

C'est ce monde qu'il va nous dépeindre ; il va nous dire

Digitized by Google

quelles choses légères roule ce tourbillon. Certes, nous la connaissons, cette société du XVIIIe siècle ; on nous l'a assez rabâchée, nous l'avons dit. Nulle part elle n'est aussi bien prise, dessinée d'une ligne plus franche et plus nette que dans les *Mémoires* qui nous occupent. Les *portraits* qu'on nous a en faits après coup, ne sont que la copie de cette fresque de Marmontel, copie plus pittoresque, si l'on veut, plus colorée, — nous sommes si hauts de couleurs par le temps qui court ! — mais copie inférieure pour la ressemblance et l'exactitude des détails. Il y a bien, dans Marmontel, la touche tiède du temps et cette mollesse de pinceau d'un homme qui se peint lui-même dans la société dont il fut, mais cela même ajouté à la vérité et à la naïveté du tableau.

Nous permettra-t-on de nous y arrêter un moment ?

Voici d'abord un roi qui a les nobles instincts de sa race, capable de grandes actions, de règle dans la vie et de valeur sur un champ de bataille, honorant les arts, aimant son peuple au point d'en recevoir en retour ce nom de Bien-Aimé, sa meilleure gloire aujourd'hui, — ce roi ne se laisse pas moins prendre à tous les filets que les oiseleurs de l'ambition jettent sous ses pieds ; il manque absolument d'aile et de ressort pour s'élever de terre et finit par ne plus se servir que de sa main gauche, selon un mot de M. de Pontmartin. Les gens de Lettres, qu'il n'aimait pas, comme s'il eut deviné d'instinct le rôle qu'ils s'apprêtaient à jouer, se glissent dans les avenues du pouvoir. M. de Bonald a signalé, dans sa *Théorie du Pouvoir*, les inconvénients de cette « nouvelle espèce, » de cette puis-

Digitized by Google

sance s'introduisant vaguement dans l'Etat pour le troubler, et Dieu sait si elle l'a troublé ! De fait, la couronne de roi, l'influence, ne tient plus sur la tête de Louis XV ; elle passe à Voltaire. L'on a pu, il y a quelques années, nous historier tout un volume sous ce titre : *Le roi Voltaire ;* et ce titre est le meilleur mot du livre. — Voilà ce que nous sommes ! ce sont les grands et les puissants qui se font les parrains de cette république naissante des Lettres, non, à coup sûr, comme les Auguste et les Louis XIV qui la dominaient et s'en servaient, mais pour son émancipation et sa constitution toute démocratique. Au moins y a-t-il progrès ? Les Lettres et les Arts gagnent-ils à passer du second rang au premier ? Voltaire est-il plus grand poète pour se croire de pair avec les rois ? Regardez tout ce XVIIIe siècle, excepté deux ou trois noms qui se détachent et font quelque effet de génie, c'est la médiocrité qui règne, la médiocrité dorée sans doute, pomponnée et pompeuse comme la muse de céans, la muse voluptueuse de tous ces esprits, cette fille de bourgeois, devenue de Pompadour pour porter jusque dans son nom la pompe fausse de son siècle, — car elle représente à merveille son siècle, le goût universellement régnant, la mode, la littérature, les arts de l'époque, — mais médiocrité avérée, incurable, pétrifiée. En poésie, remarque Sainte-Beuve, ce n'est pas seulement Bernis qui est tout Pompadour, c'est Voltaire dans les trois quarts de ses petits vers ; c'est toute la poésie légère du temps ; c'est la prose, Marmontel dans ses *Contes moraux*, Montesquieu lui-même dans son *Temple de Gnide*. C'est aussi toute la philosophie, au moins

Digitized by Google

dans son inspiration. Transportez-vous à Versailles, dans cet entre-sol de la Marquise où le docteur Quesnay élabore le grand œuvre de l'Économie sociale ; vous y verrez réunis Diderot, d'Alembert, Duclos, Helvétius, Turgot, Buffon, Marmontel, et nous en passons. On y dînait gaiement en famille philosophique. « Mme de Pompadour, dit Marmontel, ne pouvant engager cette troupe de philosophes à descendre dans son salon, venait elle-même les voir à table et causer avec eux. » Ne vous étonnez plus si nos philosophes font de l'impiété avec de la corruption ; s'il y a toujours dans leurs livres un coin pour la licence. — Insensiblement s'établit un nouveau courant d'idées ; pierre à pierre s'élève cette construction babélique, qu'on nomme l'Encyclopédie, et qui ne tend à rien moins qu'à l'escalade du Ciel. — La mollesse des mœurs fait face à la hardiesse des idées. Un aréopage en dentelle distribue des brevets de talent. Le bel esprit de Fontenelle y est réputé génie ; Voltaire y est mis au-dessus de Sophocle, pour en avoir repoli le marbre grec. — N'oublions pas l'âme de cette société, ces soupers fastueux qui ont fait appeler ce siècle « un souper de soixante ans. » Dans le fumet des tables et l'ivresse des vins s'allument la verve des poètes licencieux et les impiétés des philosophes ; l'esprit épicurien et sceptique brise toutes les entraves : la morale est un mot ; la foi, une idée !...

Festins de Balthazar et soupers de philosophes ont leur fin. Deux scènes, que l'Histoire doit rapprocher, marquent pour ceux-ci cette fin : l'une, grotesque, c'est le triomphe de Voltaire, l'idole du jour, dans les rues de Paris, en

Digitized by Google

février 1778 ; l'autre, terrible, c'est le *Mané, théeel, pharès*, de Cazotte, qui demeure vrai dans son fond : « Oh ! c'est une gageure, s'écrie la foule dorée, il a juré de tout détruire ! — Non, ce n'est pas moi qui l'ai juré. — Mais nous serons donc subjugués par les Turcs et les Tartares? — Point du tout, je vous l'ai dit : vous serez alors gouvernés par *la seule philosophie, par la seule raison.* »

Tel est ce monde de la seconde moitié du XVIIIe siècle. — Tel nous le voyons passer, du moins, dans les *Mémoires* de Marmontel.

III

Transplanté dans ce milieu, le jeune Limousin y perdit cette verdeur de jeunesse, ce premier souffle d'inspiration qui l'avait si bien servi à ses débuts. Ses « amples soupers » relâchaient autrement son intelligence que ses jeûnes d'autrefois : « Je ne me doutais pas, dit-il, que la tempérance fût la nourrice du génie, et cependant rien de plus véritable. Je m'éveillais la tête trouble et les idées appesanties des vapeurs d'un ample souper... Les Muses, a-t-on dit, sont chastes ; il aurait fallu ajouter qu'elles étaient sobres : et l'une et l'autre de ces maximes étaient chez moi dans un profond oubli. » Il y a du Pantagruel dans son fait ; il y a même du don Juan et du don Juan qui s'affiche. Les *Mémoires* en sont souillés en plus d'un endroit. Il écrit « pour l'instruction de ses enfants sur la demande

Digitized by Google

de leur mère ; » mais ses enfants devront marcher à reculons pour couvrir de leur manteau les fautes de leur père. Comment Marmontel, grave et austère, revenu à de pleins sentiments d'honnêteté, s'oublie-t-il dans ces récits qu'il condamnera ailleurs (1)? En voici la raison, croyons-nous. Marmontel n'aimait pas Rousseau ; mais ce Rousseau qu'il hait, il l'imite, il le calque sans l'égaler jamais. Il ne lui déplaît pas de faire à son tour ses confessions, de se poser en homme à bonnes fortunes, comme on disait alors, en rival du maréchal de Saxe. Un abîme cependant sépare les deux écrivains : tandis que le philosophe genevois insulte au genre humain et se proclame le meilleur des hommes, Marmontel accuse ses fautes en vrai pénitent, mais en pénitent verbeux et vaniteux — et c'est ce que nous lui reprochons.

Ceci constaté, hâtons-nous d'ajouter que la corruption du siècle ne l'atteignit jamais à cette profondeur qui lave l'âme de toute superstition, comme aurait dit Diderot. Il écrira ces paroles, qui font sourire Sainte-Beuve, mais qui marquent les formes premières de son cœur, et découvrent l'étincelle divine conservée sous la cendre du siècle :

« En vivant dans un monde dont les mœurs publiques sont corrompues, il est difficile de ne pas contracter au moins de l'indulgence pour certains vices à la mode. L'opinion, l'exemple, les séductions de la vanité, et surtout l'attrait du plaisir, altèrent dans de jeunes âmes la rectitude du sens intime : l'air et le ton léger dont les vieux libertins savent tourner en badinage les scrupules de la vertu, et en ridicule les règles d'une honnêteté délicate, font

(1) *Eléments de Littérature*, article *Mémoires*.

Digitized by Google

que l'on s'accoutume à ne pas y attacher une sérieuse importance... »

La mollesse de la conscience et les *séductions de la vanité* le poursuivent jusque dans ce livre qui devrait être mûr et réfléchi, comme sa tête toute blanche de sa couronne de neige, oui ! mais ne soyons pas trop sévères aux hommes, quand ils ont de ces retours et de ces jugements sur leur propre vie.

IV

Le succès d'une tragédie fut donc sa ruine à cet inexpérimenté de la vie, pris à ce piège d'un triomphe aisé sans pouvoir y échapper. Il ne lui manqua peut-être pour devenir l'esprit qu'il présageait d'abord, qu'un échec à son début, — soit dit sans paradoxe ; — un échec lui eût donné le ressort, la résistance, le nerf intellectuel qui lui faisait défaut, surtout l'étude patiente et recueillie. Littérairement, il fut figé dans ses vingt-quatre ans et dans ce drame de *Denys ;* non qu'il n'ait acquis plus tard une justesse, une largeur de pensée, une connaissance de l'art d'écrire supérieures à cet essai ; mais la fleur première de son talent fut fanée, et elle ne refleurit plus. — Il le sentit lui-même ; il s'en plaignait amèrement à propos de Rousseau qui, lui, s'y était pris tard, et n'avait pas taquiné la renommée sans avoir la force pour la maintenir. Il s'en alla à Versailles chercher la solitude, le recueillement, la vie laborieuse et

Digitized by Google

concentrée... Inutiles efforts ! il eut la vertu de son talent ; il n'en retrouva jamais l'innocence.

Il lui échut pourtant, au début de sa vie littéraire, une bonne fortune, — une de ces fortunes qui font toujours la moitié de notre talent et sans laquelle notre talent n'arrive jamais qu'à un mi-épanouissement, à savoir, la rencontre d'un Aristarque, d'un ami, d'un parrain, encore plus nécessaire dans les Lettres que dans la vie ; — il rencontra, lui, l'homme qu'il lui fallait dans le profond et doux Vauvenargues. L'homme le plus sympathique, et tout ensemble le meilleur en amitié, en conseils, c'était bien ce jeune officier de trente-deux ans qui se mourait, et dont toute la vie s'était retirée dans l'intelligence. Marmontel ne l'appelle que le bon, le sage, le vertueux Vauvenargues ; il voyait en lui un Fénelon infirme et souffrant ; il l'écoutait avec admiration, et recueillait comme des perles ses maximes littéraires et morales. Cette amitié précieuse fut bientôt rompue par la mort.

Dans les choses de pure littérature, Marmontel est le disciple avoué de Voltaire. Ce « singe de génie, » qui eut tous les talents, eut encore celui-là d'attirer à lui une foule de jeunes gens, pour s'en faire une cour, singeant ainsi jusqu'à la royauté. Il leur donnait sans marchander, un bon conseil pour mille flatteries, et mille flatteries pour un bon service. Marmontel fut le plus habile et le plus fidèle de ses courtisans ; il ne connut pas de défaveur. Le maître comprit vite que celui-là n'avait pas l'étoffe d'un rebelle, encore moins d'un usurpateur, et se plut à le pousser en avant, à le dresser dans ses habitudes, comme un tigre

Digitized by Google

pourrait faire d'un jeune chat. C'est bien cela ! et, — toute irrévérence à part, — Marmontel fut le chat de cette cour dont Voltaire était le tigre, Voltaire lui écrivait : « Illustre profès ! écrasez le monstre tout doucement ! » *Tout doucement !* voyez-vous la patte de velours qui n'en a pas moins des griffes ! Mais, du coup, vous sentez la différence. Avec des instincts semblables, il y a loin du chat au tigre ; et, de fait, Marmontel n'attaque rien, ne mord personne. Il s'en prendra à quelque proie vile, à l'intolérance dans *Bélisaire*, au fanatisme dans les *Incas*. Quant à courir sur les montagnes, à remplir de ses miaulements les jungles du philosophisme, allons donc ! il n'est pas fou, notre Limousin ; il n'a pas été mordu de la chienne enragée de l'impiété. Il se dérobe plutôt, si on l'excite ; il se met au régime en fait de philosophie, comme après ses trop amples soupers.

On le surprend prenant l'air à la campagne, vivant de cresson, charpentant un de ses *Contes*, et ne songeant à rien moins qu'à pousser la roue philosophique. Il s'arrange pour la tranquillité. Il ira jusqu'à embrasser des genres secondaires d'écrire « pour capituler avec l'envie. » Il n'y a pas jusqu'à son mariage, à l'âge de cinquante-six ans, avec une nièce de l'abbé Morellet, qui ne le trouve satisfait, si bien que Saint-Lambert dira de lui : « Il croit que le mariage et la paternité ont été inventés en sa faveur ! » Il est content de lui, de ses amis, du genre humain. Non-seulement, il se garde des excès, mais il ne les voit pas, il ne les entend pas ; il se croit dans le meilleur des mondes, le plus modéré, le plus inoffensif qui fût jamais. Il s'écriera à

Digitized by Google

propos de d'Alembert et de Mairan : « Oh ! mes enfants ! quelles âmes que celles qui ne sont inquiètes que du mouvement de l'écliptique, ou des mœurs et des arts des Chinois ! » Oh ! le bon homme ! comme il mérite son innocence, lui qui a tant innocenté ! Et il ne ment pas : seulement il passe les philosophes à l'eau de rose. Il aurait même voulu, à la veille de 89, une révolution à l'eau de rose, et Chamfort le lui reprochera vertement : « Eh quoi ! lui dira-t-il, voulez-vous qu'on vous fasse des *révolutions à l'eau de rose ?* »

Sa vie s'écoule dans ce repos d'épicurien modéré. Il adule Voltaire, il ne l'imite pas. Il fait la préface de la *Henriade* ; il s'en serait défendu pour le *Dictionnaire philosophique*. On ne l'entraîne qu'à grand'peine à la loge de l'Encyclopédie, où il ne donne que des articles littéraires. Vienne le choc qui fait jaillir la flamme réelle, cachée au fond d'une âme, la Révolution par exemple, et l'on verra l'honnêteté native qui est en lui.

V

Le talent chez lui valait mieux que le caractère. Talent souple, facile, sans originalité, il est vrai, sans élan ni enthousiasme, l'antipode de Diderot, qui n'avait, lui, que de l'enthousiasme ; mais talent fertile en ressources, doué d'une foule d'aptitudes, — de ces aptitudes qui, tout en éloignant du génie, ouvrent une libre carrière dans tous les genres. La Critique a voulu y voir « la médiocrité incon-

Digitized by Google

testée et infatigable ; » c'est affaire à elle de coiffer si lestement Marmontel de ce bonnet de médiocrité, qui irait aussi bien, ma foi ! à toutes les têtes académiciennes de l'époque : ce qui serait bien irrévérencieux à dire. Parler avec distinction la langue de son temps ; s'exercer dans tous les genres et y réussir ; connaître assez son siècle et ses goûts pour le satisfaire à peu près constamment ; atteindre au sommet des honneurs littéraires, ce n'est peut-être pas le fait de l'homme médiocre qu'entend la Critique.

Il faut en croire Sainte-Beuve, ce maître homme quand il ne s'agit que de prendre l'exacte mesure d'un esprit :

« Marmontel est au premier rang parmi les bons littérateurs du XVIIIe siècle ; l'aîné de La Harpe de quinze ans, il mérite autant et plus que lui le titre de premier élève de Voltaire dans tous les genres. C'était un talent laborieux, flexible, facile, actif, abondant, se contentant beaucoup trop d'à-peu-près dans l'ordre de la poésie et de l'art, et y portant du faux, mais plein de ressources, d'idées, et d'une expression élégante et précise dans tout ce qui n'était que travail littéraire. »

Jugez donc ! Il écrit des tragédies et des opéras qui ont du succès et parfois un grand succès ; — il crée ce genre des *Contes*, dont la vogue est immense, au point qu'on les traduit dans toutes les langues et qu'ils font genre comme les *Lettres persanes ;* — il publie des romans historiques, les *Incas* et *Bélisaire* : le premier lui est payé 36,000 francs par le libraire ; le second lui ouvre les portes de l'Académie, et reçoit l'honneur d'être traduit avec faste par Catherine *le Grand ;* — il donne à l'Encyclopédie des articles qui réunis, en 1787, en corps d'ouvrage, sous le

Digitized by Google

titre d'*Eléments de Littérature*, forment le traité le meilleur, le mieux écrit, le plus sûr, malgré ses paradoxes, que nous ayons en ce genre ; — il écrit l'histoire ; il fait des traductions ; il dirige le *Mercure* ; il rédige des traités de morale, de grammaire, de logique. Ses titres littéraires sont nombreux : il est membre de l'Académie depuis 1763, secrétaire perpétuel depuis 1783 ; il remplit les charges d'historiographe de France, de secrétaire des bâtiments. — Le catalogue de ses œuvres s'élève au chiffre respectable de 83 numéros.

VI

Il faut bien le dire : de toutes ces œuvres, il ne surnage aujourd'hui que les *Mémoires* ; tout le reste s'engloutit de jour en jour dans l'oubli. Nous regrettons, pour notre part, les *Eléments de Littérature*, d'une lecture si agréable, dans la belle édition qu'en a donnée M. Didot. Il reste vrai que Marmontel n'a rien écrit qui vaille cette œuvre posthume des *Mémoires*. Ce livre, déposé sur sa tombe, durera plus que le monument de marbre qui la recouvre. L'homme et le talent s'y condensent dans ce qu'ils ont de plus élevé, de plus digne de la gloire. La clarté, l'élégance, la précision du style, un éclat tempéré, un coloris moelleux, la grâce et le bon ton, ces qualités qui sont le cachet et l'honneur du XVIIIe siècle ; la pensée toujours choisie, gâtée seulement par un grain de préciosité, un intérêt sagement ménagé, une grande connaissance de son temps, une finesse admirable à démêler

Digitized by Google

les caractères, tels sont les mérites incontestables de cette œuvre.

Marmontel excelle surtout dans les portraits de société. Quelle grâce alors, quelle finesse de touche, quel agrément de couleurs, quelle correction et quelle fidélité de dessin ! Lisez ces pages sur Mme Geoffrin, Mme Necker, sur l'abbé Galiani : des photographies pour la vérité, des camées pour le fini de l'étude et du travail. — Et puis quel excellent conteur d'anecdotes ! Nous savons qu'il y réussissait dans les salons de Mme Geoffrin ; il n'est pas moins heureux dans les *Mémoires*. Son récit est vif, léger, ailé, il court au but ; les traits heureux n'y manquent pas, ni la fine pointe gauloise qui pique nos lèvres de son sel. — On nous saura gré de donner un ou deux de ces récits, d'une gaieté si française.

Il faut savoir que Panard venait de perdre Gallet, son ami et compagnon de cabaret ; ils appartenaient l'un et l'autre à la Bohême littéraire du temps, et faisaient sous la treille de petits vers pour le *Mercure*.

« L'ayant trouvé sur mon chemin, dit Marmontel, je voulus lui marquer la part que je prenais à son affliction : « Ah ! monsieur, « me dit-il, elle est bien vive et bien profonde ! Un ami de trente « ans, avec qui je passais ma vie ! A la promenade, au spectacle, « au cabaret, toujours ensemble. Je l'ai perdu, je ne chanterai plus, « je ne boirai plus avec lui. Il est mort ; je suis seul au monde ; « je ne sais plus que devenir. » En se plaignant ainsi, le bonhomme fondait en larmes, et jusque-là rien de plus naturel ; mais voici ce qu'il ajouta : « Vous savez qu'il est mort au Temple ? J'y suis allé « pleurer et gémir sur sa tombe. Quelle tombe ! Ah ! monsieur, ils « me l'ont mis sous une gouttière, lui qui, depuis l'âge de raison, « n'avait pas bu un verre d'eau ! »

Digitized by Google

Mais voici plus plaisant. Marmontel se rend un matin chez Voltaire en compagnie de Thiriot, l'homme le mieux renseigné de la capitale. Ils trouvent le grand homme travaillant sur son oreiller suivant son habitude.

« ..... Eh bien ! Thiriot, s'écrie Voltaire? vous avez donc à nous conter des nouvelles bien curieuses? — Oh! très curieuses, et qui vous feront grand plaisir, répondit Thiriot, avec son sourire sardonique. — Voyons, qu'avez-vous à dire? — J'ai à vous dire qu'Arnaud Baculard est arrivé à Postdam et que le roi de Prusse l'y a reçu à bras ouverts. — A bras ouverts? — Qu'Arnaud lui a présenté une épître. — Bien boursouflée et bien maussade? — Point du tout, fort belle et si belle que le roi y a répondu par une autre épitre. — Le roi de Prusse, une épître à Arnaud! Allons, Thiriot, allons, on s'est moqué de vous. — Je ne sais si on s'est moqué de moi, mais j'ai en poche les deux épîtres. — Voyons, donnez donc vite, que je lise ces deux chefs-d'œuvre. Quelle fadeur, quelle platitude, quelle bassesse! » disait-il, en lisant l'épître d'Arnaud; et passant à celle du roi, il lut un moment en silence et d'un air de pitié; mais quand il en fut à ces vers :

Voltaire est à son couchant,
Vous êtes à votre aurore;

il fit un haut-le-corps, et sauta de son lit bondissant de fureur : « Voltaire est à son couchant, et Baculard à son aurore! Et c'est un roi qui écrit cette sottise énorme! Ah! qu'il se mêle de régner. »

On voit ce tableau : Arouet en chemise gesticulant et criant, jetant au plafond ce nom harmonieux de Baculard, jusqu'aux disciples riant sous cape, mais de cœur franc, tout y est! Et qu'il ne se soit pas trouvé un homme d'esprit, pour rendre, avec le pinceau ou le crayon, cette impayable drôlerie de Voltaire!...

Digitized by Google

VII

On s'est étonné de la fortune inouïe de ce fils de tailleur, de ce tonsuré modeste, s'échappant tout à coup et cueillant estime publique, richesses, sourires de femmes, toutes les palmes d'or de la gloire et des honneurs : fortune que rien n'explique, pas même le talent qui explique tout.

Le mot de l'énigme, le voici.

C'était la distinction même et le savoir-vivre que Marmontel. Grand, beau, l'air aisé, la démarche assurée sans être fière ; des manières qui ont pu être lourdes, mais qui se sont vite dégagées au contact du grand monde ; des épaules un peu carrées, un peu rustiques, mais bien portées ; une tête gracieuse d'attitude, pleine de finesse ; le visage arrondi selon un ovale parfaitement dessiné; l'œil vif, très ouvert ; le menton légèrement relevé par une fossette, — c'est ainsi du moins que nous le peignent de vieilles estampes : — il plaît, il charme par toute sa personne. Homme d'ailleurs d'un naturel heureux, que relevait sans le gâter un peu de raideur, fidèle en amitié, généreux de sa bourse, modeste et dévoué. Il était partout le bienvenu, partout accueilli avec un plaisir calme et réel.

Il se poussa, avec beaucoup d'habileté, auprès des grandes dames qui gouvernaient alors l'opinion ; il s'en fit des protectrices. D'abord Mme de Tencin, qui l'introduisit dans le monde et lui donna les meilleurs conseils pour y réus-

Digitized by Google

sir. Mme Geoffrin le loge chez elle et l'admet à ses soupers. Mme de Pompadour lit le manuscrit de ses opéras et lui indique les corrections à faire ; elle fit mieux : elle obtint pour lui le privilège du *Mercure* avec un revenu de 15 à 18,000 livres. Ainsi, en entrelaçant des myrtes avec des roses, il conquiert cette société, cette ville de Paris, éprise et grise de petits vers, de choses littéraires. — Il se ménage des amis dans tous les camps, dans la *Bohême* comme à l'Encyclopédie ; il n'est pas mal avec la cour du Dauphin, tout en gardant ses entrées auprès de Mme de Pompadour. Il réussit à tout, ce Limousin, il a même l'honneur de la Bastille : c'est à croire qu'aucune fée n'a manqué à sa naissance.

Et pourtant, il eut ses envieux : il trouva la lie au fond de la coupe du bonheur, comme disent les poètes. Après la chute de *Cléopâtre*, pour laquelle Vaucanson avait fait un aspic, on sifflota avec rage l'épigramme de Lebrun :

Au beau drame de Cléopâtre,
Où fut l'aspic de Vaucanson,
Tant fut sifflé qu'à l'unisson
Sifflaient et parterre et théâtre ;
Et le souffleur oyant cela,
Croyant encor souffler, siffla.

Ce coup de sifflet ne fut pas le seul. Sainte-Beuve, lui-même, voit dans son fait un tant soit peu de *nigauderie*. Nous, nous aurions bien autre chose à siffler. — Mais tout cela ne troublerait pas Marmontel. Il estimait, en sage, que ce n'était pas trop cher acheter le repos de quelques sacri-

Digitized by Google

fices d'amour-propre. Il dira de Voltaire : « Le plus grand de tous les biens, le repos, lui fut inconnu. » Moins d'éclat et plus de repos, telle était sa devise, dont il ne se départit qu'une fois, à propos de la querelle entre les Gluckistes et les Piccinistes.

Aussi, remarque Sainte-Beuve, lorsqu'il s'éteignit au hameau d'Abloville, le dernier jour du siècle (31 décembre 1799), sa mort n'éveilla partout que des sentiments d'estime et de regrets. — On dirait qu'il a voulu fermer ce siècle dont il représente si bien, dit toujours Sainte-Beuve, les qualités moyennes, distinguées, aimables, un peu trop mêlées sans doute, pourtant épurées en lui durant le plus honorable déclin.

VIII

Ce déclin fut, en effet, des plus honorables.

Nommé électeur, en 1789, par le Tiers-État de la Commune de Paris, il ne tint qu'à lui d'être porté aux États-Généraux et d'y jouer un rôle. Il se montra plus sage que les sages : voyant la tournure que prenaient les affaires, il ne fit pas, comme tant d'autres, litière de sa dignité, de ses principes, de tout son passé ; il se retira et fut remplacé par Sieyès. — En 1797, les électeurs de l'Eure l'ayant nommé au Conseil des Anciens, il y prit avec chaleur la défense de la religion, encore proscrite, et termina son discours par ces nobles paroles :

Digitized by Google

« Je vote à ce qu'on laisse aux cultes toute la liberté qui leur est accordée par l'acte constitutionnel, sans demander à leurs ministres d'autre garantie de leur fidélité que leur religion, leur conscience et leur Dieu. »

Tout ce discours marque bien la liberté où s'élevait son âme, depuis que la Révolution avait brisé les liens qui le rattachaient au philosophisme. — Malgré d'actives recherches, nous manquons de détails sur sa mort ; il ne faut pas douter qu'elle n'ait été chrétienne. Tout le monde tombe d'accord qu'il revint, sur le soir de sa vie, à la foi de sa jeunesse. Nous venons de dire comment, dans une occasion solennelle, il prit la défense de la religion ; si on excepte quelques déclamations sans portée, il la respecta constamment dans ses écrits. Nous allons voir que ses dernières années exhalent le baume de la résignation chrétienne.

Quelques jours avant le 10 août, il quitta Paris et se retira au hameau d'Abloville (près de Gaillon, Eure), dans une maison de paysan qu'il avait achetée avec un lopin de terre (1). — Le bon vieillard, parvenu à tout ce qu'il avait ambitionné d'honneurs, riche et considéré, complètement adopté par la cour de Louis XVI, vit tout crouler autour de lui sans perdre la sérénité et la bénignité de son âme. Il se retire de la scène, tranquille et résigné. Il prend soin de l'éducation de ses enfants ; il écrit pour eux des

(1) C'est là qu'il mourut à l'âge de 76 ans. Il fut enterré dans son jardin par des prêtres catholiques. En 1836, M. Marmontel, professeur au Conservatoire de musique, son arrière-petit-neveu, fit transporter ses restes dans le cimetière de Saint-Aubin, près de Gaillon. — Sa descendance directe est depuis longtemps éteinte.

Digitized by Google

traités de grammaire et de logique et surtout ses *Mémoires*, d'un ton si reposé. Il goûte, nous ne savons quelle volupté, à finir ses jours comme il les a commencés, dans une chaumière, au fond d'une province... Il s'honore ainsi et se grandit devant la Postérité.

En tout cas, c'est ce qu'il y a de mieux à dire sur ce personnage Limousin, que nous n'avons peint « qu'en buste, » comme il s'est peint lui-même, — qui nous est peu sympathique, — mais qui rachète à nos yeux une vie de parasite et de philosophe par cette fin tout à fait digne de respect.

FIN

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

Ire Partie. — RELIGION ET PHILOSOPHIE

MONSEIGNEUR BERTEAUD . . . . . pp. 1-63.

Beauté de cette figure d'évêque. — Nature spéciale de son génie. — I. Son éducation. — Son professorat : idéal et triomphes. — Chanoine. — Missionnaire. — L'éloquence de la chaire à cette époque. — Ses débuts oratoires. — II. L'Évêque. — Entrée triomphale dans son diocèse. — Première Lettre pastorale. — III. Le reflet de la S. Trinité. — Le théologien, l'orateur, le poète. — Le Verbe, l'Église, l'Eucharistie. — IV. Le Théologien. — Ses aptitudes théologiques. — *Le Voyant*. — Il fait l'unité dans son esprit. — V. Sa doctrine sur le Verbe. — Grandeur que l'idéal donne à l'homme. — *Copie* du Verbe. — VI. Sa doctrine sur l'Église et sur l'Eucharistie. — VII. Les sources de Mgr Berteaud. — S. Augustin et sa science du Verbe ; S. Léon le Grand et le discours : *De natali ipsius ;* Prosper d'Aquitaine, etc., etc. — S. Denis, ancêtre intellectuel de l'Évêque de Tulle. — VIII. Il étonne le siècle. — La langue qu'il se créa. — Beauté de ses images. — Son goût des mots profonds. — Enthousiasme. — IX. L'Orateur. — Il fait choix, dès le début, du ministère de la parole. — Sa prédication continuelle. — Le prophète et l'improvisateur. — Mgr Berteaud en chaire. — L'Homme et sa beauté morale. — X. Le Poète. — L'évêque Hildebert, poète du XIIe siècle. — Mgr Berteaud est de cette lignée. — Son Poème. — Deux caractères de cette poésie. — L'échelle d'or de l'Humanité. — XI. Le poète de la nature. — XII. Sa mission spéciale. — La notion de l'Art. — Boileau, Rousseau et l'École contemporaine en face de l'Évêque de Tulle. — *Sursum* perpétuel. — Il continue le cantique des Pères et des extatiques. — Le poème de Dieu. — *Le Chantre du Verbe*. — XIII. Au petit séminaire de Servières. — XIV. Son portrait. — Force et douceur de son âme. — L'épreuve. — XV. L'abeille intelligente de l'Infini.

Digitized by Google

M. LE VICOMTE PHILIBERT D'USSEL. . . pp. 63-89.

L'histoire romanesque. — Le miel dans la gueule du lion. — Les sciences historiques au XIXe siècle. — I. Antiquité de la Maison d'Ussel. — La PHILOSOPHIE DE L'HISTOIRE. — Cartésianisme. — La recherche de la vérité. — Trois systèmes. — Les pères de la philosophie historique. — II. L'IDÉAL EN HISTOIRE. — III. Le rôle des grands hommes. — Une lacune. — De Maistre, posant la question. — IV. Le philosophe du bon sens. — Analyse de l'*Essai*. — Loi qui régit les sociétés. — V. Bossuet, Montesquieu et M. d'Ussel. — VI. La question de la guerre. — VII. Un formulaire historique. — Note détaillée sur la philosophie de l'Histoire.

IIe PARTIE. — HISTORIENS

M. L'ABBÉ MARCHE ET M. E. BOMBAL. . pp. 91-125.

Deux esprits voués à l'histoire locale. — Intérêt qu'offre cette histoire. — I. M. MARCHE ; une vocation historique. — II. Aperçu sur la Vicomté de Turenne : origines; principaux Seigneurs : sa réunion à la couronne. — III. S. RODULPHE et la fondation de l'abbaye de Beaulieu. — IV. CATHOLICISME ET CALVINISME. — Les sectaires de l'Histoire. — Le Calvinisme, parti politique. — Menées de la secte. — Elle envahit le Bas-Limousin. — V. Henri Ier de Turenne passe à l'hérésie. — Malheurs des temps. — VI. Difficultés de cette histoire. — L'apologiste en M. Marche. — Beaux côtés de son œuvre. — VII. M. BOMBAL. — Les origines d'Argentat. — Saint Sacerdos. — Les deux pouvoirs, civil et religieux. — LES HUGUENOTS. — Henri de la Tour et Henri IV. — Restauration religieuse. — VIII. *L'Hospice*. — IX. ARGENTAT. — Culture intellectuelle. — Les *Contes* de M. Bombal. — « Genèse » de l'*Histoire d'Argentat*. — Succès de l'œuvre ; son mérite. — X. Mieux qu'un livre.

M. LE COMTE V. DE SEILHAC. (1). . . pp. 125-138*

La Révolution dans les provinces — Crime social des historiens

(1) Une nécessité typographique nous oblige ici à redoubler la pagination pour 10 pages. Ces pages sont marquées d'un astérisque.

Digitized by Google

de parti. — Vœu de l'auteur. — I. Les débuts de la Révolution dans le Bas-Limousin. — Contre-coup de la prise de la Bastille. — LA PEUR. — Guerre contre les châteaux. — Evénements de Lissac, d'Allassac, etc.— II. TULLE.— La Révolution en présence de M. de Masset. — Meurtre du capitaine. — III. LE JACOBINISME A TULLE. — Dénonciations à la Société populaire. — LES SUSPECTS. — La disette : mesures prises pour ramener l'abondance. — La faim dans les prisons. — Les clubs taxent la liberté. — Moyens proposés pour en finir avec les détenus. — IV. *La Passion sanglante du pays*. — ETAPES DE LA GUILLOTINE. — Les convois, pour « la boucherie » de Robespierre, prennent la route de Paris. — V. JACOBINS et GIRONDINS de la Corrèze. — Leur fin misérable. — VI. Les leçons de l'Histoire.

M. LE COMTE DE COSNAC. . . . . pp. 129-173.

La plume et l'épée. — I. Antiquité et illustrations de la Maison de Cosnac. — Débuts du jeune comte ; ses voyages à Rome, à Londres. — Premiers écrits. — II. Les *Mémoires* de Daniel de Cosnac.— La vocation historique. — III. Légitime fierté du critique. — IV. L'Hôtel de Rambouillet et l'œuvre de M. de Cosnac. — Côté spécial de son talent. — V. RAMBOUILLET ET SA SOCIÉTÉ. — A propos d'un sonnet. — VI. LA FRONDE. — Rôle et influence de la femme. — Contrastes qu'offre cette époque troublée. — VII. LA FRONDE A PARIS : le Parlement, Paul de Gondi et Mazarin. — LA FRONDE EN PROVINCE. — VIII. Discussion d'une vue politique. — IX. S. VINCENT DE PAUL. — X. Les épisodes : prise de Brive ; siège de Blanchefort ; combat de Saint-Robert. — XI. AUTEURS de *Mémoires* et HISTORIENS de la Fronde. — XII. *Souvenirs du règne de Louis XIV*, appréciations critiques. — XIII. *Pro aris*. — XIV. L'homme et l'œuvre. — XV. L'avenir.

ÉTIENNE BALUZE. . . . . pp. 173-209.

Un Ancien. — I. NOTICE BIOGRAPHIQUE. — Ses charges et ses ouvrages. — II. Il écrit l'histoire de sa ville natale. — III. Nos ORIGINES D'APRÈS LA TRADITION. — L'apostolicité de notre Eglise. — S. Martial et S. Zachée. — S. Martin fondateur de l'abbaye de Tulle. — *La légende*. — IV. NOS ORIGINES D'APRÈS BALUZE. — Les moines de Luxeuil. — Le Limousin, « terre privilégiée

Digitized by Google

des Saints et des abbayes. » — V. Invasions normandes. — Ruines de l'abbaye. — Restauration par Adémar des Echelles. — Prospérité. — Le Limousin, *arche des Saints*. — VI. Les Abbés de Tulle. — S. Odon, Guillaume de Carbonnières, etc. — Construction de la Cathédrale. — VII. Les papes Limousins. — Les Évêques de Tulle. — Les Ordres religieux. — VIII. Baluze et ses relations d'amitié. — Le prêtre Jean ; le consul Baluze, etc. — *La fête de l'Eglantine*. — IX. Nous sommes des *étrangers* dans notre propre pays. — L'histoire qu'il faudrait enseigner. — Notre prochain grand historien : quel plan il devra suivre. — X. L'œuvre de Baluze, mérite littéraire. — Un vœu.

M. J. COMBET. . . . . pp. 209-231.

Un vieux chroniqueur. — *L'advocat*. — Un lopin de terre historique. — II. L'Histoire d'Userche : les origines ; Userche, capitale du Haut et du Bas-Limousin ; siège des Sarrasins ; Rodulphe de Mira relève l'abbaye de ses ruines ; passage d'Urbain II ; le moine Bourdin ; les Plantagenets... etc. — III. Le *rebec* du père Combet. — Sa vie besoigneuse. — Habitudes et singularités. — IV. Sa bibliothèque. — Ses archives. — Ses *memoranda*. — Un incendie. — V. Appréciation de l'*Histoire d'Userche*. — Le *Prieur de Vigeois* et M. Combet. — Uxellodunum. — VI. Il s'éteint dans l'épreuve et le silence.

IIIe Partie. — POÈTES

LES TROUBADOURS LIMOUSINS. . . . pp. 231-295.

La Poésie. — Les Troubadours et leurs historiens. — I. Au temps où *du Midi venait la lumière*. — L'Eglise accueille la langue nouvelle. — II. *Parladura de Lemosi*. — Le Limousin, centre littéraire. — III. L'inspiration monacale. — *Les cantilènes*. — S. Israel, poète et musicien. — *Les Vierges sages et les Vierges folles*. — De son tombeau s'élève une harmonie. — IV. L'évêque Eustorges. — Béchade de Lastours, auteur de la *Jérusalem délivrée*. — Son poème. — V. L'esprit chevaleresque et les cours d'amour. — VI. Qu'était-ce qu'un Troubadour ? — VII. Ebles de Ventadour. — Ses poésies. — La visite de Guillaume de

Digitized by Google

Poitiers. — La vicomtesse Marie. — Les ruines de Ventadour. — VIII. BERNARD DE VENTADOUR. — Ses premières *cansòs*. — A la cour d'Eléonore. — Ses voyages. — Il est couronné du laurier de poète dans la cathédrale de Bologne. — Les chants du cygne. — Sa retraite à Dalon. — IX. BERTRAND DE BORN. — *La damnation dantesque*. — Ses luttes avec son frère. — Il est assiégé dans Hautefort par Richard d'Angleterre. — *Elégie*. — Second siège. — Sa politique. — *Chant de guerre*. — Parallèle entre son génie et celui de Bernard. — Sa fin pénitente. — X. GAUCELME FAYDIT. — Sa vie aventureuse. — Son talent. — XI. *Minores poetæ*. — XII. Décadence de la poésie Limousine.

M. L'ABBÉ JOSEPH ROUX. . . . . pp. 295-311.

Destinée de la langue Limousine.—Sa résurrection en Provence.— I. LE FÉLIBRIGE ET MISTRAL. — II. L'ABBÉ J. ROUX. — Ses débuts. — III. Restauration de la langue. — LA CHANSOU LEMOUZINA. — IV. Une question littéraire. — L'expression, signature du talent. — V. *Le faire antique*. — Un maître émailleur.— VI. *La Chansou* et nos légendes. — Espérances.

M. AUGUSTE LESTOURGIE. . . . . pp. 311-331.

M. Lestourgie et Hégésippe Moreau. — Les boutons d'or. — I. L'ÉCOLE DESCRIPTIVE. — II. Une muse métayère. — *Musette*. — Le poète et son pays. — III. *La Coupe d'argent*. — L'ivresse du poète. — IV. Sa blessure. — Ses divines consolations. — V. « Le rire qui fait croire à Dieu. » — *Giral le museteur*. — VI. Paysage. — La *caille* des sarrasins. — Une société littéraire en province. — Pèlerinage poétique à *Glény*. — VII. DAPHNIS. — La libre inspiration. — VIII. *Sanctum poetæ nomen*.

LOUIS DE VEYRIÈRES. . . . . pp. 331-354.

Deux muses sœurs. — Le poète aux couleurs de la Vierge. — Triple rayon. — I. PREMIERS CHANTS. — II. *Monographie du Sonnet* : origine ; renaissance ; ses fidèles. — Eau de rose et sonnets. — III. SONNETTISTES LIMOUSINS. — Les perles du fumier d'Ennius. — IV. Le *sonneur* de sonnets. — Le poète et le chrétien. — V. *La Gloire*. — *Le But*. — VI. Beautés propres du Son-

Digitized by Google

net. — L'œuvre de M. de Veyrières, appréciation littéraire — VII. Le meilleur de tous ses poèmes. — Un gentilhomme *verrier*.

IVe Partie. — VARIÉTÉS

MARMONTEL. . . . . pp. 357-387.

Les ressouvenirs de deux vieillards. — Célébrité de Marmontel en son temps... de nos jours. — La Critique et le XVIIIe siècle. — I. Ses jeunes années.— Un ménage Limousin.— Ses études.— A Toulouse ; ses succès aux Jeux floraux. — Son départ pour Paris. — II. Une trahison de la Fortune. — Il travaille pour le théâtre ; succès de *Denys*. — Coup d'œil sur la Société du XVIIIe siècle. — III. Il est emporté au courant du siècle ; son honnêteté native. — IV. Ecueil de son talent. — Sa liaison avec Vauvenargues.— Le disciple de Voltaire. — Son caractère. — V. Son talent. — Ses œuvres diverses et ses charges. — VI. Les *Mémoires*, mérites littéraires. — Le conteur d'anecdotes. — VII. Son portrait. — Ses protectrices. — En sage. — VIII. Dernières années. — Sa fin chrétienne.

R. 2717
119116

TULLE. — IMP. DE J. MAZEYRIE

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

This book should be returned to the Library on or before the last date stamped below.

A fine of five cents a day is incurred by retaining it beyond the specified time.

Please return promptly.

Digitized by Google

HARVARD LAW LIBRARY

FROM THE LIBRARY
OF
RAMON DE DALMAU Y DE OLIVART
MARQUÉS DE OLIVART

RECEIVED DECEMBER 31, 1911

TRANSFERRED
TO
HARVARD COLLEGE
LIBRARY

Digitized by Google

mousins: etudes d'hist
library 002838065
44 087 941 654

Digitized by Google